
3 1761 07828654 9

CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

18

ŒUVRES

CHOISIES

DE MASSILLON

TOME PREMIER


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS



MASSILLON.

ŒUVRES CHOISIES

DE

MASSILLON

NOUVELLE ÉDITION

ACCOMPAGNÉE DE NOTES

ET PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR MASSILLON

PAR

M. FRÉDÉRIC GODEFROY

TOME PREMIER



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

M DCCC LXVIII

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR MASSILLON

I.

Après certaines variations, certaines hésitations passagères de l'opinion, Massillon a désormais sa place marquée parmi les orateurs chrétiens dont la gloire ne saurait plus ni périr ni diminuer.

On raconte que Bourdaloue voulut entendre Massillon débuter à Notre-Dame de Paris. Le célèbre jésuite fut si satisfait, que, voyant le nouveau prédicateur descendre de la chaire, il l'indiqua du doigt à plusieurs de ses confrères, en leur disant, comme Jean-Baptiste à ses disciples qui l'interrogeaient sur le Messie, dont il n'était que le précurseur : *Illum oportet crescere, me autem minui!*

Massillon était très-digne de succéder à Bourdaloue, mais par des mérites bien différents. Le glorieux titre de Massillon est d'avoir admirablement su employer les grands ressorts de l'émotion et du pathétique, et de s'être montré, entre tous les moralistes et psychologues, un de ceux qui sont entrés le plus avant dans le cœur de l'homme, sans compter le mérite

d'avoir possédé toutes les grâces du tour et de l'expression, et l'enchantement du nombre et de l'harmonie.

Jean-Baptiste Massillon naquit à Hyères, en Provence, le 24 juin 1663, de François Massillon, notaire. Doué de l'esprit et du naturel le plus heureux, il fit ses premières études à Marseille, chez les prêtres de l'Oratoire. Enfant, dit-on, son plus grand plaisir était de rassembler autour de lui ses condisciples et de leur répéter ou de leur refaire les discours qu'ils venaient d'entendre. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, à Aix, le 10 octobre 1661, et alla faire, l'année suivante, sa théologie à Arles.

Suivant l'usage de l'Oratoire, il fit quelque temps les fonctions de régent dans différents colléges, à Pézénas, à Montbrison, à Vienne. Il avait lui-même sollicité cet emploi laborieux. On a une lettre de lui au révérend père Abel de Sainte-Marthe, général de l'Oratoire, du 17 août 1689, où l'on trouve ces remarquables paroles :

> « Je considère que je ne suis dans la congrégation que pour être utile; et comme mon talent et mon inclination m'éloignent de la chaire, j'ai cru qu'une philosophie ou une théologie me conviendroit mieux.[1] »

Pendant assez longtemps il devait fuir l'occasion de monter dans cette tribune sacrée, où l'attendaient de si brillants succès.

Il fut ordonné en 1693 ; il professait alors la théologie à Vienne. Lors de la mort de l'archevêque de cette ville, Henri de Villars, en 1693, il fut chargé de prononcer son oraison funèbre, qu'on goûta beaucoup, malgré sa médiocrité.

En 1698, il prononça de même à Lyon l'oraison funèbre de l'archevêque Camille de Neuville de Villeroi, par laquelle il commença décidément à se faire un nom dans le monde parmi les orateurs. Mais, fuyant le succès qui venait le chercher comme malgré lui, et craignant le *démon de l'orgueil*, il alla, dit-on, s'ensevelir dans l'abbaye de Sept-Fonts, où l'on suivait la même règle qu'à la Trappe, et y prit l'habit. Il dut bientôt le quitter par ordre du cardinal de Noailles, qui, suivant un

1. *Mémoires du père Bougerel.*

récit peu sûr de d'Alembert,[1] ayant lu une longue lettre que le jeune novice lui avait adressée au nom de l'abbé de Sept-Fonts, y découvrit les preuves d'un talent qu'il ne voulut pas laisser étouffer dans la solitude. Il rentra dans la congrégation de l'Oratoire. Le père de La Tour, alors supérieur général, le chargea (1696) de la direction du séminaire de Saint-Magloire, destiné à former de jeunes prêtres à l'art de la prédication et à la pratique des devoirs et des vertus du sacerdoce. C'est là qu'il commença véritablement à acquérir de la célébrité par ses conférences ecclésiastiques. Le charme de ses discours, éloquents et insinuants, malgré la simplicité du ton, attira bientôt à Saint-Magloire l'affluence des hommes les plus distingués par leurs lumières et par leur rang. Plus tard, vers la fin de sa vie, Massillon reprit dans son évêché de Clermont ce genre d'instruction, parfaitement approprié à la nature de son talent, et en éleva le ton à la hauteur de ses discours les plus remarquables et les plus soignés.[2]

1. Cette anecdote du secrétaire perpétuel de l'Académie française a été démentie par l'abbé de La Batisse, doyen de l'église de Clermont, longtemps familier avec le pieux évêque, dont il connaissait toute la vie. « L'abbé de Sept-Fonts, — dit-il dans une lettre à M. de Clermont-Ferrand, du 26 septembre 1779, — l'abbé de Sept-Fonts étoit pour lors dom de Beaufort, homme de naissance, d'esprit et d'une grande vertu; s'il eût reçu une lettre du cardinal, eût-il été embarrassé pour y répondre? et, supposé son embarras, entre cent cinquante religieux auroit-il choisi un novice qui n'étoit pas dans une position à faire éclater des talents? Ces raisons seules fonderoient de violentes suspicions contre l'existence de la lettre de l'Éminence; mais passons la vraysemblance, il est certain que la vérité manque. M. Massillon n'a jamais été novice à Sept-Fonts. Nous avons ici deux oratoriens plus qu'octogénaires qui ont vécu quelques années dans la congrégation avec le père Massillon, ils prouvent l'impossibilité du prétendu septfonisme; mais une preuve sans réplique, c'est le témoignage de dom Dorotée, actuellement abbé et religieux de cette abbaye depuis trente-huit ans, qui m'assure, dans une lettre que j'ay sous les yeux, que cette prétendue anecdote est une fable, et que M. Massillon n'a jamais été novice à Sept-Fonts. »

Cette lettre curieuse, qu'on ne trouve dans aucun des recueils littéraires du temps, a été insérée, par M. L. Paris, dans le *Cabinet historique*, t. III, p. 320 et suivantes. Elle contient la réfutation de plusieurs autres assertions légères de d'Alembert.

2. La Harpe a justement signalé plusieurs de ces conférences. « Il faut

II.

Les supérieurs de Massillon, désormais convaincus de sa vocation, résolurent de l'appliquer exclusivement à la chaire. Dans sa timide modestie, il témoigna de la répugnance à se rendre à ce désir; mais enfin il céda, et le succès dépassa toutes les espérances, d'abord à la station du carême, qu'il alla prêcher à Montpellier, en 1698, et ensuite à celle du carême qu'il prêcha, l'année suivante, dans l'église de l'Oratoire de Paris, rue Saint-Honoré.[1]

« La grande réputation de ce prédicateur, dit l'abbé Le Dieu, après son premier carême à Paris, lui mérita de passer de plein saut de la chaire des pères de l'Oratoire à celle du château de Versailles.[2] » Il y prêcha l'avent de 1699, et obtint l'admiration de son auditoire. On fut particulièrement frappé de l'exorde de son premier discours, où, par un merveilleux coup de l'art, il avait pris pour texte : *Beati qui lugent : Bien-*

lire, dit ce célèbre critique, le discours qui a pour titre : *De l'ambition des clercs*. C'est là qu'il tonne contre cet impérieux préjugé qui voudrait attribuer les grands biens et les dignités de l'Église à une seule classe d'hommes, comme une espèce de patrimoine qui leur appartient. » (*Lycée*, 2e partie, liv. II, ch. I, sect. 4.)

« Le discours sur l'*Usage des revenus ecclésiastiques*, continue-t-il un peu plus loin, offre quelque chose de plus frappant; il ressemble à une prophétie qui n'a été que trop vérifiée :

« Le maniement des revenus ecclésiastiques n'est qu'une simple dispen-
« sation, puisque ce sont des fonds publics pour ainsi dire destinés à servir
« de ressource aux calamités publiques : nos besoins, une fois mesurés avec
« la religion, et retranchés, le reste n'est plus à nous, n'est plus qu'un bien
« étranger qu'on met en dépôt entre nos mains. »

On trouvera dans ce recueil des fragments assez étendus de ces deux conférences mémorables.

1. D'après des mémoires particuliers cités par le père Bougerel, le duc de Lorraine, à une époque que nous ne saurions préciser, le demanda pour prêcher le carême à sa cour, et les auditeurs accoururent en foule, de trente lieues à la ronde, pour avoir le bonheur de l'entendre.

2. *Journal de Le Dieu* (nov. 1699).

heureux ceux qui pleurent, et où, instruisant et flattant tout à la fois le grand monarque qui l'écoutait, il disait :

« Sire, si le monde parloit ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendroit pas à Votre Majesté le même langage.

« Heureux le prince, vous diroit-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre; qui n'a vu tant de puissances armées contre lui que pour leur donner une paix plus glorieuse; et qui a toujours été plus grand ou que le péril ou que la victoire!

« Heureux le prince qui, durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir des fruits de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité, et qui n'a plus rien à désirer que de conserver longtemps ce qu'il possède!

« Ainsi parleroit le monde; mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

« Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle, etc. »

Et l'orateur paraphrase les évangéliques béatitudes en les appliquant à son auguste auditeur.

Admirable tour d'éloquence qui excita un mouvement involontaire d'admiration dans le brillant auditoire de la chapelle royale de Versailles, tout accoutumé qu'il était à la puissante parole des Bossuet et des Bourdaloue.

Dès son troisième sermon, au témoignage d'un contemporain,[1] Massillon fut regardé comme le premier prédicateur du royaume. Cependant tous les suffrages ne se déclarèrent pas d'abord en faveur du nouvel orateur. Bossuet trouva faible son premier discours, qui était contre les libertins, et qu'il avait, suivant l'évêque de Meaux, assez mal amené à l'évangile du jour. « Il jugea, dit Le Dieu, que cet orateur, bien éloigné du sublime, n'y parviendrait jamais. » Après avoir persisté quelque temps dans cette prévention contre le nouveau prédicateur de la cour, Bossuet revint enfin à une appréciation plus favorable, et Le Dieu nous apprend que l'évêque de Meaux, ayant entendu à Versailles, le vendredi 5 mars 1701,

1. Languet de Gergy, archevêque de Sens, *Disc. à l'Acad. franç.*

le sermon de la Samaritaine prêché par le père Massillon, « fut très-content. » Après ce carême, Massillon en prêcha encore un autre à la cour, en 1704. A partir de ce moment, il ne fut plus invité à reparaître dans la chaire, quoique le roi lui eût témoigné le désir de l'entendre tous les ans, et qu'il lui eût marqué sa profonde estime par ce mot célèbre : « *Mon père, j'ai entendu de grands orateurs dans ma chapelle, je suis toujours sorti content d'eux ; mais lorsque je vous entends, je sors toujours mécontent de moi-même.* »

III.

Massillon, à son arrivée à Paris, après avoir entendu les prédicateurs les plus célèbres, avait dit : « Je leur trouve bien de l'esprit et du talent ; mais si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux. » En effet, il apporta dans la chaire une manière toute nouvelle. Sa méthode est de ne pas s'arrêter à établir longuement des vérités, des maximes générales universellement adoptées. Il suppose les principes, ou les établit en deux mots. Ensuite il s'applique à chercher au fond des cœurs, dans les attaches criminelles et dans les intérêts terrestres, les raisons sur lesquelles chacun en particulier, sans contester l'existence de la loi ni la nécessité de lui obéir, prétend pouvoir se dispenser de s'y soumettre. Vains prétextes de l'amour-propre, qu'il est aussi habile à réfuter qu'ingénieux à découvrir.

Moraliste fin et pénétrant, voilà surtout ce qu'est Massillon. Où il excelle, c'est à analyser supérieurement des vérités de morale et de sentiment communes à tous les hommes, de quelque religion qu'ils soient. Après les considérations philosophiques et les développements psychologiques et moraux, il sait revenir au langage de l'Évangile, auquel sa bouche est consacrée. Chez Massillon, la part du dogme est

encore beaucoup plus affaiblie que chez Bourdaloue. Dans tous les sermons du célèbre oratorien, surtout dans ceux qui suivirent son premier *Avent*, l'exposition théologique est presque nulle. Point de fortes démonstrations d'un point de doctrine. A peine quelques citations de l'Écriture et des Pères. Presque uniquement des développements moraux. On entend une philosophie sublime, mais enfin ce n'est guère qu'une philosophie. On sent que l'orateur parlait à une époque où déjà l'on se faisait un bon air d'être incrédule, où, de toutes parts, l'esprit douteur et sceptique perçait, où, comme dit Massillon lui-même, « tout étoit plein de chrétiens philosophes, et de fidèles juges de la foi.[1] » Le ministre de la parole sainte, afin de gagner son auditoire, croit devoir se faire quelque peu mondain, et ne pas trop s'étendre sur le dogme, pour faire accepter la morale.

On oublie assez volontiers ce qui manque à Massillon quand on le lit, tant l'on admire comme il parle toujours en homme qui sait à fond le cœur humain, en homme qui avait longuement et profondément médité sur les faiblesses de notre nature, et qui peut-être, dans sa jeunesse, toute pieuse qu'elle fut, avait connu les passions[2]. A l'époque de sa plus grande vogue, on lui demandait où il avait pris une connaissance si approfondie du monde et de ses entraînements; n'est-ce pas aux orages qui avaient grondé dans son sein qu'il dut de pouvoir répondre : « Dans mon propre cœur! »

Les peintures générales de la société, où il se garde de « prêter au siècle des désordres imaginaires,[3] » ne sont pas moins frappantes que ses vives analyses de certaines passions

1. *Sermon pour la fête de l'Incarnation*, 3e partie.

2. Les fautes de jeunesse qui firent, à deux reprises, éloigner Massillon de l'Oratoire, et dont il est vaguement parlé dans une notice écrite, en 1821, sur les mémoires d'un petit neveu de l'évêque de Clermont, pourraient, ce nous semble, confirmer cette opinion.

3. *Sermon pour la fête de la Visitation*, 1re partie.

et de certains vices. Veut-il nous faire connaître ce que c'est, dans la vérité, que le monde :

« Qu'est-ce que le monde, dit-il, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui? Le monde, c'est une servitude éternelle où nul ne vit pour soi, et où, pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. Le monde, c'est une révolution journalière d'événements qui réveillent tour à tour dans le cœur de ses partisans les passions les plus violentes et les plus tristes, des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. Le monde, c'est une terre de malédiction où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines et leur amertume : le jeu lasse par ses fureurs et par ses caprices; les conversations ennuient par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentiments; les passions et les attachements criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, leurs bruits désagréables; les spectacles, ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces passions délicates qui ne font que montrer le crime de loin et dresser des piéges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui n'espèrent rien se croient encore plus misérables; où tout ce qui plaît ne plaît jamais longtemps; et où l'ennui est presque toujours la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde, mes frères; et ce n'est pas ce monde obscur qui ne connoît ni les grands plaisirs ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence : c'est le monde dans son beau, c'est le monde de la cour, c'est vous-mêmes qui m'écoutez, mes frères. Voilà le monde; et ce n'est pas ici une de ces peintures imaginées et dont on ne trouve nulle part la ressemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur; c'est-à-dire tel que vous le connoissez et le sentez tous les jours vous-mêmes.[1] »

Dans son zèle, il ne craint pas d'attaquer, de flétrir les abus les plus consacrés, et de s'en prendre aux préjugés et aux vanités les plus chers au cœur de l'homme, comme dans ce magnifique passage d'un de ses chefs-d'œuvre, le *Sermon sur l'aumône :*

« A la vérité, il est peu de ces hypocrisies grossières et déclarées qui publient sur les toits le mérite de leurs œuvres saintes; l'orgueil est plus habile et ne se démasque jamais tout à fait : mais qu'il est encore moins de véritables zèles de charité qui cherchent, comme Jésus-Christ, les lieux solitaires et écartés pour y cacher leurs saintes profusions! On ne voit

1. *Sermon pour la fête de tous les Saints.* Bonheur des justes, 1re partie.

presque que de ces zèles fastueux qui n'ont des yeux que pour des misères d'éclat, et qui veulent pieusement mettre le public dans la confidence de leurs largesses : on prendra bien quelquefois des mesures pour les cacher, mais on n'est pas fâché qu'une indiscrétion les trahisse; on ne cherchera pas les regards publics, mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent, et l'on regarde presque comme perdues les libéralités qui sont ignorées.

« Hélas! nos temples et nos autels n'étalent-ils pas de toutes parts, avec leurs dons, les noms et les marques de leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire les monuments publics de la vanité de nos pères et de la nôtre? Si l'on ne vouloit que l'œil invisible du Père céleste pour témoin, à quoi bon cette vaine ostentation? Craignez-vous que le Seigneur n'oublie vos offrandes? Faut-il que, du fond du sanctuaire où nous l'adorons, il ne puisse jeter ses regards sans en retrouver le souvenir? Si vous ne vous proposez que de lui plaire, pourquoi exposer vos largesses à d'autres yeux qu'aux siens? Pourquoi les ministres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du sacerdoce, paroîtront-ils à l'autel, où ils ne devroient porter que les péchés du peuple, chargés et revêtus des marques de votre vanité? Pourquoi ces titres et ces inscriptions qui immortalisent sur des murs sacrés vos dons et votre orgueil? N'étoit-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main du Seigneur dans le livre de vie? Pourquoi graver sur le marbre qui périra le mérite d'une action que la charité avoit pu rendre immortelle?

« Ah! Salomon, après avoir élevé le temple le plus pompeux et le plus magnifique qui fut jamais, n'y fit graver que le nom redoutable du Seigneur, et n'eut garde de mêler les marques de la grandeur de sa race avec celles de la majesté éternelle du Roi des rois. On donne un nom de piété à cet usage; on se persuade que ces monuments publics sollicitent les libéralités des fidèles. Mais le Seigneur a-t-il chargé votre vanité du soin d'attirer des largesses à ses autels? et vous a-t-il permis d'être moins modestes, afin que vos frères devinssent plus charitables? Hélas! les plus puissants d'entre les premiers fidèles portoient simplement, comme les plus obscurs, leur patrimoine aux pieds des apôtres; ils voyoient avec une sainte joie leurs noms et leurs biens confondus avec ceux de leurs frères qui avoient moins offert qu'eux; on ne les distinguoit pas alors dans l'assemblée des fidèles à proportion de leurs largesses; les honneurs et les préséances n'y étoient pas encore le prix des dons et des offrandes; et l'on n'avoit garde de changer la récompense éternelle qu'on attendoit du Seigneur en cette gloire frivole qu'on auroit pu recevoir des hommes; et aujourd'hui l'Église n'a pas assez de priviléges pour satisfaire la moitié de ses bienfaiteurs; leurs places y sont marquées dans le sanctuaire; leurs tombeaux y paroissent jusque sous l'autel, où ne devroient reposer que les cendres des martyrs; on leur rend même des honneurs qui devroient être réservés à la gloire du sacerdoce; et, s'ils ne portent pas la main à l'encensoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle sur ses autels. L'usage autorise cet abus, il est vrai; mais l'usage ne justifie jamais ce qu'il autorise.[1] »

1. *Sermon pour le quatrième dimanche de Carême*, Sur l'aumône, 2e partie.

Personne n'a mieux vu toute la laideur des vices colorés, et tout le faux de la piété de parade et de montre du dix-septième siècle finissant. Parlant de la protection accordée par Louis XIV à la religion et à la vertu :

« Jours fortunés, s'écrie-t-il, vous deviez ramener parmi nous le règne de la piété et de l'innocence ; et cependant jamais la malice n'a plus abondé ; et les faveurs royales, accordées à la vertu, n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables. Siècle pervers, tout coopère donc à ta perte ! Si le prince oublie Dieu, il affermit et perpétue les vices ; s'il favorise les justes, il multiplie les hypocrites.[1] »

Ailleurs, revenant sur cette hypocrisie produite par un servile désir de plaire, il la flétrit dans des termes empreints de la plus apostolique et de la plus généreuse indignation :

« Mais, hélas ! mes frères, s'écrie-t-il, où sont dans nos temples ces âmes respectueuses qui, saisies d'une sainte terreur à la vue des lieux sacrés, sentent tout le poids de la majesté du Dieu qui les habite, et ne trouvent point d'autre situation, pour soutenir l'éclat de sa présence, que l'immobilité d'un corps anéanti, et la profonde religion d'une âme qui adore ?

« Où sont ceux que la grandeur de Dieu toute seule occupe, et qui perdent ici de vue toutes celles de la terre ? Disons-le hardiment devant un roi dont le profond respect au pied des autels honore la religion : on vient dans ce temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, et le faire servir à des vues et à des intérêts que la piété sincère condamne ; on vient fléchir le genou, comme Naaman le fléchissoit devant l'autel profane, pour s'attirer les regards et suivre l'exemple du prince qui adore ; on vient y chercher un autre dieu que celui qui paroît sur nos autels, y faire sa cour à un autre maître qu'au maître suprême, y chercher d'autres grâces que les grâces du ciel, et s'y attirer les regards d'un autre rémunérateur que du Rémunérateur immortel. Au milieu même d'une foule d'adorateurs, il est dans son temple un Dieu inconnu, comme il étoit autrefois au milieu d'Athènes la païenne. Tous les regards sont ici pour le prince, qui n'en a lui-même que pour Dieu : tous les vœux s'adressent à lui, et son profond anéantissement au pied des autels, loin de nous apprendre à respecter ici le Seigneur, devant lequel un grand roi lui-même, qui porte pour ainsi dire l'univers, courbe sa tête et oublie toute sa grandeur, nous apprend seulement à nous servir de sa religion, et des faveurs dont il honore la vertu, pour en emprunter les apparences, nous élever par là à de nouveaux degrés de grandeur sur la terre. O mon Dieu ! n'est-ce pas là ce que vous annonciez à vos disciples, que viendroient des temps où la foi seroit éteinte, où la piété deviendroit un trafic

1. *Panégyrique de Louis XIV*, 2e partie.

honteux, et où les hommes, vivant sans Dieu sur la terre, ne vous connoîtroient plus que pour vous faire servir à leurs cupidités injustes?[1] »

Dans ses peintures de mœurs, Massillon s'arrête quelquefois à des détails assez minutieux, comme dans cet exposé des moyens par lesquels la mollesse cherche à éluder la rigueur du précepte du jeûne :

« Il semble que toute notre attention se borne à faire en sorte qu'on puisse arriver à l'heure du repas sans s'être aperçu de la longueur et de la rigueur du jeûne.

« Et de là (puisque vous nous obligez de le dire ici, et de mettre ces détails indécents à la place des grandes vérités de la religion), de là on prolonge les heures du sommeil pour abréger celles de l'abstinence, on craint de sentir un seul moment la rigueur du précepte, on étouffe dans la mollesse du repos l'aiguillon de la faim, dont le jeûne même de Jésus-Christ ne fut pas exempt; on nourrit dans l'oisiveté d'un lit une chair que l'Église avoit prétendu exténuer et affliger par la pénitence; et, loin de prendre la nourriture comme un soulagement nécessaire accordé enfin à la longueur de l'abstinence, on y porte un corps encore tout plein des fumées de la nuit, et on n'y trouve pas même le goût que le seul plaisir auroit souhaité pour se satisfaire.[2] »

Les vices des grands et des princes ne sont pas plus à couvert du zèle de Massillon que ceux des petits et du peuple : et, par les hardies censures qu'il en ose faire, il montre qu'il n'est pas « un de ces ministres timides qui, sous prétexte d'honorer les grands, croient qu'il faut respecter leurs vices; qui, éblouis de l'éclat qui les environne, n'osant envisager leurs démarches, se mettent volontairement un voile devant les yeux, de peur de les apercevoir, et donnent à leur foiblesse les noms spécieux de modération et de prudence[3]. »

Il s'indigne saintement et éloquemment de la prétention qu'ont ces grands d'être épargnés plus que la multitude par les ministres de la parole sainte :

« Aujourd'hui, dans le siècle, s'écrie-t-il, si l'on se trouve né avec quelque distinction, on exige des ministres de Jésus-Christ des égards et des

1. *Sermon pour le mardi de la première semaine de Carême*, Sur le respect dans les temples, 2e partie.
2. *Sermon pour le mercredi des Cendres*, Sur le jeûne, 2e partie.
3. *Panégyrique de saint Bernard*, 2e partie.

ménagements indignes de leur caractère ; on est blessé de leur zèle, on croit être dégradé, s'ils nous disent la vérité comme ils la disent au peuple : on diroit que la sainte sévérité de l'Évangile ne regarde plus que les âmes vulgaires, et que les vices des grands sont nés nobles comme eux, et qu'on leur doit les mêmes égards qu'à leurs personnes.[1] »

Comme Bourdaloue, comme Fléchier, Massillon ne fait pas plus grâce aux vices et aux désordres du clergé qu'à ceux des autres conditions. Exposant combien d'hommes suivent une voie, une carrière différentes de celles qui leur avaient été tracées par la main de Dieu :

« On est surpris après cela quelquefois, mes frères, dit-il, que les mœurs des chrétiens aient si fort dégénéré : on se demande d'où vient que nos siècles sont si différents de ceux de nos pères, que tous les états ont corrompu leur voie, que la magistrature n'est presque plus qu'une honorable oisiveté ou un art de faire servir les lois à dépouiller les peuples mêmes en faveur de qui elles ont été faites; que la voie des armes n'est plus qu'une profession déclarée d'irréligion et de licence; que la cour est le théâtre de toutes les passions; que tous les arts inventés pour les besoins et les délassements publics ne fournissent plus qu'au luxe et à la licence publique; que l'art des arts, l'honneur du sanctuaire, n'est presque plus qu'un trafic honteux d'ambition et de cupidité; que la contagion n'a pas même épargné ces asiles saints et religieux élevés au milieu de nous; et que, dans ces maisons de retraite, de prière, d'austérité, où il semble que le Seigneur devroit trouver cette foi qui n'est plus dans le reste de la terre, l'esprit du monde y règne quelquefois plus que dans le monde même : on en est, dis-je, surpris; et les justes qui sont encore parmi eux en gémissent sans cesse devant le Seigneur, et lui demandent avec douleur d'où vient qu'il a abandonné son peuple.

« Mais la raison n'en est pas difficile à trouver : tout est corrompu, parce que nul homme n'est à la place où il devroit être, etc.[2] »

Dans son *Petit Carême*, parlant des tentations des grands, et en particulier du piége partout tendu sous leurs pas, il s'écrie :

« Mais l'adulation la plus dangereuse est dans la bouche de ceux qui, par la sainteté de leur caractère, sont établis les ministres de la vérité. Allez, dit le Seigneur à l'esprit de mensonge; entrez dans la bouche des prophètes du roi Achab; vous réussirez, vous le tromperez, et sa séduction est inévitable : *decipies, et prævalebis*. Hélas! si l'adulation a tant de

1. *Panégyrique de saint Bernard*, 2e partie.

2. *Sermon pour le mercredi de la deuxième semaine de Carême*. Sur la vocation, 2e partie.

charmes lors même que les vices et les dissolutions du flatteur en affoiblissent l'autorité et la rendent suspecte, quelle séduction ne forme-t-elle point lorsqu'elle est consacrée par les apparences de la vertu ! Quel avilissement pour nous, si nous faisons du ministère même de la vérité un ministère d'adulation et de mensonge ; si, dans ces chaires même destinées à instruire et à corriger les grands, nous leur donnons de fausses louanges qui achèvent de les séduire ; si le seul canal par où la vérité peut encore aller jusqu'à eux n'y porte qu'une lueur trompeuse qui leur aide à se méconnoître ; si nous empruntons le langage flatteur et rampant des cours, en venant leur annoncer la parole généreuse et sublime du Seigneur ; et si, loin d'être ici les maîtres et les docteurs des rois, nous ne sommes que les vils esclaves de la vanité et de la fortune ! Mais quel malheur pour les grands de trouver d'indignes apologistes de leurs vices parmi ceux qui en auroient dû être les censeurs, d'entendre autour de leur trône les ministres et les interprètes de la religion parler comme le courtisan, et de trouver des adulateurs où ils auroient dû trouver des Ambroises ![1] »

Dans son beau discours *Sur le jugement universel,* il parle ainsi des mauvais prêtres paraissant devant le tribunal de Dieu :

« Oserois-je le dire ici, et révéler la honte de mes frères? Vous étiez peut-être dispensateur des choses saintes, élevé en honneur dans le temple de Dieu ; le dépôt de la foi, de la doctrine, de la piété, vous étoit confié ; vous paroissiez tous les jours dans le sanctuaire, revêtu des marques redoutables de votre dignité, offrant des dons purs et des sacrifices sans tache ; on vous confioit le secret des consciences ; vous souteniez le foible dans la foi, vous parliez de la sagesse parmi les parfaits ; et, sous ce que la religion a de plus auguste et de plus saint, vous cachiez peut-être ce que la terre a de plus exécrable ; vous étiez un imposteur, un homme de péché assis dans le temple de Dieu ; vous enseigniez les autres, et vous ne vous enseigniez pas vous-même ; vous inspiriez de l'horreur pour les idoles, et vous ne comptiez vos jours que par des sacriléges. Ah ! le mystère d'iniquité sera donc révélé, et on vous connoîtra enfin pour ce que vous aviez toujours été, l'anathème du ciel et la honte de la terre : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*[2] »

Comme l'on sent l'homme vertueux en même temps que le grand orateur dans ce pathétique exposé des hontes de l'ordre saint auquel il appartient !

1. *Sermon pour le premier dimanche de Carême,* 2e partie.
2. *Sermon pour le premier dimanche de l'Avent,* 2e partie.

IV.

Les peintures morales de Massillon frappaient d'autant plus ses auditeurs qu'ordinairement c'étaient des peintures générales où tout le monde était forcé de se reconnaître, et non pas des peintures particulières qui ne représentassent que telle ou telle condition, tels ou tels individus. Ce qu'il mettait sous les yeux, c'était le tableau des passions, qui sont les mêmes chez tous les hommes et dans toutes les situations.

Mais ce moraliste qui connaissait si bien les hommes n'a pas toujours suffisamment tenu compte de leur faiblesse. Dans l'entraînement de son zèle, il a quelquefois dépassé et partant manqué le but.

Ce qui donne aux sermons de Bourdaloue une si grande autorité, c'est que la morale y est toujours soutenue par une suite de grands principes et de raisonnements solides. Chez Massillon, elle repose sur de moins fermes bases; aussi est-elle moins autorisée. On lui reproche justement un excès, où le grand jésuite a su se garder de tomber, l'excès de la sévérité, contraste singulier entre l'esprit et la forme de ces deux célèbres prédicateurs : l'un, de l'esprit le plus modéré et de la morale la plus consolante avec la forme la plus austère; l'autre, avec la forme la plus élégante et la plus harmonieuse, d'une sévérité de principes qui va jusqu'au rigorisme.

A une époque de relâchement des mœurs et d'incrédulité envahissante, le pieux oratorien a pour idéal la vertu des premiers temps, et il voudrait y ramener ses contemporains amollis. Rappelant aux fidèles la ferveur, l'innocence, et en même temps la rigueur de discipline des « siècles d'or » de l'Église :

« Au souvenir de ces jours heureux, s'écrie-t-il; à la vue de ces foibles vestiges que la ceremonie d'aujourd'hui nous en retrace; à l'immense disproportion que nous trouvons entre nos pères et nous; entre leur ferveur et

notre léthargie; leur innocence et nos déréglements; leurs austérités et nos mœurs sensuelles; les larmes et les expiations de leur pénitence, et les démarches languissantes de la nôtre : dans quelle disposition de terreur et de confusion ne devons-nous pas entrer? [1] »

Et un peu plus loin, opposant à la gravité des offenses la légèreté des expiations qui ont remplacé les dures et longues pénitences des anciens chrétiens :

« Croyez-vous, demande-t-il, que quelques légères prières imposées par un ministre peu éclairé ou trop indulgent effaceront devant Dieu ce chaos d'iniquités où votre âme a presque toujours été abîmée? Croyez-vous que confesser simplement ses crimes aux pieds du prêtre ce soit les punir? Et que des fautes qui ne s'expioient autrefois que par des années entières de gémissements et de macérations seront expiées aujourd'hui dès qu'on s'en sera déclaré coupable? Croyez-vous qu'une vie entière de volupté sera purifiée par la simple absolution du prêtre, trop facilement accordée, tandis qu'une seule chute demandoit autrefois une vie entière de larmes et de pénitence? »

Dans un autre discours, aux reproches que ses auditeurs lui peuvent faire de leur opposer trop souvent la différence de leurs mœurs d'avec celles des premiers chrétiens, il répond en disant que, si les mœurs ont changé la morale, l'Évangile n'a pas changé :

« Lorsque nous vous rapprochons, dis-je, ces anciens modèles, pour vous faire sentir, par la différence des premières mœurs d'avec les vôtres, combien vous êtes loin du royaume de Dieu, loin d'être effrayés de vous trouver dissemblables à un point qu'on croiroit à peine que vous fussiez disciples d'un même maître et sectateurs de la même loi, vous nous reprochez de rappeler sans cesse jusqu'à l'ennui ces premiers temps, de ne parler que de l'Église primitive, comme s'il étoit possible de régler nos mœurs sur des mœurs dont il ne reste depuis longtemps aucune trace, impraticables aujourd'hui parmi nous, et que les temps et les usages ont universellement abolies : vous dites qu'il faut prendre les hommes tels qu'ils sont; qu'il seroit à souhaiter que la première ferveur se fût conservée dans l'Église; mais que tout se relâche et s'affoiblit avec le temps; et que vouloir nous ramener à la vie des premiers siècles, ce n'est pas proposer des moyens de salut, c'est prêcher seulement que personne n'y doit plus rien prétendre.

« Mais je vous demande premièrement, mes frères, les temps et les années qui ont si fort altéré la pureté du christianisme, ont-ils altéré celle

1. *Discours prononcé dans la cérémonie de l'absoute.*

de l'Évangile? les règles sont-elles devenues plus commodes et plus favorables aux passions, parce que les hommes sont devenus plus sensuels et plus voluptueux? et le relâchement des mœurs a-t-il adouci les maximes de Jésus-Christ? etc.[1] »

Non, rien ne saurait adoucir les maximes de Jésus-Christ : le ministre de l'Évangile ne peut pas accommoder leur sévérité à l'amollissement et à la corruption des hommes; mais aussi ne doit-il pas, par un zèle mal entendu, les outrer, au risque de jeter un secret découragement dans les âmes; et c'est ce qui est arrivé souvent au pieux Massillon, qui, quand il éclatait contre les désordres publics, était trop porté à supprimer les degrés dans les offenses, à voir des crimes dans des fautes, et des obligations rigoureuses dans des conseils de perfection.[2] Cet excès est surtout sensible dans le célèbre discours *Sur le petit nombre des élus*. Plusieurs passages en ont été souvent critiqués par des docteurs d'une orthodoxie et d'une morale non suspectes, par exemple, cette définition d'un pénitent :

« Qu'est-ce qu'un pénitent? Un pénitent, disoit autrefois Tertullien, est un fidèle qui sent, tous les moments de sa vie, le malheur qu'il a eu de

1. *Troisième sermon pour le dimanche de la Passion*, 1re partie.

2. M. Désiré Nisard, dans sa belle étude sur les *Grands sermonnaires français* (*Revue des Deux Mondes*, 16 janvier 1857), a présenté de justes réflexions sur le rigorisme de la morale de Massillon; mais il a laissé passer une erreur de fait dans ce passage : « Je vois les mondains de la régence, au sortir de ces sermons foudroyants, souriant des duretés de ce prêtre si doux, et pour ne pas se trouver aussi coupables qu'il le voulait, se trouvant moins en faute qu'ils n'étaient. » Les mondains de la régence n'ont rien à faire ici, puisque, comme nous l'avons dit, Massillon cessa de paraître dans la chaire à partir de 1704, et que ce n'est pas dans les *entretiens particuliers* du *Petit Carême* qu'on peut reprendre une excessive sévérité de morale. Le célèbre critique tombe encore dans le même oubli, quand il dit, un peu plus loin : « Le prédicateur se souvient trop souvent qu'il parle devant des admirateurs de Fontenelle et de Lamotte. » Massillon, renfermé dans les fonctions de son épiscopat, ne se faisait plus entendre depuis longtemps à Paris, quand Fontenelle et Lamotte y étaient les grands hommes du moment. Ces phrases ne pourraient s'appliquer qu'aux auditeurs si peu nombreux du *Petit Carême* : mais c'étaient la plupart des hommes de l'ancienne cour et de l'ancien goût.

perdre et d'oublier autrefois son Dieu; qui a sans cesse son péché devant les yeux; qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images, etc. »

L'exactitude de la théologie demandait ici une distinction omise par le prédicateur. En effet, « il y a, dit le père Cahours, deux sortes de pénitence, l'une qui justifie le pécheur et ferme l'enfer, en remettant la coulpe et la peine éternelle; l'autre qui ferme le purgatoire, en satisfaisant pour la peine temporelle que le sacrement de pénitence n'a pas toujours entièrement remise. La première est indispensable au salut; la seconde ne l'est pas, puisqu'elle peut s'accomplir après la mort, quoique plus durement; et c'est d'elle que Tertullien parle dans cette description de la pénitence canonique. Ce premier point du discours de Massillon porte donc sur un argument inexact : une simple distinction le renverse. (TERTULLIEN, *de Pœnit.,* passim.)[1] »

« La seconde et la troisième partie, remarque encore le même jésuite, ne sont que le développement de ce syllogisme : la multitude se damne parce que, d'une part, elle suit des maximes incompatibles avec le salut, et que, de l'autre, elle ignore ou rejette les obligations indispensables au salut; or, presque tous les chrétiens vivent comme la multitude : donc presque tous se damnent avec elle. Il aurait fallu dire : or presque tous les chrétiens vivent et meurent comme la multitude. Cet oubli des conversions à la mort donne au discours une force qui peut ébranler l'imagination échauffée, mais qu'un peu de réflexion ramène à sa juste valeur. Massillon aurait pu laisser à ses tableaux une bonne partie de la terreur qu'ils inspirent, en parlant des difficultés qui enchaînent un pécheur moribond. Mais il eût fallu pour cela distinguer les deux genres de pénitence qu'il avait confondus, et par conséquent détruire l'effet de sa première partie. Il fera, il est vrai, mention des réconciliations avec le ciel à la dernière heure d'une vie mondaine, mais en passant, le plus brièvement possible, et en les appelant des *exceptions chimériques*.[2] »

Le rigorisme est si réellement et si dangereusement outré chez Massillon qu'il a été plus d'une fois signalé et repris par les chefs du clergé, et que plusieurs évêques de nos jours ont

1. *Chefs-d'œuvre d'éloquence française,* p. 374.
2. *Ibid.,* p. 380.

prescrit à leurs prêtres de ne faire des lectures de ce prédicateur à leurs fidèles qu'avec une grande réserve, pour ne pas les décourager et les désespérer.

V.

Bien que Massillon demandât souvent à ses auditeurs plus qu'ils ne pouvaient, à cette époque d'amollissement, lui accorder, il exerçait sur eux un grand empire. Ce succès, il le devait à la pénétrante onction de sa parole, à son accent, à ses tours passionnés.

Ce n'est pas assez de peindre, comme ce n'est pas assez de présenter une série de raisonnements irréfutables; il faut aller à l'âme. Massillon le sait, et c'est ce qui fait de lui un grand orateur. Il ne plaît pas seulement à l'esprit, il ne s'insinue pas seulement dans la raison, il remue les cœurs par les mouvements les plus pathétiques. Il est nécessaire de présenter des exemples, pour montrer qu'il posséda l'énergie comme la grâce. Nous citerons d'abord un passage de son magnifique sermon *Sur l'aumône,* où il veut prouver que les malheurs dont la France est frappée au moment où il parle doivent être attribués en particulier à l'insensibilité des grands et des riches envers les malheureux :

« Ces fléaux dont nous sommes affligés, et dont vous vous plaignez, s'écrie-t-il, sont la peine de votre dureté envers les pauvres; Dieu venge sur vos biens l'injuste usage que vous en faites; ce sont les cris et les gémissements des malheureux que vous abandonnez qui attirent l'indignation du ciel sur vos terres et sur vos campagnes. C'est donc dans ces calamités publiques qu'il faut vous hâter d'apaiser la colère de Dieu par l'abondance de vos largesses; c'est alors qu'il faut plus que jamais intéresser les pauvres dans vos malheurs. Ah! vous vous avisez de vous adresser au ciel, d'invoquer, par des supplications générales, les saints protecteurs de cette monarchie pour obtenir des saisons plus heureuses, la cessation des fléaux publics, le retour de la sérénité et de l'abondance : mais ce n'est pas là seulement qu'il faut porter vos vœux et vos prières; vous ne trouverez jamais les saints

sensibles à vos peines, tandis que vous ne le serez pas vous-mêmes à celles de vos frères. Vous avez sur la terre les maîtres des vents et des saisons; adressez-vous aux pauvres, ce sont eux qui ont, pour ainsi dire, les clefs du ciel; ce sont leurs vœux qui règlent les temps et les saisons, qui nous ramènent des jours sereins ou funestes, qui suspendent ou qui attirent les faveurs du ciel; car l'abondance n'est donnée à la terre que pour leur soulagement; et ce n'est que par rapport à eux que le ciel vous punit ou que le ciel vous favorise.

« Mais pour achever de vous confondre, vous, mes frères, qui nous alléguez si fort le malheur des temps, la rigueur prétendue de ces temps retranche-t-elle quelque chose à vos plaisirs? Que souffrent vos passions des misères publiques? Si le malheur des temps vous oblige à vous retrancher sur vos dépenses, retranchez d'abord tout ce que la religion condamne dans l'usage de vos biens; réglez vos tables, vos parures, vos jeux, vos trains, vos édifices sur le pied de l'Évangile; que les retranchements de la charité ne viennent du moins qu'après tous les autres; retranchez vos crimes avant de retrancher vos devoirs. C'est le dessein de Dieu, quand il frappe de stérilité les provinces et les royaumes, d'ôter aux grands et aux puissants les occasions des dissolutions et des excès. Entrez donc dans l'ordre de sa justice et de sa sagesse; regardez-vous comme des criminels publics que le Seigneur châtie par des punitions publiques; dites-lui, comme David, lorsqu'il vit la main de Dieu appesantie sur son peuple : C'est moi, Seigneur, qui suis le seul coupable, qui ai attiré votre indignation sur ce royaume en abusant de ma prospérité, et en me livrant à des passions honteuses; c'est sur moi seul que doit tomber la force de votre bras : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me* (II Reg., xxiv, 17). Mais cette populace obscure et affligée, mais ces infortunés, qui, dans une condition pénible, ne mangeoient leur pain qu'à la sueur de leur front, eh! qu'ont-ils fait, Seigneur, pour être exposés au glaive de votre vengeance? *Ego sum qui peccavi, ego inique egi ; isti qui oves sunt, quid fecerunt* (Ibid.)?

« Voilà votre modèle : faites cesser, en finissant vos désordres, la cause des malheurs publics; offrez à Dieu, en la personne des pauvres, le retranchement de vos plaisirs et de vos profusions, comme le seul sacrifice de justice capable de désarmer sa colère; et puisque ces fléaux ne tombent sur la terre que pour punir l'abus que vous avez fait de l'abondance, portez-en aussi tout seuls, en retranchant ces abus, la peine et l'amertume. Mais qu'on ne s'aperçoive des malheurs publics ni dans l'orgueil des équipages, ni dans la sensualité des repas, ni dans la magnificence des édifices, ni dans la fureur du jeu et l'entêtement des plaisirs, mais seulement dans votre inhumanité envers les pauvres; mais que tout au dehors, les spectacles, les assemblées profanes, les réjouissances publiques, que tout aille même train, tandis que la charité seule se refroidira; mais que le luxe croisse même de jour en jour, et que la miséricorde seule diminue; mais que le monde et le démon ne perdent rien au malheur des temps, tandis que Jésus-Christ tout seul en souffre dans ses membres affligés; mais que le riche, à couvert de son opulence, ne voie que de loin les effets de la colère du ciel, tandis que

le pauvre et l'innocent en deviendront la triste victime; grand Dieu! vous ne voudriez donc frapper que les malheureux en répandant des fléaux sur la terre? Votre unique dessein seroit donc d'achever d'écraser ces infortunés sur qui votre main s'étoit déjà fort appesantie en les faisant naître dans l'indigence et dans la misère? Les puissants de l'Égypte seroient donc épargnés par l'ange exterminateur, tandis que toute votre fureur viendroit fondre sur l'Israélite affligé, sur son toit pauvre et dépourvu, et marqué même du sang de l'Agneau? Oui, mes frères, les calamités publiques ne sont destinées qu'à punir les riches et les puissants; et ce sont les riches et les puissants tout seuls qui n'en souffrent rien : au contraire, en multipliant les malheureux, elles leur fournissent un nouveau prétexte de se dispenser du devoir de la miséricorde.[1] »

Il faut encore citer, comme modèle de pathétique, le tableau célèbre de la *Mort du pècheur*. Quelle énergie dans cette peinture!

« Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent, dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent, dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures, qui lui échappent; ni au monde, qui s'évanouit; ni aux hommes, qui ne sauroient le délivrer de la mort; ni au Dieu juste, qu'il regarde comme un ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même; il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche qui exprime les fureurs de son âme; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment; il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout ou l'âme qui sent l'approche de son juge; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son corps frémit; et, par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable. »

Mais le triomphe de Massillon dans le grand art de remuer les cœurs, c'est sa fameuse péroraison du sermon *Sur le petit*

1. *Sermon pour le quatrième dimanche de Carême*. Sur l'aumone, 1re partie.

nombre des élus. Ce discours avait été prêché une première fois à Saint-Eustache. Quand l'orateur le répéta à Versailles, devant la cour, qui était prévenue et attendait avec empressement le morceau célèbre, il réussit comme si l'épreuve avait été nouvelle, et il produisit une émotion comparable et supérieure à celle qui saisit tous les cœurs quand Bossuet, dans l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, prononça d'un accent si pénétré ces mots fameux : *Madame se meurt! Madame est morte!* « L'orateur, dit Dussault, avant d'entrer dans ce mouvement, jeta ses regards sur le roi, et parut hésiter un moment par respect pour la majesté royale; puis, s'abandonnant à toute la véhémence oratoire, il ne s'arrêta plus qu'à l'instant où l'émotion, portée au comble et visiblement partagée par Louis XIV, l'obligea de s'interrompre. Il pâlit alors, demeura muet et posa, pendant quelques minutes, les deux mains sur ses yeux, laissant ainsi à l'assemblée le temps de revenir de sa frayeur, et prenant celui de se remettre lui-même. La vérité et la beauté de l'action achevèrent l'effet du morceau.[1] »

Toujours Massillon devait une partie de son succès à la perfection de son débit et à tout l'air de sa personne, qui portait irrésistiblement dans les âmes la conviction et le sentiment.

« Massillon, dit un contemporain que nous avons déjà cité, parut en chaire avec cet air simple, ce maintien modeste, ces yeux humblement baissés, ce geste naturel, ce ton affectueux, cette contenance d'un homme pénétré, portant dans l'esprit les plus brillantes lumières et dans le cœur les mouvements les plus tendres. Il ne tonnoit point dans la chaire, il n'épouvantoit point l'auditeur par l'éclat de sa voix; il versoit dans les cœurs les sentiments qui attendrissent, et qui se manifestent par des larmes et par le silence.[2] »

1. *Annal. litt.*, t. III, notice sur Massillon.
2. Languet de Gergy, *Disc. à l'Acad. franç.*

Ce genre de déclamation était si goûté, que le célèbre acteur Baron, ayant assisté à un des sermons de l'illustre oratorien, dit en sortant à un ami qui l'accompagnait : *Voilà un orateur, et nous ne sommes que des comédiens.*

VI.

Massillon s'arrêta tout à coup, en 1704, dans cette carrière d'éloquence, qu'il parcourait avec tant ne gloire. Louis XIV avait témoigné le désir de l'entendre tous les ans; cependant, nous l'avons dit, après son carême de 1704, il ne fut plus invité à reparaître en chaire devant le roi, auprès duquel des ennemis, bassement envieux, l'avaient desservi. Peut-être aussi ce monarque, que Massillon devait un jour juger très-sévèrement dans son *Oraison funèbre de Louis XIV,* sentait-il dans les idées de ce religieux, comme dans celles de Fénelon, trop de hardiesse, et des aspirations trop libres et trop généreuses, par conséquent, selon lui, trop chimériques.

Ce brillant orateur sortit de son long silence sous le gouvernement du régent, qui, après l'avoir chargé de célébrer le roi défunt, l'engagea, en 1718, à prêcher un carême devant le roi Louis XV, âgé de neuf ans. Massillon était alors dans sa cinquante-cinquième année. Il se retira dans la maison de campagne de l'Oratoire et y composa, dans le court espace de six semaines, le célèbre *Petit Carême.* Dans ces *entretiens particuliers,* faits uniquement pour l'instruction du jeune roi et pour les personnes de la cour qui composaient seules l'auditoire de la chapelle des Tuileries, où ils furent prononcés, l'orateur se proposa de traiter de toutes les vertus et de tous les vices, dans leurs rapports avec ceux qui sont chargés de commander aux autres hommes.

Saint-Simon témoigne, avec tous les contemporains, du succès qu'obtinrent ces discours, si bien « à la portée de l'âge et

de l'état du roi.[1] » Leur vogue se soutint pendant longtemps jusqu'auprès des dames mondaines et des philosophes. C'est que, dans le style le plus fluide, le plus charmant et le plus harmonieux, ils ressemblaient moins à des sermons qu'à des dissertations philosophiques.

Dans le temps même de la plus grande faveur du *Petit Carême,* il ne manquait pas de critiques solides qui savaient y voir, avec des qualités enchanteresses, des défauts incontestables, en particulier l'uniformité et la monotonie, et le perpétuel retour sur une ou deux vérités : les tentations que les grands trouvent dans le plaisir, dans l'adulation, dans l'ambition, et « l'humanité, qui est le premier devoir des grands envers les peuples, en même temps que l'usage le plus délicieux de la grandeur. »

Aujourd'hui, les bons juges sont unanimes à préférer au *Petit Carême* l'*Avent* et le *Grand Carême*.

VII.

Peu de temps avant de prêcher cette station devant le jeune prince, qui avait survécu seul à toute sa race, Massillon avait été nommé par le régent évêque de Clermont, et sacré, le 16 décembre 1718, dans la chapelle même du roi, qui voulut honorer la cérémonie de sa présence.

« Massillon, dit le cardinal Maury, attendrit la cour, qui lui témoigna l'estime la plus touchante, par un murmure soudain d'acclamation, quand il prit congé d'elle pour toujours, en annonçant, à la fin de son *Sermon de Pâques,* le jour de la clôture du *Petit Carême,* que sa nomination à l'évêché de Clermont ne lui permettrait plus de reparaître dans cette même chaire où il s'était illustré par tant de succès immortels. « Grand Dieu! ces prières seront les dernières, sans doute, que mon ministère, attaché désormais par les jugements secrets de votre Providence au soin d'une de vos églises, me permettra de vous offrir dans ce lieu auguste. » Ces paroles simples et tou-

1. *Mém. de Saint-Simon*, édition Chéruel, X, ch. v, p. 88.

chantes émurent sensiblement l'auditoire, qui manifesta par des regrets unanimes son admiration pour un si beau talent, relégué désormais dans les montagnes de l'Auvergne.[1] »

Il fut reçu à l'Académie française le 23 février 1719, à la place de l'abbé de Louvois, avec lequel il avait été lié d'amitié dès la jeunesse, et qui avait d'abord été destiné par Louis XIV à l'évêché de Clermont, qu'il refusa, circonstance que Massillon rappela dans son discours de réception, quand il dit :

« Sa modestie m'a élevé à une place que le choix du prince lui avoit d'abord destinée. Je ne m'attendois pas que sa mort me préparât celle que son mérite lui avoit acquise depuis longtemps parmi vous. »

Le discours que Massillon prononça le jour de sa réception à l'Académie compte parmi les plus remarquables de ce genre par la solidité des pensées et la beauté sobre du style. L'orateur y trace un éloquent tableau de la corruption du goût, qui régnait jusque dans la chaire avant la naissance de l'Académie.

L'abbé Fleury, dans une réponse également solide, entretint surtout son nouveau confrère des devoirs rigoureux que l'épiscopat lui imposait. Les devoirs de l'académicien, remarque d'Alembert, disparurent entièrement à ses yeux : loin d'inviter le récipiendaire à l'assiduité, il ne l'exhorta qu'à une absence éternelle; et, ce qui rendait le conseil plus sévère encore, il le revêtit de la forme obligeante des regrets les plus fortement exprimés : *Nous prévoyons avec douleur*, lui dit-il, *que nous allons vous perdre* POUR JAMAIS, *et que la loi* INDISPENSABLE *de la résidence va vous enlever sans retour à nos assemblées; nous ne pouvons plus espérer de vous voir que dans les moments où quelque affaire* FACHEUSE *vous* ARRACHERA MALGRÉ VOUS *à votre Église*. Ce conseil, dit encore d'Alembert, fut d'autant plus

1. *De l'éloquence de la chaire.*

efficace que celui qui le recevait se l'était déjà donné lui-même.

Personne n'eut des vues plus exemptes d'ambition que le pieux Massillon. Aussi, après quelques retards forcés, s'empressa-t-il de quitter la cour et le centre des faveurs pour se rendre dans son diocèse, d'où il ne sortit plus qu'une seule fois, au mois de février 1723, pour venir prononcer à Saint-Denis l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, mère du régent.

VIII.

Nous devons ici dire quelques mots sur les diverses oraisons funèbres de notre orateur. Outre les deux essais dont nous avons parlé, il prononça, en 1709, l'oraison funèbre de M. de Conti, qui venait de mourir dans les plus grands sentiments de piété, entre les bras du père de La Tour, général de l'Oratoire. On y admira de très-belles parties, telles que le tableau du prince de Conti à la journée de Nerwinde, et la peinture de toutes les grâces séductrices et de toutes les qualités liantes qui en firent l'idole des armées dans la guerre civile. Ces morceaux brillants auraient dû préserver cette oraison funèbre des critiques qu'elle essuya quand elle eut été rendue publique : elle serait digne d'être encore lue aujourd'hui.

Deux ans après, Massillon prononça l'oraison funèbre du grand Dauphin, pâle éloge d'un prince médiocre; et, en 1715, celle de Louis XIV. « Son *Éloge de Louis XIV*, dit M. de Chateaubriand, n'est remarquable que par la première phrase : « Dieu seul est grand, mes frères.[1] » C'est un beau mot que celui-là, prononcé en regardant le cercueil de Louis le Grand. Cette oraison funèbre est du reste remplie de pensées généreuses et hardies. On y sent, dans les appréciations sur le gouvernement et la conduite de Louis XIV, l'esprit de l'auteur du *Télémaque*; mais de bons juges ont

1. *Génie du christianisme*, 3e partie, liv. IV, ch. III.

trouvé qu'il faut dans l'oraison funèbre plus de mouvement et moins de philosophie, plus de morale évangélique et moins de petitesse dans les détails.

Massillon prononça, en 1723, dans la basilique de Saint-Denis, une dernière oraison funèbre, celle de Madame, mère du régent. C'est un éloge beaucoup trop embelli et idéalisé, qui ressemble assez peu au portrait que les contemporains nous ont tracé de cette rude et bizarre Allemande, et à l'idée qu'elle nous donne elle-même de sa personne et de son caractère dans ses singuliers mais curieux *Mémoires*. L'évêque de Clermont nous la représente, entre autres traits, comme « la princesse la plus majestueuse que la France ait vue, » en même temps qu'il nous la montre avec « la simplicité des premières mœurs, » qui, à ses yeux, « avait plus de dignité et de véritable élévation que tout le faste de nos usages.[1] » Flatteries commandées par le genre, et qui ne sauraient le moins du monde autoriser à mettre le sincère et hardi Massillon au nombre de ceux pour qui l'oraison funèbre ne fut que l'art d'arranger de beaux mensonges.

Très-peu de personnes lisent, très-peu de personnes même connaissent les oraisons funèbres de Massillon.[2] Elles ne manquent pas de valeur, mais c'est une valeur très-secondaire. Massillon, de beaucoup supérieur à Fléchier dans le sermon, est loin de l'avoir égalé dans l'art de célébrer le mérite et la gloire des illustres morts de son siècle. Ajoutons qu'on le trouve encore plus médiocre dans les dix panégyriques de saints, premières productions de sa jeunesse, qui nous ont été conservés : panégyriques de sainte Agnès, de saint François de Paule, de saint Benoît, de saint Jean-Baptiste, de sainte Madeleine, de saint Bernard, de saint Louis, de saint Étienne, de saint Thomas d'Aquin ; enfin un sermon pour la fête d'un saint

1. *Oraison funèbre de Madame.*

2. Voir : *Quelques idées sur Massillon. Ses oraisons funèbres*, par F. Bungener, dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, février 1841.

martyr, patron d'une église. Malgré leur imperfection, quelques-uns de ces panégyriques annoncent déjà le talent que l'orateur devait déployer plus tard. Tel est en particulier le panégyrique de saint Bernard, où l'on remarque des traits comme celui-ci :

« Tous les siècles admireront les instructions vives et touchantes, et cette noble liberté qui règne dans ses livres de la *Considération* au pape Eugène. Il est vrai que ce pontife avoit vu croître sous les yeux et la discipline de notre saint ces grandes qualités qui depuis l'élevèrent au pontificat. Mais qui ne sait combien la religieuse soumission qu'on doit à tout ce qui part de ce trône auguste, et les hommages éternels dont le pontife est environné, le familiarisent peu avec une liberté chrétienne, et des discours qui ne sont pas faits pour louer? »

Ce langage paraît se sentir un peu du mouvement gallican de 1682. Mais il ne faudrait pas en inférer que Massillon ait jamais manqué au respect et à la soumission qu'il devait au siége apostolique.

IX.

L'évêque de Clermont, rentré dans son diocèse tout aussitôt après avoir prononcé l'oraison funèbre de Madame, ne le quitta plus, nous l'avons dit.

Tous ses soins se portèrent désormais à faire fleurir la piété et régner la charité dans la grande province dont l'administration spirituelle lui était confiée. Il y trouva bien des réformes à faire parmi les pasteurs comme parmi le troupeau. Il mit à les réaliser le zèle le plus actif et le plus persévérant, surtout pour ce qui concernait le culte et les hautes fonctions du ministère.

Son soin à retrancher les abus dans les exercices de la religion éclatait de toutes les manières et s'appliquait à tous les détails. C'est dans ce sage esprit qu'il composa pour ses prê-

tres un nouveau bréviaire, dont il leur parle en ces termes dans un de ses *Discours synodaux* :

« La prière publique, vous le savez, est le canal le plus ordinaire et le plus fécond de toutes les grâces que Dieu répand sur les peuples ; et on ne sauroit trop, ou en éloigner tout ce qui peut distraire l'esprit et dessécher le cœur, ou y rassembler tout ce qui est le plus capable de fixer l'un et d'attendrir et d'enflammer l'autre. C'est ce que nous nous sommes proposé dans la composition de ce nouveau bréviaire. Tout ce qui ne nous a pas paru convenir à la décence et à la dignité de l'office public, nous l'avons retranché ; nous y avons substitué les endroits des livres saints et des Pères qui nous ont paru les plus propres à nous instruire de nos devoirs, ou à exciter en nous ces mouvements tendres et vifs de repentir, d'actions de grâces, d'amour, d'adoration, de supplications, qui font devant Dieu tout le mérite de nos prières.

« Nous n'avons rien laissé de fabuleux, ni même de douteux, dans la vie des saints que l'Église nous propose pour modèles et pour l'objet public de notre culte ; ils nous ont laissé des exemples si certains et si incontestables de toutes les vertus, que l'Eglise n'a pas besoin de recourir à des faits supposés pour nous rendre ces héros de la religion respectables.[1] »

Il se trouvait plus heureux dans ces montagnes solitaires et sauvages qu'au sein de la capitale et au milieu de la cour, parce qu'il mettait tout son bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs. Doué des qualités et des manières les plus liantes et les plus attachantes, il était un ange de paix pour tous ceux qui étaient placés sous son autorité. Il vivait également bien, rapporte-t-on, avec les jésuites et les oratoriens de son diocèse, et aimait à les réunir dans sa maison, où il leur marquait la même bienveillance et les mêmes égards, et se plaisait à les faire jouer aux échecs.

Les *Nouvelles ecclésiastiques*, feuille janséniste, lui jetaient fréquemment comme un reproche et une injure la qualification de *ce pacifique prélat*. Sans se prononcer plus qu'il ne devait en faveur des appelants indociles, il les défendait auprès de l'autorité ecclésiastique et séculière. Il s'occupa avec mesure, avec sagesse, et avec une tendresse ferme qui ose dire la vérité, à ramener Mgr Soanen, évêque de Senez, ancien ora-

1. *Disc. synod.*, x, De la prière publique, 1732.

torien qui avait des talents et des vertus, mais qui, pour avoir soutenu ouvertement et opiniâtrément les erreurs du père Quesnel, qu'il avait eu pour confesseur à l'Oratoire, et pour avoir, dans une *instruction pastorale*, appelé la bulle *Unigenitus* un *décret monstrueux,* duquel il croyait devoir appeler au futur concile, s'était vu condamner au concile d'Embrun que le cardinal de Fleury avait assemblé en 1727, et que présida le cardinal de Tencin ; avait été suspendu de ses fonctions d'évêque et de prêtre, et exilé à l'abbaye de la Chaise-Dieu, dans le diocèse de Clermont. Dans cette abbaye, Soanen se trouvait incommodé. Aussitôt que Massillon l'apprit, il lui fit offrir son château de Beauregard, dans la persuasion que la cour ne lui refuserait pas cet adoucissement. Il renouvela son offre dans l'hiver de 1728, en proposant au malheureux évêque tout ce qui pourrait dépendre de lui pour améliorer sa situation. Il profita de cette occasion pour lui exprimer la douleur qu'il ressentait avec toute l'Église de sa triste séparation :

« Vous affligez l'Église par votre injuste séparation, lui dit-il. Vous calomniez vos confrères ; vous nous regardez tous comme des déserteurs de la vérité, comme des évêques livrés à la cour, et disposés à tout sacrifier pour une misérable fortune : c'est là, du moins, le langage de vos adhérents.

« Je suis assurément le plus foible et le plus imparfait de mes confrères : mais je vous déclare devant Dieu que c'est l'amour de l'Église et de sa doctrine tout seul qui me retient dans l'union avec le pape et tous mes confrères ; que je croirois être hors de l'Église si j'en étois séparé, et que je perdrois plutôt mille vies que de rompre les liens sacrés qui font toute ma sûreté et ma consolation.

« Je demande tous les jours à Dieu, monseigneur, qu'il vous mette dans les mêmes dispositions. Dépouillons-nous de toutes ces complaisances inséparables de la singularité ; regardons comme un piége que nous tend l'orgueil ce désir, souvent caché à nous-mêmes, de nous donner en spectacle. Il est terrible d'être tout seul de son côté, et d'avoir contre soi tout ce qui porte un nom d'autorité dans l'Église : cette solitude, loin de flatter l'amour-propre, doit alarmer la foi. Il faut, pour être tranquille dans cet état, pouvoir parvenir à se persuader qu'on est seul plus éclairé ou plus sincère que tout l'univers ensemble, et penser, comme le pharisien, qu'on n'est pas fait comme le reste des hommes.[1] »

1. Lettre à Mgr Soanen, évêque de Senez, 29 janv. 1728.

Flattant un peu l'éloignement que Soanen avait pour les opinions des jésuites, que Massillon lui-même, comme tous les oratoriens, était loin d'adopter sans exception :

« Les jésuites, dit l'évêque de Clermont, ont leurs opinions que l'Église tolère; mais croyez-vous que la plupart des évêques pensent et enseignent comme eux? Je puis attester le contraire. Au lieu de vous unir à nous pour aider à soutenir la même doctrine et la saine morale, vous nous affoiblissez en vous séparant de nous; vous donnez de nouvelles armes au molinisme : vous aidez ses sectateurs à persuader au monde qu'on ne peut combattre leur doctrine sans tomber dans des excès opposés; et votre conduite seule seroit capable de la faire prévaloir sur la vérité... Vous êtes seul, ajoute-t-il, comparé au reste de l'Église. Vous avez été élevé dans son sein ; vous y avez vieilli : ne doit-il pas être douloureux pour vous, à la fin de votre carrière, de la voir armée contre vous, et de mourir dans sa haine et sa disgrâce? [1] »

Malgré ces sages représentations et ces tendres exhortations, Soanen mourut en effet dans son scandaleux entêtement, à l'abbaye de la Chaise-Dieu, en 1740, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, honoré comme un saint par le parti, mais jugé par le reste de l'Église coupable d'opiniâtreté et d'orgueil.

Jamais Massillon ne se départit des sentiments de charité, de dévouement qui honorent tout son caractère, et il les avait hautement proclamés dans les occasions les plus solennelles. C'est ainsi qu'en face du cercueil de l'auteur de la révocation de l'édit de Nantes, il n'avait pas craint de laisser voir combien il répugnait aux moyens violents employés pour la défense de l'Église et de la religion, quand il peignit « l'hérésie, depuis si longtemps redoutable au trône par la force de ses places, par la foiblesse des règnes précédents forcés à la tolérer, par un déluge de sang français qu'elle avoit fait verser, par le nombre de ses partisans et par la science orgueilleuse de ses docteurs, par l'appui de tant de nations, *et même par l'ancien souvenir et l'injustice de cette journée sanglante qui devroit être effacée de nos annales, que la piété et l'humanité*

1. Lettre du 29 janvier 1728.

désavoueront toujours, et qui, en voulant l'écraser sous un de nos derniers rois, ranima sa force et sa fureur, et fit, si je l'ose dire, de son sang, la semence de nouveaux disciples.[1] »

Massillon ne se contentait pas de professer des sentiments généreux, il se montrait bienfaisant dans sa conduite de tous les jours. Rien d'admirable comme son désintéressement et sa charité ! Il réduisit à des sommes très-modiques ses droits épiscopaux. Tout son revenu appartenait aux pauvres. En deux ans, il fit porter vingt mille livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont.

Sa tendresse pour les malheureux éclate particulièrement dans la lettre qu'il adressa au cardinal de Fleury, relativement à l'excès des impôts qui pesaient sur l'Auvergne, et à l'affreuse misère des habitants des campagnes, dont il avait été témoin dans ses visites diocésaines :

« Les peuples de nos campagnes, y dit le compatissant prélat, vivent dans une misère affreuse, sans lit, sans meubles; la plupart même, la moitié de l'année, manquent de pain d'orge ou d'avoine, qui fait leur unique nourriture, et qu'ils sont obligés de s'arracher de la bouche et de celle de leurs enfants, pour payer les impositions.

« J'ai la douleur d'avoir chaque année, monseigneur, ce triste spectacle devant mes yeux dans mes visites. Non, monseigneur, c'est un fait certain, que dans tout le reste de la France il n'y a pas de peuple plus pauvre et plus misérable que celui-ci. Il l'est au point que les nègres de nos îles sont infiniment plus heureux, car en travaillant ils sont nourris et habillés, eux, leurs femmes et leurs enfants, au lieu que nos paysans les plus laborieux du royaume ne peuvent, avec le travail le plus opiniâtre, avoir du pain pour eux et pour leur famille, et payer leurs subsides. S'il s'est trouvé dans cette province des intendants qui aient pu parler un autre langage, ils ont sacrifié la vérité et leur conscience à une misérable fortune...

« Mais, monseigneur, continue-t-il un peu plus loin, à cette indigence générale et ordinaire de la province se sont jointes, ces trois dernières années, des grêles et des stérilités qui ont achevé d'accabler les pauvres peuples. L'hiver dernier, surtout, a été si affreux que, si nous avons échappé à la famine et à une mortalité générale qui paroissoit inévitable, nous n'en avons été redevables qu'à un excès et à un empressement de charité que des personnes de tous les états ont fait paroître pour prévenir tous les malheurs.

1. *Oraison funèbre de Louis XIV*, 2e partie.

Toutes les campagnes étoient désertes, et nos villes pouvoient à peine suffire à contenir la multitude innombrable de ces infortunés qui y venoient chercher du pain. »

Cette touchante requête eut le succès que désirait le bon évêque ; le poids des impôts qui pesaient sur ses malheureux diocésains fut allégé, et des secours furent accordés aux gens nécessiteux. Massillon fut bien récompensé de son zèle par la tendresse générale qui alla jusqu'à ce point, que, dès qu'il paraissait dans les rues de Clermont, le peuple se prosternait autour de lui en criant : *Vive notre père !*

X.

Pendant les vingt et un ans que Massillon résida dans son diocèse, se consacrant ainsi à faire tout le bien qui dépendait de lui, il crut devoir renoncer à la prédication, ou du moins il ne monta que très-rarement dans la chaire, malgré les doux reproches que lui faisait de temps en temps son primat, le cardinal de La Rochefoucauld, archevêque de Bourges ; mais il nous a laissé, dans ses *Discours synodaux*, au nombre de vingt, que sa mémoire lassée l'obligeait à se contenter de lire, des monuments de son éloquence à cette époque, dont des parties au moins ne sont en rien inférieures à ses chefs-d'œuvre.[1]

En attaquant les vices en général, Massillon, dans ses sermons, tonne souvent, nous l'avons vu, avec une véhémence particulière, contre les vices et les désordres du clergé. Mais c'est surtout dans ses *Discours synodaux* adressés à ses curés et à ses prêtres de tous ordres, que le pieux évêque trace de vigoureux tableaux des désordres des ministres de l'Église. Les philosophes du dernier siècle ont fatigué le monde de décla-

1. Les *Discours synodaux* de Massillon ont été bien appréciés par Dussault, dans ses *Annales littéraires*, t. III, p. 272.

mations emphatiques et venimeuses contre cet abus. Qu'on sache que de saints évêques ont parlé sur ce triste sujet plus fortement qu'eux, et n'ont rien épargné pour mettre fin aux scandales qui désolaient leur cœur.

Recherchant et expliquant les causes des divisions qui existent trop souvent entre les ecclésiastiques :

« Ainsi, dit Massillon, l'oisiveté, l'orgueil, pour ne rien dire de plus, sont, de la part des prêtres, les seules sources de ces disputes scandaleuses. Les devoirs essentiels sont négligés; l'honneur du sacerdoce et le scandale des fidèles ne sont comptés pour rien ; et dans un temps surtout où le clergé de ce diocèse vient de recevoir une humiliation[1] si publique et si douloureuse ; où nous devrions nous réunir et nous ranimer pour effacer par un saint concours de piété, de zèle, de concorde, d'édification, le souvenir d'un événement si triste et si honteux, nous le réveillons tous les jours par des discussions et des animosités si publiques qu'elles partagent même et troublent les villes et les paroisses, et qu'on les porte devant les tribunaux laïques, où la honte du sacerdoce et l'opprobre du ministère n'ont déjà que trop éclaté.[2] »

Il est impitoyable sur la vie oisive et inutile de certains prêtres :

« Je ne parle pas, dit-il, de ces absences fréquentes et presque journalières, qui n'ont pour but que l'amusement, la dissipation, la crapule, dans lesquelles un pasteur oiseux, dégoûté de ses devoirs, cherche à remplir le vide d'une vie inutile par l'agitation éternelle d'une vie errante et tumultueuse, toujours accompagnée d'un oubli criminel de tous ses devoirs; d'un scandale perpétuel pour une paroisse, témoin des courses continuelles de son curé; et d'un exemple contagieux pour tout son voisinage, où il va troubler la solitude de ses confrères, et les engager de venir à leur tour troubler la sienne ; de sorte que, dans certains cantons, les chemins sont plus fréquentés par les curés que par les paroisses elles-mêmes.[3] »

Dans le discours *De la nécessité de la prière,*[4] il expose les dangers attachés au ministère ecclésiastique, principalement

1. Un prêtre venait d'être condamné au feu par arrêt du Parlement.

2. *Disc. synod.,* v. Suite des divisions entre les curés et les prêtres des paroisses, 1727.

3. *Ibid.,* XVII. De l'observance des statuts et des ordonnances du diocèse, 1739.

4. *Ibid.*, XII, 1734.

par rapport à la confession, avec une vérité admirable d'observation et de pénétration psychologique, surtout dans le passage qui finit par ces mots :

« On est entré ministre dans le tribunal, et on n'est plus qu'un homme quand on en sort. »

Le digne pasteur n'épargne aucun abus comme aucun vice. Voici comme il parle de la négligence de certains curés à conserver les titres et les registres importants qui leur étaient confiés :

« Si ces associations édifiantes s'établissoient dans tout ce diocèse, nous n'aurions pas besoin de faire des ordonnances comme nous allons en publier pour prévenir la dissipation et l'enlèvement des titres et des registres des églises après la mort des curés; tout demeureroit dans l'ordre requis; les parents ne se regarderoient pas comme héritiers des monuments publics des églises, d'où dépend la tranquillité publique et la sûreté des mariages, des baptêmes et des familles; et les paroisses n'ajouteroient pas à la douleur d'avoir perdu leur pasteur celle de voir disparoître avec lui tous les titres authentiques et tous les témoignages sacrés de leur état et de leur religion.

« Mais, mes frères, afin que ces titres puissent se conserver et se transmettre à vos successeurs, vous devez veiller vous-mêmes, pendant votre administration, à les mettre en état d'être transmis et conservés. Nous avons été, dans nos visites, scandalisés de la négligence de plusieurs curés sur un point aussi essentiel. Les statuts du diocèse, les ordonnances de nos rois, les peines rigoureuses qui y sont portées contre les contrevenants, l'intérêt public même ne les touchent point; les baptêmes, les mariages, les certificats mortuaires, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus sacré, et qui fait toute la sûreté de l'État et de la religion, tout cela n'est écrit que sur des feuilles volantes, sans ordre, sans soin, sans précaution. Des titres si augustes et si saints sont dispersés à l'aventure, comme des papiers de rebut; et, tandis qu'il n'y a point de père de famille qui ne tienne les titres de sa maison et de ses enfants et l'état journalier de ses affaires temporelles dans un ordre scrupuleux et dans des registres qui subsisteront après sa mort, des curés, les pères des fidèles, laissent dans un désordre affreux la filiation spirituelle de leurs enfants selon la foi, les témoignages publics de leur origine chrétienne, et tous les titres qui leur donnent droit à l'héritage des enfants de Dieu... [1] »

Passant en revue « tant de prétextes frivoles que se font tous les jours tant de curés pour se dispenser des devoirs de

1. *Disc. synod.*, v. Suite des divisions entre les curés et les prêtres des paroisses, 1727.

l'instruction, de la résidence dans leur paroisse, et du désintéressement dans l'exercice de leurs fonctions, » il s'arrête à ce point :

« C'étoit le dernier abus, dit-il, que je m'étois proposé de combattre, si les autres ne m'avoient mené trop loin ; mais je ne puis me dispenser d'en dire un mot en finissant, et de vous rappeler mon règlement sur l'honoraire des pasteurs dans leurs fonctions. Oui, mes frères, cette ordonnance si peu honorable au saint ministère, et que le désintéressement si recommandé aux pasteurs auroit dû m'épargner le chagrin de publier, cette ordonnance, publiée moins pour prescrire aux fidèles ce qu'ils doivent à leurs pasteurs que pour mettre des bornes à l'avarice et à la dureté des pasteurs envers les fidèles, moins pour apprendre aux peuples qu'ils ne doivent pas refuser des bénédictions temporelles à ceux qui leur en dispensent de spirituelles, que pour apprendre aux dispensateurs des choses saintes à les dispenser saintement, et non par le motif indigne d'un gain honteux; cette ordonnance, que je voudrois pouvoir effacer du nombre de celles que j'ai publiées, parce qu'elle rappellera toujours la sordidité et la basse avarice des ministres, l'oppression et les justes plaintes des peuples qui en ont été l'occasion; je suis pourtant encore forcé malgré moi d'en parler et d'en perpétuer même le souvenir, en la distinguant des autres par les peines plus sévères dont il faudra punir les transgresseurs.

« Oui, mes frères, c'est avec toute la tristesse et l'amertume de mon cœur que j'apprends qu'il se trouve encore dans ce diocèse des curés assez mercenaires, assez peu touchés de la sublimité de leurs fonctions, de la misère de leurs peuples, et de leur caractère auguste et tendre de père et de pasteur, pour oser franchir les barrières sages, mais honteuses pour eux, que nous avons cru devoir mettre par notre ordonnance à l'excès de leur avarice et de leur indigne dureté. Loin d'être honteux d'une loi qui les déshonore et de la faire oublier par une nouvelle conduite paternelle et désintéressée, ils forcent eux-mêmes, en la violant, leurs pauvres peuples à la leur remettre sans cesse devant les yeux, à la réclamer comme leur sauvegarde, et à la porter même devant les tribunaux laïques pour se mettre à couvert des entreprises de l'avarice infâme et de la tyrannie de leurs pasteurs.[1] »

Un de ses plus beaux discours traite de l'*avarice des prêtres :*

« Il semble, y dit-il, que ce vice est une malédiction attachée au sacerdoce, et à quels avilissements ne prostitue-t-il pas tous les jours la sainte dignité de notre état ! On voit des prêtres et des pasteurs avilir leur caractère jusqu'aux trafics les plus bas et les plus honteux, courir tous les marchés, s'y montrer plus avides de gain, et paroître souvent dans ces assemblées publiques pour en augmenter le scandale, ou par un extérieur profane

1. *Disc. synod.*, XVII. De l'observance des statuts et des ordonnances du diocèse, 1739.

et indécent, ou en autorisant par leur exemple les intempérances, les crapules, et les autres abus si ordinaires en ces sortes de lieux. Je n'en suis pas surpris, mes frères : un prêtre avare et intéressé est capable de tout : tous les principes sont éteints dans son cœur; la charité, la religion, la bienséance même et le respect qu'il doit à son état : c'est une âme vile, incapable d'aucun de ces sentiments nobles qu'inspirent les devoirs du sacerdoce. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, et qui nous fait mieux sentir la justice de Dieu contre un vice qui avilit si fort et la religion et ses ministres, c'est que l'âge qui, en nous rapprochant du terme où tout cet amas de boue va fondre à nos yeux, et où nous n'allons emporter avec nous que nos œuvres; l'âge, qui devroit nous détromper de cet aveuglement, l'augmente, fortifie cette malheureuse passion, la fait croître et revivre, pour ainsi dire, sur les débris mêmes d'un corps déjà défaillant et dont la caducité a déjà fait un cadavre, et ne sert qu'à nous faire rappeler ce qui nous reste encore de désirs et de sentiments, pour nous attacher avec plus de fureur à ce qui va nous échapper en un moment.[1] »

Dans un autre discours, Massillon a tracé une peinture du vice de l'avarice chez les prêtres, un portrait du prêtre avare, qui est, à notre avis, une des plus admirables pages d'éloquence à la fois historique et morale, que l'on puisse lire. Nous citerons ce morceau presque tout entier, malgré son étendue, parce que, bien que très-peu connu, il nous paraît des plus honorables pour le caractère comme pour le talent de l'illustre évêque de Clermont :

« L'avarice, voilà, mes frères, il faut le dire ici, la plaie la plus universelle du sacerdoce; voilà le vice qui souille presque toute la sainteté et la bonne odeur du sanctuaire. Tous ne le portent pas à un certain excès, mais il en est peu que cette lèpre ne salisse; et si les pauvres sont abandonnés dans plusieurs paroisses, c'est le plus souvent la dureté et l'avarice qui ferment leurs entrailles aux cris et aux besoins de leur peuple.

« Oui, mes frères, disons-le ici, et disons-le avec douleur, puisque l'occasion s'en présente : depuis que, par le partage des biens ecclésiastiques, nos titres dans le ministère sont devenus fixes et perpétuels pour nous, nous les avons regardés comme notre bien et notre patrimoine; nous nous y sommes attachés; nous les avons fait valoir comme on fait profiter un fonds profane; et souvent plus notre portion temporelle s'est trouvée modique, plus souvent notre cœur s'y est attaché; et plus, sans partager avec les riches du monde le crime de leur luxe et de leur mollesse, nous avons partagé avec eux, et poussé même plus loin qu'eux, le crime de leur attachement et de leur avarice. Il semble même que ce vice est devenu une

1. *Disc. synod.*, IX, 1739.

malédiction attachée au sacerdoce; on se le dissimule à soi-même ; on le couvre du prétexte frivole d'une sage précaution; on ne voit dans cette sordide passion que le devoir indispensable de ne pas laisser perdre les droits de son église; et plus on est saisi et possédé de ce vice, plus on se le donne à soi-même comme une vertu. »

Et, un peu plus loin, il entre dans le détail des traits qui composent le hideux caractère du prêtre avare :

« Or, mes frères, quel caractère de réprobation pour un prêtre et pour un pasteur que l'indignité de ce vice! caractère de dureté, d'avilissement pour lui, d'opprobre et de scandale pour le saint ministère. Caractère de dureté : il est père, il est pasteur; il est à la place du souverain pasteur, qui a donné sa vie pour ses brebis, et qui continue après sa mort à les nourrir de sa chair et de son sang ; il est ici-bas le vicaire de son amour pour les hommes : or, quel monstre d'horreur sera-t-il dans l'Église, si, se dépouillant de ces titres si glorieux et si aimables, de ces titres aussi ineffaçables que son caractère, il n'a que des entrailles de fer pour son peuple? Voilà pourtant la situation réelle et affreuse d'un pasteur avare. Comment soulageroit-il les besoins de ses pauvres peuples? Il se refuse ses propres besoins à lui-même; il n'aime et n'estime de ses fonctions que le gain malheureux qui lui en revient; il l'exige avec dureté; le pauvre n'est pas plus à couvert de ses barbares exactions que le riche; il passe sans pudeur les bornes que des règles sages ont prescrites à son avarice; il foule aux pieds ces barrières sacrées, si honteuses au saint ministère, et qu'une triste nécessité, c'est-à-dire l'avidité seule de certains ministres, nous a forcés de poser; il ne connoît de frein et de règles que celles de son insatiable avarice. Les plaintes et les murmures d'un pauvre peuple vexé et opprimé par l'excès et la dureté de ses exactions l'endurcissent, loin de le toucher et de l'attendrir : son cœur devient plus dur et plus insensible à mesure que les cris des malheureux augmentent; et il redouble de barbarie envers ceux qui ont osé même nous en porter leurs plaintes. Qu'il voie son peuple frappé de mortalité, ne croyez pas qu'il soit occupé si leur mort sera précieuse devant Dieu; le profit infâme qui lui en revient est l'unique objet qui l'occupe, le seul qui le console de leur perte; j'ai horreur de le dire, le seul peut-être qui fait le sujet de sa barbare joie : disposé à laisser le corps précieux d'un fidèle, d'un membre de Jésus-Christ, en proie aux oiseaux du ciel et aux animaux de la terre, si une famille indigente ne capitule pas avec son avarice, et n'assure d'avance, par un prix excessif, à ce pauvre défunt, la consolation de se voir réuni par la sépulture à ses frères, auxquels la foi l'avoit uni sur la terre.

« Quel monstre, encore une fois, qu'un tel pasteur ! et plût à Dieu qu'ils fussent aussi rares dans l'Église et dans ce diocèse que les êtres monstrueux le sont sur la terre! Mais ce n'est pas assez encore de faire de leurs fonctions et du sang adorable de Jésus-Christ un profit infâme; ce n'est pas assez de rendre par leurs exactions la religion onéreuse, accablante, odieuse à leur

pauvre peuple : ils lui suscitent des procès injustes ; ils achètent même des droits litigieux ; ils se prévalent de leur honteuse abondance pour usurper et se faire adjuger des biens qu'un pauvre possesseur n'a pas le moyen de défendre ; sous prétexte d'avancer quelque secours à ceux qui s'adressent à eux, ils le leur font acheter à des conditions usuraires et tyranniques ; ils n'offrent que des secours barbares et meurtriers ; et, en soulageant les opprimés, ils ne veulent que se hâter de les écraser et achever de les mettre au désespoir. Je me lasse, mes frères, d'exposer ici ces horreurs devant tant de ministres fidèles ; mais, ce qu'il y a de plus triste, c'est que je ne fais que reprocher un spectacle d'infamie dont vos yeux ont été plus d'une fois témoins, que votre piété et votre zèle pour le ministère ont encore plus souvent détesté ; je ne fais que rappeler des plaintes qui nous sont mille fois revenues, et qui ont autant de fois déchiré nos entrailles et aggravé le joug de notre épiscopat.

« A la dureté, ajoutez, mes frères, l'avilissement et l'opprobre où cette passion dégrade et le ministère et le ministre ; les soins bas, indécents et publics qui l'occupent ; suivez toute sa conduite : c'est un vil négociateur ; il entre dans les trafics et les commerces les plus bas ; tout ce qui lui offre quelque gain ne lui paroît indigne ni de ses empressements ni de la sainte décence de son ministère ; il paroît plus souvent dans les marchés publics que dans son église et dans les fonctions de sa paroisse. Plus instruit des moyens sordides d'amasser et des règles obscures d'un vil commerce que des règles de l'Église, il oublie qu'il est père, qu'il est pasteur, qu'il est honoré du titre sublime de ministre de Jésus-Christ. Le seul titre qui le touche, et dont il fait usage, est celui de vil commerçant : ne lui parlez pas du gain et du salut des âmes dont il doit répondre ; c'est un langage inconnu qu'il n'entend pas, et tout ce qui ne grossit pas son infâme trésor est pour lui une vaine spéculation et une chimère. Il avilit la dignité de son caractère par des mœurs basses et sordides ; et il devient par sa vile épargne, et par la crasse même de ses vêtements et l'indécence de tout son extérieur, un spectacle de dérision pour son peuple et de honte pour ses confrères ; c'est un pauvre du monde et de l'enfer.[1] »

Qu'on remarque que c'est tout à la fin de sa longue carrière que Massillon s'exprimait avec cette énergie et avec ce feu.

La Harpe vante la simplicité de ton, en même temps que l'élégance, des *Discours synodaux* de Massillon. Quand on les a lus tous dans leur entier, on est obligé d'y reconnaître des mérites d'un ordre plus relevé ; et ce que nous venons d'en citer suffit à montrer que l'illustre prédicateur a rarement été plus grand, plus pathétique et plus fort de pensées.

1. *Disc. synod.*, XIII. De la compassion des pauvres, 1735.

XI.

Les *Discours synodaux* prouvent que l'éloquence de Massillon, transplantée dans le rude territoire de l'Auvergne, sut encore produire de très-heureux fruits. Ses *Mandements* appuient et confirment cette preuve. Nous y signalerons particulièrement les mêmes sentiments d'humanité, le même amour de la paix et de la justice qui recommandent le *Petit Carême*. Ils éclatent avec une particulière éloquence dans le *Mandement pour faire chanter le* Te Deum *en actions de grâces de la victoire remportée en Italie sur les Impériaux par les troupes du roi et celles du roi de Sardaigne,* du 28 juillet 1734.

« Laissons, y dit l'évangélique prélat, laissons à ceux qui ne jugent jamais des événements que par les vues fausses et bornées de la sagesse humaine, à s'enorgueillir et à ne chanter que des chants d'allégresse sur nos victoires. Pour nous, mes chers frères, instruits dans les lumières de la foi, pensons avec une sainte frayeur que la colère de Dieu doit être bien irritée contre les hommes, puisque malgré le désir universel de la paix, que les longues calamités des dernières guerres avoient inspiré à tous les peuples de l'Europe et aux souverains qui la gouvernent, le fléau terrible de la discorde leur a remis les armes à la main avec une nouvelle fureur, et inonde encore la terre du sang de ses habitants. Il est vrai que Dieu favorise visiblement la justice des armes du roi : tout victorieux qu'il est, il est encore un roi pacifique : il souhaite la paix pour ses peuples, et ses souhaits sont récompensés par des victoires; mais les victoires sont toujours des bienfaits d'un Dieu irrité contre les hommes.

« Quel spectacle, en effet, mes frères, nous offre celle même que nous venons de remporter ! un carnage si affreux et si nouveau du côté des ennemis et du nôtre, qu'on n'en trouve presque d'exemple que parmi les peuples barbares. Eux seuls peuvent triompher d'une journée aussi sanglante et aussi meurtrière ; pour nous, elle couvre même de deuil l'éclat de notre victoire : elle accompagne nos témoignages publics de reconnoissance envers le Dieu des armées d'une tristesse d'humanité et de religion, et mêle à nos actions de grâces les larmes que nous ne pouvons nous empêcher de verser sur la mort de nos proches, de nos amis, et de tant de vaillants sujets qui viennent de sacrifier généreusement leur vie pour la gloire du prince et pour les intérêts de l'État.

« Quels trophées pourrions-nous donc élever sur un champ de bataille tout couvert des corps entassés et des membres épars de tant de milliers de

chrétiens! Transportons-nous-y en esprit, mes frères, et de ce lieu souillé de tant de ruisseaux de sang, et si lugubre même pour nous malgré notre victoire, de ce lieu, dont nous ne sommes demeurés les maîtres que pour y lire et y méditer à loisir l'instabilité des choses humaines et les malheurs inévitables des guerres, présentons au Dieu de paix ce spectacle si capable d'émouvoir ses entrailles paternelles; faisons monter jusqu'à lui la voix de tant de sang répandu; et que cette voix, loin de solliciter comme autrefois sa vengeance, la calme et la désarme : arrachons de ses mains, par nos supplications, le glaive que sa justice fait de nouveau briller sur nos têtes; promettons-lui des mœurs plus saintes, et il nous accordera des jours plus tranquilles; faisons cesser les crimes qui l'irritent, et il suspendra les fléaux qui nous affligent...

« Allons donc, mes chers frères, nous assembler au pied de ses autels, plus touchés des horreurs qu'entraîne la guerre que de la gloire de nos succès. Ne demandons pas à un Dieu qui n'est descendu sur la terre que *pour y éteindre dans son sang toutes les inimitiés et réconcilier l'univers*, ne lui demandons pas que son glaive achève d'exterminer les nations armées contre nous; ces prières de sang retomberoient sur nos têtes : demandons-lui cette paix que les rois, que les victoires, que le monde ne sauroient donner, et qui ne peut être l'ouvrage que de ses miséricordes infinies; demandons-lui *que les peuples et les rois réunis enfin et réconciliés ne soient plus occupés qu'à le servir;* et que, plus jaloux d'étendre le règne de la foi que les bornes de leur empire, ils ne prennent plus les armes que pour porter ensemble l'étendard de la religion, et la gloire du nom chrétien jusqu'à ces nations infidèles, qui doivent être appelées un jour à la connoissance de l'Évangile : *In conveniendo populos in unum, et reges, ut serviant Domino* (Ps. ci, 23). »

Ces hauts sentiments de charité et de fraternité chrétiennes sont développés avec autant d'âme et d'éloquence dans d'autres mandements. Ainsi, dans le *Mandement pour faire chanter le* Te Deum *en actions de grâces pour la prise de la ville de Fontarabie*, 17 juillet 1719, où on lit ces mots :

« L'Église a toujours regardé les guerres qui s'élèvent entre les princes chrétiens comme les châtiments de Dieu sur les peuples et sur les royaumes, et si elle ordonne des cantiques de joie et d'actions de grâces pour les victoires qu'ils remportent les uns sur les autres, c'est dans l'espérance que ces événements les conduiront à une paix plus prompte et plus durable, etc. »

Même inspiration dans le *Mandement pour faire chanter le* Te Deum *en actions de grâces de la prise de la ville et du château de Saint-Sébastien*, 20 septembre 1719 :

« La paix entre les princes chrétiens est toujours l'objet des vœux et des prières de l'Église, et les succès heureux dont le ciel continue de favoriser

les armes du roi, par la prise de la ville et du château de Saint-Sébastien, ne doivent nous réjouir que parce qu'ils nous donnent de nouvelles espérances d'obtenir cette paix si nécessaire à l'Europe, etc. »

Qu'on lise dans leur suite ces belles pages, et qu'on se demande ce que sont auprès les déclamations en prose ou en vers de Voltaire et de toute son école sur la paix, sur l'humanité, sur la fraternité des hommes, etc.

XII.

Massillon consacra les derniers temps de sa vie à la *Paraphrase morale de plusieurs psaumes en forme de prières.* Dans cet ouvrage, resté inachevé, et qui s'arrête au psaume XXXI, le pieux auteur n'entreprit point de donner un commentaire sur les psaumes; il ne prétendit expliquer ni le sens historique ni le sens prophétique; il ne se proposa pas même de faire une paraphrase proprement dite. Son objet fut, en prenant texte de la lettre du psaume, de présenter aux chrétiens des modèles des différentes sortes de prières qu'ils doivent adresser à Dieu, suivant la variété des situations où ils se trouvent. Aussi ce livre a-t-il été justement intitulé : *Sentiments d'une âme touchée de Dieu, tirés des psaumes de David, ou paraphrase morale de plusieurs psaumes en forme de prières.*

Dans ses divers sermons, en particulier dans celui du *Lazare*, Massillon a paraphrasé les psaumes d'une manière plus puissante, et avec plus d'animation et de mouvement. Cependant on rencontre, dans la *Paraphrase morale,* des pages dignes d'être comparées aux plus belles de ce grand écrivain, comme la paraphrase du psaume VIII : « Prière d'une âme qui adore la grandeur et la toute-puissance de Dieu, visiblement tracées dans les créatures, et qui lui rend grâces de la magnificence de ses bienfaits sur l'homme. »

Quel beau style et quelles belles pensées dans ce début :

« Grand Dieu, souverain maître de l'univers, quel lieu de la terre pourrois-je parcourir où je ne trouve partout sur mes pas les marques sensibles de votre présence, et de quoi admirer la grandeur et la magnificence de votre saint nom? Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que vous en aviez gravée dans leur âme, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux le portent écrit en caractères si ineffaçables et si éclatants qu'ils sont inexcusables de ne pas vous y reconnoître. L'impie lui-même a beau se vanter qu'il ne vous connoît pas et qu'il ne retrouve en lui-même aucune notion de votre essence infinie, c'est qu'il vous cherche dans son cœur dépravé et dans ses passions, Dieu très-saint, plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il vous retrouvera partout; toute la terre lui annoncera son Dieu, il verra les traces de votre grandeur, de votre puissance et de votre sagesse imprimées sur toutes les créatures, et son cœur corrompu se trouvera seul dans l'univers qui n'annonce et ne reconnoisse pas l'Auteur de son être. »

Le même genre de beauté se retrouve, avec des développements analogues, dans la paraphrase du psaume XVIII, dont nous citerons le commencement :

« Que les impies qui se piquent de supériorité d'esprit et de raison sont méprisables, ô mon Dieu ! de ne pas reconnoître votre gloire, votre grandeur et votre sagesse dans la structure magnifique des cieux et des astres suspendus sur nos têtes ! Ils sont frappés de la gloire des princes et des conquérants qui subjuguent les peuples et fondent des empires; et ils ne sentent pas la toute-puissance de votre main, qui seule a pu jeter les fondements de l'univers. Ils admirent l'industrie et l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des palais superbes que le temps va dégrader et détruire; et ils font honneur au hasard de la magnificence des cieux, et ils ne veulent pas vous reconnoître dans l'harmonie si constante et si régulière de cet ouvrage immense et superbe, que la révolution des temps et des années a toujours respecté et respectera jusqu'à la fin. N'est-ce pas assez vous manifester à eux que de leur montrer tous les jours ces ouvrages admirables de vos mains? Les hommes de tous les siècles et de toutes les nations, instruits par la seule nature, y ont reconnu votre divinité et votre puissance, et l'impie aime mieux démentir tout le genre humain, taxer de crédulité le sentiment universel, et ses premières lumières nées avec lui, de préjugés de l'enfance, que de se départir d'une opinion monstrueuse et incompréhensible, à laquelle ses crimes seuls, ces enfants de ténèbres, ont forcé sa raison d'acquiescer, et que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable...

« Si le Seigneur n'avoit montré qu'une fois aux hommes le spectacle magnifique des astres et des cieux, l'impie pourroit y soupçonner du prestige; il pourroit peut-être se persuader que ce sont là de ces jeux du hasard et de la nature, de ces phénomènes passagers qui doivent leur naissance à

un concours fortuit de la matière, et qui, formés d'eux-mêmes et sans le secours d'aucun être intelligent, nous dispensent de chercher les raisons et les motifs de leur formation et de leur usage. Mais, ô mon Dieu! ce grand spectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des siècles : la succession des jours et des nuits n'a jamais été interrompue et a toujours eu un cours égal et majestueux depuis que vous l'avez établie pour la décoration de l'univers et l'utilité des hommes. Le premier jour qui éclaira le monde publia votre grandeur par la magnificence de ce corps immense de lumière qui commença à y présider, et il transmit avec son éclat, à tous les jours qui devoient suivre, ce langage muet, mais si frappant, qui annonce aux hommes la puissance de votre nom et de votre gloire. Les astres qui présidèrent à la première nuit ont reparu et présidé depuis à toutes les autres, et font passer sans cesse avec eux, par la régularité perpétuelle de leurs mouvements, la connoissance de la sagesse et de la majesté de l'ouvrier souverain qui les a tirés du néant. »

Quelle belle langue, et qu'elle était bien faite pour être appréciée même par une époque légère et incrédule ! [1]

XIII.

Massillon a été, avec Fénelon, l'auteur de l'âge classique le plus goûté du XVIIIe siècle. « Les *Sermons* de Massillon, dit Voltaire, sont un des plus agréables ouvrages que nous ayons dans notre langue. [2] » Il dit dans une autre lettre, parlant de lui-même : « Il se faisait lire à sa table (où il ne se met que pour recevoir ses hôtes) les *Sermons* du père Massillon, selon sa coutume. [3] » Ailleurs, il met une restriction à ses éloges : « Le seul Massillon aujourd'hui passe chez les gens de goût pour un orateur agréable ; mais qu'il est loin de l'archevêque Tillotson aux yeux du reste de l'Europe ! [4] »

1. Lire encore la paraphrase du psaume XVII, qui est semée de détails gracieux et suaves, comme dans cette phrase : « Le monde ne promet que des plaisirs, et on n'y trouve que des chagrins et des amertumes ; au contraire, vos voies n'offrent d'abord que des ronces et des épines, et on n'y marche, grand Dieu ! que sur des fleurs. »

2. *Lettres*, à M. d'Argental, 7 juill. 1760.

3. *Ibid.*, à l'évêque d'Annecy, 1769.

4. *L'Écossaise*, épître dédicatoire.

Cette admiration pour l'anglican Tillotson était-elle bien sincère chez Voltaire? Celle qu'il témoignait pour Massillon était assurément très-sentie, et il l'a montré non-seulement par ses éloges, mais encore par les emprunts qu'il a faits à l'évêque de Clermont, des idées et des expressions duquel il a embelli plusieurs de ses poésies. Cet onctueux Massillon qui, malgré la sévérité de sa morale, « gazouille du ciel je ne sais quoi qui est ravissant; [1] » ce généreux ennemi de tous les abus, ce défenseur de tous les droits, devait être cher à cette époque qui associait si étrangement les contrastes les plus disparates, mais qui avait, malgré tout, de nobles aspirations.

Le XVIIIe siècle goûtait particulièrement le *Petit Carême*, qui fut, pendant longtemps, regardé comme le chef-d'œuvre de Massillon. Voltaire, dit-on, l'avait toujours sur sa table à côté d'*Athalie;* il était lu par les dames mondaines comme par les philosophes. C'était une vogue générale. Elle dura presque sans opposition jusqu'au moment où le cardinal Maury, à la grande indignation de Dussault[2] et de quelques autres critiques, ne craignit pas de dire, dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire,* que la réputation acquise au *Petit Carême* était très-exagérée, et que cet ouvrage fameux avait corrompu le goût de l'éloquence sacrée.

Maury mit peut-être à déprécier le *Petit Carême* quelque chose de l'excès qu'on avait mis à le louer. Mais il est incontestable que Massillon, dans son *Petit Carême,* est très-éloigné de la plénitude de sens, de la force de pensée qu'il a souvent déployées dans ses grands sermons. L'élocution oratoire y est plus faible aussi que dans son *Grand Carême* et son *Avent;* ce n'est plus ce style qui présente toujours un tissu plein, serré, et qui semble digne de Fénelon.

L'excès de l'engouement pour le *Petit Carême* devait malheureusement porter coup à l'éloquence de la chaire. De médiocres imitateurs, esprits vides d'idées, allaient bientôt

1. JOUBERT, *Pensées*, t. II, p. 172.
2. Voir *Journal des Débats*, 22 juill. 1810.

exagérer les défauts de Massillon sans rien reproduire de ses qualités. Ils allaient remplacer par l'enluminure ce coloris enchanteur, par l'afféterie la plus fardée ces grâces encore naturelles, quoique parfois un peu recherchées.

Mais quelle distance de Massillon à ses pâles et fades copistes ! Lui au moins il fut original, et il eut la gloire de n'avoir marché sur aucune trace commune.

XIV.

Arrêtons-nous un peu maintenant sur les caractères qui distinguent Massillon parmi les grands orateurs qui ont été l'honneur de la chaire française du XVII[e] siècle.

Massillon est un des orateurs chrétiens qui ont le mieux connu le grand art d'exciter et de rectifier les passions. Il est de ceux chez lesquels on trouve le plus d'exemples du pathétique, et ce pathétique se montre surtout dans ses péroraisons, notamment dans celles du *Petit Carême*, qui sont toutes des chefs-d'œuvre de sensibilité comme de grâce. Voilà son premier titre à la célébrité. Joignons-y sa profonde connaissance des plus secrets mobiles du cœur humain.

Il est en outre un écrivain hors ligne, un écrivain naturellement et le plus facilement du monde agréable et charmant. Il en est peu dont le style coule de source avec autant d'abondance.

Avec le charme, Massillon possède une certaine majesté douce et une distinction ravissante. Peu d'auteurs lui sont comparables pour la richesse et la dignité du discours. Les figures les mieux ménagées contribuent d'abord à relever et à embellir son élocution. Il excelle à employer toutes les images qui entrent dans l'éloquence. Il abonde en comparaisons. Il ne craint pas d'en employer dont on s'est servi avant lui ; mais toujours il se les approprie par l'application, par les

développements et par le style. Entendez-le parler de la brièveté de la vie :

« Mais, hélas! toute notre vie n'est elle-même qu'un point imperceptible : la plus longue dure si peu; nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un espace si court et si rapide. Nous ne sommes, pour ainsi dire, qu'un instant sur la terre : semblables à ces feux errants qu'on voit dans les airs au milieu d'une nuit obscure, nous ne paroissons que pour disparoître en un clin d'œil et nous replonger pour toujours dans des ténèbres éternelles ; le spectacle que nous donnons au monde n'est qu'un éclair qui s'éteint en naissant ; nous le disons tous les jours nous-mêmes.[1] »

Il dit au jeune Louis XV dans son premier sermon du *Petit Carême :*

« Ainsi, mes frères, vous que la Providence a élevés au-dessus des autres hommes; et vous surtout, sire, vous que la main de Dieu, protectrice de cette monarchie, a comme retiré du milieu des ruines et des débris de la maison royale pour vous placer sur nos têtes ; vous qu'il a rallumé comme une étincelle précieuse dans le sein même des ombres de la mort, où il venoit d'éteindre toute votre auguste race, et où vous étiez sur le point de vous éteindre vous-même : oui, sire, je le répète, voilà les destinées que le ciel vous prépare ; vous êtes établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs : *positus in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.* »

Toujours, quand il emploie des images qui ne sont pas nouvelles, il sait y imprimer un cachet d'originalité, comme dans cet autre exemple :

« Oui, mes frères, les aumônes qui ont presque toujours coulé en secret arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu même que celles qui, exposées même malgré nous aux yeux des hommes, ont été comme grossies et troublées sur leur cours par les complaisances inévitables de l'amour-propre et par les louanges des spectateurs, semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre, et qui portent dans la mer des eaux vives et pures, au lieu que ceux qui ont traversé à découvert les plaines et les campagnes n'y portent d'ordinaire que des eaux bourbeuses, et entraînent toujours après eux les débris, les cadavres, le limon qu'ils ont amassés sur leur route.[2] »

Ce qui, chez Massillon, frappe encore plus que la beauté

1. *Sermon pour le lundi de la semaine de la Passion*, 1re partie.
2. *Sermon pour le quatrième dimanche de Carême*. Sur l'aumone. 2e partie.

des images, c'est la douceur, la grâce, et quelquefois la majesté des périodes. Il a une manière de former ses périodes et ses phrases, et de les lier pour la pompe du discours, qui le distingue entre tous nos écrivains :

« Chaque développement chez Massillon, chaque strophe oratoire, dit un des maîtres de la critique contemporaine, se compose d'une suite de pensées et de phrases, d'ordinaire assez courtes, se reproduisant d'elles-mêmes, naissant l'une de l'autre, s'appelant, se succédant sans traits aigus, sans images trop saillantes ni communes, et marchant avec nombre et mélodie comme les parties d'un même tout. C'est un mouvement, c'est un concert naturel, harmonieux.[1] »

Plus on lit Massillon, plus on est frappé de sa surprenante richesse de développements. Peu d'auteurs ont su comme lui user des figures que les rhéteurs appellent addition, extension, énumération, amplification. Un seul exemple, pris, pour ainsi dire, au hasard, suffit à donner une juste idée de la période de Massillon. Il se propose de montrer la nécessité de la prière :

« Oui, mes frères, dit-il, si le monde entier, au milieu duquel nous vivons, n'est qu'une tentation continuelle; si toutes les situations où nous nous trouvons et tous les objets qui nous environnent paroissent d'accord avec notre corruption, ou pour nous affoiblir, ou pour nous séduire; si les richesses nous corrompent, l'indigence nous aigrit, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous répandent trop au dehors, la solitude nous laisse trop à nous-mêmes, les plaisirs nous séduisent, les œuvres saintes nous enorgueillissent, la santé réveille les passions, la maladie nourrit ou la tiédeur ou les murmures; en un mot, si, depuis la chute de la nature, tout ce qui est en nous ou autour de nous est pour nous un nouveau péril, dans une situation si déplorable, ô mon Dieu! quel espoir de salut pourroit-il encore rester à l'homme si, du fond de sa misère, il ne faisoit monter sans cesse des gémissements vers le trône de votre miséricorde, afin que vous daigniez vous-même venir à son secours, mettre un frein à ses passions indomptées, éclairer ses erreurs, soutenir sa foiblesse, adoucir ses tentations, abréger les heures du combat et le relever de ses chutes?[2] »

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi,* 26 sept. 1853.
2. *Sermon pour le jeudi de la première semaine de Carême*, exorde.

Quelle fécondité, quelle fluidité! C'est la même ampleur de développements, la même largeur d'harmonie que dans Isocrate et dans Cicéron.

Par la manière dont il aime à employer les phrases synonymes, à retourner dans tous les sens la même pensée, à la commenter, à la paraphraser, Massillon est, par excellence, un amplificateur. Souvent, dans une page, il n'offre qu'une même idée; il l'embellit de tous les ornements du style; mais le fond demeure un peu uniforme, et la marche, par là même, un peu lente. Aussi, il a beau dire : *Ne vous lassez pas, mes frères, de m'écouter;* la fatigue devait prendre quelquefois à l'écouter prononcer ses longs sermons, comme elle prend quelquefois à les lire; mais on était et on est encore captivé par son harmonie presque poétique.

Le nombre, l'harmonie, voilà ce que Massillon semble chercher avant tout dans l'arrangement de ses périodes, dans la construction de ses amples phrases.

Un illustre auteur de notre temps a justement vanté « la douceur, le nombre et la grâce de l'écrivain qui a le mieux transporté dans la prose l'euphonie racinienne.[1] » Madame de Maintenon avait déjà dit, après l'avoir entendu à Saint-Cyr : « Il a la même diction dans la prose que Racine dans la poésie. » Voltaire s'est appliqué à développer ces caractères de ressemblance entre le style de l'auteur d'*Athalie* et celui de l'auteur du *Petit Carême.*

« Massillon, dit-il, imita Racine, autant qu'on peut l'imiter en prose. Son style est pur, ses peintures sont attendrissantes.

« Relisez ce morceau sur l'humanité des grands :

« Hélas! s'il pouvoit être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, ce devroit être à ces infortunés « que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques et tous « les plus noirs soucis environnent. Ils seroient bien plus dignes d'excuse si, « portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en « laissoient échapper quelques traits au dehors. Mais que les grands, que les « heureux du monde, à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accompagnent partout, prétendent tirer de leur félicité même un privilége qui

1. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe.*

« excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices ; qu'il leur soit plus permis « d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont plus heureux; « qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité d'accabler encore « du poids de leur humeur des malheureux qui gémissent déjà sous le joug « de leur autorité et de leur puissance! Grand Dieu! seroit-ce donc là le « privilége des grands? »

« Souvenez-vous ensuite de ce morceau de *Britannicus* :

> Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs;
> Vos jours, toujours sereins, coulent dans les plaisirs :
> L'empire en est pour vous l'inépuisable source;
> Ou, si quelque chagrin en interrompt la course,
> Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
> S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
> Britannicus est seul : quelque ennui qui le presse,
> Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
> Et n'a pour tous plaisirs, seigneur, que quelques pleurs
> Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.
> (Acte II, sc. III.)

« Je crois voir dans la comparaison de ces deux morceaux le disciple qui tâche de lutter contre le maître. Je vous en montrerais vingt exemples, si je ne craignais d'être long.

« Massillon et Cheminais savaient Racine par cœur, et déguisaient les vers de ce divin poëte dans leur prose pieuse.[1] »

Massillon avait beaucoup imité nos poëtes tragiques, et Corneille comme Racine. On rencontre dans tous ses ouvrages des imitations de l'auteur du *Cid* et de celui d'*Athalie*.[2] Mais Racine devait naturellement être son auteur de prédilection.

L'orateur chrétien ne le cède pas au poëte dans l'art d'exprimer le sentiment; il est presque son égal pour l'harmonie, bien qu'il ait le tort de trop la rechercher aux dépens de la précision et de la force, bien que trop souvent, pour donner plus de cadence à ses phrases, et pour les rendre plus nombreuses, il les charge de mots oisifs, qui ne font qu'étendre la diction, sans rien ajouter au sens. Mais nous ne voudrions pas, comme M. de Bonald, mettre sur la même ligne Racine et Massillon, et les appeler « les deux grands maîtres de notre

1. Volt., *Mél. litt.*, Lettre au duc de La Vallière, juin 1762.
2. Voir notre *Lexique comparé de la langue de Corneille*, particulièrement aux articles Dégrader de, Ingrat a.

style en vers et en prose.[1] » C'est beaucoup trop accorder à l'auteur du *Petit Carême*. Si suave que soit son langage, Massillon pèche trop souvent contre la diction, pour qu'il puisse être comparé au plus correct de nos poëtes. Une critique un peu sévère pourrait relever, chez l'éloquent oratorien, en particulier dans le *Petit Carême*, bien des fautes de langue, bien des incorrections, surtout bien des impropriétés, quoique l'auteur, depuis sa promotion à l'épiscopat, ait constamment revu et corrigé tous ses sermons, dont, à sa mort, on trouva dans ses portefeuilles douze éditions manuscrites. Ce sont habituellement de ces fautes dont le plus grand nombre des lecteurs ne s'aperçoit pas, et qu'on n'imite que trop facilement. Qu'il nous suffise de citer les premiers exemples venus, et d'abord cette phrase de son dernier ouvrage :

« Livré à la foiblesse d'un tempérament malheureux, et tenté à chaque moment de me livrer encore à des *penchants* que mes larmes n'ont pas encore *éteints*.[2] »

On sent facilement la discordance qu'offrent ces deux images *penchants* et *éteints*.

Dans la phrase suivante *hors de là* est dit, d'une manière impropre, pour *sans cela* :

« Vous ressemblez à ce serviteur infidèle qui avoit caché son talent, parce que le maître étoit austère; mais qui, *hors de là*, l'eût dissipé en folles dépenses.[3] »

N'est-ce pas construire une phrase d'une manière bien incorrecte que de dire :

« Ce n'est pas la vérité qui l'intéresse, *c'est une vaine curiosité qu'il veut satisfaire, et faire servir Jésus-Christ* de spectacle à son loisir et à son oisiveté.[4] »

1. *Mélang.*, t. II, p. 199, éd. 1819.
2. *Paraphrase du psaume* XXI.
3. *Sermon pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême*, 1re partie.
4. *Petit Carême*, Sermon pour le vendredi saint, 2e partie.

Cette autre, du même discours, présente un bien mauvais remplissage :

« Son respect pour la religion de ses pères imposa *toujours* devant lui un *silence éternel* à l'impiété.[1] »

On rencontre, chez Massillon, des négligences non-seulement dans les expressions et dans les tours, mais même dans la mélodie si habituellement enchanteresse de son style. On est tout étonné quand on tombe sur des phrases comme celle-ci :

« Quel bonheur quand on commence de bonne heure à connaître le Seigneur ! Quel bonheur quand on a pu mettre de bonne heure un frein à son cœur ![2] »

Petites taches qu'on ne remarquerait pas sur une médiocre peinture, mais qui ressortent dans un excellent tableau ; notes discordantes qui choquent l'oreille dans un concert de la plus pure harmonie.

Les fautes de goût ne se rencontrent guère, chez ce disciple attentif des anciens, que dans les ouvrages de sa jeunesse, qui en offrent un certain nombre; comme dans ce passage d'un panégyrique :

« Un étang d'eau glacée, où il se jette, punit à l'instant sa foiblesse ; il éteint dans un nouveau bain de la pénitence les traits enflammés de Satan; *et, comme un autre Jonas, il calme, en se jetant dans les eaux, la tempête naissante que son infidélité avoit excitée dans son cœur !*[3] »

Quelquefois aussi Massillon pèche contre la sévérité du goût par la recherche de la couleur et par l'emploi de métaphores qui seraient hardies même en poésie, comme quand il dit :

« On a honte des louanges qu'on leur a données; c'est un langage suranné et insipide qu'on n'oseroit plus parler : *on en voit* presque *rougir*

1. *Petit Carême,* Sermon pour le vendredi saint, 2e partie.
2. *Sermon pour le mercredi de la semaine de la Passion,* Sur les dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie.
3. *Sermon pour le jour de saint Bernard*, 1re partie.

les monuments publics, où elles sont encore écrites, et où elles ne semblent subsister que pour rappeler publiquement un souvenir qui les désavoue.[1] »

Phrase magnifique assurément, mais qui sent l'excès. Nous indiquerons encore comme exemples de mauvais goût chez Massillon quelques interprétations louches des paroles de l'Écriture, quelques applications arbitraires et fausses de textes sacrés.[2]

Au fond ces fautes de détail sont assez peu de chose : ce qui est plus grave, c'est qu'avec Massillon le style commence à dégénérer de la belle sobriété des chefs-d'œuvre classiques. Ce n'est plus la langue simple et forte de Bossuet et de Bourdaloue. La politesse, l'élégance, les grâces de détail sont poussées jusqu'à un excès qui sent un peu la rhétorique, et même qui rappelle, — surtout en maints passages du *Petit Carême*, — le précieux *pensé* de La Mothe et de Marivaux. Le dernier grand prédicateur de la cour recherche trop les alliances inaccoutumées, les demi-teintes, les nuances, les reflets de l'expression; enfin il semble trop se préoccuper de plaire à son auditoire mondain.

L'époque où Massillon parut dans la chaire, époque où la grandeur du beau siècle des arts commençait à s'évanouir avec le goût des choses solides, cette époque déjà dégénérée exigeait, il faut bien l'avouer, qu'il accordât plus que ses prédécesseurs aux embellissements du style et à tout ce qui pouvait attirer et retenir ces esprits si peu préparés à l'austérité du langage évangélique.

« Nous sommes obligés, dit-il lui-même à ses auditeurs dans un *Discours sur la parole de Dieu*, de respecter vos ennuis et vos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité des ornements humains qui toujours l'affoiblissent; il

1. *Petit Carême*, Sermon pour le jour de l'Incarnation, 3e partie.

2. Voir en particulier le sermon pour le jour de Pâques, *Sur les causes ordinaires de nos rechutes*, vers la fin de la seconde partie, où ces paroles d'un psaume : *Quoniam spiritus non pertransibit in illo, et non subsistet, et non cognoscet amplius locum suum*, sont totalement, et sans aucune utilité, détournées de la pensée de l'auteur sacré.

semble que nous venions ici vous parler pour nous, et vous nous écoutez comme des importuns qui viendroient vous demander des grâces.[1] »

Il disait encore dans le même sermon :

« Que votre piété rende à la vérité dans vos cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche, et, par vos dégoûts injustes, n'obligez pas les ministres de l'Évangile à recourir, pour vous plaire, aux vains artifices d'une éloquence humaine, à briller plutôt qu'à instruire, et à descendre chez les Philistins, comme autrefois les Israélites, pour aiguiser les instruments destinés à cultiver la terre, je veux dire à chercher dans les sciences profanes ou dans le langage d'un monde ennemi des ornements étrangers pour embellir la simplicité de l'Évangile, et donner aux instruments et aux talents destinés à faire croître et fructifier la semence sainte un brillant et une subtilité qui en émousse la force et la vertu, et qui met un faux éclat à la place du zèle et de la vérité..[2] »

Le *brillant,* le *faux éclat,* on trouve chez Massillon lui-même, il faut bien le dire, ces qualités de rhéteur. Quand il n'est pas trop recherché, il lui manque toujours un degré d'énergie et de solidité. Bien moins fort et bien moins nerveux de raisonnement que Bossuet et Bourdaloue, il est bien loin aussi de savoir comme eux composer fortement un discours. La composition est incontestablement une des parties faibles chez cet orateur qui s'abandonnait trop à sa verve naturelle, à cette facilité d'écrire si prodigieuse chez lui que le plus soigné de ses sermons ne lui coûtait pas plus de dix à douze jours.

« Le plan des sermons de Massillon est mesquin ; mais les bas-reliefs en sont superbes,[2] » a dit un bon critique. C'est à ces bas-reliefs qu'on s'arrête surtout. La beauté des figures, la grandeur des mouvements, l'élégance, la souplesse et la fécondité du style, enfin l'harmonie la plus suave et la plus constante font oublier ce qui manque à Massillon du côté du raisonnement et de la composition. Quand on est sous le charme de cette belle langue, on n'est guère disposé à demander plus à celui qui nous procure un si délicieux plaisir.

1. *Sermon pour le premier dimanche de Carême,* 1re partie.
2. *Ibid.*, 2e partie.
3. Joubert, *Pens.*, xxiv, t. II, p. 172.

Et ce n'est pas seulement dans ses grands discours oratoires que Massillon, qui conserva jusqu'à la vieillesse la plus avancée la même forme de style, qualités et défauts, se montre un merveilleux prosateur : même dans ses *Discours synodaux*, même dans ses *Mandements*, les figures les plus élégantes, les images les plus vives, tous les ornements de la belle diction coulent naturellement de son génie.

C'en est assez pour assurer son immortalité; et quelques justes critiques qu'on soit en droit de lui adresser, on ne pourra jamais le dégrader du rang des grands orateurs et des admirables écrivains.

FRÉDÉRIC GODEFROY.

ŒUVRES CHOISIES

DE

MASSILLON

SERMONS

SERMON

POUR

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

SUR LE BONHEUR DES JUSTES.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

(MATTH., V, 5.)

SIRE,

Si le monde parloit ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendroit pas à VOTRE MAJESTÉ le même langage.

Heureux le prince, vous diroit-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre; qui n'a vu tant de puissances armées contre lui que pour leur donner une paix glorieuse; et qui a toujours été plus grand ou que le péril ou que la victoire!

Heureux le prince qui, durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir des fruits de sa gloire, de

l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité, et qui n'a plus rien à désirer que de conserver longtemps ce qu'il possède !

Ainsi parleroit le monde; mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle, mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui passe ; parce que le royaume du ciel est à lui : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (Matt., v, 3).

Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes, mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de Dieu même; parce qu'il sera éternellement consolé : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur* (Matt., v, 5).

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de son empire, mais celui qui aura su renfermer ses désirs et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu ; parce qu'il possédera une terre plus durable que l'empire de l'univers : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* (Matt., v, 4).

Heureux, non celui qui, élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur et de sa gloire, mais celui qui, ne trouvant rien, sur le trône même, digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu et dans la justice, parce qu'il sera rassasié : *Beati qui esu-*

riunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur (Matt., v, 6).

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand et d'invincible, mais celui à qui les malheureux donneront devant Jésus-Christ le titre de père et de miséricordieux ; parce qu'il sera traité avec miséricorde : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (Matt., v, 7).

Heureux enfin, non celui qui, toujours arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre, mais celui qui a pu se la donner à soi-même, et bannir de son cœur les vices et les affections déréglées qui en troublent la tranquillité ; parce qu'il sera appelé enfant de Dieu : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur* (Matt., v, 9).

Voilà, Sire, ceux que Jésus-Christ appelle heureux ; et l'Évangile ne connoît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu et l'innocence.

Grand Dieu ! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouïes dont vous avez favorisé la gloire de son règne, qui peut le rendre le plus heureux des rois ; [1] c'est par là qu'il est grand, mais ce n'est pas par là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme ne sauroit faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou que de faux biens qui le laissent vide, ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétude ; et une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

C'est à cette vérité, mes frères, que l'Église borne

1. Quelle manière saintement habile d'insinuer les sévères maximes de l'Évangile !

aujourd'hui tout le fruit de la solennité qu'elle nous propose. Comme l'erreur où l'on est dans le monde, que la vie des saints a été triste et désagréable, est un des principaux artifices dont le monde se sert pour nous empêcher de les imiter, l'Église, en renouvelant aujourd'hui leur mémoire, nous fait souvenir en même temps que non-seulement ils jouissent d'une félicité immortelle dans le ciel, mais encore qu'ils ont été les seuls heureux de la terre, *Beati*, etc.; et que celui qui porte l'iniquité dans son sein y porte toujours le trouble et la frayeur; et que la destinée des gens de bien est mille fois plus douce et plus tranquille, en ce monde même, que celle des pécheurs.

Mais en quoi consiste le bonheur des justes en cette vie? Il consiste premièrement dans la manifestation de la vérité cachée aux sages du monde; secondement dans le goût de la charité refusé aux amateurs du monde, dans les lumières de la foi qui adoucissent toutes les peines de l'âme fidèle, et qui rendent celles du pécheur plus amères : c'est mon premier point; dans les douceurs de la grâce, qui calment toutes les passions, et qui, refusées à un cœur corrompu, le laissent en proie à lui-même, c'est le dernier. Développons ces deux vérités si propres à rendre la vertu aimable et les exemples des saints utiles. Mais avant que de commencer, implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La source de nos chagrins est d'ordinaire dans nos erreurs; et nous ne sommes malheureux, dit un Père, que parce que nous jugeons mal des biens et des maux véri-

tables : *Causa laboris ignorantia est* (Saint Amb.). Les justes, qui sont des enfants de lumière, sont donc bien plus heureux que les pécheurs, parce qu'ils sont plus éclairés. Les mêmes lumières qui corrigent leurs jugements, adoucissent leurs peines; et la foi, qui leur montre le monde tel qu'il est, change en des sources de consolation pour eux les mêmes événements où les âmes livrées aux passions trouvent le principe de toutes leurs inquiétudes.

Et, pour vous faire entrer, mes frères, dans une vérité si honorable à la vertu, remarquez, je vous prie, que, soit qu'une âme touchée de Dieu rappelle le passé et ces temps d'égarement qui précédèrent sa pénitence; soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde; soit enfin qu'elle jette sa vue dans l'avenir, tout la console, tout l'affermit dans le parti de la vertu qu'elle a pris, tout rend sa condition infiniment plus douce que celle d'une âme qui vit dans le désordre, et qui ne trouve dans ces trois situations que des amertumes et des terreurs secrètes. Car, en premier lieu, quelque livré que soit un pécheur à tout l'emportement de son cœur, les plaisirs présents ne l'entraînent pas avec tant de fureur qu'il ne tourne quelquefois les yeux vers ces années d'iniquité qu'il amasse derrière lui. Ces jours de ténèbres qu'il a consacrés à la dissolution n'ont pas tellement péri qu'ils ne reparoissent en certains moments à son souvenir : images importunes qui le troublent, qui le fatiguent, qui le réveillent de temps en temps de son assoupissement, en lui montrant, comme réunis en un point de vue, cet amas monstrueux de crimes qui frappent moins lorsqu'il se les permet, parce qu'il ne les voit alors que successivement. D'un coup d'œil s'offrent à lui des grâces toujours mépri-

sées, des inspirations toujours rejetées, un usage indigne d'un naturel heureux et formé, ce semble, pour la vertu; des foiblesses dont il rougit; des monstres et des horreurs sur lesquels il n'ose presque ouvrir les yeux.

Voilà ce que le pécheur laisse derrière lui. Il est malheureux s'il tourne les yeux vers le passé. Toute sa félicité est comme renfermée dans le moment présent: et, pour être heureux, il faut qu'il ne pense point, qu'il se laisse mener comme les animaux muets, par l'attrait des objets présents, et qu'il éteigne et abrutisse sa raison, s'il veut conserver sa tranquillité. Et de là ces maximes si indignes de l'humanité et si répandues dans le monde, que trop de raison est un triste avantage, que les réflexions gâtent tous les plaisirs de la vie, et que, pour être heureux, il faut peu penser. O homme! étoit-ce donc pour ton malheur que le ciel t'avoit donné la raison qui t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité, qui seule peut te rendre heureux? Cette lumière divine qui embellit ton être seroit-elle donc une punition plutôt qu'un don du Créateur? et ne te distingueroit-elle si glorieusement de la bête que pour te rendre de pire condition qu'elle?

Oui, mes frères, telle est la destinée d'une âme infidèle. Ce n'est que l'ivresse, l'emportement, l'extinction de toute raison, qui la rend heureuse; et comme cette situation n'est que d'un instant, dès que l'esprit se calme et revient à lui, le charme cesse, le bonheur s'enfuit, et l'homme se trouve seul avec sa conscience et ses crimes.

Mais que le sort d'une âme qui marche dans vos voies est différent, ô mon Dieu, et que le monde qui ne vous connoît pas est à plaindre! En effet, mes frères, les plus douces pensées d'une âme juste sont celles qui lui rap-

pellent le passé. Elle y trouve, à la vérité, cette partie de sa vie que le monde et les passions ont toute occupée : ce souvenir, je l'avoue, la couvre de honte devant la sainteté de son Dieu, et lui arrache des larmes de componction et de tristesse; mais qu'elle trouve de consolation dans ses larmes et dans sa douleur !

Car, mes frères, une âme revenue à Dieu ne sauroit rappeler [1] toute la suite de ses égarements passés sans y découvrir toutes les démarches de la miséricorde de Dieu sur elle : les voies singulières par où sa sagesse l'a conduite, comme par degrés, au moment heureux de sa conversion ; tant de circonstances inespérées de faveur, de disgrâce, de pertes, de mort, de perfidie, de préférence, d'affliction, toutes ménagées par une providence attentive, pour lui faciliter les moyens de rompre ses chaînes ; ces attentions particulières que Dieu avoit sur elle, lors même qu'elle suivoit encore des routes injustes; ces dégoûts que sa bonté lui ménageoit au milieu même de ses plaisirs ; ces invitations secrètes qui la rappeloient sans cesse au devoir et à la vertu ; cette voix intérieure qui la suivoit partout, et qui ne cessoit de lui dire, comme autrefois à Augustin : Insensé ! jusqu'à quand chercheras-tu des plaisirs qui ne peuvent te rendre heureux ? Quand finiras-tu tes inquiétudes avec tes crimes ? Que faudroit-il encore pour te détromper du monde, que l'expérience même que tu fais de tes ennuis et de ton propre malheur en le servant ? Essaye s'il n'est pas plus doux d'être à moi, et si je ne suffis pas à l'âme qui me possède.

1. Massillon se sert presque toujours de *rappeler* préférablement à *se rappeler*, mais ici l'emploi de ce mot est une négligence, à cause de *rappeloient*, qui vient un peu plus bas, dans la même phrase, pris dans un autre sens.

Voilà ce qu'offre le passé à une âme touchée : elle y voit les complices de ses anciens plaisirs encore livrés par la justice de Dieu aux égarements du monde et des passions, et elle seule choisie, séparée, appelée à la connoissance de la vérité.

Que ce souvenir, mes frères, remplit une âme fidèle de paix et de consolation ! Que vos miséricordes sont infinies, ô mon Dieu ! s'écrie-t-elle avec le Prophète ; vous m'avez mise sous votre protection dès le sein de ma mère ; vous avez suivi de près toutes mes voies : que vous ai-je fait plus que tant de pécheurs à qui vous ne daignez pas ouvrir les yeux, et manifester la sévérité de vos jugements et de votre justice ? O mon Dieu ! que vos œuvres sont admirables ! et que mon âme connoît bien ce qu'elle vous doit et ce que vous avez fait pour elle ! *Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis* (Ps. CXXXVIII. 14). Premier avantage des âmes justes : le souvenir même de leurs infidélités passées les console.

Mais, en second lieu, si le passé est pour elles une source de consolations solides, ce qui se passe à leurs yeux dans le monde ne console pas moins leur piété. Et ici, mes frères, vous allez voir jusqu'où la vertu est utile au bonheur de la vie, et comment le même monde qui forme toutes les passions, et par conséquent toutes les inquiétudes des pécheurs, devient le plus doux et le plus consolant exercice de la foi des justes.

En effet, mes frères, qu'est-ce que le monde pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui ? Le monde ? c'est une servitude éternelle où nul ne vit pour soi, et où, pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. Le monde ? c'est une révolu-

tion journalière d'événements qui réveillent tour à tour, dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes et les plus tristes, des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. Le monde? c'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines et leur amertume : le jeu lasse par ses fureurs et par ses caprices; les conversations ennuient par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentiments; les passions et les attachements criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, leurs bruits désagréables, les spectacles, ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues, et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces passions délicates qui ne font que montrer le crime de loin, et dresser des piéges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui n'espèrent rien se croient encore plus misérables; où tout ce qui plaît ne plaît jamais longtemps; et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde, mes frères; et ce n'est pas ce monde obscur qui ne connoît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence : c'est le monde dans son beau, c'est le monde de la cour, c'est vous-mêmes qui m'écoutez, mes frères. Voilà le monde, et ce n'est pas ici une de ces peintures imaginées, et dont on ne trouve nulle part la ressemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'est-à-dire tel que vous le connoissez et le sentez tous les jours vous-mêmes.

Voilà cependant le lieu où tous les pécheurs cherchent leur félicité. C'est là leur patrie. C'est là qu'ils voudroient pouvoir s'éterniser. Voilà ce monde qu'ils préfèrent aux biens éternels et à toutes les promesses de la foi. Grand Dieu ! que vous êtes juste de punir l'homme par ses passions mêmes, et de permettre que, ne voulant pas chercher son bonheur en vous, qui seul êtes la paix véritable de son cœur, il se fasse une félicité bizarre de ses craintes, de ses dégoûts, de ses ennuis et de ses cruelles inquiétudes !

Mais ce qu'il y a ici d'heureux pour la vertu, mes frères, c'est que le même monde si ennuyeux, si insupportable aux pécheurs qui y cherchent leur félicité, devient une source de réflexions consolantes pour les justes, qui le regardent comme un exil sur une terre étrangère.

Car, premièrement, l'inconstance du monde, si terrible pour ceux qui sont livrés à lui, fournit mille motifs de consolation à l'âme fidèle. Rien ne lui paroît constant ni durable sur la terre, ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. Elle y voit une sagesse souveraine qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes, en les élevant les uns sur les ruines des autres; en dégradant ceux qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampoient, il n'y a qu'un moment, devant eux; en produisant tous les jours de nouveaux héros sur le théâtre, et faisant éclipser ceux qui auparavant y jouoient un rôle si brillant; en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'univers. Elle voit les hommes passer toute leur vie dans des agitations, des projets et des mesures; toujours attentifs ou à surprendre, ou à éviter d'être surpris; toujours empressés et habiles à pro-

fiter de la retraite, de la disgrâce ou de la mort de leurs concurrents, et à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde de nouveaux motifs d'ambition et de cupidité ; toujours occupés ou de leurs craintes ou de leurs espérances; toujours inquiets ou sur le présent ou sur l'avenir; jamais tranquilles; travaillant tous pour le repos, et s'en éloignant toujours plus.

O homme! pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous rendre malheureux? c'est ce que pense alors une âme fidèle. La félicité que vous cherchez coûte moins. Il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des royaumes. Ne sortez pas de vous-même, et vous serez heureux.

Que les amertumes de la vertu, mes frères, paroissent douces alors à un homme de bien, lorsqu'il les compare aux cruels chagrins et aux agitations éternelles des pécheurs! Qu'il se sait bon gré d'avoir trouvé un lieu de repos et de sûreté, tandis qu'il voit les amateurs du monde encore tristement agités au gré des passions et des espérances humaines! Ainsi les Israélites, autrefois échappés de la mer Rouge, voyant de loin Pharaon et tous les grands de l'Égypte encore à la merci des flots, goûtoient le plaisir de leur sûreté, trouvoient les voies arides du désert douces et agréables, ne sentoient plus les incommodités du chemin, et, comparant leur destinée à celle des Égyptiens, loin de se plaindre et de murmurer, chantoient avec Moïse ce cantique divin de louanges et d'actions de grâce, où sont célébrées avec tant de magnificence les merveilles et les miséricordes du Seigneur.

En second lieu, l'injustice du monde, si désolante pour ceux qui l'aiment, lorsqu'ils se voient oubliés, négligés, éloignés des grâces, sacrifiés à des concurrents indignes, est encore un fonds de réflexions consolantes pour une

âme qui le méprise et qui ne craint que le Seigneur. Car quelle ressource pour un pécheur, lequel, après avoir sacrifié au monde et à ses maîtres son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujettissements pour des espérances frivoles, se voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation et de la fortune ; arracher d'entre les mains des places qu'il avoit méritées et qu'il croyoit déjà tenir; menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il possède; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, et de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas même crus dignes autrefois de recevoir ses ordres? Ira-t-il loin du monde se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes? Mais que fera-t-il dans sa retraite, que laisser plus de loisir et trouver moins de diversions à ses chagrins? Se consolera-t-il dans l'exemple de ses semblables? Mais nos malheurs à nos yeux ne ressemblent jamais aux malheurs d'autrui; et d'ailleurs, quelle consolation de sentir renouveler ses peines, à mesure qu'on en retrouve l'image et le souvenir dans les autres? Se retranchera-t-il dans une vaine philosophie et dans la force de son esprit? Mais la raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté; on peut être philosophe pour le public, on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t-il une ressource en se livrant au plaisir et aux infâmes voluptés? Mais le cœur, en changeant de passion, ne fait que changer de supplice. Cherchera-t-il dans l'indolence et dans la paresse un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances et des prétentions? Une conscience criminelle peut devenir indifférente, mais elle n'en est pas plus tranquille : on peut ne plus sentir ses disgrâces et ses malheurs, on sent toujours ses infidélités et ses crimes. Non, mes frères, le

pécheur malheureux l'est sans ressource. Tout manque à l'âme mondaine, dès que le monde vient à lui manquer.

Mais le juste apprend à mépriser le monde dans le mépris même que le monde a pour lui. L'injustice des hommes à son égard le fait seulement souvenir qu'il sert un maître plus équitable, qui ne peut être ni surpris, ni prévenu : qui ne voit en nous que ce qui y est en effet; qui ne décide de nos destinées que sur nos cœurs, et avec lequel nous ne devons craindre que notre propre conscience : qu'ainsi on est heureux de le servir; qu'il ne faut pas appréhender son ingratitude; que tout ce qu'on fait pour lui est compté; que, loin de dissimuler ou d'oublier nos peines et nos services, il nous tient même compte de nos désirs; et que rien n'est perdu avec lui, que ce qu'on ne fait pas uniquement pour lui. Or, dans ces lumières de la foi, quelle nouvelle source de consolation pour une âme fidèle ! Que le monde, dans ce point de vue, avec tous ses rebuts et tous ses mauvais traitements pour elle, est peu capable de la toucher ! C'est alors que, se jetant dans le sein de Dieu, et regardant avec des yeux chrétiens le néant et la vanité de toutes les choses humaines, elle sent tout d'un coup ces inquiétudes inséparables de la nature se changer en une douce paix, un rayon de lumière luire dans son âme et y rétablir la sérénité, un trait de consolation pénétrer son cœur et en adoucir toute l'amertume. Ah ! mes frères, qu'il est doux de servir celui seul qui peut rendre heureux ceux qui le servent ! Que n'êtes-vous plus connue des hommes, heureuse condition de la vertu ! et pourquoi vous fait-on comme une destinée triste et désagréable, vous qui seule pouvez consoler les malheurs de cet exil et en adoucir toutes les peines?

Enfin les jugements du monde, source de tant de

chagrins pour les mondains, achèvent encore de consoler une âme fidèle. Car le supplice des amateurs du monde c'est d'être sans cesse exposés aux jugements, c'est-à-dire à la censure, à la dérision, à la malignité les uns des autres. On a beau mépriser les hommes, on veut être estimé de ceux mêmes qu'on méprise. On a beau être élevé au-dessus des autres, l'élévation nous expose encore plus aux regards et aux discours de la multitude ; et l'on sent encore plus vivement les censures de ceux dont on ne devoit attendre que des hommages. On a beau jouir des suffrages publics, les mépris sont d'autant plus piquants qu'ils sont moins communs et plus rares. On a beau se venger de ces censures par des censures plus vives et plus mordantes, la vengeance suppose toujours le ressentiment et la douleur ; et d'ailleurs, on est bien moins sensible au plaisir de rendre des mépris qu'au chagrin de les avoir reçus. Enfin, dès que vous ne vivez que pour le monde, et que vos plaisirs ou vos chagrins ne dépendent que du monde, les jugements du monde ne sauroient vous être indifférents.

Cependant c'est au milieu de ces contradictions qu'il faut se plaire. On vous dispute tout ce que la vérité ou la vanité vous attribue : votre naissance, vos talents, votre réputation, vos services, vos succès, votre prudence, votre honneur. Si vous portez un grand nom, on le dispute à vos ancêtres ; si vous échouez, on s'en prend à votre peu d'habileté ; si vous réussissez, on en fait honneur au hasard ou au mérite de vos subalternes ; si vous jouissez d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire au jugement des plus sensés ; si vous avez tous les talents pour plaire, on dit bientôt que vous avez su en faire usage et que vous avez trop plu ; si la conduite est hors d'atteinte, on

jette un ridicule piquant sur votre humeur. Enfin, qui que vous soyez, grand, peuple, prince, sujet, la situation la plus à souhaiter pour votre vanité, c'est d'ignorer ce que le monde pense. Voilà la vie du monde. Les mêmes passions qui nous lient nous désunissent; l'envie noircit nos qualités les plus louables; et nos plaisirs trouvent des censeurs dans ceux mêmes qui les imitent.

Mais une âme fidèle est à couvert de ces inquiétudes. Comme elle ne souhaite pas l'estime des hommes, elle ne craint pas aussi leur mépris: comme elle ne se propose pas de leur plaire, elle n'est pas surprise de ne leur avoir pas plu. Dieu, qui la voit, est le seul juge qu'elle craint, et qui la console en même temps des jugements des hommes. Sa gloire, c'est le témoignage de sa conscience. Sa réputation, elle la cherche dans son devoir. Les suffrages du monde, elle les regarde comme l'écueil de la vertu, ou comme la récompense du vice; et, sans faire même attention à ses jugements, elle se contente de lui donner de bons exemples. Mais que dis-je, mes frères? le monde lui-même, tout monde qu'il est, si plein de mépris, de censures, de malignité pour ses adorateurs, est forcé de respecter la vertu de ceux qui le méprisent et le haïssent. Il semble qu'elle imprime sur la personne d'un véritable juste je ne sais quelle dignité, je ne sais quoi de divin qui lui attire la vénération et presque le culte des âmes mondaines; il semble que son union intime avec Jésus-Christ fait rejaillir sur lui, comme autrefois sur les trois disciples dans la montagne sainte, une partie de cet éclat céleste que le Père répandit sur son Fils bien-aimé, et qui ne laisse pas la liberté de lui refuser des hommages. C'est un droit inaliénable que la vertu a sur le cœur des hommes; et, par une bizarrerie déplorable, le monde

méprise les passions qu'il inspire, et il respecte la vertu qu'il combat. Ce n'est pas que l'estime d'un monde si digne lui-même d'être méprisé soit une grande consolation pour l'âme fidèle. Mais ce qui la console, c'est de voir le monde condamné par le monde même, les plaisirs décriés par ceux qui les poursuivent, les pécheurs devenus les apologistes de la vertu, et la vie du monde se passer tristement à faire ce que l'on condamne, et à fuir ce que l'on approuve.

Voilà comme le siècle présent devient une source de réflexions consolantes pour une âme chrétienne ; mais elle trouve encore dans la pensée de l'avenir des consolations qui se changent en des terreurs secrètes et continuelles pour le pécheur : dernier avantage que les justes retirent des lumières de la foi. La magnificence de ses promesses les soutient et les console. Ils attendent la bienheureuse espérance, et ce moment heureux où ils seront associés à l'Église du ciel, réunis à leurs frères qu'ils avoient perdus sur la terre, reçus citoyens éternels de la céleste Jérusalem, incorporés dans cette assemblée immortelle des élus de Dieu, où la charité sera la loi qui les unira : la vérité, la lumière qui les éclairera ; l'éternité, la mesure qui bornera leur félicité.

Ces pensées sont d'autant plus consolantes pour les gens de bien qu'elles sont fondées sur la vérité de Dieu même. Ils savent qu'en sacrifiant le présent, ils ne sacrifient rien ; que dans un clin d'œil tout sera passé : que tout ce qui doit finir ne sauroit être long ; que ce moment de tribulation ne doit être compté pour rien, rapproché de ce poids éternel de gloire qu'il nous prépare ; et que la rapidité des choses présentes ne mérite pas même que l'on compte les années et les siècles.

Je sais que la foi peut subsister avec des mœurs criminelles, et qu'on perd tous les jours la grâce sanctifiante, sans perdre la soumission sincère aux vérités que l'Esprit de Dieu nous a révélées. Mais la certitude de la foi, si consolante pour l'âme juste, n'est plus, pour le pécheur qui croit encore, qu'un fonds inépuisable de troubles secrets et de terreurs cruelles. Car, plus les vérités de la foi vous paroissent certaines, à vous qui portez sur la conscience les abîmes d'une vie entière de désordre, plus les supplices dont elle menace les pécheurs tels que vous doivent vous paroître inévitables; plus votre malheur vous paroît certain. Toutes les vérités que la doctrine sainte offre à votre foi réveillent en vous de nouvelles alarmes. Ces lumières, divine source de toute consolation pour les âmes fidèles, sont au dedans de vous des lumières vengeresses qui vous troublent, qui vous déchirent, qui vous jugent; qui vous découvrent sans cesse ce que vous ne voudriez jamais voir; qui vous apprennent malgré vous ce que vous voudriez toujours ignorer; qui vous mettent comme sous l'œil ce que vous souhaiteriez du moins pouvoir perdre de vue pendant quelque temps. Votre foi elle-même fait par avance votre supplice. Votre religion est ici-bas, si j'ose le dire, votre enfer; et plus vous êtes soumis à la vérité, plus vous vivez malheureux. O Dieu! quelle est votre bonté pour l'homme, d'avoir rendu la vertu nécessaire même à son repos, et de l'attirer à vous en ne permettant pas qu'il puisse être heureux sans vous!

Et ici, mon cher auditeur, souffrez que je vous rappelle à vous-même. Quand la destinée d'une âme criminelle ne devroit pas être si affreuse pour le siècle à venir, voyez si, dès ce monde même, elle vous paroît fort digne d'envie : ses afflictions sont sans ressource, ses malheurs sans con-

solation, ses plaisirs mêmes sans tranquillité, ses inquiétudes sur le présent infinies, ses pensées sur le passé et sur l'avenir sombres et funestes ; sa foi fait toute sa peine ; ses lumières, son désespoir. Quelle situation ! quelle triste destinée ! que de changements affreux un seul péché fait au dedans et au dehors de l'homme ! Qu'il en coûte pour se préparer des malheurs éternels ! Et n'est-il pas vrai que la voie du monde et des passions est encore plus pénible que celle de l'Évangile, et que le royaume de l'enfer, si l'on peut parler ainsi, souffre encore plus de violence que celui du ciel ! O innocence du cœur, que de biens n'apportez-vous pas avec vous à l'homme ! O homme, que vous perdez, quand vous perdez l'innocence de votre cœur ! Vous perdez toutes les consolations de la foi, qui font la plus douce occupation de la piété des justes : mais vous vous privez encore de toutes les douceurs de la grâce, qui achèvent de rendre ici-bas la destinée des gens de bien si digne d'envie.

DEUXIÈME PARTIE.

Quand on promet aux âmes mondaines, dit saint Augustin, des consolations et des douceurs dans l'observance de la loi de Dieu, elles regardent nos promesses comme un langage pieux dont on se sert pour faire honneur à la vertu ; et comme un cœur qui n'a jamais goûté ces chastes plaisirs ne peut aussi les comprendre, nous sommes obligés de leur répondre, continue ce Père : Comment voulez-vous que nous vous persuadions ? nous ne pouvons pas vous dire : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux* (Ps. xxxiii, 9), puisqu'un cœur malade et

déréglé ne sauroit goûter les choses du ciel. Donnez-nous un cœur qui aime, et il sentira tout ce que nous disons.

Mon dessein donc ici n'est pas tant d'exposer toutes les opérations secrètes de la grâce dans le cœur des justes, que d'opposer la situation heureuse où elle les établit ici-bas à la triste destinée des pécheurs, et, par ce parallèle, achever de confondre le vice et d'encourager la vertu. Or je dis que la grâce ménage ici-bas aux gens de bien deux sortes de consolations : les unes intérieures et secrètes, les autres extérieures et sensibles ; toutes deux si essentielles au bonheur de cette vie que nul plaisir sur la terre ne sauroit jamais les remplacer.

Le premier avantage intérieur que la grâce ménage à une âme fidèle, c'est d'établir une paix solide dans son cœur et de la réconcilier avec elle-même ; car, mes frères, nous portons tous au dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naissons, comme dit l'Apôtre, avec les règles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'est pas notre premier penchant, nous sentons du moins qu'elle est notre premier devoir. En vain la passion entreprend quelquefois de nous persuader en secret que nous sommes nés pour le plaisir, et qu'au fond, des penchants que la nature a mis en nous, et que chacun trouve en soi, ne sauroient être des crimes : cette persuasion étrangère ne sauroit jamais rassurer l'âme criminelle. C'est un désir, car on voudroit bien que tout ce qui plaît fût légitime ; mais ce n'est pas une conviction réelle. C'est un discours, car on se fait honneur de paroître au-dessus des maximes vulgaires ; mais ce n'est pas un sentiment. Ainsi, nous portons toujours au dedans de nous un juge incorruptible qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nos plus chers penchants : qui

mêle à nos passions les plus emportées les idées importunes du devoir, et qui nous rend malheureux au milieu même de nos plaisirs et de notre abondance.

Tel est l'état d'une conscience impure et souillée. Le pécheur est l'accusateur secret et continuel de lui-même : il traîne partout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Malheureux, de ne pouvoir vaincre ses penchants déréglés ; plus malheureux encore, de ne pouvoir étouffer ses remords importuns. Emporté par sa foiblesse, rappelé par ses lumières, il se dispute le crime même qu'il se permet ; il se reproche le plaisir injuste, dans le temps même qu'il le goûte. Que fera-t-il ? Combattra-t-il ses lumières pour apaiser sa conscience ? doutera-t-il de sa foi pour jouir plus tranquillement de ses crimes ? mais l'incrédulité est un état plus affreux encore que le crime même. Vivre sans Dieu, sans culte, sans principe, sans espérance ! croire que les forfaits les plus abominables et les vertus les plus pures ne sont que des noms ! regarder tous les hommes comme ces figures viles et bizarres qu'on fait mouvoir et parler sur un théâtre comique, et qui ne sont destinées qu'à servir de jouet aux spectateurs ! se regarder soi-même comme l'ouvrage du hasard, et la possession éternelle du néant ! ces pensées ont je ne sais quoi de sombre et de funeste que l'âme ne peut envisager sans horreur ; et il est vrai que l'incrédulité est plutôt le désespoir du pécheur que la ressource du péché. Que fera-t-il donc ? Obligé de se fuir sans cesse, de peur de se retrouver avec sa propre conscience, il erre d'objet en objet, de passion en passion, de précipice en précipice. Il croit pouvoir remplacer du moins par la variété des plaisirs leur vide et leur insuffisance : il n'en est aucun dont il n'essaye. Mais en vain il offre son cœur tour à tour à toutes

les créatures ; tous les objets de ses passions lui répondent, dit saint Augustin : Ne t'abuse point en nous aimant ; nous ne sommes pas la félicité que tu cherches, nous ne saurions te rendre heureux ; élève-toi au-dessus des créatures, et va chercher dans le ciel si celui qui nous a formés n'est pas plus grand et plus aimable que nous. Telle est la destinée du pécheur.

Ce n'est pas que le cœur des justes jouisse d'une tranquillité si inaltérable qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts et des inquiétudes. Mais ce sont des nuages passagers qui n'occupent, pour ainsi dire, que la surface de leur âme. Au dedans règne toujours un calme profond, cette sérénité de conscience, cette simplicité de cœur, cette égalité d'esprit, cette confiance vive, cette résignation paisible, ce calme des passions, cette paix universelle qui commence dès cette vie même la félicité des âmes innocentes. Vaines créatures, que pouvez-vous sur un cœur que vous n'avez pas fait, et qui n'est pas fait pour vous ? Première consolation de la grâce : la paix du cœur.

La seconde, c'est l'amour, qui adoucit aux justes les rigueurs de la loi, et change, selon la promesse de Jésus-Christ, son joug qui paroît insupportable aux pécheurs, en un joug doux et consolant pour eux. Car une âme fidèle aime son Dieu encore plus vivement, plus tendrement, plus solidement qu'elle n'avoit aimé le monde et les créatures. Tout ce qu'elle entreprend donc pour lui de plus rigoureux, ou ne coûte plus rien à son cœur, ou en fait même le plus doux soin. Car tel est le caractère du saint amour, lorsqu'il est maître d'un cœur, ou d'adoucir les peines qu'il cause, ou de les changer même en de saints plaisirs. Ainsi une âme éprise de son Dieu, si j'ose parler

ainsi, pardonne avec joie, souffre avec confiance, se mortifie avec plaisir, fuit le monde avec goût, prie avec consolation, remplit ses devoirs avec une sainte complaisance. Plus son amour augmente, plus le joug s'adoucit. Plus elle aime, plus elle est heureuse ; car rien n'est plus heureux que d'aimer ce qui nous est devenu nécessaire.

Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il est malheureux ; car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient, plus ses désirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. Son amour fait tous ses malheurs ; sa vivacité est la source de toutes ses peines, parce que le monde, qui en fait le sujet, ne peut jamais lui en offrir le remède. Plus il aime le monde, plus son orgueil est blessé d'une préférence ; plus sa fierté sent une injure, plus un projet déconcerté le confond ; plus un désir contredit l'afflige, plus une perte inopinée l'accable. Plus il aime le monde, plus les plaisirs lui deviennent nécessaires, et, comme aucun ne peut remplir l'immensité de son cœur, plus son ennui devient insoutenable ; car l'ennui est le retour de tous les plaisirs ; et avec tous ses amusements, le monde, depuis qu'il est monde, se plaint qu'il s'ennuie.

Et ne croyez pas que, pour faire honneur à la vertu, j'affecte d'exagérer ici le malheur des âmes mondaines. Je sais que le monde paroît avoir sa félicité, et qu'au milieu de ce tourbillon de soins, de mouvements, de craintes, d'inquiétudes, on y voit toujours un petit nombre d'heureux dont on envie le bonheur, et qui semblent jouir d'une destinée douce et tranquille. Mais approfondissez ces vains dehors de bonheur et de réjouissance, et vous y trouverez des chagrins réels, des cœurs déchirés, des consciences agitées. Approchez de ces hommes qui vous paroissent les

heureux de la terre, et vous serez surpris de les trouver sombres, inquiets, traînant avec peine le poids d'une conscience criminelle. Écoutez-les dans ces moments sérieux et tranquilles où les passions plus refroidies laissent faire quelque usage de la raison : ils conviennent tous qu'ils ne sont point heureux, que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin, et ne paroît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connoissent pas. Ils avouent qu'au milieu de leurs plaisirs et de leur prospérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure et véritable ; que le monde un peu approfondi n'est plus rien, qu'ils sont surpris eux-mêmes qu'on puisse l'aimer et le connoître ; et qu'il n'y a d'heureux ici-bas que ceux qui savent s'en passer et servir Dieu. Les uns soupirent après les occasions d'une retraite honorable ; les autres se proposent tous les jours des mœurs plus régulières et plus chrétiennes. Tous conviennent du bonheur des gens de bien ; tous souhaitent de le devenir ; tous rendent témoignage contre eux-mêmes. Ils sont entraînés par les plaisirs plutôt qu'ils ne courent après eux. Ce n'est plus le goût, c'est la coutume, c'est la foiblesse qui les retient dans les liens du monde et du péché. Ils le sentent, ils s'en plaignent, ils en conviennent, et ils se livrent au cours d'une si triste destinée. Monde trompeur ! rends heureux, si tu le peux, ceux qui te servent, et alors j'abandonnerai la loi du Seigneur pour m'attacher à la vanité de tes promesses.

Vous-même qui m'écoutez, mon cher auditeur, depuis tant d'années que vous servez le monde, avez-vous beaucoup avancé votre félicité ? Mettez dans une balance, d'un côté tous les jours et tous les moments agréables que vous y avez passés, et de l'autre toutes les amertumes que vous y avez dévorées ; et voyez lequel des deux l'emportera.

Vous y avez peut-être dit en certains moments de plaisir, d'excès, de fureur : Il fait bon ici, *Bonum est nos hic esse* (MATT., XVII, 4); mais ce n'a été qu'une ivresse qui n'a pas duré, et dont l'instant qui a suivi vous a découvert l'illusion et vous a replongé dans vos premières inquiétudes. A l'heure même que je vous parle, interrogez votre cœur : êtes-vous tranquille ? ne manque-t-il rien à votre bonheur ? ne craignez-vous rien ? ne souhaitez-vous rien ? ne sentez-vous jamais que Dieu n'est point avec vous ? voudriez-vous vivre et mourir tel que vous êtes ? êtes-vous content du monde ? êtes-vous infidèle à l'auteur de votre être sans remords ? Il y a douze heures dans le jour ; vous sont-elles toutes également agréables ? et avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous faire une conscience tranquille dans le crime ?

Lors même que vous vous êtes plongé jusqu'au fond de l'abîme pour y éteindre vos remords, et que vous avez cru étouffer par l'excès de l'iniquité ce reste de foi qui plaide encore dans votre cœur pour la vertu, le Seigneur n'a-t-il pas commandé au serpent, comme il le dit dans son Prophète, de vous aller piquer jusqu'au fond de ce gouffre, où vous vous étiez jeté pour l'éviter ; et n'y avez-vous pas senti la morsure secrète du ver dévorant ? *Et si celaverint se ab oculis meis in profundo maris, ibi mandabo serpenti, et mordebit eos* (AMOS, IX, 3). N'est-il pas vrai que les jours que vous avez consacrés à Dieu par quelque devoir de religion, par le renouvellement de votre conscience au tribunal, ont été les plus heureux de votre vie ; et que vous n'avez vécu, pour ainsi dire, que lorsque votre conscience a été pure, et que vous avez vécu avec Dieu ? Non, dit le Prophète avec une sainte fierté, le Dieu que nous adorons n'est pas un Dieu trom-

peur ou incapable de consoler ceux qui le servent, comme les dieux que le monde adore ; et nous n'en voulons point d'autres juges que les mondains eux-mêmes : *Non enim est Deus noster ut dii eorum, et inimici nostri sunt judices* (Deut., xxxii, 31).

Grand Dieu ! qu'est-ce donc que l'homme, de lutter ainsi toute sa vie contre lui-même, de vouloir être heureux sans vous, malgré vous, en se déclarant contre vous; de sentir son infortune, et de l'aimer; de connoître son véritable bonheur, et de le fuir ? Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, et qui comprendra la profondeur de ses voies et l'éternelle contradiction de ses égarements ?

Mais que ne puis-je, mes frères, achever ce que je m'étois proposé, et vous montrer que ce qui rend la destinée des gens de bien encore plus digne de tous nos souhaits, c'est que, lorsque les consolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les secours extérieurs de la piété : le soutien des sacrements, qui ne sont plus, pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triste bienséance qui le gêne et qui l'embarrasse ; les exemples des saints et l'histoire de leurs merveilles, que l'Église nous met sans cesse devant les yeux, et dont le pécheur détourne la vue de peur d'y voir sa condamnation ; les mystères adorables, offerts tous les jours sur nos autels, et qui ne laissent souvent au pécheur que le regret de les avoir profanés par sa présence ; les cantiques saints et les prières de l'Église, qui se changent pour le pécheur en un triste ennui ; et enfin la consolation des divines Écritures, où il ne trouve plus que des menaces et des anathèmes.

Quel délassement en effet, mes frères, pour une âme fidèle, lorsqu'au sortir des vains entretiens du monde, où

l'on n'a parlé que de l'élévation d'une famille, de la magnificence d'un édifice, de ceux qui jouent un rôle brillant dans l'univers, des calamités publiques, des défauts de ceux qui sont à la tête des affaires, des événements de la guerre, des fautes dont on accuse tous les jours le gouvernement; enfin où, terrestre, on n'a parlé que de la terre : quel délassement au sortir de là, lorsque, pour respirer un peu de la fatigue de ces vains entretiens, une âme fidèle prend le livre de la loi entre les mains, et qu'elle y trouve partout : Qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme; que les conquêtes les plus vantées tomberont dans l'oubli avec la vanité des conquérants; que le ciel et la terre passeront; que les royaumes du monde et toute leur gloire s'useront comme un vêtement, mais que Dieu seul demeurera toujours, et qu'ainsi c'est à lui seul qu'il faut s'attacher! Les insensés m'ont raconté des fables, ô mon Dieu, dit alors cette âme avec le Prophète, mais qu'elles sont différentes de votre loi! (Ps. CXVIII, 85.)

Et certes, mes frères, que de promesses consolantes se présentent dans ces livres saints! que de motifs puissants de vertu! que d'heureuses précautions contre le vice! que d'événements instructifs! que de traits heureux qui blessent l'âme! quelles idées de la grandeur de Dieu et de la misère de l'homme! quelle peinture de la laideur du péché et de la fausse félicité des pécheurs! Nous n'avons pas besoin de votre alliance, écrivoient autrefois Jonathas et tout le peuple juif à ceux de Sparte, parce qu'ayant entre nos mains les livres saints qui nous tiennent lieu de consolation, nous pouvons nous passer du secours des hommes : *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris* (I MACH., XII, 9).

Et savez-vous, mes frères, qui sont ces hommes qui parlent de la sorte? Ce sont les restes infortunés de la cruauté d'Antiochus, errants dans les montagnes de la Judée, dépouillés de leurs biens et de leurs fortunes, chassés de Jérusalem et du temple, où l'abomination des idoles avoit succédé au sacrifice du Dieu saint; et, à peine sortis d'un état si affligeant, ils n'ont besoin de rien, parce qu'ils ont entre les mains les livres saints : *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* Et dans une extrémité si nouvelle, environnés de toutes parts de nations ennemies, n'ayant plus au milieu de leur armée ni l'arche d'Israël ni le tabernacle saint; répandant encore des larmes sur la mort récente de l'invincible Judas, qui étoit le salut du peuple et la terreur des incirconcis, ayant vu égorger à leurs yeux leurs femmes et leurs enfants; eux-mêmes tous les jours sur le point de succomber ou à la perfidie de leurs faux frères ou aux embûches de leurs ennemis, le livre de la loi tout seul suffit pour les consoler et pour les défendre; et ils croient pouvoir se passer d'un secours qu'une ancienne alliance leur donnoit droit d'implorer : *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.*

Je ne suis plus surpris après cela, mes frères, si les premiers disciples de l'Évangile oublioient dans la consolation des Écritures toute la fureur des persécutions, et si, n'ayant pu se résoudre à perdre de vue durant leur vie ce livre divin, ils vouloient encore qu'après leur mort le même tombeau qui les enfermoit l'enfermât aussi, comme pour y servir de garant à leurs cendres de l'immortalité qu'il leur avoit promise, et pour le présenter, ce semble, à Jésus-Christ, au jour de la révélation, comme

le titre sacré qui leur donnoit droit aux biens célestes et aux promesses faites aux justes.

Telles sont les consolations des âmes fidèles sur la erre. Qu'il est donc terrible, mes frères, de vivre loin de Dieu sous la tyrannie du péché ; toujours aux prises avec soi-même ; sans aucune joie véritable dans le cœur ; sans goût souvent pour les plaisirs comme pour la vertu ; odieux aux hommes par la bassesse de nos passions : insupportables à nous-mêmes par la bizarrerie de nos désirs ; détestés de Dieu par les horreurs de notre conscience ; sans la douceur des sacrements, puisque nos crimes nous en éloignent ; sans la consolation des livres saints, puisque nous n'y trouvons que des anathèmes et des menaces ; sans la ressource de la prière, puisqu'une vie toute dissolue nous en interdit la liberté, ou nous en fait perdre l'usage ! Qu'est-ce donc que le pécheur, que le rebut du ciel et de la terre ?

Aussi, mes frères, savez-vous quels seront les regrets des réprouvés au grand jour où il sera rendu à chacun selon ses œuvres ? Vous croyez peut-être qu'ils regretteront leur félicité passée, et qu'ils diront : Nos beaux jours se sont écoulés ; et le monde où nous avions passé de si doux moments n'est plus ; la durée de nos plaisirs a imité celle des songes ; notre bonheur a fini, et nos supplices vont commencer. Vous vous trompez, ce ne sera pas là leur langage. Écoutez comme ils parlent dans la Sagesse, et comme l'esprit de Dieu nous assure qu'ils parleront un jour : Nous n'avons jamais goûté de joie véritable dans le crime, diront-ils ; nous y avons toujours marché par des voies tristes et difficiles ; hélas ! et ce n'est là cependant que le commencement de nos malheurs et de nos peines : *Ambulavimus vias difficiles* (Sap., v, 7) ; nous

nous sommes lassés dans les voies de l'iniquité ; nos passions ont toujours été mille fois plus pénibles pour nous que n'eussent pu être les vertus les plus austères ; et il nous en a plus coûté pour nous perdre qu'il ne nous en eût coûté pour nous sauver, et mériter de monter aujourd'hui avec les élus dans le séjour de l'immortalité : *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis* (Sap., v, 7) ; insensés, d'avoir acheté par une vie triste et malheureuse des malheurs qui ne doivent plus finir : *Nos insensati!* (Sap., v, 4.)

Voulez-vous donc vivre heureux sur la terre, mon cher auditeur ? vivez chrétiennement. La piété est utile à tout. L'innocence du cœur est la source des plaisirs. Tournez-vous de tous les côtés ; il n'est point de paix pour l'impie, dit l'Esprit de Dieu. Essayez de tous les plaisirs ; ils ne guériront pas ce fonds d'ennui et de tristesse que vous traînez partout avec vous. Ne regardez donc plus la destinée des gens de bien comme une destinée triste et désagréable ; ne jugez pas de leur bonheur par des apparences qui vous trompent. Vous voyez couler leurs larmes ; mais vous ne voyez pas la main invisible qui les essuie : vous voyez gémir leur chair sous le joug de la pénitence ; mais vous ne voyez pas l'onction de la grâce qui l'adoucit : vous voyez des mœurs tristes et austères ; mais vous ne voyez pas une conscience toujours joyeuse et tranquille. Ils sont semblables à l'arche d'Israël dans le désert : elle ne paroissoit revêtue que de peaux d'animaux ; les apparences en sont viles ou rebutantes : c'est la condition de ce triste désert. Mais si vous pouviez entrer dans leur cœur, dans ce sanctuaire divin, que de nouvelles merveilles s'y offriroient à vos yeux ! Vous le trouveriez revêtu d'or pur ; vous y verriez la gloire du Dieu qui le remplit ; vous y admireriez la douceur des parfums et la ferveur des prières

qui montent sans cesse vers le Seigneur ; le feu sacré qui ne s'éteint jamais sur cet autel ; ce silence, cette paix, cette majesté qui y règnent ; et le Seigneur lui-même qui l'a choisi pour son séjour et qui en fait ses plus chères délices.

Que leur destinée vous touche d'une sainte émulation ! Il ne tient qu'à vous de leur ressembler. Ils ont été peut-être autrefois les complices de vos plaisirs ; pourquoi ne pourriez-vous pas devenir l'imitateur de leur pénitence ? Établissez enfin une paix solide dans votre cœur ; commencez à vous lasser de vous-même. Jusqu'ici vous n'avez vécu qu'à demi ; car ce n'est pas vivre que de ne pouvoir vivre en paix avec soi. Revenez à votre Dieu, qui vous rappelle et qui vous attend ; bannissez l'iniquité de votre âme ; vous en bannirez la source de vos peines ; vous jouirez de la paix de l'innocence, vous vivrez heureux sur la terre ; et ce bonheur temporel ne sera que le commencement d'un bonheur qui ne finira plus.

Ainsi soit-il.

EXTRAIT

DU

SERMON POUR LE JOUR DES MORTS.

LA MORT DU PÉCHEUR

ET LA MORT DU JUSTE.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons beau éloigner de nous l'image de la mort, chaque jour nous la rapproche. La jeunesse s'éteint, les années se précipitent, et semblables, dit l'Écriture, aux eaux qui coulent dans la mer et qui ne remontent plus vers leur source, nous nous rendons rapidement dans l'abîme de l'éternité, où, engloutis pour toujours, nous ne revenons plus sur nos pas reparoître encore sur la terre : *Et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur* (II Reg., xiv, 14).

Je sais que nous parlons tous les jours de la brièveté et de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos sujets, de nos amis, de nos maîtres, souvent soudaine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien, que la vie est un songe, et qu'il

est bien insensé de tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment ; ce sont des discours qu'on donne à l'usage, et c'est l'usage qui fait qu'en même temps on les oublie.

Or, mes frères, faites-vous ici-bas une destinée à votre gré, prolongez-y vos jours dans votre esprit au delà même de vos espérances ; je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. Mais enfin il faudra tenir la voie qu'ont tenue tous vos pères ; vous verrez enfin arriver ce jour auquel nul autre jour ne succédera plus ; et ce jour sera pour vous le jour de votre éternité : heureuse, si vous mourez dans le Seigneur ; malheureuse, si vous mourez dans votre péché. C'est l'une de ces deux destinées qui vous attend : il n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la décision finale du sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, et que je vous y expose le double spectacle de cette dernière heure, si terrible pour le pécheur et si consolante pour le juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel, endormi par de vaines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier moment, plein de désirs, vide de bonnes œuvres, ayant à peine connu Dieu, et ne pouvant lui offrir que ses crimes et le chagrin de voir finir des jours qu'il avoit crus éternels. Or, mes frères, je dis que rien n'est plus affreux que la situation de cet infortuné dans les derniers moments de sa vie ; et que, de quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusque dans cet avenir formidable auquel il touche ; tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper et se présenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de désespé-

rant et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

Car, mes frères, que peut offrir le passé à un pécheur qui, étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie et lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent la terrible nouvelle que tout est fini pour lui? Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre? Hélas! il voit des peines inutiles, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles : toute sa vie passée en un clin d'œil s'offre à lui, et il n'y voit qu'une contrainte et une agitation éternelle et inutile. Il rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde qui lui échappe, pour une fortune qui s'évanouit, pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu, pour des amis qu'il perd, pour des maîtres qui vont l'oublier, pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute sa vie, et qu'il n'a rien fait pour lui! Quel regret de s'être fait tant de violences, et de n'en être pas plus avancé pour le ciel; de s'être toujours cru trop foible pour le service de Dieu, et d'avoir eu la force et la constance d'être le martyr de la vanité et d'un monde qui va périr! Ah! c'est alors que le pécheur, accablé, effrayé de son aveuglement et de sa méprise, ne trouvant plus qu'un grand vide dans une vie que le monde seul a tout occupée, voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue suite d'années qu'il a vécu, laissant peut-être les histoires remplies de ses actions, les monuments publics chargés des événements de sa vie, le monde plein du bruit de son nom, et ne laissant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de

l'éternité, et qui puisse le suivre devant Dieu, c'est alors qu'il commence, mais trop tard, à se tenir à lui-même un langage que nous avons souvent entendu : Je n'ai donc vécu que pour la vanité ! Que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres ! Hélas ! falloit-il tant d'agitations et de peines pour se perdre ? Que ne recevois-je du moins ma consolation en ce monde ! j'aurois du moins joui du présent, de cet instant qui m'échappe, et je n'aurois pas tout perdu. Mais ma vie a toujours été pleine d'agitations, d'assujettissements, de fatigues, de contraintes ; et tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre qu'il n'en eût fallu souffrir pour me sauver ; et d'avoir regardé la vie des gens de bien comme une vie triste et insoutenable, puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu que je ne l'aie fait au centuple pour le monde, qui n'est rien, et de qui, par conséquent, je n'ai rien à espérer ! *Ambulavimus vias difficiles... erravimus a via veritatis* (Sap., v, 6, 7).

Oui, mes frères, c'est dans ce dernier moment que toute votre vie s'offrira à vous sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'État, les places que vous avez occupées, les actions où vous vous êtes distingués, les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur, le nombre de vos campagnes, la distinction de vos commandements ; tout cela vous paroît réel. Les applaudissements publics qui l'accompagnent, les récompenses qui le suivent, la renommée qui le publie, les distinctions qui y sont attachées, tout cela ne vous rappelle vos jours passés que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables et par des événements dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distin-

guez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile, et déshonoré leur nom par l'oisiveté et par des mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de mort, mais dans ce dernier moment où le monde s'enfuit et l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront, la scène changera; l'illusion qui vous grossit ces objets se dissipera, vous verrez tout au naturel ; et ce qui vous paroissoit si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paroîtra plus rien : *Aperiet oculos suos*, dit Job, *et nihil inveniet* (Job, xxvii, 19). Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu, rien de louable que les œuvres de la foi et de la piété, rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité; et un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ, et une seule larme répandue en sa présence, et la plus légère violence soufferte pour lui, tout cela vous paroîtra plus précieux, plus estimable que toutes ces merveilles que le monde admire et qui périront avec le monde.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues : il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs ; mais c'est ce souvenir même qui le consterne et qui l'accable.[1] Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant! il voit qu'il a sacrifié son âme et son éternité à un moment fugitif de volupté et d'ivresse. Hélas! la vie lui avoit paru trop longue pour être tout entière consacrée à Dieu; il n'osoit prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs et les suites; il regardoit les années qui

1. Cette phrase, surchargée de *que* et de *qui*, est lourde. Cette remarque pourrait s'appliquer à beaucoup d'autres phrases de Massillon.

étoient encore devant lui comme un espace immense qu'il eût fallu traverser en portant la croix, en vivant séparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes : cette seule pensée avoit toujours suspendu tous ses bons désirs, et il attendoit, pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sûre. Quelle surprise, dans cette dernière heure, de trouver que ce qui lui avoit paru si long n'a duré qu'un moment; que son enfance et sa vieillesse se touchent de si près, qu'elles ne forment presque qu'un seul jour, et que, du sein de sa mère, il n'a fait, pour ainsi dire, qu'un pas vers le tombeau! Ce n'est pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le souvenir de ses plaisirs. Ils ont disparu comme un songe; mais lui, qui s'en étoit fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte et de confusion : tant d'emportements honteux, tant de foiblesse et d'abandonnement! Lui, qui s'étoit piqué de raison, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu! il se trouve alors le plus foible, le plus méprisable de tous les pécheurs! Une vie sage peut-être en apparence, et cependant toute dans l'infamie des sens et la puérilité des passions! une vie glorieuse peut-être devant les hommes, et cependant aux yeux de Dieu la plus honteuse, la plus digne de mépris et d'opprobre! une vie que le succès avoit peut-être toujours accompagnée, et cependant en secret la plus insensée, la plus frivole, la plus vide de réflexions et de sagesse! Enfin des plaisirs qui ont été même la source de tous ses chagrins, qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie, qui ont changé ses plus beaux jours en des jours de fureur et de tristesse; des plaisirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, et dont il n'a presque jamais senti que le désagrément et l'amertume, voilà à quoi se réduit cette vaine félicité. Ce

sont ses passions qui l'ont fait vivre malheureux, et il n'a eu de tranquille dans toute sa vie que les moments où son cœur en a été libre. Les jours de mes plaisirs se sont enfuis, se dit alors à lui-même le pécheur, mais dans des dispositions bien différentes de celles de Job; ces jours qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos et changé même pour moi le calme de la nuit en des pensées noires et inquiètes : *Dies mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt, torquentes cor meum* (Job, xvii, 11); et cependant, grand Dieu, vous punirez encore les chagrins et les inquiétudes de ma vie infortunée! vous écrivez contre moi dans le livre de votre colère toutes les amertumes de mes passions, et vous préparez à des plaisirs, qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur sans fin et sans mesure! *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ!* (Job, xiii, 26.)

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé : des crimes qui dureront éternellement, les foiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions et les scandales d'un âge plus avancé; que sais-je? peut-être encore les déréglements honteux d'une vieillesse licencieuse. Ah! mes frères, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface; nous ne rappelons de notre vie qu'un souvenir vague et confus; nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive; une habitude d'une vie entière ne nous paroît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténèbres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent. Plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se manifestent; plus il creuse dans cet abîme, plus s'offrent à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans

ce chaos ; il ne sait par où s'y prendre pour commencer à l'éclaircir ; il lui faudroit une vie entière, hélas ! et le temps passe, et à peine reste-t-il quelques moments ; et il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourroit à peine suffire, et qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu ! Hélas ! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout ; il faut qu'un confesseur supplée à notre inattention et nous aide à nous juger et à nous connoître nous-mêmes. Mais dans ce dernier moment le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours : la justice de Dieu, qui l'avoit livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténèbres, l'éclairera alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime : des domestiques qu'il a scandalisés, des enfants qu'il a négligés, une épouse qu'il a contristée par des passions étrangères, des ministres de l'Église qu'il a méprisés ; les images criminelles de ses passions encore peintes sur ces murs ; les biens dont il a abusé ; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres et ses créanciers ont souffert ; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve et de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés ; tout enfin, le ciel et la terre, dit Job, s'élèvent contre lui, et lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions et de ses crimes : *Revelabunt cœli iniquitatem ejus, et terra consurget adversus eum* (Job, xx, 27).

Voilà comme le souvenir du passé forme une des plus terribles situations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perdues, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, et des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné : ses surprises, ses séparations, ses changements.

Ses surprises ! Il s'étoit toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendroit point. Tout ce qu'on disoit là-dessus dans la chaire chrétienne ne l'avoit pas empêché de se promettre qu'il mettroit ordre à sa conscience avant ce dernier moment ; et cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ses crimes, sans préparation, sans avoir fait aucune démarche pour apaiser son Dieu ; l'y voilà arrivé : il n'y a pas encore pensé, et il va être jugé.

Ses surprises ! Dieu le frappe au plus fort de ses passions, dans le temps que la pensée de la mort étoit plus éloignée de son esprit, qu'il étoit parvenu à certaines places qu'il avoit jusque-là vivement désirées, et que, semblable à l'insensé de l'Évangile, il exhortoit son âme à se reposer et à jouir en paix du fruit de ses travaux. C'est dans ce moment que la justice de Dieu le surprend, et qu'il voit en un clin d'œil sa vie et toutes ses espérances éteintes.

Ses surprises ! Il va mourir ; et Dieu permet que personne n'ose lui dire qu'il ne doit plus compter sur la vie. Ses proches le flattent, ses amis le laissent s'abuser ; on le pleure déjà en secret comme mort, et on lui montre encore des espérances de vie ; on le trompe, afin qu'il se trompe lui-même. Il faut que les Écritures s'accomplissent, que le pécheur soit surpris dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu ! et vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises ! Abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux et à ses douleurs, il ne peut se persuader encore qu'il va mourir ; il se flatte, il espère

encore : la justice de Dieu ne lui laisse, ce semble, encore un reste de raison qu'afin qu'il l'emploie à se séduire. A voir ses terreurs, son étonnement, ses inquiétudes, on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure : il se tourmente, il s'agite, comme s'il pouvoit se dérober à la mort; et ses agitations ne sont qu'un regret de perdre la vie, et non pas une douleur de l'avoir mal passée. Il faut que le pécheur aveugle le soit jusqu'à la fin, et que sa mort ressemble à sa vie.

Enfin ses surprises ! Il voit alors que le monde l'a toujours trompé, qu'il l'a toujours mené d'illusion en illusion, et d'espérance en espérance; que les choses ne sont jamais arrivées comme il se les étoit promises, et qu'il a toujours été la dupe de ses propres erreurs. Il ne comprend pas que sa méprise ait pu être constante, qu'il ait pu s'obstiner, durant tant d'années, à se sacrifier, pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines promesses, et que toute sa vie n'ait été qu'une indifférence du monde pour lui, et une ivresse de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'est que la méprise n'a plus de ressource, c'est qu'on ne meurt qu'une fois, et qu'après avoir mal fourni sa carrière, on ne revient plus sur ses pas pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vous voulez que le pécheur prononce d'avance contre lui-même, afin que vous le jugiez par sa propre bouche.

Les surprises du pécheur mourant sont donc alors accablantes; mais les séparations qui se font dans ce dernier moment ne le sont pas moins pour lui. Plus il tenoit au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il souffre quand il faut s'en séparer; autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent :

autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ses biens qu'il avoit accumulés avec des soins si longs et si pénibles, par des voies peut-être si douteuses pour le salut; qu'il s'étoit obstiné de conserver, malgré les reproches de sa conscience; qu'il avoit refusés durement à la nécessité de ses frères. Ils lui échappent cependant; ce tas de boue fond à ses yeux : il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne, de l'orgueil de ses édifices, où il croyoit s'être bâti un asile contre la mort; du luxe et de la vanité de ses ameublements, dont il ne lui restera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau; de cet air d'opulence au milieu duquel il avoit toujours vécu. Tout s'enfuit, tout l'abandonne : il commence à se regarder comme étranger au milieu de ses palais, où il auroit dû toujours se regarder de même; comme un inconnu qui ne possède plus rien, comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ses yeux, et qu'on ne laisse jouir encore quelque temps de la vue de ses dépouilles que pour augmenter ses regrets et son supplice.

Séparation de ses charges, de ses honneurs, qu'il va laisser peut-être à un concurrent; où il étoit parvenu à travers tant de périls, de peines, de bassesses, et dont il avoit joui avec tant d'insolence. Il est déjà dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ses dignités, et ne conservant de tous ses titres que celui de pécheur, qu'il se donne en vain et trop tard. Hélas! il se conten-teroit en ce dernier moment de la plus vile des conditions; il accepteroit comme une grâce l'état le plus obscur et le plus rampant, si l'on vouloit prolonger ses jours; il envie

la destinée de ses esclaves qu'il laisse sur la terre : il marche à grands pas vers la mort, et il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de son corps, pour lequel il avoit toujours vécu, avec lequel il avoit contracté des liaisons si vives, si étroites, en favorisant toutes ses passions. Il sent que cette maison de boue s'écroule; il se sent mourir peu à peu à chacun de ses sens : il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint, par les douleurs cruelles que ses maux lui font sentir, par l'amour excessif qui l'y attache et qui devient plus vif à mesure qu'il est plus près de s'en séparer.

Séparation de ses proches, de ses amis, qu'il voit autour de son lit, et dont les pleurs et la tristesse achèvent de lui serrer le cœur, et de lui faire sentir plus cruellement la douleur de les perdre!

Séparation du monde, où il occupoit tant de places, où il s'étoit établi, agrandi, étendu, comme si ç'avoit dû être le lieu de sa demeure éternelle; du monde sans lequel il n'avoit jamais pu vivre, dont il avoit toujours été un des principaux acteurs; aux événements duquel il avoit eu tant de part, où il avoit paru avec tant d'agréments et tant de talents pour lui plaire. Son corps en va sortir, mais son cœur, mais toutes ses affections y demeurent encore; le monde meurt pour lui, mais lui-même, en mourant, ne meurt pas encore au monde.

Enfin, séparation de toutes les créatures. Tout est anéanti autour de lui; il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore, et il ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains : *Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis* (Ps. LXXV, 6).

C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est dans ce moment terrible que, le monde entier fondant, disparoissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seul ne passe et ne change point. Il se plaignoit autrefois, d'un ton d'ironie et d'impiété, qu'il étoit bien difficile de sentir quelque chose de vif pour Dieu qu'on ne voyoit point, et de ne pas aimer des créatures qu'on voyoit et qui occupoient tous nos sens. Ah! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul, l'invisible sera visible pour lui : ses sens déjà éteints se refuseront à toutes les choses sensibles; tout s'évanouira autour de lui, et Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avoient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout change pour cet infortuné, et ces changements font, avec ses surprises et ses séparations, la dernière amertume du spectacle de sa mort.

Changement dans son crédit et dans son autorité. Dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui; ses amis prétendus se retirent; ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs et d'autres maîtres; ses esclaves[1] mêmes sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne : à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne, tout se retire; il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs; c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déjà, chez qui

1. Expression oratoire pour *serviteurs*, qui étonne chez un prédicateur chrétien. Il a déjà dit dans la page précédente : « Il envie la destinée de ses *esclaves* qu'il laisse sur la terre. » Et ailleurs il dit encore : « Vos inférieurs, vos créatures, vos *esclaves*, se font de la ressemblance de vos mœurs une voie pour arriver à votre bienveillance. » *Sermon sur les vices et les vertus des grands*, 1re partie.)

tout se rend en foule, tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déjà dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, et fait des réflexions amères sur l'inconstance du monde et sur le peu de fond qu'il y a à faire sur les hommes : *Affligetur relictus in tabernaculo suo* (Job, xx, 26).

Changement dans l'estime publique dont il avoit été si flatté, si enivré. Hélas! le monde, qui l'avoit tant loué, l'a déjà oublié. Le changement que sa mort va faire sur la scène réveillera encore durant quelques jours les discours publics; mais, ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant et dans l'oubli; à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu; on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation et de sa mémoire. Il voit déjà cet oubli, qu'il n'a qu'à mourir, que le vide sera bientôt rempli, qu'il ne restera pas même de vestiges de lui dans le monde, et que les gens de bien tout seuls, qui l'avoient vu environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes : Où est-il maintenant? que sont devenus ces applaudissements que lui attiroit sa puissance? voilà à quoi conduit le monde, et ce qu'on gagne en le servant : *Et qui eum viderant, dicent : Ubi est?* (Job, xx, 7.)

Changement dans son corps. Cette chair qu'il avoit tant flattée, idolâtrée, cette vaine beauté qui lui avoit attiré tant de regards, et corrompu tant de cœurs, n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur dont on peut à peine soutenir la vue : ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déjà l'approche. Cette infortunée créature qui avoit allumé tant de passions injustes, hélas! ses amis, ses proches, ses esclaves mêmes la fuient, s'écartent, se retirent.

n'osent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienséance et de contrainte; elle-même ne se souffre plus qu'avec peine et ne se regarde qu'avec horreur. Moi qui attirois autrefois tous les regards! se dit-elle avec Job, mes esclaves que j'appelle refusent maintenant de m'approcher, et mon souffle même est devenu une infection, et un souffle de mort pour mes enfants et pour mes proches : *Servum meum vocavi, et non respondit... Halitum meum exhorruit uxor mea, et orabam filios uteri mei* (Job, xix, 16, 17).

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à se reposer quelque part, et ils ne retrouvent partout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant que le souvenir du passé et le spectacle du présent; il ne seroit pas si malheureux s'il pouvoit borner là toutes ses peines; c'est la pensée de l'avenir qui le jette dans un saisissement d'horreur et de désespoir : cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience! cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, et où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare! cet avenir, cet abîme immense où son esprit se perd et se confond, et où il va s'ensevelir incertain de sa destinée! cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre sa place avec les cendres et les cadavres de ses ancêtres! cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut soutenir le premier coup d'œil! cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paroître devant la colère de Dieu, et rendre compte d'une vie dont tous les moments presque ont été des crimes! Ah! tandis qu'il ne voyoit cet avenir terrible que de loin, il se faisoit une gloire affreuse de ne pas le craindre; il

demandoit sans cesse d'un ton de blasphème et de dérision : Qui en est revenu ? Il se moquoit des frayeurs vulgaires et se piquoit là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu, dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui et qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avoit paru si rassuré, ah ! il devient alors, ou foible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes, ou sombre, taciturne, agité, roulant au dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de ressource du côté de Dieu, de la foiblesse de ses lamentations et de ses larmes, que de ses fureurs et de son désespoir.

Oui, mes frères, cet infortuné qui s'étoit toujours endormi dans ses désordres, toujours flatté qu'il ne falloit qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles : il comprend à quel point il en est indigne ; en vain le ministre de l'Église tâche de rassurer ses frayeurs en lui ouvrant le sein de la clémence divine : ces promesses le touchent peu, parce qu'il sent bien que la charité de l'Église, qui ne désespère jamais du salut de ses enfants, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu ; en vain on lui promet le pardon de ses crimes : une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur qu'il n'y a point de salut pour l'impie, et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs plutôt qu'à la vérité ; en vain on l'exhorte de recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourants : il les regarde comme ces remèdes désespérés qu'on hasarde lorsqu'il n'y a plus d'espérance, et qu'on

donne plus pour la consolation des vivants que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ pour le soutenir dans cette dernière heure ; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée et détester le malheur de la sienne. On lui met dans la bouche les paroles des livres saints et les sentiments d'un roi pénitent ; et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines, et que des paroles qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres. On assemble autour de son lit ses amis et ses proches pour recueillir ses derniers soupirs ; et il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes. Le ministre de l'Église lui présente un Dieu mourant ; et cet objet si consolant et si capable d'exciter sa confiance lui reproche tout bas ses ingratitudes et l'abus perpétuel de ses grâces. Cependant la mort approche ; le prêtre tâche de soutenir, par les prières des mourants, ce reste de vie qui l'anime encore. *Partez, âme chrétienne*, lui dit-il : *Proficiscere, anima christiana*. Il ne lui dit pas : Prince, grand du monde, partez. Durant sa vie, les monuments publics pouvoient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres ; dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avoit reçu dans le baptême, le seul dont il ne faisoit aucun cas, et le seul qui lui doit demeurer éternellement. *Proficiscere, anima christiana* : PARTEZ, AME CHRÉTIENNE. Hélas ! elle avoit vécu comme si le corps eût été tout son être ; elle avoit même tâché de se persuader que son âme n'étoit rien, que l'homme n'étoit qu'un ouvrage de chair et de sang, et que tout mouroit avec nous : et on vient lui déclarer que c'est son corps qui n'étoit rien qu'un peu

de boue, qui va se dissoudre ; et que tout son être immortel, c'est cette âme, cette image de la Divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de la connoître, qui va se détacher de sa maison terrestre, et paroître devant le tribunal redoutable. *Partez, âme chrétienne :* vous aviez regardé la terre comme votre patrie, et ce n'étoit qu'un lieu de pèlerinage dont il faut partir : l'Église croyoit vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre ; hélas ! et elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre et effroyable, et le commencement de vos malheurs et de vos peines. *Partez donc, âme chrétienne :* PROFICISCERE, ANIMA CHRISTIANA ; âme marquée du sceau du salut, que vous avez effacé ; rachetée du sang de Jésus-Christ, que vous avez foulé aux pieds ; lavée par la grâce de la régénération, que vous avez mille fois souillée ; éclairée des lumières de la foi, que vous avez toujours rejetées ; comblée de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées : *Partez, âme chrétienne ;* allez porter devant Jésus-Christ ce titre auguste qui devroit être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes : *Proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent ; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent ; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent ; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures, qui lui échappent, ni au monde, qui s'évanouit, ni aux hommes, qui ne sauroient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre d'indulgence, il se

roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite, pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même ; il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme ; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées ; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment ; il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout ou l'âme qui sent l'approche de son juge ; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même ; tout son corps frémit, et, par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule au pied du tribunal redoutable.

SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna, et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

(LUC, XXI, 27.)

SIRE,

Tel doit être le dernier spectacle qui finira les révolutions éternelles que la figure de ce monde offre tous les jours à nos yeux, et qui, ou nous amusent par leur nouveauté, ou nous séduisent par leurs charmes. Tel sera l'avénement du Fils de l'homme le jour de sa révélation, l'accomplissement de son règne, l'entière rédemption de son corps mystique. Tel le jour de la manifestation des consciences, ce jour de calamité et de désespoir pour les uns, pour les autres, de paix, de consolation et d'allégresse; l'attente des justes, la terreur des méchants, le jour décisif de la destinée de tous les hommes.

C'est l'image toujours présente que les prédictions du Sauveur sur ce jour terrible en avoient laissée aux premiers fidèles, qui les rendoit patients dans les persécu-

tions, joyeux dans les souffrances, glorieux dans les opprobres. C'est elle qui depuis soutint la foi des martyrs, anima la constance des vierges, adoucit aux anachorètes les horreurs des déserts; c'est elle qui encore aujourd'hui peuple ces solitudes religieuses que la piété de nos pères éleva contre la contagion du siècle.

Vous-mêmes, mes frères, rappelant quelquefois l'appareil formidable de ce grand événement, n'avez pu[1] refuser à ce souvenir des sentiments de componction et de crainte. Mais ce n'ont été là que des frayeurs passagères; des idées plus douces et plus riantes les ont à l'instant effacées, et ont ramené votre premier calme. Hélas! dans les temps heureux de l'Église, c'eût été renoncer à la foi, de ne pas désirer le jour du Seigneur. Toute la consolation de ces premiers disciples de la foi étoit de l'attendre, et il falloit même que les apôtres modérassent là-dessus le saint empressement des fidèles; et aujourd'hui il faut que l'Église emploie toute la terreur de notre ministère pour en rappeler le souvenir aux chrétiens, et tout le fruit de nos discours se borne à le faire craindre.

Je ne me propose pas cependant de vous étaler ici toute l'histoire de ce terrible avénement. Je veux me renfermer dans une de ses circonstances, qui m'a toujours paru la plus propre à faire impression sur les cœurs : c'est la manifestation des consciences.

Or, voici tout mon dessein. Ici-bas le pécheur ne se connoît jamais tel qu'il est, et n'est connu des hommes qu'à demi : il vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement, aux autres, par ses dissimulations et par ses artifices. Dans ce grand jour il se connoîtra, et il sera

1. Il eût été plus correct de dire : *Vous n'avez pu.*

connu. Le pécheur montré à lui-même, le pécheur montré à toutes les créatures : voilà sur quoi j'ai résolu de faire quelques réflexions simples et édifiantes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

« Tout se réserve pour l'avenir, dit le Sage, et demeure ici-bas incertain, parce que tout arrive également au juste et à l'injuste, au bon et au méchant, au pur et à l'impur, à celui qui immole des victimes et à celui qui méprise les sacrifices. » (Eccle., ix, 2.) Quelle idée en effet, mes frères, aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'univers, si nous ne jugions de sa sagesse et de sa justice que par les diverses destinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes? Quoi! les biens et les maux seroient dispersés sur la terre, sans choix, sans égard, sans distinction? Le juste gémiroit presque toujours dans l'affliction et dans la misère, tandis que l'impie vivroit environné de gloire, de plaisir et d'abondance; et après des fortunes si différentes, et des mœurs si dissemblables, tous deux tomberoient également dans un oubli éternel; et le Dieu juste et vengeur qu'ils trouveroient au delà ne daigneroit pas peser leurs œuvres et discerner leurs mérites? Vous êtes juste, Seigneur, et vous rendrez à chacun selon ses œuvres.

Ce grand point de la foi chrétienne, si conforme même à l'équité naturelle, ici supposé, je dis que dans ce jour terrible où, à la face de l'univers, le pécheur paroîtra devant le tribunal redoutable, accompagné de ses œuvres, la manifestation des consciences sera le supplice le plus affreux de l'âme infidèle. Un examen rigoureux la mon-

trera d'abord à elle-même; et voici toutes les circonstances de cette formidable discussion.

Je ne m'arrête pas à vous faire observer tous les titres dont sera revêtu celui qui vous examinera, et qui annoncent toute la rigueur dont il doit user, en pesant dans sa balance vos œuvres et vos pensées. Ce sera un législateur sévère, jaloux de la sainteté de sa loi, et qui ne vous jugera que par elle : tous les adoucissements, toutes les vaines interprétations que l'usage ou une fausse science avoit inventées, s'évanouiront : l'éclat de la loi les dissipera, les ressources dont elles avoient flatté le pécheur tomberont; et le législateur irrité examinera presque plus rigoureusement les fausses interprétations qui en avoient altéré la pureté que les transgressions manifestes qui l'avoient violée. Ce sera un juge chargé des intérêts de la gloire de son Père contre le pécheur, établi pour juger entre Dieu et l'homme; et ce jour sera le jour de son zèle pour l'honneur de la Divinité, contre ceux qui ne lui auront pas rendu la gloire qui lui est due : un Sauveur qui vous montrera ses plaies pour vous reprocher votre ingratitude; tout ce qu'il a fait pour vous se tournera contre vous; son sang, le prix de votre salut, élèvera sa voix et demandera votre perte, et ses bienfaits méprisés seront comptés parmi vos plus grands crimes : le scrutateur des cœurs, aux yeux duquel les conseils les plus cachés et les plus secrètes pensées seront découvertes : enfin, un Dieu d'une majesté terrible, devant lequel les cieux se dissoudront, les éléments se confondront, toute la nature se bouleversera, et dont le pécheur tout seul sera obligé de soutenir l'examen et la terreur de sa présence.

Or, voici les circonstances de cet examen redoutable.

Premièrement, il sera le même à l'égard de tous les hommes : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes*, dit un autre évangéliste (Matth., xxv, 32). La différence des siècles, des âges, des pays, des conditions, de la naissance, du tempérament, n'y sera plus comptée pour rien ; et comme l'Évangile, sur lequel vous serez jugé, est la loi de tous les temps et de tous les états, et n'a que les mêmes règles à proposer au noble et au roturier, au prince et au sujet, aux grands et au peuple, au solitaire et à l'homme engagé dans le tumulte du monde, au fidèle qui vivoit dans la ferveur des premiers temps, et à celui qui a eu le malheur de vivre dans le relâchement des siècles, on n'usera d'aucune distinction dans la manière de procéder à l'examen des coupables. Vaines excuses sur le rang, sur la naissance, sur les périls de son état, sur les mœurs de son siècle, sur la foiblesse du tempérament, vous ne serez plus alors écoutées ! Et sur la chasteté, sur la modestie, sur l'ambition, sur le pardon des offenses, sur le renoncement à soi-même, sur la mortification des sens, le juste Juge demandera un compte aussi exact au Grec qu'au Barbare ; au pauvre, qu'au puissant ; à l'homme du monde, qu'à celui qui vit dans la retraite ; au prince, qu'au simple citoyen ; enfin, aux chrétiens de ces derniers temps, qu'aux premiers disciples de l'Évangile : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes.*

Vains jugements de la terre, que vous serez alors étrangement confondus ! Et que nous ferons peu de cas de la noblesse du sang, de la gloire des ancêtres, de l'éclat de la réputation, de la distinction des talents, et de tous ces titres pompeux dont les hommes tâchent ici-bas d'exhausser leur bassesse, et sur lesquels ils fondent tant de distinctions et de priviléges, lorsque nous verrons dans cette

foule de coupables le souverain confondu avec l'esclave, les grands avec le peuple ; les savants placés au hasard parmi les ignorants et les simples ; les dieux de la guerre, ces hommes invincibles et glorieux qui avoient rempli l'univers du bruit de leur nom, à côté du vigneron et du laboureur ; que vous avez seul,[1] ô mon Dieu, la gloire, la puissance, l'immortalité ; et que, tous les titres de la vanité étant détruits et anéantis avec le monde qui les avoit inventés, aucun ne paroîtra environné que de ses œuvres !

En second lieu, cet examen sera universel, c'est-à-dire qu'il rappellera les divers âges et toutes les circonstances de votre vie : les foiblesses de l'enfance, qui ont échappé à votre souvenir ; les emportements de la jeunesse, dont tous les moments ont presque été des crimes ; l'ambition et les soucis d'un âge plus mûr ; l'endurcissement et les chagrins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse. Quelle surprise, lorsqu'en repassant sur les divers rôles que vous avez remplis sur la terre, vous vous retrouverez partout profane, dissolu, voluptueux, sans vertu, sans pénitence, sans bonnes œuvres, n'ayant passé par différentes situations que pour amasser un trésor plus abondant de colère, et ayant vécu dans ces divers états comme si tout avoit dû mourir avec vous !

La variété des événements qui se succèdent ici-bas les uns aux autres, et qui partagent notre vie, ne fixent notre attention qu'au présent, et ne nous permettent[2] pas de la rappeler tout entière et de voir tout ce que nous

1. L'ordre de la phrase est brusquement interrompu, mais la rapidité y gagne.

2. *Fixent, permettent,* au lieu de *fixe, permette* que voudrait la rigueur de la grammaire. Mais, pour l'orateur, le sujet véritable est plutôt *événements* que *variété.*

sommes. Nous ne nous envisageons jamais que dans le point de vue que notre état présent nous offre; la dernière situation est toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes ; un sentiment de salut dont Dieu nous favorise quelquefois nous calme sur une insensibilité de plusieurs années ; un jour passé dans les exercices de la piété nous fait oublier une vie de crimes ; la déclaration de nos fautes au tribunal de la pénitence les efface de notre souvenir, et elles sont pour nous comme si elles n'avoient jamais été ; en un mot, nous ne voyons jamais de l'état de notre conscience que le présent. Mais devant le Juge terrible tout se présentera à la fois : l'histoire se dépliera[1] tout entière. Depuis le premier sentiment que forma votre cœur jusqu'à son dernier soupir, tout se rassemblera sous vos yeux ; toutes les iniquités dispersées dans les différents âges de votre vie seront ici réunies : pas une action, pas un désir, pas une pensée, pas une parole n'y sera omise ; car si nos cheveux sont comptés, jugez de nos œuvres ![2] Nous verrons revivre tout le cours de nos années, qui étoit comme anéanti pour nous, et qui vivoit pourtant aux yeux de Dieu ; et nous retrouverons là, non pas ces histoires

1. L'édition Didot, ici et un peu plus loin, met à tort *se déploiera*, qu'on dirait plutôt aujourd'hui. Les éditions Renouard et Gaume, plus exactes, donnent *se dépliera*, conformément à l'original. *Déplier* et *déployer* ne sont que deux prononciations différentes du même mot, et le choix entre les deux était libre au XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e]. Il nous suffira de produire ces deux exemples de l'emploi de *déplier* pour *déployer* :

C'est là véritablement qu'il s'est montré tout entier ; c'est là qu'il a *déplié* tous les trésors de son âme. (PATRU, *Éloge de M. de Pompone*.)

Comme il ne pouvoit *déplier* sa phalange, il fit plusieurs replis et plusieurs mouvemens pour tâcher de dérouter l'ennemi. (FOLARD, *Traité de la colonne*, c. 4.)

2. Ton énergique et simple qui semble appartenir à Bossuet plutôt qu'à Massillon.

périssables, où nos vaines actions devoient être transmises à la postérité; non pas ces récits flatteurs de nos exploits militaires, de ces événements brillants qui avoient rempli tant de volumes et épuisé tant de louanges; non pas ces mémoires publics où étoient marqués l'élévation de notre naissance, l'antiquité de notre origine, la gloire de nos ancêtres, les dignités qui les ont illustrés, l'éclat que nous avons ajouté à leur nom, et toute l'histoire, pour ainsi dire, des illusions et des erreurs humaines : cette immortalité tant vantée, qu'elle nous promettoit, sera ensevelie dans les ruines et les débris de l'univers ! mais nous y verrons l'histoire la plus affreuse et la plus exacte de notre cœur, de notre esprit, de notre imagination, c'est-à-dire cette partie intérieure et invisible de notre vie, aussi inconnue à nous-mêmes qu'au reste des hommes.

Oui, mes frères, outre l'histoire extérieure de nos mœurs, qui sera toute rappelée, ce qui nous surprendra le plus, ce sera l'histoire secrète de notre cœur, qui se dépliera alors tout entière à nos yeux : de ce cœur que nous n'avions jamais sondé, jamais connu; de ce cœur qui se déroboit sans cesse à nous-mêmes, et qui nous déguisoit la honte de ses passions sous des noms spécieux; de ce cœur dont nous avons tant vanté l'élévation, la droiture, la magnanimité, le désintéressement, la bonté; que l'erreur publique et l'adulation avoient regardé comme tel,[1] et qui nous avoit fait placer au-dessus des autres hommes. Tant de désirs honteux, et qui à peine étoient formés que nous tâchions de nous les cacher à nous-mêmes; tant de projets ridicules de fortune et d'élévation, douces erreurs où notre cœur séduit se livroit sans

1. Encore une petite négligence. L'exactitude grammaticale voudrait que ce *tel* se rapportât, non pas à des substantifs, mais à des adjectifs.

cesse ; tant de jalousies basses et secrètes que nous nous dissimulions par fierté, et qui cependant étoient le principe invisible de toute notre conduite ; tant de dispositions criminelles, qui nous avoient portés mille fois à souhaiter que les plaisirs des sens pussent être ou éternels ou impunis ; tant de haines et d'animosités, qui nous avoient corrompu le cœur à notre insu ; tant d'intentions souillées et vicieuses, sur lesquelles nous étions si habiles à nous flatter ; tant de projets de crimes auxquels l'occasion seule avoit manqué, et que nous n'avions comptés pour rien, parce qu'ils n'étoient pas sortis de notre cœur ; en un mot, cette vicissitude de passions qui s'étoient toujours succédé les unes aux autres au dedans de nous : voilà ce qu'on étalera à nos yeux. Nous verrons sortir, dit saint Bernard, comme d'une embuscade, des crimes sans nombre, dont nous ne nous serions jamais crus coupables : *Prodient ex improviso, et quasi ex insidiis.* On nous montrera nous-mêmes à nous-mêmes ; on nous fera rentrer dans notre cœur, où nous n'avions jamais habité : une lumière soudaine éclairera cet abîme ; ce mystère d'iniquité sera révélé, et nous verrons que ce que nous connoissions le moins de nous, c'étoit nous-mêmes.

A l'examen des maux que nous avons faits succédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine, et sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords ; tant de circonstances où notre caractère nous engageoit de rendre gloire à la vérité, et où nous l'avons trahie par de vils intérêts ou par de basses complaisances ; tant d'occasions de faire le bien que la bonté de Dieu nous avoit ménagées, et que nous avons presque toujours négligées ; tant d'ignorances coupables et volon-

taires, pour avoir toujours craint la lumière, et fui ceux qui pouvoient nous instruire; tant d'événements si capables de nous ouvrir les yeux, et qui n'ont servi qu'à augmenter notre aveuglement; tant de bien que nous aurions pu faire par nos talents et par nos exemples, et que nous avons empêché par nos vices : tant d'âmes dont nous aurions pu préserver l'innocence par nos largesses, et que nous avons laissées périr pour n'avoir rien voulu rabattre de nos profusions ; tant de crimes que nous aurions pu épargner à nos inférieurs ou à nos égaux par de sages remontrances et des conseils utiles, que l'indolence, la lâcheté, et peut-être des vues plus coupables nous ont fait supprimer ; tant de jours et de moments que nous aurions pu mettre à profit pour le ciel, et que nous avons passés dans l'inutilité et dans une indigne mollesse. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, c'est que c'étoit là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux, et qui n'offroit tout au plus à notre souvenir qu'un grand vide.

Quel regret alors pour l'âme infidèle, de voir une si longue suite de jours perdus, sacrifiés à l'inutilité, au monde qui n'est plus, tandis qu'un seul moment consacré à un Dieu fidèle dans ses promesses eût pu lui mériter la félicité des saints ! de voir tant de bassesses, tant d'assujettissements pour des biens et une fortune misérable qui ne devoient durer qu'un instant, tandis qu'une seule violence soufferte pour Jésus-Christ eût pu lui assurer un royaume immortel ! Quel regret de voir qu'il n'eût pas fallu tant de soins et de peines pour se sauver qu'elle en a souffert pour se perdre, et qu'un seul jour de cette longue vie tout employée pour le monde eût suffi pour l'éternité !

A cet examen succédera, en quatrième lieu, celui des

grâces dont vous avez abusé : tant d'inspirations saintes ou rejetées ou suivies à demi ; tant de soins et de ménagements de la Providence sur votre âme rendus inutiles ; tant de vérités entendues par notre ministère, qui ont opéré en plusieurs fidèles la pénitence et le salut, et qui sont toujours tombées en vain dans votre cœur ; tant d'afflictions et de contre-temps que le Seigneur vous avoit ménagés pour vous rappeler à lui, et dont vous avez toujours fait un si indigne usage : tant de dons, même naturels, qui étoient en vous comme des espérances de vertu, et dont vous avez fait des ressources de vice. Ah ! si le serviteur inutile est jeté dans les ténèbres extérieures pour avoir seulement caché son talent, de quelle indulgence pourrez-vous vous flatter, vous qui en avez tant reçu, et qui les avez tous employés contre la gloire du maître qui vous les avoit confiés ?

C'est ici où [1] le compte sera terrible. Jésus-Christ vous

1. *Où*, faisant pléonasme pour *que*.

Cet emploi, aujourd'hui rigoureusement proscrit par la grammaire, disons-nous dans notre *Lexique comparé de la langue de Corneille*, était au XVI[e] et au XVII[e] siècle regardé comme très-correct, et se rencontre encore assez fréquemment chez les meilleurs écrivains du commencement du XVIII[e] siècle et même chez plusieurs du XIX[e] :

> Ce n'est pas là, madame, *où* je prends intérêt.
> (P. CORN., *Sophon.*, v. 1.)
>
> Aussi ce n'est qu'en eux *où* mon espoir se fonde.
> (RACAN, *Les Berg.*, v. 2.)

C'est à Tauris *où* se fait la plus grande partie des peaux de chagrin qui se consomment en Perse (TAVERN., *Voyage de Perse*, I, 4). — C'est dans cette province de Kerman *où* presque tous les Gautes se sont retirez (Id., *ibid.*, I, 8). — Apprenons à ne perdre jamais l'espérance, dans quelque abîme de maux *où* nous soyons plongés (BOSS., *Méditations sur l'Évang.*, Dernière semaine du Seigneur, CX). — C'est en ces occasions *où* l'on devroit bien sentir (M[me] DE SÉVIGNÉ, *Lettre à M[me] de Grignan*, 13 mars 1686).

Voir dans le *Lexique* de M. Génin les exemples de Molière.

Au dix-huitième siècle on trouve, entre autres emplois :

C'est là *où* j'ai connu Antoine (J.-J. ROUSSEAU, *Émile*, V). — C'est en

redemandera le prix de son sang. Vous vous plaignez quelquefois que Dieu ne fait pas assez pour vous; qu'il vous a fait naître foible et d'un tempérament dont vous n'êtes pas le maître, et qu'il ne vous donne pas les grâces dont vous auriez besoin pour résister aux occasions qui vous entraînent : ah! vous verrez alors que toute votre vie a été un abus continuel de ses grâces; vous verrez que parmi tant de nations infidèles qui ne le connoissoient pas, vous avez été privilégié, éclairé, appelé à la foi, nourri de la doctrine de la vérité et de la vertu des sacrements, soutenu sans cesse de ses inspirations et de ses grâces; vous serez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, et le peu que vous avez fait pour lui; et vos plaintes se changeront en une confusion profonde qui ne trouvera plus de ressource que dans votre désespoir.

Jusqu'ici le juste Juge ne vous a examiné que sur les crimes qui vous sont propres; mais que sera-ce lorsqu'il entrera en compte avec vous sur les péchés étrangers

Amérique *où* nous trouverons un très-grand nombre de mines d'argent, plus étendues, plus abondantes, et travaillées plus en grand qu'en aucune autre partie du monde (Buffon, *Hist. nat. des minér.*). — Ce n'est que de nos jours qu'on s'est élevé à la théorie de sa forme intérieure (de la terre), et qu'on a démontré l'ordre et la disposition des matières dont elle est composée; ce n'est donc que de cet instant *où* l'on peut commencer à comparer la nature avec elle-même, et remonter de son état actuel et connu à quelques époques d'un état plus ancien (Id., *Époq. de la nat.*). — C'est dans ces terres de la zone torride *où* se sont faits les plus grands bouleversements (Id., *ibid.*, 3e époq.). — Ce n'est guère qu'en France *où* de pareilles questions peuvent être agitées (Necker, *De l'adm. des finances*, xiii). Ce fut donc dans ces plaines *où* je conduisois Paul (Bern. de St.-Pierre, *Paul et Virg.*). — Cette conquête est une grande époque; c'est là *où* commence véritablement l'empire turc au milieu des chrétiens d'Europe (Volt., *Ess. sur les mœurs*, c. 91).

Et, au dix-neuvième :

C'est encore ici *où* nous pouvons admirer l'ordre dans le désordre (J. de Maistre, *Consid. sur la France*, ii). — Ce n'est pas là *où* je pouvais travailler (Mme Cottin, *Claire d'Albe*, préf.).

dont vous avez été ou l'occasion ou la cause dans les autres, et qui par conséquent vous seront imputés ? Quel nouvel abîme ! On vous présentera toutes les âmes à qui vous avez été un sujet de chute et de scandale ; toutes les âmes que vos discours, vos conseils, vos exemples, vos sollicitations, vos immodesties, ont précipitées avec vous dans une perte éternelle ; toutes les âmes dont vous avez ou séduit la foiblesse, ou corrompu l'innocence, ou perverti la foi, ou ébranlé la vertu, ou autorisé le libertinage, ou affermi l'impiété par vos persuasions ou par l'exemple de votre vie. Jésus-Christ, à qui elles appartenoient, et qui les avoit acquises par son sang, vous les redemandera comme un héritage chéri, comme une conquête précieuse que vous lui avez injustement ravie ; et si le Seigneur marqua Caïn d'un signe de réprobation en lui demandant compte du sang de son frère, jugez de quel signe vous serez marqué quand on vous demandera compte de son âme !

Mais ce n'est pas tout. Si vous étiez homme public et élevé en autorité, que d'abus autorisés ! [1] que d'injustices dissimulées ! que de devoirs sacrifiés ou à vos intérêts ou aux passions et aux intérêts d'autrui ! que d'acceptions de personnes contre l'équité et la conscience ! que d'entreprises injustes conseillées ! que de guerres peut-être, que de désordres, que de maux publics dont vous avez été ou l'auteur ou l'indigne ministre ! Vous verrez que votre ambition ou vos conseils ont été comme la source fatale d'une infinité de malheurs, des calamités de votre siècle, de ces maux qui se perpétuent et qui passent des pères aux enfants ; et vous serez surpris de voir que vos

1. *En autorité, autorisés,* négligence.

iniquités vous ont survécu, et que longtemps même après votre mort vous étiez encore coupable devant Dieu d'une infinité de crimes et de désordres qui se passoient sur la terre ! Et c'est ici, mes frères, où l'on connoîtra le danger des charges publiques, les précipices qui environnent le trône même, les écueils de l'autorité ; et combien l'Évangile avoit raison d'appeler heureux ceux qui vivent dans l'obscurité d'une condition privée ; combien la religion étoit sage de nous inspirer tant d'horreur de l'ambition, tant d'indifférence pour les grandeurs de la terre, tant de mépris pour tout ce qui n'est élevé qu'aux yeux des hommes, et de nous recommander si souvent de n'aimer que ce qu'on doit aimer toujours.

Mais peut-être, exempt de tous ces vices que nous venons de parcourir, et attaché depuis longtemps aux devoirs de la vie chrétienne, vous présumez que cet examen terrible ne vous regardera pas, ou que du moins vous y paroîtrez avec plus de confiance que l'âme criminelle. Sans doute, mon cher auditeur, ce sera là le jour du triomphe et de la gloire des justes ; le jour qui justifiera ces prétendus excès de retraite, de mortification, de modestie, de délicatesse de conscience, qui avoient fourni au monde tant de censures et de dérisions profanes ; sans doute le juste paroîtra devant ce tribunal redoutable avec plus de confiance que le pécheur, mais il y paroîtra, et ses justices mêmes seront jugées ; vos vertus, vos œuvres saintes seront exposées à cette discussion rigoureuse. Le monde, qui refuse souvent les éloges dus à la vertu la plus réelle, les accorde aussi quelquefois légèrement aux seules apparences de la vertu. Il est tant de justes qui s'abusent eux-mêmes et qui ne doivent ce nom et cette réputation qu'à l'erreur publique ! Ainsi ce n'est pas seu-

lement Tyr et Sidon que je visiterai dans le jour de ma colère, dit le Seigneur, c'est-à-dire ces pécheurs dont les crimes sembloient les confondre avec les infidèles et les habitants de Tyr et de Sidon ; je porterai la lumière de mes jugements jusque dans Jérusalem ; c'est-à-dire, j'examinerai, je rechercherai, je sonderai les motifs de ces œuvres saintes, qui sembloient vous égaler aux âmes les plus fidèles de la sainte Jérusalem : *Scrutabor Jerusalem in lucernis* (Sophon., i, 12).

Je remonterai jusqu'au premier motif de cette conversion qui fit tant de bruit dans le monde ; et l'on verra si je n'en trouverai pas la source dans quelque dépit secret, dans la décadence de l'âge ou de la fortune, dans des vues secrètes de faveur et d'élévation, plutôt que dans la haine du péché et dans l'amour de la justice : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'opposerai ces libéralités répandues dans le sein des pauvres, ces visites de miséricorde, ce zèle pour les entreprises de piété, cette protection accordée à mes serviteurs, avec les complaisances, les désirs d'estime, l'ostentation, les vues humaines qui les ont infectées ; et peut-être qu'à mes yeux elles paroîtront plutôt les fruits de l'orgueil que les suites de la grâce et l'ouvrage de mon Esprit : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je rappellerai cette suite de sacrements, de prières, de pratiques saintes dont vous aviez fait une sorte d'habitude qui ne réveilloit plus en vous aucun sentiment de foi et de componction ; et vous saurez si la tiédeur, la négligence, le peu de fruit qui les accompagnoit, le peu de disposition qui les précédoit, n'en ont pas fait devant moi autant d'infidélités pour lesquelles vous serez jugé sans miséricorde : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'examinerai cet éloignement du monde et des plaisirs, cette singularité de conduite, cette affectation de modestie et de régularité, et peut-être j'y trouverai plus d'humeur, de tempérament et de paresse, que de foi ; et que dans une vie plus régulière et plus retirée aux yeux des hommes, vous aurez encore conservé tout l'amour de vous-même, tout l'attachement à votre corps, toutes les délicatesses de sensualité, et, en un mot, tous les penchants des âmes les plus mondaines : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'approfondirai ce zèle prétendu de ma gloire, qui vous faisoit si fort gémir sur les scandales dont vous étiez témoin, qui vous portoit à les condamner avec tant de hauteur et de confiance, et à éclater si vivement contre les déréglements et les foiblesses de vos frères ; et peut-être ce zèle ne sera plus devant moi qu'une dureté de tempérament, une malignité de naturel, un penchant de censurer et de médire, une ardeur indiscrète, un zèle d'ostentation et de vanité, et, loin de vous trouver zélé pour ma gloire et pour le salut de vos frères, vous ne serez devant moi qu'injuste, dur, malin et téméraire : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je vous demanderai compte de ces talents éclatants que vous n'employiez, ce semble, que pour ma gloire, pour l'instruction des fidèles, et qui vous avoient attiré les bénédictions des justes et les acclamations même des mondains ; et peut-être que la complaisance, la recherche éternelle de vous-même, le désir de l'emporter sur les autres, la sensibilité aux applaudissements humains, ne laisseront plus voir dans vos œuvres que les œuvres de l'homme et les fruits de l'orgueil ; et je maudirai ces travaux dont la source avoit toujours été souillée : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Grand Dieu ! et alors que d'œuvres sur lesquelles j'avois compté se trouveront mortes à vos yeux ! que ce discernement sera terrible ! et de tout ce que nous avons fait même pour le ciel, qu'il se trouvera peu d'actions que vous vouliez avouer pour vôtres, et qui soient jugées dignes de récompense !

Et ne concluez pas de là, mes frères, qu'il est donc inutile de travailler au salut, puisque le juste Juge ne cherchera qu'à perdre les hommes. Qu'à les perdre, mes frères ! il n'est venu que pour les sauver, et ses miséricordes surpasseront encore ses justices. Mais voici plutôt la conclusion que vous devez tirer. Ces âmes justes que vous accusez si souvent d'excès, de scrupule dans la pratique des devoirs de la vie chrétienne, comme si elles poussoient les choses trop loin, ces âmes, exposées à la lumière de Dieu, paroîtront tièdes, sensuelles, imparfaites, et peut-être criminelles : et vous qui vivez dans les périls et les plaisirs du monde; vous qui ne donnez à la religion et au salut que les moments les plus inutiles de votre vie ; vous qui à peine mêlez une œuvre de piété à une année entière de dissipation et d'inutilités, où en serez-vous alors, mon cher auditeur ? Si ceux qui n'auront que des œuvres louables à présenter seront en danger d'être rejetés, vous qui n'aurez qu'une vie toute mondaine à offrir, quelle pourra être votre destinée ? Si le bois vert est traité avec tant de rigueur, comment en usera-t-on avec le sec? et si le juste est à peine sauvé, je ne dis pas le pécheur, car il est déjà jugé, mais l'âme mondaine qui vit sans vice ni vertu, comment osera-t-elle paroître ?

Vous nous dites si souvent, mon cher auditeur, que votre conscience ne vous reproche pas de grands crimes, que vous n'êtes ni bon ni mauvais, et que votre seul péché,

c'est l'indolence et la paresse. Ah ! vous vous connoîtrez alors devant le tribunal de Jésus-Christ. Vous verrez si le témoignage de votre conscience, qui ne vous reprochoit point de crimes, qui ne vous offroit presque rien à dire aux pieds d'un confesseur, n'étoit pas un aveuglement terrible, auquel la justice de Dieu vous avoit toujours livré. Vous verrez, par la frayeur où sont les justes, ce que vous devez craindre pour vous-même, et si la confiance où vous avez toujours vécu étoit la paix de la bonne conscience, ou la fausse sécurité de la mondaine.

O mon Dieu ! s'écrie saint Augustin, si je pouvois voir maintenant l'état de mon âme, comme vous me le découvrirez alors ! *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri !* Si je pouvois me dépouiller de ces préjugés qui m'aveuglent, me défier de ces exemples qui me rassurent, de ces usages qui me calment, de ces louanges qui me séduisent, de cette élévation et de ces titres qui m'abusent, de ces talents qui m'éblouissent, de ces complaisances d'un guide sacré qui font toute ma sûreté, de cet amour de moi-même qui est la source de toutes mes erreurs ; et que je pusse m'envisager tout seul à vos pieds dans votre lumière, ô mon Dieu ! quelle horreur n'aurois-je pas de moi-même ! *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri !* et quelles mesures ne prendrois-je pas en me confondant en votre présence, pour prévenir la confusion publique de ce jour redoutable, où les conseils des cœurs et les secrets des pensées seront manifestés ? Car, mes frères, non-seulement le pécheur sera montré à lui-même, il sera encore montré à toutes les créatures.

DEUXIÈME PARTIE.

Deux désordres naissent dans le monde du mélange des bons et des méchants inévitable sur la terre. Premièrement, à la faveur de ce mélange, le vice caché se dérobe à la honte publique qui lui est due ; la vertu inconnue ne reçoit pas les éloges qu'elle mérite. Secondement, le pécheur est souvent élevé en honneur, et occupe les premières places, tandis que l'homme de bien vit dans l'abaissement, et rampe à ses pieds comme un esclave. Or, on va faire en ce jour terrible une double manifestation, qui réparera ce double désordre. En premier lieu, les pécheurs seront discernés des justes, par l'exposition publique de leur conscience. En second lieu, ils seront discernés par leur séparation d'avec eux, et par la différence des rangs et des places qui leur seront assignés dans les airs : *Et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hædis* (Matth., xxv, 32). Honorez-moi, s'il vous plaît, de votre attention.

Pour bien comprendre toute la confusion dont sera couverte l'âme criminelle, lorsqu'elle sera montrée à toutes les créatures, et que tous ses vices les plus secrets seront exposés au grand jour, il n'y a qu'à faire attention, premièrement, au nombre et au caractère des spectateurs qui seront témoins de sa honte ; secondement, aux soins qu'elle avoit pris de cacher ses foiblesses et ses dissolutions aux yeux des hommes, lorsqu'elle étoit sur la terre ; troisièmement enfin, à ses qualités personnelles, qui rendront encore sa confusion plus profonde et plus accablante.

Représentez-vous donc ici, mes frères, l'âme crimi-

nelle devant le tribunal de Jésus-Christ, environné des anges et des hommes : les justes, les pécheurs, ses proches, ses sujets, ses maîtres, ses amis, ses ennemis, tous, les yeux attachés sur elle, présents à la discussion terrible que le juste Juge fera de ses actions, de ses désirs, de ses pensées, forcés malgré eux d'assister à son jugement, et d'être témoins de la justice de la sentence que le Fils de l'homme prononcera contre elle. Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion manqueront en ce jour à l'âme infidèle.

Première ressource. Sur la terre, lorsqu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris, tout a roulé sur un certain nombre de témoins renfermés ou dans notre nation ou dans les lieux de notre naissance; on a pu même s'éloigner d'eux dans la suite des temps, pour ne pas retrouver sans cesse dans leurs yeux le souvenir et le reproche de notre honte passée; on a pu changer de demeure, et aller recouvrer ailleurs, avec des hommes inconnus, une réputation qu'on avoit déjà perdue. Mais dans ce grand jour tous les hommes assemblés entendront l'histoire secrète de vos mœurs et de votre conscience; vous ne pourrez plus aller vous cacher loin des regards des spectateurs, chercher de nouvelles contrées, et fuir comme Caïn dans le désert. Chacun sera fixe, immobile à la place qu'on lui aura marquée, portant sur son front l'écrit de sa condamnation et l'histoire de toute sa vie, obligé de soutenir les yeux de l'univers et toute la honte de ses foiblesses. Il n'y aura plus alors de lieu écarté où l'on puisse aller se cacher aux regards publics; la lumière de Dieu, la gloire seule du Fils de l'homme remplira le ciel et la terre; et dans ces vastes espaces qui seront autour de vous, vous ne découvrirez

au loin, de toutes parts, que des yeux attentifs à vous regarder.

Seconde ressource. Sur la terre, lors même que notre honte est publique, et qu'une faute d'éclat nous a dégradés dans l'esprit des hommes, il se trouve toujours du moins un petit nombre d'amis prévenus en notre faveur, dont l'estime et le commerce nous dédommagent en quelque sorte du mépris public, dont l'indulgence nous aide à soutenir le déchaînement de la censure publique. Mais aujourd'hui la présence de nos amis sera l'objet le plus insupportable à notre honte. S'ils sont pécheurs comme nous, ils nous reprocheront nos plaisirs communs et nos exemples, où peut-être ils ont trouvé le premier écueil de leur innocence. S'ils sont justes, comme les saints ont l'œil simple, et qu'ils nous avoient crus des enfants de lumière, ah ! ils nous reprocheront leur bonne foi abusée, leur amitié séduite. Vous aimiez le juste, nous diront-ils, et vous haïssiez la justice ; vous protégiez la vertu, et dans votre cœur vous mettiez le vice sur le trône ; vous cherchiez en nous la droiture, la fidélité, la sûreté que vous ne trouviez pas dans vos amis mondains, et vous ne cherchiez pas le Seigneur qui formoit toutes ces vertus dans notre cœur : ah ! l'auteur de tous nos dons ne méritoit-il pas d'être plus aimé et plus recherché que nous-mêmes ?

Et voilà la troisième ressource qui manquera à la confusion de l'âme criminelle. Car, s'il ne se trouve point ici-bas d'amis que nos malheurs intéressent, du moins il est des personnes indifférentes que nos fautes ne blessent pas et ne révoltent pas contre nous. Mais dans ce jour terrible nous n'aurons point de spectateurs indifférents. Les justes, si sensibles ici-bas aux calamités de leurs frères, si ingénieux à excuser leurs fautes, à les couvrir du moins

du voile de la charité, et à les adoucir aux yeux des hommes lorsqu'ils ne peuvent y trouver d'excuse apparente ; les justes, dépouillés alors, à l'exemple du Fils de l'homme, de cette indulgence et de cette miséricorde qu'ils avoient exercée envers leurs frères sur la terre, siffleront sur le pécheur, dit le Prophète, l'insulteront, demanderont au Seigneur qu'il venge sa gloire en le punissant ; entreront dans le zèle et dans les intérêts de sa justice ; et, devenant eux-mêmes ses juges, ils diront en se moquant, dit le Prophète : Voilà donc cet homme qui n'avoit pas voulu mettre son secours et sa confiance dans le Seigneur, et qui avoit mieux aimé se confier dans la vanité et dans le mensonge : *Ecce homo, qui non posuit Deum adjutorem suum* (Ps. LI, 9) ; voilà cet insensé qui se croyoit seul sage sur la terre, qui regardoit la vie des justes comme une folie, et qui se faisoit, dans la faveur des grands, dans la vanité des titres et des dignités, dans l'étendue des terres et des possessions, dans l'estime et les louanges des hommes, des appuis de boue qui devoient périr avec lui. Où sont maintenant ces maîtres, ces dieux de chair et de sang, auxquels il avoit sacrifié sa vie, ses soins et ses peines ? qu'ils paroissent ici pour le soutenir et pour le défendre, qu'ils viennent le mettre à couvert des maux qui vont fondre sur lui, ou plutôt se garantir eux-mêmes de la condamnation qui les menace : *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam ?... Surgant, et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant* (Deut., XXXII, 37, 38). Les pécheurs ne seront pas plus indulgents à son infortune. Ils auront pour lui toute l'horreur qu'ils seront forcés d'avoir pour eux-mêmes : la société des malheurs qui devoit les unir ne sera qu'une haine éternelle qui les divisera, qu'une dureté barbare qui ne

mettra dans leur cœur que des sentiments de cruauté et de fureur pour leurs frères ; et ils haïront dans les autres les mêmes crimes qui font tous leurs malheurs. Enfin, les hommes les plus éloignés de nous, les peuples les plus sauvages auxquels le nom de Jésus-Christ n'a pas été annoncé, arrivés alors, mais trop tard, à la connoissance de la vérité, s'élèveront contre vous, et vous reprocheront que, si les prodiges que Dieu a opérés en vain au milieu de nous, il les avoit opérés à leurs yeux ; que s'ils avoient été éclairés comme vous des lumières de l'Évangile et soutenus des secours de la foi et des sacrements, ils auroient fait pénitence dans la cendre et dans le cilice, et mis à profit, pour leur salut, des grâces dont vous avez abusé pour votre perte.

Telle sera la confusion de l'âme réprouvée. Maudite de Dieu, elle se verra en même temps le rebut du ciel et de la terre, l'opprobre et l'anathème de toutes les créatures ; celles mêmes qui sont inanimées, qu'elle avoit forcées de servir à ses passions et qui gémissoient, dit saint Paul, dans l'attente d'être délivrées de cette honteuse servitude, s'élèveront contre elle à leur manière. Le soleil, de la lumière duquel elle avoit abusé, s'obscurcira, comme pour ne plus luire à ses crimes ; les astres disparoîtront, comme pour lui dire qu'ils ont été assez longtemps témoins de ses passions injustes ; la terre s'écroulera sous ses pieds, comme pour jeter hors de son sein un monstre qu'elle ne pouvoit plus porter ; et l'univers entier, dit le Sage, s'armera contre elle pour venger la gloire du Seigneur qu'elle a outragé : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos* (Sap., v, 21). Hélas ! nous aimons tant à être plaints dans nos malheurs ! la seule indifférence nous aigrit et nous blesse : ici, non-seule-

ment tous les cœurs seront fermés à nos maux, mais tous les spectateurs insulteront à notre honte, et le pécheur n'aura plus pour lui que sa confusion, son désespoir et ses crimes. Première circonstance de la confusion de l'âme criminelle : la multitude des témoins.

Je prends la seconde dans les soins qu'on avoit pris[1] de se déguiser aux yeux des hommes, tandis qu'on vivoit sur la terre. Car, mes frères, le monde est un grand théâtre, où chacun presque joue un personnage emprunté : comme nous sommes pleins de passions, et que toutes les passions ont toujours quelque chose de bas et de méprisable, toute notre attention est d'en cacher la bassesse et de nous donner pour ce que nous ne sommes pas ; l'iniquité est toujours trompeuse et dissimulée. Ainsi toute votre vie, vous surtout qui m'écoutez, et qui regardez la duplicité de votre caractère comme la science du monde et de la cour, toute votre vie n'avoit été qu'une suite de déguisements et d'artifices ; vos amis, même les plus sincères et les plus familiers, ne vous connoissoient qu'à demi ; vous échappiez à tout le monde, vous changiez de caractère, de sentiment, d'inclination selon les conjonctures et le caractère de ceux à qui vous vouliez plaire : par là vous vous étiez fait une réputation d'habileté et de sagesse ; et on n'y[2] verra qu'une âme vile, sans droiture, sans vérité, et dont la plus grande vertu avoit été de cacher son indignité et sa bassesse.

Vous encore, âme infidèle, qu'un sexe plus jaloux de l'honneur avoit rendue encore plus attentive à dérober vos foiblesses à la connoissance des hommes, vous étiez si habile pour vous épargner la honte d'une surprise, vous

1. *Prends, pris,* négligence.
2. Cet *y* n'a pas un rapport bien déterminé.

preniez de si loin et si sûrement vos mesures pour tromper les yeux d'un époux, la vigilance d'une mère, la bonne foi peut-être d'un confesseur ; vous n'auriez pas survécu à un accident qui eût trahi là-dessus vos précautions et vos artifices. Soins inutiles! vous ne couvriez, dit le Prophète, vos débordements que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'homme dissipera en ce grand jour du seul souffle de sa bouche. J'assemblerai, dit le Seigneur, autour de vous, devant les nations assemblées, tous vos amants profanes : *Congregabo super te omnes amatores tuos* (Ezech., xvi, 37). Ils verront cette suite éternelle de feintes, d'artifices, de bassesses, ce trafic honteux de protestations et de serments, dont vous vous serviez pour fournir en même temps à des passions différentes et pour endormir leur crédulité ; ils les verront, et, remontant jusqu'à la source des complaisances criminelles que vous aviez pour eux, ils les trouveront, non pas dans leur prétendu mérite, comme vous aviez voulu le leur persuader, mais dans votre mauvais caractère, dans un cœur naturellement emporté, vous qui vous piquiez de l'avoir si noble, si sincère, et incapable d'être touché que du seul mérite : *Congregabo super te omnes amatores tuos... et videbunt omnem turpitudinem tuam* (Ezech., xvi, 37). Et tout cela se passera aux yeux de l'univers, de vos amis, qu'une apparence de régularité vous avoit conservés; de vos proches, qui ne connoissoient pas le déshonneur dont vous les couvriez; de ce confesseur, que vous aviez toujours trompé ; de cet époux, qui avoit si fort compté sur votre fidélité : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

O mon Dieu! la terre aura-t-elle d'abîmes assez profonds où ne voulût alors se cacher l'âme infidèle? Car dans le monde les hommes ne voient jamais de nos vices que

les dehors et les scandales, et cette confusion nous est commune avec ceux qui se trouvent tous les jours coupables des mêmes fautes; mais devant le tribunal de Jésus-Christ on verra vos foiblesses dans votre cœur même, c'est-à-dire leur naissance, leurs progrès, leurs motifs les plus secrets, et mille circonstances honteuses et personnelles, dont vous rougirez plus que des crimes mêmes : ce sera là une confusion qui vous sera propre et que vous ne partagerez avec personne : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Enfin, la dernière circonstance qui rendra la honte du pécheur accablante, seront ses qualités personnelles.

Vous passiez pour un ami fidèle, sincère, généreux; on verra que vous étiez lâche, perfide, intéressé, sans foi, sans honneur, sans probité, sans conscience, sans caractère. Vous vous étiez donné pour une âme forte et au-dessus des foiblesses vulgaires; et vous allez exposer les bassesses les plus humiliantes, et des endroits dont l'âme la plus vile mourroit de honte. On vous regardoit dans le monde comme un homme intègre et d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge; cette réputation vous avoit peut-être attiré de nouveaux honneurs et la confiance publique : vous abusiez cependant de la crédulité des hommes; ces dehors pompeux d'équité cachoient une âme inique et rampante, et des vues de fortune et d'intérêt avoient mille fois trahi en secret votre fidélité et corrompu votre innocence. Vous paroissiez orné de sainteté et de justice; vous étiez toujours revêtu de la ressemblance des justes; on vous croyoit l'ami de Dieu et l'observateur fidèle de sa loi; et cependant votre cœur n'étoit pas droit devant le Seigneur : vous couvriez sous le voile de la religion une conscience souillée et des mys-

tères d'ignominie; vous marchiez sur les choses saintes pour arriver plus sûrement à vos fins. Ah! vous allez donc en ce jour de révélation détromper tout l'univers; ceux qui vous avoient vu sur la terre, surpris de votre nouvelle destinée, chercheront l'homme de bien dans le réprouvé : l'espérance de l'hypocrite sera alors confondue. Vous aviez joui injustement de l'estime des hommes : vous serez connu, et Dieu sera vengé. Enfin, mais oserai-je le dire ici, et révéler la honte de mes frères? vous étiez peut-être dispensateur des choses saintes, élevé en honneur dans le temple de Dieu; le dépôt de la foi, de la doctrine, de la piété, vous étoit confié; vous paroissiez tous les jours dans le sanctuaire revêtu des marques redoutables de votre dignité, offrant des dons purs et des sacrifices sans tache; on vous confioit le secret des consciences, vous souteniez le foible dans la foi, vous parliez de la sagesse parmi les parfaits; et sous ce que la religion a de plus auguste et de plus saint, vous cachiez peut-être ce que la terre a de plus exécrable: vous étiez un imposteur, un homme de péché assis dans le temple de Dieu; vous enseigniez les autres, et vous ne vous enseigniez pas vous-même; vous inspiriez de l'horreur pour les idoles, et vous ne comptiez vos jours que par vos sacriléges. Ah! le mystère d'iniquité sera donc révélé, et l'on vous connoîtra enfin pour ce que vous aviez toujours été, l'anathème du ciel, et la honte de la terre : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Voilà, mes frères, toute la confusion dont sera accablée l'âme criminelle. Et ce ne sera pas ici une confusion passagère. Dans le monde, il n'y a de pénible à essuyer que la première honte d'une faute; les bruits tombent peu à peu; de nouvelles aventures prennent enfin la place des

nôtres, et le souvenir de nos chutes s'éteint et s'évanouit avec l'éclat qui les avoit publiées. Mais au grand jour la honte demeurera éternellement sur l'âme criminelle ; il n'y aura plus de nouveaux événements qui fassent perdre de vue ses crimes et son opprobre; rien ne changera plus, tout sera fixe et éternel; ce qu'elle aura paru devant le tribunal de Jésus-Christ, elle le paroîtra durant l'éternité tout entière; le caractère même de ses tourments publiera sans cesse la nature de ses fautes, et sa honte recommencera tous les jours avec son supplice. Mes frères, les réflexions sont ici inutiles, et, s'il vous reste encore quelque foi, c'est à vous à sonder votre conscience et à prendre dès ce moment des mesures pour soutenir la manifestation de ce jour terrible.

Mais après vous avoir montré la confusion publique dont sera couvert le pécheur, que ne puis-je vous exposer ici quelle sera la gloire et la consolation du véritable juste lorsqu'on étalera aux yeux de l'univers les secrets de sa conscience et tout le mystère de son cœur; de ce cœur dont toute la beauté, cachée aux yeux des hommes, n'étoit connue que de Dieu seul; de ce cœur où il avoit toujours cru voir des taches et des souillures, dont son humilité lui avoit dérobé toute la sainteté et l'innocence; de ce cœur où Dieu seul avoit toujours fait sa demeure, et qu'il avoit pris plaisir d'orner et d'enrichir de ses dons et de ses grâces! Que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux des spectateurs ce sanctuaire divin, jusque-là si impénétrable, lorsque le voile en sera ôté! que de fervents désirs! que de victoires secrètes! que de sacrifices héroïques! que de prières pures! que de tendres gémissements! que de transports amoureux! que de foi! que de grandeur! que de magnanimité! que d'élévation au-dessus de tous ces vains

objets qui forment tous les désirs et toutes les espérances des hommes ! On verra alors que rien n'étoit plus grand et plus digne d'admiration dans le monde qu'un véritable juste, que ces âmes qu'on regardoit comme inutiles, parce qu'elles l'étoient à nos passions, et dont on méprisoit tant la vie obscure et retirée; on verra que ce qui se passoit dans le cœur d'une âme fidèle avoit plus d'éclat et de grandeur que tous ces grands événements qui se passent sur la terre, méritoit seul d'être écrit dans les livres éternels, et offroit aux yeux de Dieu un spectacle plus digne des anges et des hommes que les victoires et les conquêtes qui remplissent ici-bas la vanité des histoires, auxquelles on élève des monuments pompeux pour en éterniser le souvenir, et qui ne seront plus regardées alors que comme des agitations puériles ou le fruit de l'orgueil et des passions humaines. Premier désordre réparé dans ce grand jour : le vice dérobé ici-bas à la honte publique, et la vertu aux éloges qu'elle mérite.

Le second désordre qui naît dans le monde du mélange des bons et des méchants est l'inégalité de leurs conditions et l'injuste échange de leurs destinées. Il est du siècle présent comme de la statue dont Daniel expliqua le mystère : les justes, comme une argile que l'on foule aux pieds ou comme un fer durci par le feu des tribulations, n'y occupent d'ordinaire que les parties les plus basses et les plus méprisables ; au lieu que les pécheurs et les mondains, figurés par l'or et par l'argent, vains objets de leurs passions, s'y trouvent presque toujours placés à la tête, et dans les lieux les plus éminents. Or, c'est un désordre: et, quoique par là les bons soient exercés et les pécheurs endurcis; quoique cette confusion de biens et de maux entre dans l'ordre de la Providence, et que, par des routes

et des ménagements impénétrables, Dieu s'en serve pour conduire à ses fins le juste et le pécheur, il faut cependant que le Fils de l'homme rétablisse toutes choses : *Per ipsum instaurare omnia* (Ephes., I, 10); et qu'on voie enfin quelle différence on doit faire de l'impie d'avec l'homme de bien, de celui qui sert le Seigneur, d'avec celui qui le méprise : *Quid sit inter justum et impium; et inter servientem Deo, et non servientem ei* (Malach., III, 18). Or, voilà le spectacle de ce dernier jour : l'ordre sera rétabli, les bons séparés des méchants; les uns placés à la droite, et les autres à la gauche : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris* (Matth., XXV, 33).

Séparation, premièrement, toute nouvelle. On ne vous demandera pas, pour décider du rang que vous devez occuper dans cette formidable scène, votre nom, votre naissance, vos titres, vos dignités; ce n'étoit là qu'une fumée, qui n'avoit de réalité que dans l'erreur publique; on examinera seulement si vous êtes un animal immonde ou une brebis innocente. On ne séparera pas le prince du sujet, le noble du roturier, le pauvre du puissant, le conquérant du vaincu; mais la paille du bon grain, les vases d'honneur des vases de honte, les boucs des brebis : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.*

On verra le Fils de l'homme parcourant des yeux, du haut des airs, les peuples et les nations confondus et assemblés à ses pieds, relisant dans ce spectacle l'histoire de l'univers, c'est-à-dire des passions ou des vertus des hommes; on le verra rassembler ses élus des quatre vents; les choisir de toute langue, de tout état, de toute nation; réunir les enfants d'Israël dispersés dans l'univers; exposer

l'histoire secrète d'un peuple saint et nouveau ; produire sur la scène des héros de la foi jusque-là inconnus au monde ; ne plus distinguer les siècles par les victoires des conquérants, par l'établissement ou la décadence des empires, par la politesse ou la barbarie des temps, par les grands hommes qui ont paru dans chaque âge, mais par les divers triomphes de la grâce, par les victoires cachées des justes sur leurs passions, par l'établissement de son règne dans un cœur, par la fermeté héroïque d'un fidèle persécuté. Vous le verrez changer la face des choses, créer un nouveau ciel et une nouvelle terre, et réduire cette variété infinie de peuples, de titres, de conditions, de dignités, à un peuple saint et un peuple réprouvé, aux boucs et aux brebis : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.*

Séparation, secondement, cruelle. On séparera le père de l'enfant, l'ami de son ami, le frère de son frère : l'un sera pris, et l'autre laissé. La mort, qui nous ravit les personnes chères, et qui nous fait pousser tant de soupirs et verser tant de larmes, nous laisse du moins une consolation dans l'espérance d'être un jour réunis avec elles. Ici la séparation sera éternelle ; il n'y aura plus d'espoir de réunion ; nous n'aurons plus de proches, de père, d'enfant, d'ami ; plus de liens que les flammes éternelles qui nous uniront pour toujours aux réprouvés.

Séparation, troisièmement, ignominieuse. On est si vif sur une préférence, lorsque dans une occasion d'éclat on nous oublie, on nous laisse confondus dans la foule ! on est si touché lorsque, dans la distribution des grâces, on voit des subalternes emporter les premières places ; nos services oubliés, et ceux que nous avions toujours vus au-dessous de nous, élevés et placés sur nos têtes ! mais

c'est dans ce grand jour où[1] la préférence sera accompagnée des circonstances les plus humiliantes pour l'âme criminelle. Vous verrez dans ce silence universel, dans cette attente terrible où chacun sera de la décision de sa destinée, le Fils de l'homme s'avancer dans les airs, des couronnes dans une main, et la verge de sa fureur dans l'autre, venir enlever à vos côtés un juste dont vous aviez peut-être ou calomnié l'innocence par des discours téméraires, ou méprisé la vertu par des plaisanteries impies; un fidèle, qui peut-être étoit né votre sujet; un Lazare, qui vous avoit importuné inutilement du récit de ses besoins et de son indigence; un concurrent que vous aviez toujours regardé d'un œil de mépris, et sur les ruines duquel vos intrigues et vos artifices vous avoient élevé : vous verrez le Fils de l'homme lui mettre sur la tête une couronne d'immortalité, le faire asseoir à sa droite, tandis que vous, comme le superbe Aman, rejeté, humilié, dégradé, n'aurez plus devant vos yeux que l'appareil de votre supplice.

Oui, mes frères, tout ce qu'une préférence peut avoir d'accablant se trouvera dans celle-ci. Un sauvage converti à la foi trouvera sa place parmi les brebis, et le chrétien, héritier des promesses, sera laissé parmi les boucs. Le laïque s'élèvera comme un aigle autour du corps, et le ministre de Jésus-Christ restera couvert de honte et d'opprobre sur la terre. L'homme du monde passera à la droite, et le solitaire à la gauche. Le sage, le savant, l'investigateur du siècle sera chassé du côté des animaux immondes; et l'idiot qui ne savoit pas même répondre aux bénédictions communes sera placé sur un

1. Pour *que*, conformément à la pratique générale du XVIIe siècle.

trône de gloire et de lumière. Rahab, une femme pécheresse, montera à la céleste Sion, avec les vrais Israélites; et la sœur de Moïse, et l'épouse de Jésus-Christ, sera séparée du camp et des tentes d'Israël, et paroîtra couverte d'une lèpre honteuse : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.* Vous voulez, ô mon Dieu, que rien ne manque au désespoir de l'âme infidèle. Ce ne sera pas assez de l'accabler sous le poids de son infortune; vous lui ferez encore un nouveau supplice de la félicité des justes qui lui seront préférés, et qu'elle verra portés par les anges dans le sein de l'immortalité.

Quel changement de scène dans l'univers, mes frères! C'est alors que tous les scandales étant arrachés du royaume de Jésus-Christ, et les justes entièrement séparés des pécheurs, ils formeront une nation choisie, une race sainte, et l'Église des premiers-nés, dont les noms étoient écrits dans le ciel. C'est alors que le commerce des méchants, inévitable sur la terre, ne fera plus gémir leur foi et trembler leur innocence; c'est alors que leur partage n'ayant plus rien de commun avec les infidèles et les hypocrites, ils ne seront plus contraints d'être les témoins de leurs crimes, ou quelquefois même les ministres involontaires de leurs passions; c'est alors que tous les liens de société, d'autorité ou de dépendance, qui les attachoient ici-bas aux impies et aux mondains, étant rompus, ils ne diront plus avec le Prophète : Seigneur, pourquoi prolongez-vous ici notre exil et notre demeure? notre âme sèche de douleur à la vue des crimes et des prévarications dont la terre est infectée. C'est alors enfin que leurs pleurs se changeront en joie, et leurs gémissements en actions de grâces; ils passeront à la droite comme des brebis, et la gauche sera

pour les boucs et pour les impies : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.*

La disposition de l'univers ainsi ordonnée ; tous les peuples de la terre ainsi séparés ; chacun immobile à la place qui lui sera tombée en partage ; la surprise, la terreur, le désespoir, la confusion, peinte sur le visage des uns ; sur celui des autres la joie, la sérénité, la confiance ; les yeux des justes levés en haut vers le Fils de l'homme, d'où ils attendent leur délivrance ; ceux des impies fixés d'une manière affreuse sur la terre, et perçant presque les abîmes de leurs regards, comme pour y marquer déjà la place qui leur est destinée ; le Roi de gloire, dit l'Évangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera ; et se tournant du côté de ceux qui seront à sa droite, avec un air plein de douceur et de majesté, et seul capable de les consoler de toutes leurs peines passées, il leur dira : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement des siècles* (Matth., xxv, 34). Les pécheurs vous avoient toujours regardés comme le rebut et la portion la plus inutile du monde ; qu'ils apprennent aujourd'hui que le monde lui-même ne subsistoit que pour vous, que tout étoit fait pour vous, et que tout a fini dès que votre nombre a été rempli. Sortez enfin d'une terre où vous aviez toujours été étrangers et voyageurs ; suivez-moi dans les voies immortelles de ma gloire et de ma félicité, comme vous m'aviez suivi dans celles de mes humiliations et de mes souffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un instant ; le bonheur dont vous allez jouir ne finira plus : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi* (Matth., xxv, 34).

Puis se tournant à gauche, la vengeance et la fureur dans les yeux, lançant çà et là des regards terribles,

comme des foudres vengeurs sur cette foule de coupables ; d'une voix, dit un Prophète, qui entr'ouvrira les entrailles de l'abîme pour les y engloutir, il dira, non comme sur la croix : Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ; mais : Retirez-vous, maudits, dans le feu éternel qui est préparé à Satan et à ses anges ; vous étiez les élus du monde, vous êtes maudits de mon Père ; vos plaisirs ont été rapides et passagers, vos peines seront éternelles : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus* (MATTH., XXV, 41). Les justes alors, s'élevant dans les airs avec le Fils de l'homme, commenceront à chanter le cantique céleste : Vous êtes riche en miséricorde, Seigneur, et vous avez couronné vos dons en récompensant nos mérites. Alors les impies maudiront l'auteur de leur être, et le jour fatal qui présida à leur naissance ; ou plutôt ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme les auteurs de leurs malheurs et de leurs pertes. Les abîmes s'ouvriront, les cieux s'abaisseront, les réprouvés, dit l'Évangile, iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam* (MATTH., XXV, 46). Voilà un partage qui ne changera plus.

Après un récit si formidable et si propre à faire impression sur les cœurs les plus endurcis, je ne puis finir qu'en vous adressant les mêmes paroles que Moïse adressa autrefois aux Israélites, après leur avoir exposé les menaces terribles et les promesses consolantes renfermées dans le livre de la loi : Enfants d'Israël, leur disoit ce sage législateur, je vous propose aujourd'hui une bénédiction et une malédiction : *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem* (DEUT., XI, 26) ; une béné-

diction, si vous obéissez aux commandements du Seigneur votre Dieu : *Benedictionem, si obedieritis mandatis Domini* (Deut., xi, 27) ; et une malédiction, si vous sortez de la voie que je vous montre, pour suivre les dieux étrangers : *Maledictionem, si recesseritis de via quam ego nunc ostendo vobis, et ambulaveritis post deos alienos* (Ibid., 28).

Voilà, mes frères, ce que je vous dis en finissant un sujet si terrible. C'est à vous maintenant à opter et à vous déclarer : voilà la gauche et la droite, les promesses et les menaces, les bénédictions et les malédictions. Votre destinée roule sur cette affreuse alternative : ou vous serez du côté de Satan et de ses anges, ou vous serez élus avec Jésus-Christ et ses saints; il n'y a point ici de milieu : je vous ai montré la voie qui conduit à la vie et celle qui mène à la perdition. Dans laquelle des deux marchez-vous ? et de quel côté vous trouveriez-vous si vous paroissiez dans ce moment devant le tribunal redoutable ? On meurt comme on a vécu : craignez que votre destinée d'aujourd'hui ne soit votre destinée éternelle. Sortez dès à présent des voies des pécheurs ; commencez à vivre comme les justes, si vous voulez dans ce dernier jour être placés à la droite, et monter avec eux dans le séjour de la bienheureuse immortalité. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LES AFFLICTIONS.

Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.
Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de chute et de scandale.
(MATTH., XI, 6.)

SIRE,

C'est donc un bonheur, et un bonheur rare, de n'être point scandalisé de Jésus-Christ. Mais qu'y avoit-il, et que pouvoit-il y avoir dans celui qui est la sagesse même, la splendeur du Père, et l'image substantielle de toutes les perfections, que pouvoit-il y avoir qui pût être pour les hommes un sujet de scandale? Sa croix, mes très-chers frères, oui, sa croix, qui fut autrefois le scandale du Juif, et qui est et sera, dans toute la suite des siècles, le scandale de la plupart des chrétiens. Mais, quand je dis que la croix du Sauveur est le scandale de la plupart des chrétiens, je n'entends pas seulement la croix qu'il a portée, j'entends surtout celle qu'il nous oblige de porter à son exemple, sans laquelle il refuse de nous reconnoître pour ses disciples et de partager avec nous la gloire dans laquelle il n'est entré lui-même que par la croix.

Voilà ce qui nous révolte, et ce que nous trouvons à redire dans notre divin Sauveur : nous voudrions que, puisqu'il falloit qu'il souffrît, ses souffrances eussent été pour nous comme un titre d'exemption, et nous eussent mérité le privilége de ne point souffrir avec lui. Détrompons-nous, mes frès-chers frères. La seule chose qui dépende de nous, c'est de rendre nos souffrances méritoires; mais souffrir, ou ne pas souffrir, n'est point laissé à notre choix. La Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de cette vie que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paroisse la destinée, trouve des croix et des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parce que ce n'est point ici le temps des consolations, mais le temps des peines : l'élévation a ses assujettissements et ses inquiétudes; l'obscurité, ses humiliations et ses mépris; le monde, ses soucis et ses caprices; la retraite, ses tristesses et ses ennuis; le mariage, ses antipathies et ses fureurs; l'amitié, ses pertes ou ses perfidies; la piété elle-même, ses répugnances et ses dégoûts; enfin, par une destinée inévitable aux enfants d'Adam, chacun trouve ses propres voies semées de ronces et d'épines. La condition la plus heureuse en apparence a ses amertumes secrètes qui en corrompent toute la félicité : le trône est le siége des chagrins, comme la dernière place; les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toit du pauvre et du laboureur; et de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours, par mille endroits, qu'il manque quelque chose à notre bonheur.

Cependant, destinés à souffrir, nous ne pouvons aimer les souffrances; toujours frappés de quelque affliction,

nous ne saurions nous faire un mérite de nos peines; jamais heureux, nos croix devenues nécessaires ne sauroient du moins nous devenir utiles. Nous sommes ingénieux à nous priver nous-mêmes de tout le mérite de nos souffrances. Tantôt nous cherchons dans la foiblesse de notre propre cœur l'excuse de nos sensibilités et de nos murmures: tantôt dans l'excès ou le caractère de nos afflictions; tantôt enfin dans les obstacles qu'elles nous paroissent mettre à notre salut; c'est-à-dire, tantôt nous nous plaignons que nous sommes trop foibles pour soutenir tranquillement nos peines; tantôt que nos peines elles-mêmes sont trop excessives ; tantôt qu'il n'est pas possible dans cet état de penser au salut.

Et voilà les trois prétextes qu'on oppose tous les jours dans le monde à l'usage chrétien des afflictions : le prétexte de la propre foiblesse; le prétexte de l'excès ou de la nature de nos afflictions; le prétexte des obstacles qu'elles semblent mettre à notre salut. Ce sont ces prétextes qu'il faut confondre en leur opposant les règles de la foi. Appliquez-vous, qui que vous soyez, et apprenez que ce qui damne la plupart des hommes, ne sont pas les plaisirs seulement; hélas ! ils sont si rares sur la terre, et le dégoût les suit de si près ! c'est encore l'usage peu chrétien qu'ils font de leurs peines. Implorons, etc. *Ave. Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le langage le plus commun des âmes que le Seigneur afflige est d'alléguer leur propre foiblesse, pour justifier l'usage peu chrétien qu'elles font de leurs afflictions. On avoue et l'on se plaint qu'on n'est pas né assez fort pour

y conserver un cœur soumis et tranquille ; que rien n'est plus heureux que de pouvoir être insensible ; que ce caractère nous sauve bien des peines et des chagrins inévitables dans la vie : mais que nous ne nous faisons pas à nous-mêmes un cœur à notre gré ; que la religion ne rend pas durs et philosophes ceux qui sont nés avec des sentiments plus tendres et plus humains ; et que le Seigneur est trop juste pour nous faire un crime de nos malheurs mêmes.

Mais, pour confondre ici une illusion si commune et si indigne de la piété, remarquez d'abord, mes frères, que lorsque Jésus-Christ a ordonné à tous les fidèles de porter avec soumission et avec amour les croix que sa bonté nous ménage, il n'a pas ajouté que cet ordre si juste, si consolant, si conforme à ses exemples, ne regarderoit que les âmes dures et insensibles. Il n'a pas distingué entre ses disciples ceux que la nature, l'orgueil ou les réflexions avoient rendus plus fermes et plus constants, de ceux que la tendresse et l'humanité avoient fait naître plus sensibles, pour faire aux premiers un devoir d'une patience et d'une insensibilité qui ne leur coûte presque rien, et en dispenser les autres à qui elle devient plus difficile.

Au contraire, ses règles divines sont des remèdes ; et plus nous en paroissons éloignés par le caractère de notre cœur, plus elles sont faites pour nous et nous deviennent nécessaires. C'est parce que vous êtes foible, et que les moindres contradictions trouvent toujours votre cœur plus vif et plus révolté contre les souffrances, que le Seigneur doit vous faire passer par des tribulations et des amertumes ; car ce ne sont pas les forts qui ont besoin d'être éprouvés, ce sont les foibles.

En effet, qu'est-ce qu'être foible et sensible ? C'est

s'aimer excessivement soi-même ; c'est donner presque tout à la nature, et rien à la foi ; c'est se laisser conduire par la vivacité de ses penchants, et ne vivre que pour jouir de son repos et de soi-même, comme de la seule félicité de l'homme. Or, dans cet état, et avec ce fonds excessif d'amour du monde et de vous-même, si le Seigneur ne ménageoit des afflictions à votre foiblesse ; s'il ne frappoit votre corps d'une langueur habituelle qui vous rend le monde insipide ; s'il ne vous préparoit des peines et des chagrins qui vous font une bienséance de la régularité et de la retraite ; s'il ne renversoit certains projets qui, laissant votre fortune plus obscure, vous éloignent des grands périls ; s'il ne vous plaçoit en certaines situations où des devoirs tristes et inévitables occupent vos plus beaux jours ; en un mot, s'il ne mettoit entre votre foiblesse et vous une barrière qui vous retient et qui vous arrête, hélas ! votre innocence auroit bientôt fait naufrage ; vous auriez bientôt abusé de la paix et de la prospérité, vous qui ne trouvez pas même de sûreté au milieu des afflictions et des peines. Et puisque, affligé et séparé du monde et des plaisirs, vous ne pouvez revenir à Dieu, que seroit-ce si une situation plus heureuse ne laissoit plus d'autre frein à vos désirs que vous-même ? La même foiblesse, et le même poids d'amour-propre, qui nous rend si sensibles à la douleur et à l'affliction, nous rendroit encore plus sensibles au danger des plaisirs et des prospérités humaines.

Ainsi ce n'est pas excuser nos découragements et nos murmures, d'avouer que nous sommes foibles, et peu propres à porter les coups dont Dieu nous frappe. La foiblesse de notre cœur ne vient que de la foiblesse de notre foi ; une âme chrétienne doit être une âme forte, à

l'épreuve, dit l'Apôtre, des persécutions, des opprobres, des infirmités, de la mort même. Elle peut être opprimée, continue l'Apôtre, mais elle ne sauroit être abattue; on peut lui ravir ses biens, sa réputation, son repos, sa fortune, sa vie même, mais on ne peut lui ravir le trésor de la foi et de la grâce, qu'elle porte caché au fond de son cœur, et qui la console abondamment de toutes ces pertes frivoles et passagères; on peut lui faire répandre des larmes de sensibilité et de tristesse, car la religion n'éteint pas les sentiments de la nature, mais son cœur désavoue à l'instant sa foiblesse, et fait de ses larmes charnelles, des larmes de pénitence et de piété. Que dis-je? une âme chrétienne se réjouit même dans les tribulations; elle les regarde comme les marques de la bienveillance de Dieu sur elle, comme le gage précieux des promesses futures, comme les traits heureux de sa ressemblance avec Jésus-Christ, et qui, dès cette vie, lui donnent comme un droit assuré à sa gloire immortelle. Être foible et révolté contre l'ordre de Dieu dans les souffrances, c'est avoir perdu la foi et n'être plus chrétien.

J'avoue qu'il est des cœurs plus tendres et plus sensibles à la douleur; mais cette sensibilité ne leur est laissée que pour augmenter le mérite de leurs souffrances, et non pour excuser leur révolte et leurs murmures. Ce n'est pas le sentiment, c'est l'usage déréglé de la douleur que l'Évangile condamne. Plus même nous naissons sensibles à nos peines, plus nous devons l'être aux consolations de la foi. La même sensibilité qui ouvre nos cœurs au chagrin qui accable doit les ouvrir à la grâce qui soutient et qui console; les afflictions trouvent bien plus de ressource dans un bon cœur, parce que la grâce y trouve plus d'accès; les douleurs immodérées sont plutôt

les suites de l'emportement que de la bonté du cœur; et ne pouvoir se soumettre à Dieu, ni se consoler dans ses peines, ce n'est pas être tendre et sensible, c'est être farouche et désespéré.

De plus, tous les préceptes de l'Évangile demandent de la force; et si vous n'en avez pas assez pour soutenir avec soumission les croix dont il plaît au Seigneur de vous affliger, vous n'en avez pas assez non plus pour l'observance[1] des autres devoirs que la doctrine de Jésus-Christ vous prescrit. Il faut de la force pour pardonner une injure, pour dire du bien de ceux qui nous calomnient, pour cacher les défauts de ceux qui veulent même flétrir nos vertus. Il faut de la force pour fuir un monde qui nous plaît, pour s'arracher à des plaisirs où tous nos penchants nous entraînent, pour résister à des exemples que la foule autorise, et dont l'usage a presque fait des lois. Il faut de la force pour user chrétiennement de la prospérité, pour être humble dans l'élévation, mortifié dans l'abon-

1. Sur ce mot Bouhours a fait la remarque suivante :

« Quelques-uns disent *observance* pour *observation : l'observance des commandements de Dieu, l'observance des règles du monastère* (*Vie de saint François de Borgia*).

Il fit voir un pareil désintéressement et un pareil zèle pour l'exacte observance des constitutions de la Compagnie.

Le monde chrétien eut tout ensemble dans sa personne l'idée de la réforme prescrite par le Concile aussi bien que la pratique et l'observance exacte de cette mesme réforme (*Panégyrique de saint Charles Borromée*).

Si d'aventure vous n'avez pas esté fidelle à l'observance de vos règles (*Pratique de la perfection chrétienne*).

Mais quelques-uns aussi veulent qu'on dise toujours *observation* en ces endroits-là, et pour moy j'avoüë que j'aurois de la peine à dire *observance* pour *observation*. Je ne laisse pas néanmoins de croire qu'on peut s'en servir absolument après de si bons auteurs, quand il ne s'agit que de choses saintes. » (*Rem. nouv. sur la lang. franç.*)

Suivant l'Académie *observance* n'est usité qu'en matière de religion. Il nous semble que rien n'empêcherait d'en étendre l'usage.

dance, pauvre de cœur au milieu des biens périssables, détaché de tout, plein de désirs pour le ciel au milieu de tous les plaisirs et de toutes les félicités de la terre. Il faut de la force pour se vaincre soi-même, pour réprimer un désir qui s'élève, pour étouffer un sentiment qui plaît, pour ramener sans cesse à la règle un cœur qui s'en écarte sans cesse. Enfin, parcourez tous les préceptes de l'Évangile, il n'en est pas un seul qui ne suppose une âme forte et généreuse; partout il faut se faire violence à soi-même, partout le royaume de Dieu est un champ qu'il faut défricher, une vigne où il faut porter le poids du jour et de la chaleur, une carrière où il faut vaillamment et continuellement combattre; en un mot, le disciple de Jésus-Christ ne sauroit jamais être foible sans être vaincu; et jusqu'aux moindres obligations de la foi, tout porte le caractère de la croix, qui en est l'esprit dominant : si vous manquez un instant de force, vous êtes perdu. Dire donc que l'on est foible, c'est dire que l'Évangile tout entier n'est pas fait pour nous, et qu'on ne peut être non-seulement ni soumis ni patient, mais encore ni chaste, ni humble, ni désintéressé, ni mortifié, ni doux, ni charitable.

Mais, outre cela, mes frères, quelque foibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de notre Dieu, que nous ne sommes jamais éprouvés, affligés, tentés au delà de nos forces; que le Seigneur proportionne toujours ses afflictions à notre foiblesse; qu'il répand ses châtiments comme ses faveurs avec poids et avec mesure; qu'en nous frappant il ne veut pas nous perdre, mais nous purifier et nous sauver; qu'il nous aide lui-même à porter les croix que lui-même nous impose; qu'il nous châtie en père, et non pas en juge;

que la même main qui nous frappe nous soutient : que la même verge qui fait la plaie y porte l'huile et le miel qui l'adoucit. Il connoît le caractère de nos cœurs et jusqu'où va notre foiblesse ; et comme il veut nous sanctifier en nous affligeant et non pas nous perdre, il sait jusqu'où il doit appesantir sa main pour ne rien diminuer, d'un côté, de notre mérite, si les souffrances étoient trop légères ; et pour ne pas aussi, de l'autre, nous le faire perdre tout à fait, si elles étoient trop au-dessus de nos forces.

Eh ! quel autre dessein pourroit-il avoir en répandant des amertumes sur notre vie ? Est-il un Dieu cruel, qui ne se plaise que dans l'infortune de ses créatures ? Est-il un tyran barbare, qui ne trouve sa grandeur et sa sûreté que dans les larmes et le sang des sujets qui l'adorent ? Est-il un maître envieux et chagrin, et qui ne puisse goûter de félicité, tandis qu'il la partage avec ses esclaves ? Faut-il que nous souffrions, que nous gémissions, que nous périssions, afin qu'il soit heureux ? C'est donc pour nous seuls qu'il nous punit et qu'il nous châtie ; sa tendresse souffre, pour ainsi dire, de nos maux ; mais comme son amour est un amour juste et éclairé, il aime encore mieux nous laisser souffrir, parce qu'il prévoit qu'en terminant nos peines il augmenteroit nos misères. C'est un médecin tendre, dit saint Augustin, qui a pitié, à la vérité, des cris et des souffrances de son malade, mais qui, malgré ses cris, coupe jusqu'au vif tout ce qu'il trouve de corrompu dans sa plaie : il n'est jamais plus doux et plus bienfaisant que lorsqu'il paroît plus sévère ; et il faut bien que les afflictions nous soient utiles et nécessaires, puisqu'un Dieu si bon et si clément peut se résoudre à nous affliger.

Il est écrit que Joseph, élevé aux premières places de l'Égypte, ne pouvoit presque s'empêcher de répandre des

larmes, et sentoit renouveler toute sa tendresse pour ses frères, dans le temps même qu'il affectoit de leur parler plus durement, et qu'il feignoit de ne pas les connoître : *Quasi ad alienos durius loquebatur... avertitque se parumper, et flevit* (Gen., xlii, 7, 24). C'est ainsi que Jésus-Christ nous châtie. Il fait semblant, si j'ose parler ainsi, de ne pas reconnoître en nous ses cohéritiers et ses frères; il nous frappe et nous traite durement comme des étrangers; mais cette contrainte coûte à son amour et ne peut soutenir longtemps ce caractère de sévérité qui lui est comme étranger; ses grâces viennent bientôt adoucir ses coups; il se montre bientôt tel qu'il est; et son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur et de colère : *Quasi ad alienos durius loquebatur... avertitque se parumper, et flevit.* Jugez si les coups qui partent d'une main si amie et si favorable peuvent n'être pas proportionnés à notre foiblesse !

N'accusons donc de nos impatiences et de nos murmures que la corruption et non pas la foiblesse de notre cœur. Des filles foibles n'ont-elles pas autrefois défié toute la barbarie des tyrans? Des enfants, avant même que d'avoir appris à soutenir les travaux de la vie, n'ont-ils pas couru avec joie affronter les rigueurs de la plus affreuse mort? Des vieillards, succombant déjà sous le poids de leur propre corps, n'ont-ils pas senti renouveler leur jeunesse comme celle de l'aigle, au milieu des tourments d'un long martyre? Vous êtes foible! mais c'est cette foiblesse même qui est glorieuse à la foi et à la religion de Jésus-Christ; c'est pour cela même que le Seigneur vous a choisi, afin de faire connoître en vous combien la grâce est plus forte que la nature. Si vous étiez né avec plus de force et de fermeté, vous ne feriez

pas tant d'honneur à la puissance de la grâce ; on attribueroit à l'homme une patience qui doit être un don de Dieu : ainsi plus vous êtes foible, plus vous devenez un instrument propre aux desseins et à la gloire du Seigneur. Il n'a jamais choisi que des personnes foibles quand il a voulu appesantir sa main sur elles, afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, et pour confondre, par l'exemple de leur fermeté, la vaine constance des sages et des philosophes. Ses disciples n'étoient que de foibles agneaux lorsqu'il les envoya dans l'univers et qu'il les exposa au milieu des loups. Les Agnès, les Luce, les Cécile, rendoient gloire à Dieu dans leur foiblesse, à la force de sa grâce et à la vérité de sa doctrine. Ce sont ces vases de terre que le Seigneur prend plaisir de briser, comme ceux de Gédéon, pour faire éclater en eux avec plus de magnificence, la lumière et la puissance de la foi ; et si vous entriez dans les desseins de sa miséricorde et de sa sagesse, votre foiblesse, qui justifie à vos yeux vos murmures, feroit la plus douce consolation de vos peines.

Seigneur, lui diriez-vous tous les jours, je ne vous demande pas cette raison orgueilleuse qui cherche, dans la gloire de souffrir constamment, toute la consolation de ses peines ; je ne vous demande pas cette insensibilité de cœur, ou qui ne sent pas ses maux, ou qui les méprise : laissez-moi, Seigneur, cette raison foible et timide, ce cœur tendre et sensible qui paroît si peu propre à soutenir ses tribulations et ses peines ; augmentez seulement vos consolations et vos grâces ; plus je paroîtrai foible aux yeux des hommes, plus vous paroîtrez grand dans ma foiblesse ; plus les enfants du siècle admireront la puissance de la foi, qui seule peut élever les âmes les plus foibles et les plus timides à ce point de constance et de

fermeté où toute la philosophie n'avoit jamais pu atteindre, et tirer leur force de leur foiblesse même. Premier prétexte, pris dans la foiblesse de l'homme, confondu ; il faut découvrir l'illusion du second, qu'on tire de l'excès et du caractère des afflictions elles-mêmes.

DEUXIÈME PARTIE.

Rien n'est plus ordinaire aux personnes que Dieu afflige, que de justifier leurs plaintes et leurs murmures par l'excès et le caractère de leurs afflictions mêmes. Nous voulons toujours qne nos croix ne ressemblent point à celles des autres ; et de peur que l'exemple de leur fermeté et de leur foi ne nous condamne, nous cherchons des différences dans nos malheurs pour justifier celle de nos dispositions et de notre conduite. On se persuade qu'on porteroit avec résignation des croix d'une autre nature, mais que celles dont le Seigneur nous accable sont d'un caractère à ne recevoir aucune consolation ; que plus on examine ce qui se passe parmi les hommes, plus on trouve son malheur singulier, et sa situation presque sans exemple, et qu'il est difficile de conserver la patience et l'égalité dans un état où le hasard paroît avoir rassemblé pour nous seuls mille circonstances désolantes, qui ne s'étoient jamais trouvées auparavant pour les autres.

Mais pour ôter à l'amour-propre une si foible défense, et si indigne de la foi, je n'aurois qu'à répondre, d'abord, que plus nos afflictions nous paroissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hasard ; plus nous devons y découvrir les ordres secrets et impénétrables d'un Dieu singulièrement attentif sur notre des-

tinée; plus nous devons présumer que, sous des événements si nouveaux, il cache sans doute des vues nouvelles et des desseins singuliers de miséricorde sur notre âme; plus nous devons nous dire à nous-mêmes qu'il ne veut donc pas nous laisser périr avec la multitude, qui est le parti des réprouvés, puisqu'il nous mène par des voies si singulières et si peu battues. Cette singularité de malheurs doit être aux yeux de notre foi une distinction qui nous console : il a toujours conduit les siens, en matière d'afflictions, comme sur tout le reste, par des voies nouvelles et extraordinaires. Quelles aventures tristes et surprenantes dans la vie d'un Noé, d'un Loth, d'un Joseph, d'un Moïse, d'un Job! Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, vous y trouverez toujours, dans les contradictions qui les ont éprouvés, je ne sais quoi d'incroyable et de singulier, qui a même révolté depuis la crédulité des âges suivants. Ainsi, moins vos afflictions ressemblent à celles des autres hommes, plus vous devez les regarder comme les afflictions des élus de Dieu : elles sont marquées du caractère des justes, elles entrent dans cette tradition de calamités singulières, qui forment leur histoire depuis le commencement des siècles. Des batailles perdues, lors même que la victoire nous paroissoit assurée; des villes imprenables tombées à la présence seule de nos ennemis; des États et des provinces conquis sur nous; un royaume, le plus florissant de l'Europe, frappé de tous les fléaux que Dieu peut verser sur les peuples dans sa colère; la cour remplie de deuil, et toute la race royale presque éteinte : voilà, Sire, ce que le Seigneur, dans sa miséricorde, réservoit à votre piété, et les malheurs singuliers qu'il vous préparoit pour purifier les prospérités d'un règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires. Les événements

pompeux et singuliers qui ont partagé toute votre vie vous ont rendu le plus grand roi que la monarchie et les autres nations mêmes aient jamais vu sur le trône; la singularité des événements malheureux dont Dieu vous afflige ne sont destinés,[1] par la soumission et la constance chrétienne avec laquelle nous vous les voyons soutenir, qu'à vous rendre un aussi grand saint que vous avez été un grand roi. Il falloit que tout fût singulier dans votre règne, les prospérités et les malheurs, afin que rien ne manquât à votre gloire devant les hommes et à votre piété devant Dieu. C'est un grand exemple que sa bonté préparoit à notre siècle.

Et voilà, mon cher auditeur, de quoi vous instruire et vous confondre en même temps. Vous vous plaignez de l'excès de vos malheurs et de vos peines; mais regardez au-dessus de vous, et voyez si le sujet est excusable de se plaindre et de murmurer, tandis que le maître, encore moins épargné, est soumis et tranquille. Plus Dieu vous afflige, plus il vous aime, plus il est attentif sur vous. Des malheurs plus ordinaires auroient pu vous paroître les suites de causes purement naturelles; et quoique tous les événements soient conduits par les ressorts secrets de sa providence, vous auriez peut-être eu lieu de croire que le Seigneur n'avoit pas des vues particulières sur vous, en ne vous ménageant que certaines afflictions qui arrivent tous les jours au reste des hommes. Mais, dans la situation accablante et singulière où il vous place, vous ne pouvez plus vous dissimuler à vous-même qu'il n'ait les yeux sur vous seul, et que vous ne soyez l'objet singulier de ses desseins de miséricorde.

1. La construction de cette phrase est singulière. L'accord n'est pas fait avec le sujet véritable *singularité*, mais avec le substantif pluriel *événements* qui en complète l'idée.

Or, quoi de plus consolant dans nos peines ? Dieu me voit; il compte mes soupirs, il pèse mes afflictions, il regarde couler mes larmes, il les rapporte à ma sanctification éternelle. Depuis qu'il a appesanti sa main sur moi d'une manière si singulière, et qu'il semble ne me laisser plus ici-bas de ressource, je commence à devenir un spectacle plus digne de ses soins et de ses regards. Ah ! si je jouissois encore d'une situation heureuse et tranquille, il n'auroit plus les yeux sur moi; il m'oublieroit, et je serois confondu devant lui avec tant d'autres qui vivent heureux sur la terre. Aimables souffrances, qui, en me privant de tous les secours humains, me rendent mon Dieu et en font l'unique ressource de mes peines ! précieuses afflictions, qui, en me faisant oublier des créatures, font que je deviens l'objet continuel du souvenir et des miséricordes de mon Seigneur !

Je pourrois vous répondre, en second lieu, que des calamités communes et passagères n'auroient réveillé notre foi que pour un instant. Nous aurions bientôt trouvé dans tout ce qui nous environne mille ressources qui nous auroient fait oublier cette légère infortune : les plaisirs, les consolations humaines, les événements nouveaux que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, auroient bientôt charmé notre tristesse, nous auroient bientôt rendu le goût du monde et de ses vains amusements; et notre cœur, toujours d'intelligence avec tous les objets qui le flattent, se seroit bientôt lassé de ses soupirs et de sa douleur. Mais le Seigneur, en nous ménageant des chagrins où la religion toute seule peut devenir notre ressource, a voulu nous interdire tout retour vers le monde : il a voulu mettre, entre notre foiblesse et nous, une barrière que ni le temps ni les événements ne pussent plus

ébranler; il a prévenu notre inconstance en nous rendant nécessaires des précautions qui peut-être ne nous auroient pas toujours paru également utiles. Il lisoit, dans le caractère de notre cœur, que notre fidélité à fuir les périls et à nous séparer du monde n'iroit pas plus loin que notre tristesse; que le même moment qui nous verroit consolés nous verroit changés; qu'en oubliant nos chagrins, nous aurions bientôt oublié nos résolutions saintes, et que des afflictions passagères ne nous auroient faits que des justes passagers. Il a donc établi la durée de notre piété sur celle de nos souffrances : il a mis des peines fixes et constantes, pour garants de la constance de notre foi; et de peur qu'en laissant notre âme entre nos mains nous ne la rendissions encore au monde, il a voulu la mettre en sûreté en l'attachant pour toujours au pied de la croix. Nous sentons bien nous-mêmes qu'il nous falloit un grand coup pour nous réveiller de notre léthargie; que les afflictions légères dont le Seigneur s'étoit jusque-là servi pour nous visiter n'avoient été pour nous que des leçons foibles et impuissantes, et qu'à peine nous avoit-il frappés que nous avions oublié la main qui nous avoit fait une plaie si salutaire. De quoi me plaindrois-je donc, ô mon Dieu ! l'excès que je trouve dans mes peines est un excès de vos miséricordes. Je ne pense pas que moins vous épargnez le malade, plus vous avancez la guérison de ses maux, et que la rigueur de vos coups fait toute l'utilité, toute la sûreté de nos peines. Ce sera donc désormais ma plus douce consolation, Seigneur, dans l'état affligeant où votre providence m'a placé, de penser que du moins vous ne m'épargnez pas, que vous mesurez vos rigueurs et vos remèdes sur mes besoins et non pas sur mes désirs; et que vous avez plus d'égard à la sûreté de mon salut qu'à

l'injustice de mes plaintes : *Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat* (JOB, VI, 10).

Je pourrois vous répondre encore : Entrez en jugement avec le Seigneur, vous qui vous plaignez de l'excès de vos peines; mettez dans une balance, d'un côté vos crimes, de l'autre vos afflictions; mesurez la rigueur de ses châtiments sur l'énormité de vos offenses; comparez ce que vous souffrez avec ce que vous méritez de souffrir; voyez si vos peines vont aussi loin que vos plaisirs insensés l'ont été; si la vivacité et la durée de vos douleurs répond à celle de vos voluptés profanes; si l'état de contrainte où vous vivez égale la licence et l'égarement de vos premières mœurs; si la privation des créatures, que vous souffrez, répare l'usage injuste que vous en avez fait autrefois. Reprochez hardiment au Seigneur son injustice si vos peines l'emportent sur vos iniquités : vous jugez de vos souffrances par vos penchants, mais jugez-en par vos crimes. Quoi! il n'y a pas eu peut-être un seul moment dans votre vie mondaine qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel, et vous murmurez contre la bonté d'un Dieu qui veut bien changer ces flammes éternelles que vous avez tant de fois méritées en quelques peines rapides et passagères, et auxquelles même les consolations de la foi vous offrent tant de ressources![1]

Quelle injustice! quelle ingratitude! Eh! prenez garde, âme infidèle, que le Seigneur ne vous exauce dans sa colère; prenez garde qu'il ne punisse vos passions en vous ménageant ici-bas tout ce qui les favorise; que vous ne soyez pas trouvé digne à ses yeux de ces afflictions temporelles; qu'il ne vous réserve pour le temps de sa justice

1. La construction de ce dernier membre de phrase ne paraît pas très-régulière.

et de ses vengeances, et qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées qu'on n'orne de fleurs, qu'on ne ménage et qu'on n'engraisse avec tant de soins que parce qu'on les destine au sacrifice ; et que le glaive qui va les égorger, et le bûcher qui doit les consumer, est déjà tout prêt sur l'autel. Il est terrible dans ses dons comme dans sa colère, et puisqu'il faut que le crime soit puni, ou par des supplices passagers ici-bas, ou par des douleurs éternelles après cette vie, rien ne doit paroître plus effrayant aux yeux de la foi que d'être pécheur et de vivre heureux sur la terre.

Grand Dieu ! que ce soit donc ici pour moi le temps de vos vengeances ! et puisque mes crimes ne sauroient être impunis, hâtez-vous, Seigneur, de satisfaire votre justice. Plus vous m'épargnerez ici-bas, plus vous me paroîtrez un Dieu terrible, qui ne veut point me quitter pour quelques afflictions passagères, et dont la colère ne peut être apaisée que par mon infortune éternelle. N'écoutez plus les cris de ma douleur, et les plaintes d'un cœur corrompu qui ne connoît pas ses intérêts véritables. Je désavoue, Seigneur, ces soupirs trop humains que la tristesse de mon état m'arrache tous les jours encore ; ces larmes charnelles que l'affliction me fait si souvent répandre en votre présence. N'exaucez pas les vœux que je vous ai jusqu'ici adressés pour obtenir la fin de mes peines : achevez plutôt de vous venger ici-bas ; ne réservez rien pour cette éternité terrible, où vos châtiments seront sans fin et sans mesure. Soutenez seulement ma foiblesse, et en répandant des amertumes sur ma vie, répandez-y ces grâces qui consolent et qui dédommagent avec tant d'usure un cœur affligé.

A toutes ces vérités si consolantes pour une âme

affligée, je pourrois encore ajouter, mes frères, que nos peines ne nous paroissent excessives que par l'excès de la corruption de notre cœur; que c'est la vivacité de nos passions qui forme celle de nos souffrances; que nos pertes ne deviennent si douloureuses que par les attachements outrés qui nous lioient aux objets perdus; qu'on n'est vivement affligé que lorsqu'on étoit vivement attaché, et que l'excès de nos afflictions est toujours la peine de l'excès de nos amours injustes. Je pourrois ajouter que tout ce qui nous regarde nous le grossissons toujours; que cette idée même de singularité dans nos malheurs flatte notre vanité, en même temps qu'elle autorise nos murmures, que nous ne voulons jamais ressembler aux autres, que nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espèce : nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre. Oui, mes frères, les maux d'autrui ne sont rien à nos yeux; nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne est presque plus malheureux que nous; que nos afflictions ont mille ressources qui manquent à bien d'autres; que dans des infirmités habituelles, nous trouvons dans[1] l'abondance des biens, et dans le nombre des personnes attentives à nos besoins, mille consolations refusées à tant d'autres malheureux; que, dans la perte d'une personne chère, il nous reste dans la la situation où la Providence nous a placés, mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume; que dans des dissensions domestiques, nous retrouvons dans la tendresse et

1. Cette surcharge de *dans*, avec des rôles différents, jette un peu d'obscurité dans la phrase et la rend lourde. Cette remarque s'applique à la suite de la période.

dans la confiance de nos amis les douceurs que nous ne saurions trouver parmi nos proches ; que dans une préférence injuste, l'estime du public nous venge de l'injustice de nos maîtres; enfin, que nous trouvons mille dédommagements humains à nos malheurs; et que si on mettoit dans une balance, d'un côté nos consolations, de l'autre nos peines, nous verrions qu'il reste encore dans notre état plus de douceurs capables de nous corrompre que de croix propres à nous sanctifier.

Aussi, mes frères, il n'est presque que les grands et les heureux du monde qui se plaignent de l'excès de leurs malheurs et de leurs peines. Des infortunés, qui naissent et qui vivent dans la misère et dans l'accablement, passent, dans le silence et dans l'oubli presque de leurs peines, leurs jours malheureux; la plus petite lueur de soulagement et de repos[1] leur redonne la sérénité et l'allégresse; les plus légères douceurs dont on console leurs peines les leur font oublier; un moment de plaisir les dédommage d'une année entière de souffrances; tandis qu'on voit ces âmes heureuses et sensuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inouï un seul désir contredit, se faire de l'ennui et de la satiété même des plaisirs un triste martyre, trouver dans des maux imaginaires la source de mille chagrins réels, sentir plus vivement la douleur d'un poste manqué que le plaisir de tous ceux qu'elles occupent, enfin regarder tout ce qui trouble tant soit peu leur félicité sensuelle comme la dernière des infortunes.

Oui, mes frères, ce sont les grands et les puissants qui seuls se plaignent, qui se croient toujours les seuls

1. L'image est-elle bien exacte?

malheureux : qui n'ont jamais assez de consolateurs ; qui, au plus léger contre-temps, voient se rassembler autour d'eux non-seulement tous ces amis mondains que leur rang et leur fortune leur donnent, mais encore tous ces ministres pieux et éclairés que l'estime publique distingue, et dont les saintes instructions seroient bien mieux placées auprès de tant d'autres malheureux auxquels toutes les ressources du monde et de la religion manquent, et auxquels aussi elles seroient plus utiles. Mais, mes frères, devant le tribunal de Jésus-Christ, on comparera vos afflictions avec celles de tant d'infortunés qui vous environnent, et dont les malheurs sont d'autant plus affreux qu'ils sont plus obscurs et plus oubliés : et alors on vous demandera si c'étoit à vous à murmurer et à vous plaindre : on vous demandera si vous deviez tant faire valoir des calamités qui auroient été des consolations pour beaucoup d'autres ; on vous demandera s'il falloit tant murmurer contre un Dieu qui vous traitoit avec tant d'indulgence, tandis qu'il appesantissoit sa main sur une infinité de malheureux ; on vous demandera s'ils avoient moins de droit aux biens et aux plaisirs de la terre que vous : si leur âme étoit moins noble et moins précieuse devant Dieu que la vôtre ; en un mot, s'ils étoient ou plus criminels ou d'une autre nature que vous.

Hélas! mes frères, non-seulement c'est l'amour excessif de nous-mêmes, mais encore c'est notre dureté pour nos frères, qui grossit à nos yeux nos propres malheurs. Entrons quelquefois sous ces toits pauvres et dépourvus, où la honte cache des misères si affreuses et si touchantes ; allons dans ces asiles de miséricorde où toutes les calamités paroissent rassemblées : c'est là que nous apprendrons ce que nous devons penser de nos afflictions :

c'est là que, touchés de l'excès de tant de malheurs, nous rougirons de donner encore des noms à la légèreté des nôtres; c'est là que nos murmures contre le ciel se changeront en des actions de grâces, et que, moins occupés des croix légères que le Seigneur nous envoie que de tant d'autres qu'il nous épargne, nous commencerons à craindre son indulgence, loin de nous plaindre de sa sévérité. Mon Dieu ! que le jugement des grands et des puissants sera formidable, puisque, outre l'abus inévitable de leur prospérité, les afflictions qui auroient dû en sanctifier encore l'usage et en expier les abus deviendront elles-mêmes leurs plus grands crimes !

Mais comment se servir des afflictions, pour sanctifier les périls de son état, et pour opérer son salut, puisqu'elles y paroissent mettre des obstacles invincibles ? C'est ici le dernier prétexte, tiré de l'incompatibilité que les afflictions semblent avoir avec notre salut.

TROISIÈME PARTIE.

Il est assez surprenant que la corruption du cœur humain trouve dans les souffrances mêmes des obstacles de salut, et que des chrétiens ne justifient tous les jours leurs murmures contre la sagesse et la bonté de Dieu, qu'en l'accusant de leur envoyer des croix incompatibles avec leur salut éternel. Cependant, rien n'est plus commun dans le monde que ce langage injuste; et lorsque nous exhortons les âmes que Dieu afflige à faire de ces afflictions passagères le prix du ciel et de l'éternité, elles nous répondent que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien ; que les contradictions au milieu desquelles

on vit aigrissent l'esprit et révoltent le cœur, loin de rappeler à l'ordre et au devoir ; et qu'il faut être tranquille pour penser à Dieu.

Or, je dis que de tous les prétextes dont on se sert pour justifier l'usage peu chrétien des afflictions, c'est ici le plus insensé et le plus coupable. Le plus coupable; car c'est blasphémer contre la Providence de prétendre qu'elle vous place dans des situations incompatibles avec votre salut. Tout ce qu'elle fait ou permet ici-bas, elle ne le fait ou ne le permet que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle ; tous les événements agréables ou fâcheux qui doivent remplir le cours de notre destinée, elle ne nous les a préparés que comme des moyens de salut et de sanctification ; tous ses desseins sur nous se rapportent à cette fin unique; tout ce que nous sommes, même dans l'ordre de la nature, notre naissance, notre fortune, nos talents, notre siècle, nos dignités, nos protecteurs, nos sujets, nos maîtres, tout cela, dans ses vues de miséricorde sur nous, est entré dans les desseins impénétrables de notre sanctification éternelle. Tout ce monde visible lui-même n'est fait que pour le siècle à venir : tout ce qui passe a ses rapports secrets avec ce siècle éternel où rien ne passera plus; tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles. Le monde n'est digne des soins d'un Dieu sage et miséricordieux qu'autant que, par des rapports secrets et adorables, ces diverses révolutions doivent former cette Église du ciel, cette assemblée immortelle d'élus, où il sera éternellement glorifié : il n'agit dans le temps que pour l'éternité; il est même en cela le modèle que nous devons suivre. Prétendre donc qu'il nous place dans des situations, non-seulement qui n'ont aucun rapport, mais même

qui sont incompatibles avec nos intérêts éternels, c'est en faire un Dieu temporel, et blasphémer contre sa sagesse adorable.

Mais non-seulement rien n'est plus coupable que ce prétexte, je dis encore que rien n'est plus insensé; car une âme ne revient à Dieu que lorsqu'elle se détache de ce monde misérable; et rien ne la détache plus efficacement de ce monde misérable, dit saint Augustin, que lorsque le Seigneur répand sur ses plaisirs dangereux des amertumes salutaires. Seigneur, disoit un saint roi de Juda, je vous avois oublié dans la prospérité et dans l'abondance; les plaisirs de la royauté et l'éclat d'un règne long et glorieux avoient corrompu mon cœur; les louanges et les discours empoisonnés des méchants m'avoient jeté dans un sommeil profond et funeste; mais vous m'avez frappé en répandant sur mon peuple tous les fléaux de votre colère, en révoltant contre moi mes propres enfants et des sujets que j'avois comblés de bienfaits; et je me suis éveillé : vous m'avez humilié, et j'ai eu recours à vous; vous m'avez affligé, et je vous ai cherché, et j'ai compris qu'il ne falloit pas mettre sa confiance dans les hommes: que la prospérité étoit un songe; la gloire, une erreur; les talents que les hommes admirent, des vices cachés sous les dehors brillants des vertus humaines; le monde tout entier, une figure qui ne nous repaît que de vains fantômes, et qui ne laisse rien de réel dans le cœur; et que vous seul méritez d'être servi, parce que vous seul ne manquez jamais à ceux qui vous servent : *In die tribulationis meæ Deum exquisivi* (Ps. LXXVI, 3).

Voilà l'effet le plus naturel des afflictions : elles facilitent tous les devoirs de la religion; la haine du monde, en nous le rendant plus désagréable; le détachement des

créatures, en nous faisant éprouver ou leur perfidie par des infidélités, ou leur fragilité par des pertes inattendues; la privation des plaisirs, en y mettant des obstacles; les désirs des biens éternels et les retours consolants vers Dieu, en ne nous laissant presque plus de consolation parmi les hommes : enfin toutes les obligations de la foi deviennent plus faciles à l'âme affligée; ses bons désirs y trouvent moins d'obstacles, sa foiblesse moins d'écueils, sa foi plus de secours, sa tiédeur plus de ressources, ses passions plus de freins, sa vertu même plus d'occasions de mérite.

Aussi l'Église elle-même ne fut jamais plus fervente et plus pure que lorsqu'elle fut affligée; les siècles de ses souffrances et de ses persécutions furent les siècles de son éclat et de son zèle. La tranquillité corrompit ensuite ses mœurs; ses jours devinrent moins purs et moins innocents, depuis qu'ils furent devenus plus fortunés et plus paisibles; sa gloire finit presque avec ses malheurs, et sa paix, comme dit le Prophète, fut plus amère par le déréglement de ses enfants que ses troubles ne l'avoient été par la barbarie de ses ennemis mêmes : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima* (Is., XXXVIII, 17).

Vous-même, qui vous plaignez que les croix dont le Seigneur vous afflige vous découragent et vous refroidissent sur le désir de travailler à votre salut, vous savez bien que des jours plus heureux n'ont pas été pour vous plus saints et plus fidèles; vous savez bien qu'alors enivré du monde et de ses plaisirs, vous viviez dans un oubli entier de Dieu, et que les douceurs de votre état n'étoient que les aiguillons de votre corruption et les instruments de vos désirs injustes.

Mais telle est, mes frères, l'illusion perpétuelle de

notre amour-propre. Quand nous sommes heureux, que tout répond à nos désirs, et que nous jouissons d'une fortune douce et riante, nous alléguons les dangers de notre état pour justifier les égarements de nos mœurs mondaines; nous disons qu'il est bien difficile en un certain âge et en une certaine situation, quand on a un rang à soutenir et des bienséances à garder dans le monde, de se condamner à la retraite, à la prière, à la fuite des plaisirs, et à tous les devoirs d'une vie triste et chrétienne. Mais de l'autre côté, quand nous sommes affligés, que le corps est frappé de langueur, que la fortune nous abandonne, que nos amis nous trompent, que nos maîtres nous négligent, que nos ennemis nous accablent, que nos proches deviennent nos persécuteurs, nous nous plaignons que tout nous éloigne de Dieu dans cet état de chagrin et d'amertume; que l'esprit n'est pas assez tranquille pour penser au salut, que le cœur est trop ulcéré pour sentir autre chose que ses propres malheurs; qu'il faut chercher à étourdir sa douleur par des diversions et des plaisirs devenus nécessaires, et ne pas achever de perdre la raison en se livrant tout entier aux horreurs d'une profonde tristesse. C'est ainsi, ô mon Dieu! que par nos contradictions éternelles nous justifions les voies adorables de votre sagesse sur les destinées des hommes, et que nous préparons à votre justice des raisons puissantes pour confondre un jour l'illusion et la mauvaise foi de nos prétextes.

Car d'ailleurs, mes frères, de quelque nature que soient nos peines, l'histoire de la religion nous propose des justes qui, dans le même état que nous, ont possédé leur âme dans la patience, et ont fait de leurs afflictions une ressource de salut. Si vous pleurez la perte d'une

personne chère, Judith trouva dans une semblable douleur l'accroissement de sa foi et de sa piété, et changea les larmes de sa viduité en des larmes de retraite et de pénitence. Si une santé languissante vous rend la vie plus triste et plus amère que la mort même, Job trouva dans les débris d'un corps ulcéré des motifs de componction, des désirs d'éternité et des espérances de sa résurrection immortelle. Si l'on flétrit votre réputation par des impostures, Suzanne offrit une âme constante à la plus noire calomnie; et, sachant qu'elle avoit le Seigneur pour témoin de son innocence, elle lui laissa le soin de la venger de l'injustice des hommes. Si l'on renverse votre fortune par des artifices, David détrôné regarda l'humiliation de son nouvel état comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de sa prospérité passée. Si un lien mal assorti devient votre croix de tous les jours, Esther trouva dans les caprices et dans les fureurs d'un époux infidèle l'épreuve de sa vertu et le mérite de sa douceur et de sa patience. Enfin, placez-vous dans les situations les plus tristes, vous y trouverez des justes qui y ont opéré leur salut: et, sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, regardez autour de vous (la main du Seigneur n'est pas encore raccourcie), et vous verrez des âmes qui, chargées des mêmes croix que vous, en font un usage bien différent et trouvent des moyens de salut dans les mêmes événements où vous trouvez vous-même ou l'écueil de votre innocence ou le prétexte de vos murmures. Que dis-je? vous verrez des âmes que la miséricorde de Dieu a rappelées de l'égarement, en répandant des amertumes salutaires sur leur vie, en renversant une fortune établie, en refroidissant une faveur enviée, en frappant une santé qui paroissoit inaltérable, en les éloi-

gnant des grâces méritées par des préférences inattendues, en finissant, par une inconstance d'éclat, un engagement profane. Vous-même alors, témoin de leur changement et de leur retour à Dieu, vous avez diminué le mérite de leur conversion par des facilités que le chagrin leur avoit ménagées; vous vous êtes défié d'une vertu que les malheurs avoient rendue comme nécessaire; vous avez dit qu'il étoit bien aisé de quitter le monde quand le monde ne vouloit plus de nous; qu'à la première lueur d'un retour de fortune, on verroit bientôt les plaisirs succéder à tout cet appareil de dévotion, et qu'on ne se donnoit à Dieu dans l'adversité que parce qu'on n'avoit rien de mieux à faire. Injuste que vous êtes! et aujourd'hui qu'il s'agit de revenir à lui dans votre affliction, vous dites qu'il n'est pas possible; qu'un cœur pressé, accablé d'amertume, n'est capable de rien, et ne peut sentir que sa douleur, et qu'on est plus révolté que touché dans cet état d'accablement et d'infortune; et, après avoir censuré et rendu suspecte la piété dans les âmes affligées, comme un parti trop facile et qui n'avoit plus de mérite, parce qu'il ne coûtoit plus rien, vous vous défendez de le prendre dans votre affliction et d'en faire un usage chrétien, parce que vous prétendez qu'il n'est pas possible de s'y occuper d'autre chose que de son malheur. Répondez, si vous le pouvez, ou plutôt tremblez de trouver l'écueil de votre salut dans une situation qui devoit en être la plus sûre ressource. Après avoir abusé de la prospérité, tremblez de vous faire encore de vos malheurs les instruments funestes de votre perte, et de vous fermer à vous-même toutes les voies que la bonté de Dieu pouvoit vous ouvrir pour vous ramener à lui.

Eh! quand sera-ce donc, ô mon Dieu! que mon âme,

s'élevant par la foi au-dessus de toutes les créatures, n'adorera plus que vous en elles, ne leur attribuera plus des événements dont vous êtes le seul auteur, reconnoîtra dans les diverses situations où vous la placez les ménagements adorables de votre providence; et, au milieu de ses croix même, goûtera cette paix inaltérable que le monde avec tous ses plaisirs ne sauroit donner? *Quando consolaberis me?* (Ps. CXVIII, 82.)

Qu'il est triste, en effet, mes frères, quand on est affligé et frappé de Dieu, de vouloir se consoler en se révoltant contre la main qui nous frappe, en murmurant contre sa justice, en s'éloignant de lui comme par une espèce de rage, de désespoir et de vengeance, et de chercher sa consolation dans ses propres fureurs! Quel état affreux que celui d'une âme insensée que Dieu afflige, et qui, pour se consoler, s'en prend à Dieu même dans son affliction, cherche à soulager ses peines en multipliant ses offenses, se livre au déréglement pour oublier ses chagrins, et se fait de la tristesse accablante du crime une ressource affreuse à la tristesse de ses afflictions!

Non, mes frères; la religion toute seule peut consoler solidement nos malheurs. La philosophie arrêtoit les plaintes, mais elle n'adoucissoit pas la douleur. Le monde endort les chagrins, mais il ne les guérit pas; et, au milieu de ses plaisirs insensés, l'aiguillon secret de la tristesse demeure toujours profondément enfoncé dans le cœur. Dieu seul peut être le consolateur de nos peines; et en faut-il d'autre à une âme fidèle? Foibles créatures! vous pouvez bien, par de vains discours et par ce langage ordinaire de compassion et de tendresse, vous faire entendre aux oreilles du corps; mais il n'est que le Dieu de toute consolation qui sache parler au cœur. En vain

j'ai voulu chercher parmi vous des adoucissements à l'excès de mes peines ; j'ai aigri mes maux en voulant les soulager, et vos vaines consolations n'ont été pour moi que des amertumes nouvelles : *Et qui consolaretur, et non inveni* (Ps. LXVIII, 21).

Grand Dieu, c'est à vos pieds désormais que je veux répandre toute l'amertume de mon cœur ; c'est avec vous seul que je veux oublier tous mes maux, toutes mes peines, toutes les créatures ! Jusqu'ici je me suis livré à des chagrins et à des tristesses tout humaines ; mille fois j'ai souhaité que les projets insensés de mon cœur servissent de règle à votre sagesse ; je me suis égaré dans mes pensées, mon esprit s'est formé mille songes flatteurs, mon cœur a couru après ces vains fantômes ; j'ai désiré plus de naissance, plus de faveur, plus de fortune, plus de talents, plus de gloire, plus de santé ; je me suis bercé dans ces idées d'une félicité imaginaire. Insensé ! comme si j'avois pu déranger, au gré de mes souhaits, l'ordre immuable de votre providence ; comme si j'avois été, ou plus sage, ou plus éclairé que vous, ô mon Dieu, sur mes intérêts véritables ! Je ne suis jamais entré dans les desseins éternels que vous aviez sur moi ; je n'ai jamais regardé les amertumes de mon état comme entrant[1] dans l'ordre de ma prédestination éternelle ; et jusques aujourd'hui les créatures seules ont décidé de ma joie comme de mes chagrins : aussi mes joies n'ont jamais été tranquilles, et mes chagrins ont toujours été sans ressource. Mais désormais, ô mon Dieu ! vous allez être mon unique consolateur ; et je chercherai dans la méditation de votre loi sainte, et dans ma soumission à

1. Encore une négligence par répétition du même mot, pris dans une acception différente.

vos ordres éternels, les consolations solides que je n'ai jamais trouvées dans les créatures, et qui, en adoucissant ici-bas nos peines, nous en assurent en même temps la récompense immortelle.

Ainsi soit-il.

EXTRAIT

DU

SERMON POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est étonnant, mes frères, que la vie étant si courte, le moment de la mort si incertain, tous les instants si précieux, les conversions si rares, les exemples de ceux qui sont surpris si fréquents, l'avenir si terrible, on puisse se former à soi-même tant de prétextes frivoles pour différer de changer de vie. Dans tous les autres dangers qui menacent ou notre vie, ou notre honneur, ou notre fortune, les précautions sont promptes et présentes; il n'est que le péril qui soit douteux et éloigné : ici le péril est certain et présent, et les précautions sont toujours incertaines et reculées. Il semble ou que le salut soit une chose arbitraire, ou que notre vie soit entre nos mains, ou que le temps de faire pénitence nous ait été promis, ou que mourir sans l'avoir faite ne soit pas un fort grand malheur; tous les pécheurs s'endorment tranquillement dans cette espérance qu'ils se convertiront un jour, sans travailler jamais à changer de vie! Et, ce qu'il y a de plus incompréhensible dans le délai de leur péni-

tence, c'est qu'ils conviennent tous du besoin qu'ils ont de se convertir, du mauvais état de leur conscience, qu'ils regardent tous comme le dernier des malheurs de mourir dans cet état funeste, et cependant qu'ils diffèrent tous d'en sortir sur des prétextes si puérils que le sérieux même de la chaire chrétienne souffre de les réfuter et de les combattre.

L'âge, les passions, les suites d'un changement de vie qu'on craint de ne pouvoir soutenir, voilà les vains prétextes qu'on s'oppose à soi-même pour différer la conversion que Dieu demande de nous.

Je dis premièrement l'âge. On veut laisser passer les années de la jeunesse, à laquelle un parti aussi sérieux que celui de la piété ne paroît pas convenir : on attend une certaine saison de la vie où, la première fleur de l'âge effacée, les mœurs devenues plus sérieuses, les bienséances plus exactes, le monde moins attentif sur nous, l'esprit même plus mûr et plus capable de soutenir cette grande entreprise, on se promet à soi-même qu'on y travaillera, et que rien ne sera plus capable alors de nous en détourner.

Mais il seroit naturel de vous demander d'abord qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même, que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions, et que le Seigneur, que vous n'attendez que vers la fin du jour, n'arrivera pas dès le matin et lorsque vous y penserez le moins! La jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort? Voyez, sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si, en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis et de vos proches, vous n'en trouverez

point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premières années de leur course ; qui, comme la fleur des champs, aient séché du matin au soir, et ne vous aient laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussitôt éteinte. Insensé ! on va peut-être au premier jour vous demander votre âme. Et ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils? Et ces grandes résolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient comme elle les prévient tous les jours, et ne vous laisse que le regret inutile de les avoir en vain formées ?

Mais je veux que la mort ne vous surprenne pas, et je vous demande sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur et vous disposera plus que vous ne l'êtes aujourd'hui à une vie nouvelle ? L'âge changea-t-il le cœur de Salomon? Ah ! c'est alors que ses dissolutions montèrent au plus haut point, et que sa honteuse fragilité ne connut plus de bornes. L'âge prépara-t-il Saül à sa conversion? Ah ! c'est alors qu'il ajouta à ses égarements passés la superstition, l'impiété, l'endurcissement et le désespoir. L'âge apporta-t-il quelque remède aux désordres de Jésabel et de l'incestueuse Hérodias? C'est alors qu'elles parurent plus ambitieuses, plus voluptueuses, plus attentives à plaire que jamais. Peut-être, en avançant en âge, sortirez-vous de certaines mœurs déréglées, parce que le dégoût tout seul qui les suit vous en aura retiré ; mais vous ne vous convertirez pas pour cela : vous ne vivrez plus dans le désordre, mais vous ne vous repentirez pas, mais vous ne ferez pas pénitence, mais votre cœur ne sera pas changé ; vous serez encore mondain, ambitieux, voluptueux, sensuel ; vous vivrez tranquille dans cet

état, parce que vous n'aurez plus que toutes les dispositions de ces vices sans vous livrer à leurs excès. Les années, les exemples, le long usage du monde, n'auront servi qu'à vous endurcir la conscience, qu'à substituer une indolence et une sagesse mondaine aux passions, et à effacer cette sensibilité de religion que le premier âge laisse dans l'âme encore alors craintive et timorée; vous mourrez impénitent.

Et si vous croyez que ce soit ici un simple mouvement de zèle, et non une vérité fondée sur l'expérience, examinez ce qui se passe tous les jours à vos yeux, voyez toutes les âmes qui ont vieilli dans le monde, et que l'âge mûr seul a retirées des plaisirs : l'amour du monde ne meurt qu'avec elles; sous des dehors différents, et que la bienséance seule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchants, la même vivacité pour les plaisirs, un cœur jeune encore dans un corps changé et effacé. On rappelle avec complaisance les joies des premières années, on fait revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge et le temps nous ont ôté; on regarde avec envie une jeunesse florissante et les amusements qui la suivent, on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état; on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance et sans s'exposer à la risée publique. Enfin, à mesure que le monde s'enfuit et nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais; le long usage qu'on en a fait n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire et nous mettre hors d'état de nous en passer; et l'âge n'a point fait encore de conversion.

Mais quand ce malheur ne seroit point à craindre, le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les temps et de tous

les âges? Est-il un seul de nos jours qui ne lui appartienne, et qu'il nous ait laissé pour le monde et pour la vanité? N'est-il pas jaloux même des prémices de notre cœur et de notre vie, figurées par ces prémices des fruits de la terre que la loi ordonnoit de lui offrir? Pourquoi lui retrancheriez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la consacrer au démon et à ses œuvres? La vie est-elle trop longue pour être tout entière employée à la gloire du Seigneur qui nous l'a donnée et qui nous en promet une immortelle? Le premier âge est-il trop précieux pour être consacré à mériter la possession éternelle de l'Être souverain? Vous ne lui réservez donc que les restes et le rebut de vos passions et de votre vie? Et c'est comme si vous lui disiez : Seigneur, tant que je serai propre au monde et aux plaisirs, n'attendez pas que je revienne à vous et que je vous cherche; tant que le monde voudra de moi, je ne saurois me résoudre à vouloir de vous; quand il commencera à m'oublier, à m'échapper, et que je ne pourrai plus en faire usage, alors je me tournerai vers vous, je vous dirai : Me voici; je vous prierai d'accepter un cœur que le monde rejettera et qui sera même triste de la dure nécessité où il se trouvera de se donner à vous; mais jusque-là n'attendez de moi qu'une indifférence entière et un oubli parfait; au fond vous n'êtes bon à servir que lorsqu'on n'est plus soi-même bon à rien; on est sûr du moins qu'on vous trouve toujours, tous les temps vous sont les mêmes; mais le monde, après une certaine saison de la vie, on n'y est plus propre, et il faut se hâter d'en jouir avant qu'il nous échappe et tandis qu'il en est encore temps. Ame indigne de confesser jamais les miséricordes d'un Dieu que vous traitez avec tant d'outrage! Et croyez-vous qu'alors

il acceptera des hommages si forcés et si honteux à sa gloire, lui qui ne veut que des sacrifices volontaires, lui qui n'a pas besoin de l'homme, et qui lui fait grâce lors même qu'il accepte ses vœux les plus purs et ses hommages les plus sincères !

Le prophète Isaïe insultoit autrefois en ces termes à ceux qui adoroient de vaines idoles : Vous prenez un cèdre sur le Liban, leur disoit-il ; vous en retranchez la plus belle et la meilleure partie pour fournir à vos besoins, à vos plaisirs, au luxe et à l'ornement de vos palais ; et, quand vous ne savez plus à quoi employer ce qui vous reste, vous en faites une vaine idole, et vous lui offrez des vœux et des hommages ridicules : *Et de reliquo ejus idolum faciam* (Is., XLIV, 19). Et voilà ce que je puis vous dire ici à mon tour : Vous retranchez de votre vie les plus belles et les plus florissantes années, pour satisfaire vos goûts et vos passions injustes ; et quand vous ne savez plus quel usage faire de ce qui vous reste, et qu'il devient inutile au monde et aux plaisirs, alors vous en faites une idole, vous le faites servir à la religion, vous vous en formez une vertu fausse, superficielle, inanimée, à laquelle vous consacrez à regret les restes de vos passions et de vos désordres : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* O mon Dieu ! est-ce donc là vous regarder comme un Dieu jaloux qu'une tache légère dans les offrandes les plus pures blesse et offense, ou comme une vaine idole qui ne sentiroit pas l'indignité et la simulation des hommages qu'on lui offre ? *Et de reliquo ejus idolum faciam.*

Oui, mes frères, on ne recueille dans un âge avancé que ce qu'on a semé les premières années de sa vie. Si vous semez dans la corruption, dit l'Apôtre, vous mois-

sonnerez dans la corruption : vous le dites tous les jours vous-mêmes, qu'on meurt toujours comme on a vécu; que les caractères ne changent point; qu'on porte dans la vieillesse tous les défauts et tous les penchants du premier âge; et que rien n'est plus heureux que de se former de bonne heure des inclinations louables, et de s'accoutumer, comme dit un prophète, à porter le joug du Seigneur dès une tendre jeunesse : *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua* (Thren., III, 27).

En effet, mes frères, quand nous n'aurions égard qu'au repos seul de notre vie; quand nous n'aurions point d'autre intérêt que de nous préparer même ici-bas des jours heureux et paisibles, quel bonheur de prévenir d'avance et d'étouffer dans leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant de passions violentes qui déchirent ensuite le cœur et qui font tout le malheur et toute l'amertume de notre vie! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Quel bonheur de n'avoir mis en soi que des idées douces et innocentes, de s'épargner la funeste expérience de tant de plaisirs criminels qui corrompent le cœur pour toujours, qui souillent l'imagination, qui nous laissent mille images honteuses et importunes, lesquelles nous accompagnent jusque dans la vertu, survivent toujours à nos crimes, et en deviennent souvent de nouveaux elles-mêmes! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Quel bonheur de s'être fait, dans ses premières années, des plaisirs innocents et tranquilles, d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter, de n'avoir pas contracté la triste nécessité de ne pouvoir plus se passer des plaisirs violents et criminels; et de ne s'être pas rendu insuppor-

table, par un long usage des passions vives et tumultueuses, la douceur et la tranquillité de la vertu et de l'innocence! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Que ces premières années passées dans la pudeur et dans l'horreur du vice attirent de grâces sur tout le reste de la vie! Qu'elles rendent le Seigneur attentif à toutes nos voies! et qu'elles nous rendent nous-mêmes l'objet bien-aimé de ses soins et de ses complaisances paternelles! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.*

Mais on convient, direz-vous, qu'il est heureux de s'être donné à Dieu de bonne heure, et d'avoir pu se préserver de tous les inconvénients de l'âge et des plaisirs. Mais on n'en est pas là; on a suivi la route ordinaire; le torrent du monde et des passions ont entraîné; on se trouve même encore actuellement dans des engagements trop vifs et qu'il n'est point en soi de rompre; on attend une situation plus favorable, et on se promet que, lorsque la passion qui nous captive sera éteinte, on ne se rengagera plus dans de nouveaux liens, et on se rangera tout de bon au devoir et à la vertu. Second prétexte : les passions et les engagements dont on ne peut encore sortir.

Mais premièrement, cette situation plus favorable que vous attendez pour revenir à Dieu, êtes-vous bien sûr qu'elle arrive? Qui vous a révélé le cours et la durée des passions qui vous arrêtent actuellement? Qui leur a marqué un terme et leur a dit, comme le Seigneur aux flots d'une mer agitée : Vous viendrez jusque-là, et vous y verrez briser votre impétuosité et la fureur de vos vagues? *Usque huc venies* (Job, xxxviii, 11). Quand finiront-elles, le savez-vous? Pouvez-vous répondre qu'elles finiront un

jour? qu'elles finiront du moins avant que vous finissiez vous-même? Seriez-vous le premier pécheur surpris dans ses passions déplorables? Tous les hommes presque qui meurent à vos yeux ne meurent-ils pas dans ce triste état? Meurt-on autrement dans le monde? Les ministres appelés au secours des mourants trouvent-ils au lit de la mort beaucoup de pécheurs qui, depuis longtemps quittes de leurs habitudes, se préparoient à ce dernier moment? Qu'y trouvons-nous, que des âmes encore liées de mille chaînes, que la mort seule va dissoudre? que des consciences inexplicables,[1] si j'ose parler ainsi, et encore enveloppées dans le chaos d'une vie toute désordonnée? Qu'y entendons-nous, que des regrets inutiles sur cette terrible surprise, et de vaines protestations qu'on auroit pris d'autres mesures si l'on avoit pu la prévoir? Quels sont les soins ordinaires qui occupent notre ministère dans ces derniers moments? D'éclaircir des consciences que nous ne devrions plus alors que consoler; d'aider à rappeler des crimes que nous ne devrions plus alors qu'exhorter à oublier, de faire expliquer au pécheur mourant ses désordres, nous qui devrions alors le soutenir et l'animer par le souvenir de ses vertus; en un mot, d'ouvrir les abîmes de son cœur, nous qui ne devrions

1. *Inexplicable* est employé ici dans un sens tout latin. On a dit de même pour signifier qu'on ne peut débrouiller, qui ne peut être débrouillé, inextricable, dont on ne peut sortir :

Les perfections de Dieu sont toujours présentes à l'esprit, mais l'esprit ne les aperçoit que dans une confusion *inexplicable,* à cause de sa petitesse et de la grandeur de l'idée de l'être (MALEBR., *Recherche de la vérité,* 2e partie, liv. III, chap. VIII).

Ils embrouillent toutes choses, et, perdant tout ordre et toute lumière, ils se perdent eux-mêmes et s'égarent dans des embarras *inexplicables* (PASCAL, *De l'esprit géométrique*).

Des labyrinthes *inexplicables* (BOSS., *Sixième avertissement aux protestants,* 2e partie).

plus ouvrir alors à l'âme prête à se dégager de son corps que le sein d'Abraham et les trésors d'une gloire immortelle. Voilà les tristes offices que nous vous rendrons peut-être un jour; vous nous appellerez à votre tour; et, au lieu que nous aurions dû nous consoler alors avec vous, en vous entretenant des avantages que promet au fidèle une sainte mort, nous ne serons occupés qu'à vous faire raconter les crimes de votre vie.

Mais quand vos passions n'iroient pas jusqu'à cette dernière heure, plus vous différez, plus vous jetez de profondes racines dans le crime; plus vos chaînes forment de nouveaux replis sur votre cœur; plus ce levain de corruption que vous portez au dedans de vous se dilate, s'étend, aigrit et corrompt toute la capacité de votre âme. Jugez-en par le progrès que la passion a fait jusqu'ici dans votre cœur. Ce n'étoient d'abord que des libertés timides, et où, pour vous calmer, vous cherchiez encore une ombre d'innocence; ce n'étoient ensuite que des actions douteuses, et où vous aviez encore peine à démêler le crime de la simple offense; le désordre suivit de près, mais les excès marqués en étoient encore rares; vous vous les reprochiez aussitôt à vous-même, vous ne pouviez les porter longtemps sur la conscience encore effrayée de son état. Insensiblement les chutes se sont multipliées: le désordre est devenu un état fixe et habituel; la conscience n'a plus crié que foiblement contre l'empire de la passion; le crime vous est devenu nécessaire, il n'a plus réveillé de remords; vous l'avez avalé comme de l'eau qui coule sans se faire sentir, et sans piquer d'aucun goût le palais par où elle passe. Plus vous avancez, plus le venin gagne; plus un reste de force que la pudeur, que la raison, que la grâce avoient mise en vous

s'affoiblit; plus ce qui étoit encore sain dans votre âme s'infecte et se souille. Quelle folie donc de laisser vieillir et corrompre des plaies, sous prétexte qu'elles seront plus aisées à guérir! Et que faites-vous, en différant, que rendre vos maux plus incurables et ôter à l'espérance de votre conversion toutes les ressources qui pourroient vous rester encore?

Vous vous flattez peut-être sur ce qu'il n'est pas de passions éternelles, et que le temps et le dégoût en font revenir tôt ou tard. A cela je vous réponds, premièrement, que vous pourrez bien à la vérité vous lasser des objets qui aujourd'hui vous captivent, mais que vos passions ne finiront pas pour cela. Vous pourrez bien vous former de nouveaux liens, mais vous ne vous formerez pas un nouveau cœur. Il n'est point de passions éternelles, je l'avoue; mais la corruption et le désordre le sont presque toujours; les passions que le dégoût tout seul finit laissent toujours le cœur tout prêt pour une autre, et d'ordinaire c'est un nouveau feu qui chasse et éteint le premier. Rappelez-vous vous-même ce qui vous est arrivé jusqu'ici; vous croyiez qu'un tel engagement fini, vous seriez libre et en état de revenir à Dieu; vous marquiez à ce moment heureux le terme de vos désordres et le commencement de votre pénitence : cet engagement a fini, la mort, l'inconstance, le dégoût ou quelque autre accident l'a rompu, et cependant vous ne vous êtes pas converti; de nouvelles occasions se sont présentées, vous vous êtes formé de nouveaux liens, vous avez oublié vos premières résolutions, et votre dernier état est devenu pire que le premier. Les passions que la grâce n'éteint pas ne font que rallumer le cœur pour des passions nouvelles.

Je vous réponds, secondement : Quand même tous vos engagements criminels seroient finis; quand il n'y auroit plus d'objet particulier qui occupât votre cœur, si le temps et le dégoût tout seuls vous ont mené là, vous n'en serez pas plus avancé pour votre conversion. Vous tiendrez encore à tout, en ne tenant plus à rien : vous vous trouverez dans un certain état vague d'indolence et d'insensibilité, plus éloigné du royaume de Dieu que la vivacité même des passions insensées : votre cœur, libre de passion particulière, sera comme plein d'une passion universelle, si j'ose parler ainsi, d'un grand vide qui l'occupera tout entier. Il vous sera même d'autant plus difficile de sortir de cet état que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre. Vous vous trouverez sans force, sans goût, sans aucun sentiment pour le salut : et le défaut d'objet, en vous laissant plus tranquille pour les créatures, ne fera qu'augmenter votre dégoût affreux pour le Seigneur. C'est un calme dont vous aurez plus de peine à vous tirer que de la tempête même; car les mêmes vents qui forment l'orage, quelquefois par un coup heureux peuvent nous jeter dans le port; mais le calme, plus il est grand, plus il conduit sûrement au naufrage.

Mais enfin on voudroit bien changer et prendre le parti d'une vie plus raisonnable et plus chrétienne. On sent le vide du monde et des plaisirs; on se prête aux amusements et à une certaine dissipation sans goût et comme à regret; on souhaiteroit d'y renoncer et de travailler sérieusement à son salut; mais cette première démarche fait peur. C'est un coup d'éclat qui nous engage envers le public et qu'on craint de ne pouvoir soutenir; on est d'un rang où le plus petit changement

sera remarqué, et l'on craint de n'aller donner, comme tant d'autres, qu'une scène qui ne durera pas, et qui ne nous laissera que le ridicule de la dévotion, sans nous en laisser le mérite.

Vous craignez de ne pouvoir vous soutenir, mon cher auditeur? Eh quoi! en différant de vous convertir, vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour, et, en vous convertissant aujourd'hui, vous n'osez vous promettre qu'il vous soutiendra! Vous comptez sur ses miséricordes en l'outrageant, et vous n'osez y compter en le glorifiant! Vous croyez ne rien risquer de son côté en continuant à l'offenser, et vous vous en défiez en commençant à le servir! O homme! où est ici cette raison et cette équité de jugement dont vous vous piquez si fort? Et faut-il que, sur l'affaire de votre salut seulement, vous soyez un abîme de contradiction et un paradoxe incompréhensible?

D'ailleurs, n'aurions-nous pas raison de vous dire : Commencez toujours; essayez si en effet vous ne pourrez pas vous soutenir dans le service de Dieu? La chose ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée? Est-ce qu'un homme que la tempête a jeté au milieu de la mer, et qui seroit à la merci des flots et sur le point d'un triste naufrage, ne tente pas premièrement s'il pourra aborder au port à la nage avant de se laisser submerger aux ondes? Ne fait-il point d'efforts? N'essaye-t-il rien? Se dit-il à lui-même, pour ne rien tenter : Peut-être je ne me soutiendrai pas; les forces peut-être me manqueront en chemin? Ah! il essaye, il fait des efforts, il combat contre le danger, il va jusqu'au dernier moment de sa force et ne succombe enfin que lorsque, gagné par la violence des flots, il est forcé de céder au malheur de sa

destinée. Vous périssez, mon cher auditeur; les ondes vous gagnent, le torrent vous entraîne, et vous balancez si vous essayerez de vous sauver du danger! et vous mettez à sonder vos forces les seuls moments qui vous restent pour pourvoir à votre sûreté! et vous perdez à délibérer un temps qui ne vous est laissé que pour vous dégager du péril qui presse et où tant d'autres périssent à vos yeux!

Mais enfin je veux que, dans la suite, les difficultés de la vertu lassent votre foiblesse et que vous soyez obligé de reculer. Toujours auriez-vous du moins passé quelque temps sans offenser votre Dieu; toujours auriez-vous du moins fait quelques efforts pour l'apaiser; toujours auriez-vous du moins consacré quelques jours à bénir son saint nom; toujours ce seroit du moins autant de retranché de votre vie criminelle et de ce trésor d'iniquité que vous amassez pour le jour terrible des vengeances; toujours vous seriez-vous acquis le droit de représenter à votre Dieu votre foiblesse et de lui dire : Seigneur, vous voyez mes désirs et mon impuissance : que n'ai-je un cœur plus constant pour vous, ô mon Dieu! plus ferme dans l'amour de la vérité, plus insensible au monde, et moins aisé à se laisser séduire! Fixez, Seigneur, mes incertitudes et mes inconstances; ôtez au monde l'empire qu'il a sur mon cœur, reprenez-y vos anciens droits, et ne m'attirez plus à demi, de peur que je ne vous échappe encore. Les variations éternelles de ma vie me couvrent de honte, Seigneur, et font que je n'ose plus lever les yeux vers vous et vous promettre une fidélité constante. J'ai si souvent trahi là-dessus mes promesses, après vous avoir juré un amour éternel; ma foiblesse m'a si souvent fait oublier le bonheur de cet enga-

gement, que je n'ai plus le courage de vous répondre de moi-même. Mon cœur m'échappe à chaque instant, et mille fois, au sortir même de vos pieds, et les yeux encore baignés des larmes que la douleur de vous avoir déplu m'avoit fait répandre, une occasion m'a séduit, et les mêmes infidélités que je venois de détester m'ont retrouvé, comme auparavant, foible et infidèle : avec un cœur si léger et si incertain, que puis-je vous assurer, grand Dieu! et qu'oserois-je me promettre à moi-même? J'ai cru si souvent qu'enfin mes résolutions alloient être constantes; je me suis trouvé dans des moments de grâce et de componction si vifs et si touchants, et qui sembloient me répondre[1] que ma fidélité seroit éternelle, que je ne vois plus rien qui soit capable de me fixer et qui puisse me faire espérer cette solidité de vertu à laquelle jusqu'ici je n'ai pu atteindre. Laissez-vous toucher, Seigneur, au danger de mon état : le caractère de mon cœur me décourage et m'épouvante; je sais que l'inconstance dans vos voies est un préjugé de perdition, et que vous maudissez dans vos livres saints les âmes incertaines et légères. Mais, Seigneur, tandis que[2] je serai encore sensible aux saintes inspirations de votre grâce, j'essayerai encore de rentrer dans vos voies; et, si j'ai à me perdre, j'aime encore mieux périr en faisant des efforts pour retourner à vous, ô mon Dieu! qui ne permettez pas que l'âme qui vous cherche sincèrement périsse et qui êtes le seul Seigneur digne d'être servi, qu'en cherchant une

1. La corrélation n'est pas suffisante. Pour que la phrase fût tout à fait correcte et symétrique, il faudrait quelque chose comme : et qui sembloient *si bien* me répondre.

2. *Tant que*. Très-fréquent au XVIIe siècle. Voir notre *Lexique de la langue de Corneille*.

affreuse tranquillité dans une révolte fixe et déclarée, et en renonçant à l'espérance des biens éternels que vous préparez à ceux qui vous aiment.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JOUR DE LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR.

SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo.

Il fut nommé Jésus, qui étoit le nom que l'ange lui avoit donné.

(Luc, II, 21.)

Un Dieu qui s'abaisse jusqu'à se faire homme étonne et confond la raison; et dans quels abîmes d'erreur ne se précipite-t-elle pas, si la lumière de la foi ne vient promptement à son secours, pour lui découvrir toute la profondeur de la sagesse divine cachée dans la folie apparente du mystère de l'Homme-Dieu? Aussi, dans tous les temps, ce point fondamental de notre sainte religion, j'entends la divinité de Jésus-Christ, a-t-il été l'objet le plus exposé aux contradictions insensées de l'esprit humain. Les hommes orgueilleux, qui ne devoient avoir dans la bouche que des actions de grâces pour le don ineffable que le Père des miséricordes leur a fait de son fils unique, n'ont cessé de l'outrager, en vomissant contre ce Fils adorable les blasphèmes les plus impies. Aveugles, qui n'ont pas vu que le nom seul de Jésus qui lui est

imposé en ce jour, ce nom qu'il reçoit d'abord dans le ciel, et qu'un ange apporte sur la terre à Marie et à Joseph, est la preuve incontestable de sa divinité. Ce nom sacré l'établit sauveur du genre humain; sauveur, en ce que, par l'effusion de son sang, qui devient notre rançon, il nous délivre du péché et des suites qui en sont inséparables, la tyrannie du démon et de l'enfer; sauveur, en ce qu'attirant sur sa tête le châtiment qui étoit dû à nos prévarications, il nous réconcilie avec Dieu, et nous ouvre de nouveau l'entrée du sanctuaire éternel que le péché nous avoit fermé. Mais, mes frères, si le Fils de Marie n'est qu'un pur homme, de quel prix sera aux yeux de Dieu l'oblation de son sang? Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, comment sa médiation sera-t-elle acceptée, tandis qu'il auroit besoin lui-même de médiateur pour se réconcilier avec Dieu?

Cette preuve que je ne fais ici qu'ébaucher, et tant d'autres que la religion me fournit, fermeroient bientôt la bouche à l'impie, et confondroient son impiété, si j'entreprenois de les montrer dans tout leur jour et de leur donner une juste étendue. Mais à Dieu ne plaise que je vienne ici dans le temple saint, où les autels de notre divin Sauveur sont élevés, où s'assemblent ses adorateurs, entrer en contestation, comme si je parlois devant ses ennemis, et faire l'apologie du mystère de l'Homme-Dieu, devant un peuple fidèle, et en présence d'un souverain dont le titre le plus pompeux et le plus cher est le titre de chrétien! Ce n'est donc pas pour combattre ces impies, que je consacre aujourd'hui ce discours à la divinité et à la gloire éternelle de Jésus, fils du Dieu vivant. Je viens seulement consoler notre foi, en racontant les merveilles de celui qui en est l'auteur et le consommateur, et rani-

mer notre piété en vous exposant la gloire et la divinité du Médiateur qui en est l'objet et la plus douce espérance.

Il est à propos même de renouveler de temps en temps ces grandes vérités dans l'esprit des grands et des princes du peuple, pour les affermir contre les discours de l'incrédulité dont ils ne sont d'ordinaire que trop environnés, et de lever quelquefois le voile qui couvre le sanctuaire, pour exposer à leurs yeux ces beautés cachées que la religion ne propose qu'à leur respect et à leurs hommages.

Or, la divinité du Médiateur ne peut être prouvée que par son ministère; ses titres ne sauroient paroître que dans ses fonctions; et, pour savoir s'il est descendu du ciel et égal[1] au Très-Haut, il n'y a qu'à raconter ce qu'il est venu faire sur la terre. Il est venu, mes frères, former un peuple saint et fidèle; un peuple fidèle qui captive sa raison sous le joug sacré de la foi; un peuple saint dont la conversation est dans le ciel, et qui n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair : tel est le grand dessein de sa mission temporelle. L'éclat de son ministère est le fondement le plus inébranlable de notre foi; l'esprit de son ministère, la règle unique de nos mœurs. Or, s'il n'étoit qu'un homme envoyé de Dieu, l'éclat de son ministère deviendroit l'occasion inévitable de notre superstition et de notre idolâtrie; l'esprit de son ministère seroit le piége funeste de notre innocence. Ainsi, soit que nous considérions l'éclat ou l'esprit de son ministère, la gloire de sa divinité demeure également et invinciblement établie.

O Jésus! seul Seigneur de tous, recevez cet hommage public de notre confession et de notre foi! Tandis que

1. La parfaite régularité demanderait *et s'il est égal.*

l'impiété blasphème en secret et dans les ténèbres contre votre gloire, laissez-nous la consolation de la publier avec la voix de tous les siècles, à la face de ces autels; et formez dans notre cœur, non-seulement cette foi qui vous confesse et qui vous adore, mais encore celle qui vous suit et qui vous imite. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne peut se manifester aux hommes que pour leur apprendre ce qu'il est, et ce que les hommes lui doivent; et la religion n'est proprement qu'une lumière divine qui découvre Dieu à l'homme, et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu : soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires, la fin de toutes ses démarches ne peut être que la connaissance et la sanctification de son nom dans l'univers, et l'établissement d'un culte où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul.

Or, si le Seigneur Jésus, venu dans la plénitude des temps, n'étoit qu'un homme juste et innocent, choisi seulement pour être l'envoyé de Dieu sur la terre, la fin principale de son ministère auroit été de rendre le monde idolâtre, et de ravir à la Divinité la gloire qui lui est due, pour se l'attribuer à lui-même.

En effet, mes frères, soit que nous considérions l'éclat de son ministère dans cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont précédé, dans les circonstances merveilleuses qui l'ont accompagné, et enfin dans les œuvres qu'il a lui-même opérées, l'éclat en est tel, que si Jésus-Christ n'étoit qu'un homme semblable à nous, Dieu, qui

l'a envoyé sur la terre revêtu de tant de gloire et de puissance, nous auroit lui-même trompés, et seroit coupable de l'idolâtrie de ceux qui l'adorent.

Le premier caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ, c'est d'avoir été prédit et promis aux hommes depuis la naissance du monde. A peine Adam est-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur que sa chute a rendu nécessaire à la terre. Dans les siècles suivants, Dieu ne paroît, ce semble, occupé qu'à préparer les hommes à son arrivée : s'il se manifeste aux patriarches, c'est pour les confirmer dans la foi de cette attente; s'il inspire des prophètes, c'est pour l'annoncer; s'il se choisit un peuple, c'est pour le rendre dépositaire de cette grande promesse; s'il prescrit aux hommes des sacrifices et des cérémonies religieuses, c'est pour y tracer, comme de loin, l'histoire de celui qui doit venir. Tous les événements qui se passent sur la terre semblent conduire à ce grand événement : les empires et les royaumes ne tombent ou ne s'élèvent que pour y préparer les voies ; les yeux ne s'ouvrent que pour le promettre, et toute la nature, comme dit saint Paul, semble être dans l'impatience d'enfanter le Juste qu'elle porte dans son sein, et qui doit venir la délivrer de la malédiction où elle est tombée : *Omnis creatura ingemiscit et parturit* (Rom., viii, 22).

Or, mes frères, faire attendre un homme à la terre, et l'annoncer du haut du ciel, depuis la naissance des siècles, c'est déjà préparer les hommes à le recevoir avec un respect de religion et de culte, et quand Jésus-Christ n'auroit que cet éclat particulier qui le distingue de tous les autres hommes, la superstition des peuples à son égard eût été à craindre, s'il n'avoit été qu'une simple

créature. Mais ce n'est rien même pour Jésus-Christ d'avoir été prédit : toutes les circonstances dans lesquelles il l'a été sont encore plus merveilleuses et plus étonnantes que les prédictions mêmes. En effet, mes frères, si Cyrus et Jean-Baptiste ont été prédits longtemps avant leur naissance dans les prophéties d'Isaïe et de Malachie, ce n'ont été là que des prédictions uniques, sans suite, sans appareil, et qu'on trouve dans un seul prophète, des prédictions qui n'annoncent que des événements particuliers, et où la religion des peuples ne pouvoit être surprise : Cyrus, pour être le restaurateur des murs de Jérusalem; Jean-Baptiste, pour préparer les voies à celui qui doit venir; l'un et l'autre, pour confirmer, par l'accomplissement de ces prophéties particulières, la vérité et la divinité de toutes les prophéties qui annonçoient Jésus-Christ.

Mais ici, mes frères, c'est un envoyé du ciel prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue suite de prophètes, désiré de toutes les nations, figuré par toutes les cérémonies, attendu de tous les justes, montré de loin dans tous les âges. Les patriarches meurent en souhaitant de le voir; les justes vivent dans cette attente; les pères apprennent à leurs enfants à le désirer; et ce désir est comme une religion domestique qui se perpétue de siècle en siècle. Les prophètes eux-mêmes des gentils voient briller de loin l'étoile de Jacob; et jusque dans les oracles des idoles, ce grand événement est annoncé. Ici, ce n'est pas pour un événement particulier, c'est pour être la ressource du monde condamné, le législateur des peuples, la lumière des nations, le salut d'Israël; c'est pour effacer l'iniquité de la terre, pour amener une justice éternelle, pour remplir

l'univers de l'Esprit de Dieu et porter à tous les hommes une paix immortelle. Quel appareil ! quel piége pour la religion de tous les siècles, si des préparatifs si magnifiques n'annoncent qu'une simple créature, et dans des temps surtout où la crédulité des peuples mettoit si facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires !

D'ailleurs, mes frères, lorsque Jean-Baptiste paroît sur les bords du Jourdain, de peur, ce semble, que le seul oracle qui l'avoit prédit ne devînt une occasion d'idolâtrie au peuple que le bruit de sa sainteté attiroit autour de lui, il ne fait point de miracles, il ne cesse point de dire : Je ne suis pas celui que vous attendez ; il n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des honneurs superstitieux. Jésus-Christ, au contraire, que quatre mille ans d'attente, de figures, de prophéties, de promesses, avoient annoncé avec tant de magnificence à la terre; Jésus-Christ, loin de prévenir la superstition des peuples à son égard, vient en grande vertu et puissance; il fait des œuvres et des merveilles que personne avant lui n'avoit faites; et non-seulement il s'élève au-dessus de Jean-Baptiste, mais il se dit égal à Dieu même. Où seroit son zèle pour la gloire de celui qui l'envoie, et son amour pour les hommes, si la méprise eût été à craindre, et si c'eût été une idolâtrie de lui rendre des honneurs divins?

De plus, mes frères, tout ce que les siècles précédents avoient eu d'hommes extraordinaires, tous les justes de la loi et de l'âge des patriarches n'avoient été que les types imparfaits du Christ; et encore chacun d'eux ne représentoit que quelques traits singuliers de sa vie et de son ministère : Melchisédech, son sacerdoce; Abraham, sa qualité de chef et de père des croyants ; Isaac, son sacrifice; Job, ses persécutions; Moïse, son office de média-

teur; Josué, son entrée triomphante dans la terre des vivants avec un peuple choisi. Tous ces hommes si vénérables et si miraculeux n'étoient pourtant que les ébauches du Messie à venir; et il falloit bien que ce Messie dût être grand lui-même, puisque ces figures avoient été si illustres et si éclatantes. Mais ôtez à Jésus-Christ sa divinité et son éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-dessus de la figure. Je sais, comme nous le dirons dans la suite, que l'éclat de ses merveilles, quand on y regarde de près, est marqué à des caractères divins, qu'on ne trouve pas dans la vie de ces grands hommes; mais, à n'en juger que par les yeux des sens, le parallèle ne seroit pas favorable à Jésus-Christ. Est-il plus grand qu'Abraham, cet homme si grand, que le Seigneur lui-même, parmi ses noms les plus pompeux, avoit pris celui de Dieu d'Abraham, comme pour faire connoître à la terre que les hommages d'un homme si juste et si extraordinaire étoient plus glorieux à sa souveraineté que le titre de Dieu des empires et des nations; si grand, que les Juifs ne se croyoient au-dessus des autres peuples du monde que parce qu'ils étoient la postérité de ce chef fameux et chéri du ciel; et que les pères, en contant à leurs fils les merveilles de leur nation et l'histoire de leurs ancêtres, ne les animoient à la vertu qu'en les faisant souvenir qu'ils étoient les enfants d'Abraham et les portions d'une race sainte? Est-il plus merveilleux que Moïse, cet homme puissant en œuvres et en paroles, médiateur d'une alliance sainte, qui délivra son peuple et brisa le joug de l'Égypte; cet homme, qui fut établi le Dieu de Pharaon, qui parut le maître de la nature, qui couvrit la terre de plaies, qui sépara les mers, qui fit pleuvoir du ciel une nourriture nouvelle; cet homme qui vit le

Seigneur face à face sur la montagne sainte, et qui parut devant Israël tout resplendissant de lumière ? Qu'y a-t-il dans la vie de Jésus-Christ de plus surprenant et de plus magnifique ? Cependant ce n'étoient là que les ébauches grossières de sa gloire et de sa puissance : il en devoit être la perfection et le dernier trait. Or, si Jésus-Christ n'étoit pas l'image de la substance de son Père et la splendeur éternelle de sa gloire, on devroit tout au plus l'égaler à ces premiers hommes, et l'incrédulité des Juifs pourroit lui demander sans blasphème : Êtes-vous plus grand que notre père Abraham, et que les prophètes eux-mêmes qui sont morts ? *Numquid tu major es patre nostro Abraham?* (Joan., viii, 53.) J'ai donc eu raison de dire que, si vous considérez en premier lieu son ministère, par cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont annoncé, l'éclat en est tel, que si Jésus-Christ n'est qu'un homme semblable à nous, la sagesse elle-même de Dieu seroit coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent.

Mais, mes frères, le Christ a été prédit avec ses membres : nous sommes renfermés dans les prophéties qui l'ont annoncé à la terre ; nous avons été promis comme une race sainte, un peuple spirituel, qui devoit porter la loi gravée dans le cœur, qui ne devoit soupirer que pour les biens éternels, et qui devoit adorer en esprit et en vérité ; nous avons fait, comme Jésus-Christ, l'attente des justes de l'ancien temps et le désir des nations ; nous sommes cette nouvelle Jérusalem pure et sans tache, si souvent annoncée dans les prophètes, où Dieu seul devoit être connu et adoré, où la foi devoit être la seule lumière qui nous éclaire ; la charité, le seul lien qui nous unit ; l'espérance de la patrie le seul désir qui nous anime. Or, remplissons-nous une attente si illustre et si sainte ?

sommes-nous dignes d'avoir fait le désir de tous ces siècles reculés qui nous précédèrent? méritons-nous d'avoir été attendus comme des hommes célestes, qui devoient remplir la terre de sainteté et de justice? Les siècles ne se sont-ils pas trompés en attendant le peuple chrétien? Si les justes de ces temps reculés revenoient sur la terre, pourrions-nous nous montrer à eux, et leur dire : Voici ces hommes célestes, spirituels, chastes, fidèles, charitables, que vous attendiez? Hélas! mes frères, les justes de l'ancien temps ont été chrétiens avant la naissance de la foi, et nous sommes encore juifs sous l'Évangile : nous ne vivons que pour la terre; nous ne connoissons de biens véritables que les biens présents; toute notre religion est dans les sens; nous avons reçu plus de secours, mais nous ne sommes pas plus fidèles.

A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jésus-Christ, il faut ajouter celui de ses œuvres et de ses prodiges; second caractère éclatant de son ministère. Oui, mes frères, quand même le ciel ne l'auroit pas promis à la terre avec tant de magnificence; quand il n'auroit pas fait durant tous ces premiers âges comme la seule occupation et la seule attente de l'univers, comment se montre-t-il à la terre? Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ses œuvres et dans toutes les circonstances de sa vie?

Je dis premièrement dans ses œuvres et dans ses prodiges. Je sais, et nous venons de le dire, que dans les siècles qui l'avoient précédé, il avoit paru sur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur sembloit rendre dépositaires de sa vertu et de sa toute-puissance : Moïse parut en Égypte et dans le désert le maître du ciel et de la terre; Élie, dans les siècles suivants, vint

donner le même spectacle aux hommes. Mais, quand on y regarde de près, dans leur puissance même, tous ces hommes miraculeux portoient toujours des caractères de dépendance et de foiblesse.

Moïse n'opéroit ses prodiges qu'avec la verge mystérieuse; sans elle, il n'étoit plus qu'un homme foible et impuissant; et il semble que le Seigneur avoit attaché la vertu des miracles à ce bois aride, comme pour faire sentir aux Israélites que Moïse lui-même n'étoit entre ses mains qu'un instrument foible et fragile, dont il lui plaisoit de se servir pour opérer de grandes choses. Jésus-Christ opère les plus grands prodiges sans parler même, et le seul attouchement de sa robe guérit des infirmités désespérées. Moïse ne communique point à ses disciples le pouvoir d'opérer des prodiges, parce que c'étoit un don étranger qu'il avoit reçu du ciel, et dont il ne pouvoit pas disposer. Jésus-Christ en laisse aux siens un encore plus grand que celui qui a paru en lui-même. Moïse agit toujours au nom du Seigneur; Jésus-Christ opère tout en son propre nom, et les œuvres de son Père sont les siennes. Cependant ce Moïse, qui n'avoit pas été prédit comme Jésus-Christ, qui ne remettoit pas les péchés comme lui, qui ne se disoit pas égal à Dieu, mais seulement le serviteur fidèle, ce Moïse, craignant qu'après sa mort ses prodiges ne le fissent passer pour un dieu, prend des mesures de peur que, dans la suite des siècles, la crédulité de son peuple ne lui rende des honneurs divins; il veut que son tombeau soit inconnu à la terre; il va mourir à l'écart sur la montagne, loin des yeux de ses frères, de peur qu'on ne vienne lui offrir des victimes sur son tombeau, et dérobe pour jamais son corps à la superstition des tribus; il ne se montre pas même à ses

disciples après sa mort; il se contente de leur laisser la loi de Dieu, et fait tous ses efforts afin qu'ils l'oublient lui-même. Et Jésus-Christ, après tous les prodiges qu'il opéra dans la Judée, après toutes les prédictions qui l'avoient annoncé, après avoir paru comme un Dieu sur la terre, son tombeau est connu de tout l'univers, exposé à la vénération de tous les peuples et de tous les siècles; après sa mort même il se montre à ses disciples. La superstition étoit-elle donc ici moins à craindre? ou Jésus-Christ est-il moins zélé que Moïse pour la gloire de l'Être souverain et pour le salut des hommes?

Élie ressuscite des morts, il est vrai; mais il est obligé de se coucher plusieurs fois sur le corps de l'enfant qu'il ressuscite; il souffle, il se rétrécit, il s'agite; on voit bien qu'il invoque une puissance étrangère, qu'il rappelle de l'empire de la mort une âme qui n'est pas soumise à sa voix, et qu'il n'est pas lui-même le maître de la mort et de la vie : Jésus-Christ ressuscite les morts comme il fait les actions les plus communes; il parle en maître à ceux qui dorment d'un sommeil éternel, et l'on sent bien qu'il est le Dieu des morts comme des vivants, jamais plus tranquille que lorsqu'il opère les plus grandes choses.

Enfin les poëtes nous représentoient leurs sibylles et leurs prêtresses comme des furieuses lorsqu'elles prédisoient l'avenir; il semble qu'elles ne pouvoient porter la présence de l'esprit imposteur qui résidoit en elles. Nos prophètes eux-mêmes, annonçant les choses futures, sans perdre l'usage de la raison ni sortir de la gravité et de la décence de leur ministère, entroient dans un enthousiasme divin; il falloit souvent que le son d'une lyre réveillât en eux l'esprit prophétique: on sentoit bien

qu'une impulsion étrangère les animoit, et que ce n'étoit pas de leur propre fonds qu'ils tiroient la science de l'avenir et les mystères cachés qu'ils annonçoient aux hommes. Jésus-Christ prophétise comme il parle; la science de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le surprenne, parce qu'il renferme tous les temps dans son esprit : les mystères futurs qu'il annonce ne sont point dans son âme des lumières soudaines et infuses qui l'éblouissent, ce sont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vue, et dont il trouve les images au dedans de lui, et tous les siècles à venir sont sous l'immensité de ses regards comme le jour présent qui nous éclaire. Ainsi, ni la résurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir ne le tirent de sa tranquillité ordinaire; il se joue, pour ainsi dire, en opérant des prodiges dans l'univers, et, s'il paroît quelquefois frémir et se troubler, ce n'est qu'à la vue du péché et de l'endurcissement de son peuple; parce que plus on est grand en sainteté, plus le péché offre d'horreurs nouvelles, et que la seule chose qu'un Homme-Dieu puisse voir avec frémissement, c'est le spectacle d'une conscience souillée de crimes.

Telle est la toute-puissance de Jésus-Christ; ses miracles ne portent aucun caractère de dépendance; et, peu content de nous montrer par là qu'il est égal à Dieu, il nous avertit encore que tout ce que son Père opère de merveilleux sur la terre, lui-même l'opère aussi, et que les œuvres de son Père sont les siennes. Trouvez-nous un prophète qui, jusqu'à Jésus-Christ, ait tenu ce langage, et qui, loin de rendre gloire à Dieu comme à l'auteur de tout don excellent, se soit attribué à lui-même les grandes choses que le Seigneur avoit bien voulu opérer par son ministère ?

Mais, mes frères, si nous avons été prédits avec Jésus-Christ, nous sommes de plus participants de sa souveraineté sur toutes les créatures. Le chrétien est par la foi maître de la nature; tout lui est soumis, parce qu'il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul; toutes ses œuvres doivent être en un sens miraculeuses, parce que toutes ses œuvres doivent partir d'un principe sublime et divin, et être au-dessus des forces de la foiblesse humaine, nous devons être, pour ainsi dire, des hommes miraculeux, maîtres du monde en le méprisant, élevés au-dessus des lois de la nature en les surmontant, arbitres des événements en nous y soumettant, plus forts que la mort même en la souhaitant. Telle est la sublimité du chrétien, et il faut bien que Jésus-Christ soit grand pour avoir élevé à ce point de puissance et de grandeur la foiblesse humaine.

Enfin, le dernier caractère éclatant de son ministère, sont les circonstances merveilleuses, et jusque-là inouïes, qui composent tout le cours de sa vie mortelle. Je sais qu'il est venu dans le dépouillement et dans la bassesse; mais, à travers ces dehors obscurs et méprisables, quel éclat les ennemis mêmes de sa divinité ne sont-ils pas forcés d'y reconnoître!

Premièrement, quoiqu'ils le regardent comme un homme semblable à nous, ils le croient cependant formé par l'opération invisible du Très-Haut dans le sein d'une vierge de Juda, contre la loi ordinaire des enfants d'Adam. Quelle gloire déjà pour une simple créature!

Secondement, à peine est-il né, que des légions célestes font retentir dans les airs des cantiques d'allégresse, et nous apprennent que cette naissance rend gloire au Très-Haut et apporte une paix éternelle sur la

terre. Quelle est donc cette créature qui peut rendre gloire au Très-Haut, lequel ne trouve sa gloire qu'en lui-même ? Peu après un astre nouveau appelle des sages du fond de l'Orient; et, guidés par cette lumière miraculeuse, ces hommes justes viennent des extrémités de la terre adorer le nouveau roi des Juifs.

Suivez toutes les circonstances de sa vie. Si Marie le présente au temple, un juste et une sainte femme annoncent sa grandeur future; et, transportés d'une joie sainte, ils meurent avec plaisir, après avoir vu celui qu'ils appellent le salut du monde, la lumière des nations et la gloire d'Israël. Les docteurs assemblés dans le temple voient avec frayeur son enfance plus sage et plus éclairée que toute la sagesse des vieillards. A mesure qu'il avance, sa gloire se développe : Jean-Baptiste, cet homme le plus grand des enfants des hommes, s'abaisse devant lui, et se dit indigne de lui rendre même les plus vils ministères. Le ciel s'ouvre plusieurs fois sur sa tête, et déclare que c'est là le Fils bien-aimé. Les démons effrayés fuient devant lui, ne peuvent soutenir la présence seule de sa sainteté, et confessent qu'il est le Saint de Dieu. Rassemblez des témoignages si différents et si nouveaux, des circonstances si extraordinaires et si inouïes : quel est cet homme qui paroît sur la terre avec tant d'éclat? et les peuples qui l'ont adoré ne sont-ils pas du moins excusables ?

Mais ce ne sont encore ici que de foibles préludes de sa gloire. S'il se retire à l'écart sur le Thabor, accompagné de trois disciples, sa gloire, impatiente, si je l'ose dire, d'avoir été jusque-là comme retenue captive sous le voile de l'humanité, éclate au-dehors : il paroît tout resplendissant de lumière; le Père céleste, qui alors, de

peur que la gloire de Jésus-Christ ne devînt une occasion d'erreur et d'idolâtrie aux disciples étonnés et témoins du spectacle, auroit dû, ce semble, les avertir que ce Jésus qu'ils voyoient si glorieux n'étoit pourtant que son serviteur et son envoyé, leur déclare, au contraire, que c'est son Fils bien-aimé, en qui il a mis toute sa complaisance, et ne met[1] point de bornes aux hommages qu'il veut qu'on lui rende. Lorsque Moïse parut environné de gloire et comme transfiguré sur la montagne de Sinaï, de peur que les Israélites, toujours superstitieux, ne le prissent pour un Dieu descendu sur la terre, le Seigneur déclaroit en même temps du haut du ciel, au milieu des éclairs et des tonnerres : *Je suis celui qui suis, et vous n'adorerez que moi seul* (Exod., iii, 14 ; Deut, vi, 13). Moïse lui-même ne paroît devant le peuple que portant les tables de la loi entre les mains, comme pour leur faire entendre que, malgré la gloire dont il paroissoit revêtu, il n'étoit pourtant que le ministre, et non pas l'auteur de la loi sainte ; qu'il ne pouvoit la présenter que gravée sur la pierre, et qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul de la graver dans leurs cœurs. Mais Jésus-Christ paroît sur le Thabor comme le législateur lui-même ; le Père ne lui donne pas la loi nouvelle pour la porter aux hommes ; il leur ordonne seulement de l'écouter, et le propose lui-même comme leur législateur, ou plutôt comme leur loi vivante et éternelle.

Que dirai-je encore, mes frères ? Si du Thabor nous passons sur le Calvaire, ce lieu où devoient se consommer tous les opprobres du Fils de l'homme ne laisse pas

1. *A mis, met,* négligence.

d'être encore le théâtre de sa gloire et de sa divinité. Toute la nature en désordre l'y reconnoît comme son auteur; les astres qui se cachent, les morts qui ressuscitent, les pierres des tombeaux qui s'ouvrent et se brisent, le voile du temple qui se déchire, l'incrédulité elle-même qui le confesse par la bouche du centenier : on sent bien que ce n'est pas un homme commun qui meurt, et qu'il se passe sur cette montagne quelque chose de nouveau et d'extraordinaire,

Tant de justes avant lui étoient morts pour la vérité par les mains des impies : le palais d'Hérode venoit de voir la tête du Précurseur devenue le prix de la volupté; Isaïe avoit rendu gloire à Dieu par une mort douloureuse, et, malgré le sang des rois dont il étoit sorti, sa naissance auguste n'avoit pu le mettre à couvert des persécutions qui sont toujours la récompense de la vérité et du zèle; tant d'autres étoient morts pour la justice; mais la nature tout entière ne paroissoit pas s'intéresser à leurs souffrances; les morts ne sortoient pas des tombeaux, comme pour venir reprocher aux vivants leur sacrilége : rien de semblable n'avoit encore paru sur la terre.

Parcourez le reste de ses mystères; partout vous trouverez des traits nouveaux qui le distinguent de tous les hommes. S'il ressuscite d'entre les morts, outre que c'est par sa propre vertu (ce qu'on n'avoit pas encore vu), ce n'est pas pour mourir encore, comme tant d'autres qui avoient été ressuscités par le ministère des prophète s il ressuscite pour ne plus mourir; et, ce qui n'avoit jamais été accordé à aucune créature, il reçoit ici-bas même une vie immortelle.

S'il monte dans le ciel, ce n'est pas un char de feu qui l'élève en un clin d'œil; il s'élève lui-même avec

majesté; il laisse à ses chers disciples tout le loisir de l'adorer et d'accompagner de leurs yeux et de leurs hommages leur divin Maître. Les anges viennent au-devant de ce Roi de gloire, comme pour le recevoir dans son empire, et consolent l'affliction des disciples en le promettant encore une fois à la terre, environné de gloire et d'immortalité. Tout annonce ici le Dieu du ciel, qui s'en retourne dans le lieu d'où il étoit sorti, et qui va reprendre possession de sa gloire : tout porte du moins les hommes à se le persuader.

Et certes, mes frères, lorsque Élie est enlevé dans un char de feu, un disciple tout seul est spectateur de cette ascension miraculeuse; elle se passe en un lieu écarté et éloigné des yeux des autres enfants des prophètes, lesquels, peut-être plus crédules et moins instruits qu'Élisée, eussent rendu dans ce moment des honneurs divins à cet homme miraculeux. Mais Jésus-Christ monte dans le ciel, environné de gloire, à la vue de cinq cents disciples; les plus foibles et ceux en qui la foi de sa résurrection étoit moins affermie sont les premiers appelés à la montagne sainte; on ne craint rien de leur crédulité; on souffre, au contraire, leurs adorations, comme leurs regrets et leurs larmes, et une vie si pleine de prodiges si inouïs jusque-là sur la terre est enfin terminée par une circonstance encore plus merveilleuse, et propre toute seule à le faire regarder comme un Dieu et à immortaliser l'erreur et l'idolâtrie parmi les hommes.

En effet, mes frères, si les siècles païens, pour justifier les hommages insensés et impies qu'ils rendoient à leurs législateurs, aux fondateurs des empires et à d'autres hommes célèbres, faisoient dire à leurs historiens et à leurs poëtes que ces héros n'étoient pas morts, qu'ils

avoient seulement disparu de la terre, et qu'étant de la nature des dieux, ils étoient montés dans le firmament pour y prendre leurs places avec les autres astres, qui, selon eux, étoient autant de divinités qui nous éclairent, et pour y jouir de l'immortalité qu'ils devoient à leur naissance divine; si une fiction aussi grossière, toute seule, avoit pu rendre les hommes si longtemps idolâtres, quelle impression la vérité de cette fable ne devoit-elle pas faire sur les peuples? Et si l'univers avoit adoré des imposteurs qu'on publioit faussement être montés dans les cieux, n'auroit-il pas été excusable d'adorer un homme miraculeux, que les hommes eux-mêmes avoient vu, environné de gloire, s'élever au-dessus des astres?

Mais prenez garde, mes frères, que l'occasion de l'erreur ne finit pas même avec Jésus-Christ. On nous annonce qu'il paroîtra encore à la fin des siècles, au milieu des airs, environné de puissance et de majesté, accompagné de tous les esprits célestes; toutes les nations assemblées et tremblantes attendront à ses pieds la décision de leur destinée éternelle; il prononcera en souverain leur arrêt décisif. Les Abraham, les Moïse, les David, les Élie, les Jean-Baptiste, tout ce que les siècles ont eu de plus grand et de plus merveilleux, sera soumis à son jugement et à son empire; il sera seul élevé au-dessus de toute puissance, de toute domination, et de tout ce qu'on appelle grand dans le ciel et sur la terre; il élèvera son trône au-dessus des nuées, à côté du Très-Haut; il ne paroîtra pas seulement le maître de la vie et de la mort, mais le Roi immortel des siècles, le prince de l'éternité, le chef d'un peuple saint, l'arbitre de toute créature. Quel est donc cet homme à qui le Seigneur a communiqué une telle puissance? Et les morts eux-

mêmes, qui paroîtront en jugement devant lui, pourront-ils être condamnés pour l'avoir adoré, lorsqu'ils le verront revêtu de tant de gloire, de majesté et de puissance?

Et une réflexion que je vous prie de faire en finissant cette partie de mon discours, c'est que, si l'on ne trouvoit ici qu'un trait extraordinaire et divin dans la suite d'une longue vie, on pourroit croire que le Seigneur se plaît quelquefois à faire éclater sa gloire et sa puissance dans ses serviteurs. Ainsi Hénoch fut enlevé, Moïse parut transfiguré sur la montagne sainte, Élie monta dans le ciel sur un char de feu, Jean-Baptiste fut prédit. Mais, outre que c'étoient là des circonstances uniques, et que le langage de ces hommes miraculeux et de leurs disciples sur la Divinité et sur eux-mêmes ne laissoit point de lieu à la superstition et à la méprise, ici c'est un assemblage de merveilles qui, toutes, séparément même, auroient pu tromper la crédulité des hommes; ici tous ces traits répandus sur ces hommes extraordinaires, qui avoient presque été regardés comme des dieux sur la terre, se trouvent rassemblés en Jésus-Christ, mais d'une manière mille fois plus glorieuse et plus divine. Il est prédit, mais plus pompeusement, et avec des caractères plus éclatants que Jean-Baptiste; il paroît transfiguré sur la montagne sainte, mais environné de plus de gloire que Moïse; il monte dans le ciel, mais avec plus de traits de puissance et de majesté qu'Élie; il lit dans l'avenir, mais plus clairement que tous les prophètes; il naît, non-seulement d'un sein stérile, comme Samuel, mais encore d'une vierge pure et innocente; que dirai-je? et non-seulement il ne désabuse pas les hommes par des expressions nettes et précises sur son origine purement humaine; mais son langage seul sur son égalité avec le

Très-Haut, mais la doctrine seule de ses disciples, qui nous disent qu'il étoit dans le sein de Dieu de toute éternité, et que tout a été fait par lui, qui l'appellent leur Seigneur et leur Dieu, qui nous apprennent qu'il est tout en toutes choses, justifieroit l'erreur de ceux qui l'adorent, quand sa vie eût été d'ailleurs ordinaire et semblable à celle des autres hommes.

O vous! qui lui refusez sa gloire et sa divinité, et qui le regardez pourtant comme l'envoyé de Dieu pour instruire les hommes, achevez le blasphème et confondez-le donc avec ces imposteurs qui sont venus séduire le monde, puisque, loin d'y rétablir la gloire de Dieu et la connoissance de son nom, l'éclat de son ministère n'a servi qu'à l'ériger lui-même en divinité, qu'à le faire placer tristement à côté du Très-Haut, et plonger tout l'univers dans la plus dangereuse, la plus longue, la plus inévitable et la plus universelle de toutes les idolâtries.

Pour nous, mes frères, qui croyons en lui, et à qui le mystère du Christ a été révélé, ne perdons jamais de vue ce modèle divin que le Père nous montre du haut de la montagne sainte. Entrons dans l'esprit des divers mystères qui composent toute sa vie mortelle : ce ne sont que les différents états de la vie du chrétien sur la terre; reconnoissons le nouvel empire que Jésus-Christ est venu se former sur nos cœurs. Le monde, que nous avons servi jusqu'ici, n'a pu nous délivrer de nos peines et de nos misères. Nous y cherchions la liberté, la paix, la douceur de la vie; nous y avons trouvé le trouble, la servitude, l'amertume, le malheur de nos jours. Voici un nouveau libérateur qui vient apporter la paix sur la terre; mais ce n'est pas comme le monde la promet, qu'il nous la donne. Le monde avoit voulu nous conduire à la paix

et à la félicité par les plaisirs des sens, par l'indolence, par une vaine philosophie; il n'y a pas réussi; en favorisant nos passions, il a augmenté nos peines : Jésus-Christ vient nous proposer de nouvelles routes pour arriver à la paix et au bonheur que nous cherchons; le détachement, le mépris du monde, la mortification des sens, l'abnégation de nous-mêmes, voilà les nouveaux biens qu'il vient montrer aux hommes. Détrompons-nous, il n'y a point de bonheur à attendre pour nous, même en cette vie, qu'en réprimant nos passions, qu'en nous interdisant tous les plaisirs violents qui troublent, qui corrompent le cœur : il n'est que la philosophie de l'Évangile qui fasse des sages et des heureux, parce qu'elle seule règle l'esprit, fixe le cœur, et rend l'homme à lui-même en le rendant à Dieu. Tous ceux qui ont voulu suivre d'autres voies n'ont trouvé que vanité et affliction d'esprit; et Jésus-Christ seul, en venant porter le glaive et la séparation, est venu porter la paix parmi les hommes.

O mon Seigneur! je ne sais que trop moi-même que le monde et les plaisirs ne font point d'heureux! Venez donc vous-même reprendre un cœur qui a beau vous fuir, et que ses propres dégoûts ramènent à vous malgré lui-même; venez être son libérateur, sa paix et sa lumière, et ayez plus d'égard à son infortune qu'à ses crimes.

Voilà comme l'éclat du ministère de Jésus-Christ seroit pour les hommes une occasion inévitable d'idolâtrie, s'il n'étoit qu'une simple créature. Voyons encore comment l'esprit de son ministère deviendroit le piége de notre innocence.

DEUXIÈME PARTIE.

L'éclat du ministère de Jésus-Christ n'en est pas le côté le plus auguste et le plus magnifique. Quelque grand qu'il nous ait paru par les oracles qui l'ont annoncé, par les œuvres qu'il a opérées, et par les circonstances éclatantes de ses mystères, ce ne sont encore là, pour ainsi dire, que les dehors de sa gloire et de sa grandeur; et, pour connoître tout ce qu'il est, il faut entrer dans le fond et dans l'esprit de son ministère. Or, l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits et ses promesses. Développons-en toute l'étendue, et montrons ou qu'il faut refuser à Jésus-Christ sa qualité d'homme juste et d'envoyé du Dieu tout-puissant, que les ennemis de sa divinité lui accordent, ou convenir qu'il est lui-même un Dieu manifesté en chair, et descendu sur la terre pour sauver les hommes.

Oui, mes frères, c'est une alternative inévitable : si Jésus-Christ est saint, il est Dieu; et si son ministère n'est pas un ministère d'erreur et d'imposture, c'est le ministère de la Vérité éternelle elle-même, qui s'est manifestée pour nous instruire. Or, les ennemis de sa naissance divine sont forcés d'avouer qu'il a été un homme juste, innocent, ami de Dieu; et si le monde a vu des esprits noirs et impies qui ont encore osé blasphémer contre son innocence et le confondre avec les séducteurs, ce n'ont été que quelques monstres dont le genre humain a eu horreur, et dont le nom même, trop odieux à toute la nature, est demeuré enseveli dans les mêmes ténèbres d'où l'horreur de leur impiété étoit sortie.

En effet, quel homme jusque-là avoit paru sur la terre avec plus de caractères incontestables d'innocence et de sainteté, que Jésus Fils du Dieu vivant? En quel philosophe avoit-on jamais remarqué tant d'amour pour la vertu, tant de mépris sincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la gloire de l'Être souverain, tant d'élévation au-dessus de tout ce que les hommes admirent et recherchent? Quel est son zèle pour le salut des hommes! c'est là que se rapportent tous ses discours, tous ses soins, tous ses désirs, toutes ses inquiétudes. Les philosophes critiquoient seulement les hommes, et ne cherchoient qu'à faire sentir leur foible ou leur ridicule : Jésus-Christ ne parle de leurs vices que pour leur en prescrire les remèdes. Les uns étoient les censeurs des foiblesses humaines : Jésus-Christ en est le médecin; les uns se faisoient honneur de remarquer en autrui des vices dont ils n'étoient pas exempts eux-mêmes : celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère des fautes dont son innocence le met à couvert, et répand même des larmes sur les déréglements d'une ville infidèle; on voit bien que les uns ne vouloient pas corriger les hommes, mais s'en faire estimer en les méprisant, et que l'autre ne pense qu'à les sauver, et est peu touché de leurs applaudissements et de leur estime.

Suivez le détail de ses mœurs et de sa conduite, et voyez s'il a jamais paru sur la terre un juste plus universellement exempt de toutes les foiblesses les plus inséparables de l'humanité. Plus on l'observe, plus sa sainteté se développe. Ses disciples, qui le voient de plus près, sont les plus frappés de l'innocence de sa vie; et la familiarité, si dangereuse à la vertu la plus héroïque, ne

sert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans la sienne. Il ne parle que le langage du ciel; il ne répond que lorsque ses réponses peuvent être utiles au salut de ceux qui l'interrogent. On ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme se retrouve; partout il paroît un envoyé du Très-Haut. Les actions les plus communes sont en lui singulières, par la nouveauté et la sublimité des dispositions dont il les accompagne, et il ne paroît pas moins un homme divin lorsqu'il mange chez un pharisien que lorsqu'il ressuscite Lazare. Certes, mes frères, la nature toute seule ne sauroit mener si loin la foiblesse humaine. Ce n'est pas ici un philosophe qui impose;[1] c'est un juste qui prend dans ses propres exemples les règles et les préceptes de sa doctrine; et il faut bien qu'il soit saint, puisque le disciple lui-même qui le trahit, intéressé à justifier sa perfidie en découvrant ses défauts, rend pourtant un témoignage public à son innocence et à sa sainteté, et que toute la malice de ses ennemis défiée n'a su le reprendre d'aucun péché.

Or je dis, mes frères, que si Jésus-Christ est saint, il est Dieu; et que, soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée par rapport à son Père, ou par rapport aux hommes, elle n'est plus qu'un amas d'équivoques malignes ou de blasphèmes enveloppés, s'il n'est qu'un homme ordinaire, envoyé seulement de Dieu pour instruire les hommes.

Je dis, soit que vous le considériez par rapport à son Père. En effet, si Jésus-Christ n'est qu'un simple envoyé

1. On dirait aujourd'hui « *qui en impose;* » mais le XVIIe siècle, comme le XVIe et l'époque antérieure, ne connaissait pas la distinction établie depuis une centaine d'années par les grammairiens entre *en imposer*, commettre une imposture, mentir, et *imposer*, inspirer du respect, de l'admiration, de la crainte. Voir notre *Lexique de la langue de Corneille*.

du Très-Haut, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine. Mais, outre que sa mission regarde principalement les Juifs, qui depuis longtemps n'étoient plus retombés dans l'idolâtrie, et n'avoient pas besoin par conséquent que Dieu leur suscitât un prophète pour les corriger d'une erreur dont ils étoient exempts, et un prophète qu'on leur faisoit espérer depuis la naissance du monde, comme la lumière d'Israël et le libérateur de son peuple; outre cela, comment Jésus-Christ s'y prend-il pour remplir son ministère, et quel est son langage sur l'Être suprême? Moïse et les prophètes chargés de la même mission ne cessoient de publier que le Seigneur étoit un; que c'étoit une impiété de le comparer à la ressemblance de la créature, et qu'ils n'étoient eux-mêmes que ses serviteurs et ses envoyés, vils instruments entre les mains d'un Dieu qui opéroit en eux de grandes choses. Nulle expression douteuse ne leur échappe sur un point si essentiel à leur mission; nulle comparaison d'eux à l'Être suprême, toujours dangereuse par le penchant que l'homme avoit de prostituer ses hommages à l'homme et de se faire des dieux palpables et visibles; nul terme équivoque qui eût pu les confondre eux-mêmes avec le Seigneur, au nom duquel ils parloient, et donner lieu à une superstition et à une idolâtrie qu'ils venoient combattre.

Mais si Jésus-Christ n'est qu'un envoyé comme eux, il s'en faut bien qu'il ne remplisse avec autant de fidélité qu'eux son ministère. Il ne cesse de se dire égal à son Père; il vient nous apprendre qu'il est descendu du ciel et sorti du sein de Dieu, qu'il étoit avant Abraham, qu'il étoit avant toutes choses; que le Père et lui ne font qu'un: que la vie éternelle consiste à connoître le Fils,

comme à connoître le Père ; que tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi. Trouvez-moi un prophète qui, jusqu'à Jésus-Christ, eût tenu un langage si nouveau, si inouï, si peu respectueux pour le Dieu suprême, et qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'auteur de tout don excellent, ait attribué à ses propres forces les grandes choses que le Seigneur avoit daigné opérer par son ministère. Partout il se compare au Dieu souverain : il dit à la vérité une fois que le Père est plus grand que lui ; mais quel est ce langage, s'il n'est pas lui-même un Dieu manifesté en chair ? et ne regarderions-nous pas comme un insensé un homme qui viendroit nous annoncer sérieusement que l'Être suprême est plus grand que lui ? N'est-ce pas s'égaler à la Divinité, que d'oser même se mesurer avec elle ? Y a-t-il quelque proportion et du plus ou du moins entre Dieu et l'homme, entre le tout et le néant ? Mais que dis-je ? Jésus-Christ ne se contente pas de se dire égal à Dieu, il justifie même la nouveauté de ces expressions contre les murmures des Juifs qui s'en scandalisent ; loin de les détromper nettement, il les confirme dans le scandale ; partout il affecte un langage qui devient ou insensé ou impie, si son égalité avec son Père ne l'éclaircit et ne le justifie. Que vient-il faire sur la terre, s'il n'est pas Dieu ? Il vient scandaliser les Juifs en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-Haut ; il vient séduire les nations, en se faisant adorer après sa mort à toute la terre ; il vient répandre de nouvelles ténèbres dans l'univers, et non pas y répandre, comme il s'en est vanté, la science, la lumière et la connoissance de Dieu. Quoi ! mes frères, Paul et Barnabé déchirent leurs vêtements lorsqu'on les prend pour des dieux ; ils crient hautement devant les peuples qui veulent leur immoler des

victimes : Adorez le Seigneur, dont nous ne sommes que les envoyés et les ministres; l'ange, dans l'Apocalypse, lorsque saint Jean se prosterne pour l'adorer, rejette avec horreur cet hommage et lui dit hautement : *Adorez Dieu seul* (Apoc., xix, 10) : et Jésus-Christ souffre tranquillement qu'on lui rende des honneurs divins; et Jésus-Christ loue la foi des disciples qui l'adorent et qui l'appellent, avec Thomas, *leur Seigneur et leur Dieu* (Jean, xx, 28) : et Jésus-Christ confond même ses ennemis qui lui disputent sa divinité et son éternelle origine! Est-il donc moins zélé que ses disciples pour la gloire de celui qui l'envoie? ou lui importe-t-il moins de détromper nettement les peuples d'une méprise si injurieuse à l'Être suprême, et qui anéantit le fruit unique de son ministère?

Oui, mes frères, quel bien Jésus-Christ est-il venu apporter au monde, si ceux qui l'adorent sont des idolâtres et des profanes? Tous ceux qui ont cru en lui l'ont adoré comme le Fils éternel du Père, l'image de sa substance et la splendeur de sa gloire. Il ne se trouve qu'un très-petit nombre d'hommes dans le christianisme, lesquels, en le recevant comme l'envoyé de Dieu, refusent de lui rendre les honneurs divins : cette secte même, bannie de toutes parts, exécrable dans les lieux même où toutes les erreurs trouvent un asile, est réduite à quelques sectateurs obscurs et cachés, punie partout comme une impiété, dès qu'elle ose se montrer à découvert, et obligée de se cacher dans les ténèbres et dans les extrémités des provinces et des royaumes les plus reculés. Est-ce donc là ce peuple nombreux, de toute langue, de toute tribu, de toute nation, que Jésus-Christ étoit venu former sur la terre? est-ce là cette Jérusalem auparavant stérile, et devenue féconde, qui devoit renfermer dans

son sein les peuples et les nations, et où les îles les plus éloignées, les princes et les rois devoient venir adorer? sont-ce là les grands avantages que le monde devoit retirer du ministère de Jésus-Christ? est-ce donc là cette abondance de grâces, cette plénitude de l'esprit de Dieu répandu sur tous les hommes, ce renouvellement universel, ce règne spirituel et durable, que les prophètes avoient prédit avec tant de majesté, et qui devoit accompagner la venue du libérateur? Quoi! mes frères, une attente si magnifique se réduit donc à voir le monde plongé dans une nouvelle idolâtrie? Cet avénement si heureux pour la terre, promis depuis tant de siècles, annoncé avec tant de pompe, désiré de tous les justes, montré de loin à tout l'univers comme son unique ressource, devoit donc le corrompre et le pervertir pour toujours? Cette Église si féconde, dont les rois et les césars à la tête de leurs peuples devoient être les enfants, ne devoit donc renfermer dans son enceinte qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel et à la terre, la honte de la nature et de la religion, obligés de cacher dans les ténèbres l'horreur de leur blasphème? et toute la magnificence future de l'Évangile devoit donc se borner à former la secte affreuse d'un impie Socin?

O Dieu! que la foi de votre Église paroît sage et raisonnable, lorsqu'on l'oppose aux contradictions insensées de l'incrédulité! et qu'il est consolant pour ceux qui croient en Jésus-Christ et qui espèrent en lui, de voir les abîmes que se creuse l'orgueil, lorsqu'il entreprend de se frayer des routes nouvelles et de saper le fondement unique de la foi et de l'espérance des chrétiens!

Voilà, mes frères, comme la doctrine de Jésus-Christ, par rapport à son Père, établit la gloire de son éternelle

origine. Aussi, lorsque les prophètes parlent du Dieu du ciel et de la terre, les expressions manquent à la grandeur et à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immensité, de la toute-puissance et de la majesté de l'Être suprême, ils épuisent la foiblesse du langage humain, pour répondre à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est celui qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pèse les montagnes dans sa balance, qui tient entre ses mains les foudres et les tempêtes; qui dit, et tout est fait; qui se joue en soutenant l'univers. De simples hommes devoient parler ainsi de la gloire du Très-Haut : la disproportion infinie qui se trouve entre l'immensité de l'Être suprême et la foiblesse de l'esprit humain doit le frapper, l'éblouir, le confondre; et les termes les plus pompeux ne le sont jamais assez pour suffire à son admiration et à sa surprise.

Mais lorsque Jésus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions pompeuses des prophètes : il l'appelle un Père saint, un Père juste, un Père clément; un Pasteur qui court après la brebis égarée, et qui la met avec bonté sur ses épaules ; un ami qui se laisse vaincre par les importunités de son ami, un père de famille touché du retour et de la résipiscence de son fils : on voit bien que c'est ici un enfant qui parle un langage domestique, que la familiarité et la simplicité de ses expressions supposent en lui une sublimité de connoissance qui lui rend l'idée de l'Être souverain familière, et fait qu'il n'est point frappé et ébloui comme nous de sa majesté et de sa gloire, et qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert et qu'il possède lui-même. On est bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés, pour ainsi dire, en naissant : les enfants des rois parlent

simplement des sceptres et des couronnes, et il n'est aussi que le Fils éternel du Dieu vivant qui puisse parler si familièrement de la gloire de Dieu même.

Voilà, mes frères, puisque nous entrons en société avec Jésus-Christ de tous ses avantages, le droit qu'il nous a acquis de regarder Dieu comme notre père, d'oser nous dire ses enfants, de l'aimer plutôt que de le craindre. Cependant nous le servons comme des esclaves et des mercenaires : nous craignons ses châtiments ; nous sommes peu touchés de son amour et de ses promesses ; sa loi si juste, si sainte, n'a rien d'aimable pour nous; c'est un joug qui nous pèse, qui nous fait murmurer, et que nous aurions bientôt secoué, si les transgressions en devoient être impunies; on n'entend que des plaintes contre la sévérité de ses préceptes, que des contentions pour soutenir les adoucissements que le monde y mêle sans cesse; en un mot, s'il n'étoit pas un Dieu vengeur, nous ne le connoîtrions pas; et il n'est redevable qu'à sa justice et à ses châtiments de nos respects et de nos hommages.

Mais la doctrine de Jésus-Christ, par rapport aux hommes qu'il est venu instruire, n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine. Car je ne parle pas ici de la sagesse, de la sainteté, de la sublimité de cette doctrine : tout y est digne de la raison et de la plus saine philosophie; tout y est proportionné à la misère et à l'excellence de l'homme, à ses besoins et à ses hautes destinées; tout y inspire le mépris des choses périssables et l'amour des biens éternels; tout y maintient le bon ordre et la tranquillité des États; tout y est grand, parce que tout y est vrai; la gloire des actions est plus réelle et plus éclatante dans le cœur que dans les actions mêmes. Le sage de l'Évangile ne cherche ici-bas dans

sa vertu que la satisfaction d'obéir à Dieu qui en sera un jour le rémunérateur, et préfère le témoignage de sa conscience aux applaudissements des hommes. Il est plus grand que le monde entier par l'élévation de sa foi ; et il est au-dessous du dernier des hommes par la modestie de ses sentiments. Sa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ses peines : c'est le premier ennemi qu'elle attaque ; et dans cette divine philosophie, les actions les plus héroïques ne sont rien, dès qu'on les compte soi-même pour quelque chose ; elle regarde la gloire comme une erreur, la prospérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui passe comme un songe. Quel est ce nouveau langage ? quel homme avant Jésus-Christ avoit parlé de la sorte ? et si ses disciples, pour avoir seulement annoncé cette doctrine céleste, furent pris par tout un peuple pour des dieux descendus sur la terre, quel culte pourront-ils refuser à celui qui en est l'auteur et au nom de qui ils l'annoncent ?

Mais laissons là ces réflexions générales, et venons aux devoirs plus précis d'amour et de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer son Père ; il veut qu'on demeure en lui, c'est-à-dire qu'on se fixe en lui, qu'on cherche son bonheur en lui comme dans son Père, qu'on rapporte toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses désirs, qu'on se rapporte soi-même à sa gloire comme à la gloire de son Père ; les péchés mêmes ne sont remis qu'à ceux qui l'aiment beaucoup, et l'amour qu'on a pour lui fait toute la justice du juste et toute la réconciliation du pécheur. Quel est cet homme

qui vient usurper la place de Dieu même dans nos cœurs? La créature mérite-t-elle d'être aimée pour elle-même ? et tout ce qu'elle a de grand et d'aimable, ne sont-ce pas les dons de celui qui seul mérite d'être aimé ?

Quel prophète, jusqu'à Jésus-Christ, étoit venu dire aux hommes : Vous m'aimerez; tout ce que vous ferez, vous le ferez pour ma gloire? Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, avoit dit Moïse aux enfants d'Israël. Rien n'est aimable pour soi-même que ce qui peut nous rendre heureux. Or, nulle créature ne peut être notre bonheur et notre perfection, nulle créature ne mérite donc que nous l'aimions pour elle-même : ce seroit une idolâtrie. Tout homme qui vient se proposer aux hommes comme l'objet de leur amour est un impie et un imposteur, qui vient usurper le droit le plus essentiel de l'Être suprême; c'est un monstre d'orgueil et d'extravagance, qui veut s'élever des autels jusque dans les cœurs, le seul sanctuaire que la Divinité n'avoit jamais cédé aux idoles profanes. La doctrine de Jésus-Christ, cette doctrine si divine, et si admirée même des païens, ne seroit donc plus qu'un mélange monstrueux d'impiété, d'orgueil et de folie, si, n'étant pas lui-même le Dieu béni dans tous les siècles, il eût fait à ses disciples, de l'amour qu'il exigeoit d'eux, le précepte le plus essentiel de sa morale; et ce seroit à lui une ostentation insensée de venir se proposer aux hommes comme un modèle d'humilité et de modestie, tandis qu'il pousseroit l'orgueil et la vaine complaisance plus loin que tous ces orgueilleux philosophes, qui n'avoient jamais aspiré qu'à l'estime et aux applaudissements des hommes.

Mais ce n'est pas encore assez : non-seulement Jésus-Christ veut qu'on l'aime, mais il exige des hommes les

marques de l'amour le plus généreux et le plus héroïque. Il veut qu'on l'aime plus que ses proches, que ses amis, que ses biens, que sa fortune, que sa vie, que le monde entier, que soi-même; qu'on souffre tout pour lui, qu'on renonce à tout pour lui, qu'on répande jusqu'à la dernière goutte de son sang pour lui : qui ne lui rend pas ces grands hommages, n'est pas digne de lui ; qui le met en parallèle avec quelque créature, ou avec soi-même, l'outrage, le déshonore, et ne doit rien prétendre à ses promesses.

Quoi! mes frères, il ne se contente pas qu'on lui offre des sacrifices de boucs et de taureaux, comme les idoles, et le Dieu même véritable avoit paru s'en contenter? Il pousse encore plus loin ses prétentions : il veut que l'homme se sacrifie lui-même, qu'il coure sur les gibets, qu'il s'offre à la mort et au martyre pour la gloire de son nom! Mais s'il n'est pas le maître de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous? Si notre âme n'est pas sortie de ses mains, est-ce à lui que nous devons la rendre? est-ce la regagner que de la perdre pour l'amour de lui? S'il n'est pas l'auteur de notre être, ne devenons-nous pas des sacriléges et des homicides en nous immolant pour sa gloire et en transportant à la créature et à un simple envoyé de Dieu le grand sacrifice de notre être, seul destiné à reconnoître la souveraineté et la puissance de l'Ouvrier éternel qui nous a tirés du néant? Que Jésus-Christ meure, à la bonne heure, lui-même pour rendre gloire à Dieu; qu'il nous exhorte de suivre son exemple : tant de prophètes étoient morts avant lui pour la cause du Seigneur, et avoient exhorté leurs disciples à marcher sur leurs traces! Mais que Jésus-Christ, s'il n'est pas Dieu lui-même, nous ordonne de mourir pour lui, exige des

hommes cette dernière marque d'amour ; qu'il nous commande d'offrir pour lui une vie que nous ne tenons pas de lui ; se peut-il faire qu'il y ait eu sur la terre des hommes assez grossiers et assez stupides pour se laisser tromper à l'extravagance de cette doctrine ? Est-il possible que des maximes aussi bizarres et aussi impies aient pu triompher de tout l'univers, confondre toutes les sectes, ramener tous les esprits, et prévaloir sur tout ce qui avoit paru jusque-là de science, de doctrine et de sagesse sur la terre ? Et si nous regardons comme des barbares ces peuples sauvages qui s'immolent sur les tombeaux et sur les cendres de leurs proches et de leurs amis, pourquoi ferions-nous plus d'honneur aux disciples de Jésus-Christ qui se sont immolés pour lui ? et sa religion ne sera-t-elle pas une religion de sang et de barbarie ?

Oui, mes frères, les Agnès, les Luce, les Agathe, ces premières martyres de la foi et de la pudeur, se seroient donc sacrifiées à un homme mortel ? et en aimant mieux répandre leur sang que fléchir le genou devant de vaines idoles, elles n'auroient évité une idolâtrie que pour retomber dans une autre plus condamnable, en mourant pour Jésus-Christ ? Ignace lui-même, ce fameux martyr que l'Orient fournit à Rome, en voulant devenir le froment de Jésus-Christ, auroit donc perdu tout le fruit de ses souffrances, et mérité dès lors d'être déchiré par les lions furieux, puisqu'il se seroit offert en sacrifice à un homme semblable à lui ? Les confesseurs généreux de la foi n'auroient donc été que des désespérés et des fanatiques, qui auroient couru à la mort comme des insensés ? La tradition des martyrs ne seroit donc plus qu'une scène impie et sanglante ; les tyrans et les persécuteurs auroient donc été les défenseurs de la justice et de la gloire de la Divinité ?

le christianisme lui-même, une secte sacrilége et profane? Le genre humain se seroit donc abusé, et le sang des martyrs, loin d'avoir été la semence des fidèles, auroit inondé tout l'univers de superstition et d'idolâtrie? O Dieu! l'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphèmes sans horreur? et que faut-il pour confondre l'incrédulité, que la montrer à elle-même?

Tels sont, mes frères, nos premiers devoirs envers Jésus-Christ. Lui sacrifier nos inclinations, nos amis, nos proches, notre fortune, notre vie même, et, en un mot, tout ce qui devient un obstacle à notre salut; c'est confesser sa divinité, c'est reconnoître que lui seul peut nous tenir lieu de ce que nous abandonnons pour lui, et nous rendre encore plus que nous ne quittons, en se donnant lui-même à nous. Il n'est que celui qui méprise le monde et tous ses plaisirs, dit l'apôtre saint Jean, qui confesse que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, parce qu'il prononce par là que Jésus-Christ est plus grand que le monde, plus puissant pour nous rendre heureux, et par conséquent plus digne d'être aimé.

Mais ce n'est pas assez d'avoir considéré l'esprit du ministère de Jésus-Christ dans sa doctrine, il faut le considérer, en second lieu, dans les grâces et les bienfaits que l'univers a reçus de lui. Il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle; d'ennemis de Dieu qu'ils étoient, il les a rendus ses enfants, il leur a ouvert le ciel, il leur a assuré la possession du royaume de Dieu et des biens immuables, il leur a apporté la science du salut et la doctrine de la vérité. Ces dons si magnifiques n'ont pas même fini avec lui : assis à la droite de son Père, il les répand encore dans nos cœurs. Tous nos maux trouvent encore en lui leur remède; il nous nourrit de son corps; il

nous lave de nos souillures, en nous appliquant sans cesse le prix de son sang. Il forme des pasteurs pour nous conduire, il inspire des prophètes pour nous enseigner, il sanctifie des justes pour nous animer par leur exemple, il est sans cesse présent dans nos cœurs pour en soulager toutes les misères. L'homme n'a point de passion que sa grâce ne guérisse, point d'affliction qu'elle ne rende aimable, point de vertu qui ne soit son ouvrage; en un mot, il nous assure lui-même qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Quelle est cette nouvelle doctrine? Un homme seul peut-il être la source de tant de grâces aux autres hommes? Le Dieu souverain, si jaloux de sa gloire, peut-il nous attacher à une créature par des devoirs et des liens si intimes et si sacrés que nous dépendions presque plus d'elle que de lui? Ne seroit-il point à craindre qu'un homme devenu si utile et si nécessaire aux autres hommes n'en devînt enfin l'idole? qu'un homme, auteur et distributeur de tant de grâces, et qui fait à notre égard l'office et toutes les fonctions d'un Dieu, n'en occupât aussi bientôt la place dans nos cœurs?

Car, remarquez, mes frères, que c'est la reconnoissance toute seule qui, autrefois, a fait les faux dieux. Les hommes, oubliant l'auteur de leur être et de l'univers, adorèrent d'abord l'air, qui les faisoit vivre; la terre, qui les nourrissoit; le soleil, qui les éclairoit; la lune, qui présidoit à la nuit : c'étoit là leur Cybèle, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les conquérants qui les avoient délivrés de leurs ennemis, les princes bienfaisants et équitables qui avoient rendu leurs sujets heureux et la mémoire de leur règne immortelle : et Jupiter et Hercule furent placés au rang des dieux, l'un par le nombre de ses victoires, l'autre par le bonheur et la tranquillité de

son règne; les hommes, dans ces siècles de superstition et de crédulité, ne connoissoient point d'autres dieux que ceux qui leur faisoient du bien. Et tel est le caractère de l'homme : son culte n'est que son amour et sa reconnoissance.

Or, mes frères, quel homme a jamais fait tant de bien aux hommes que Jésus-Christ? Rappelez tout ce que les siècles païens nous rapportent de l'histoire de leurs dieux, et voyez s'ils ont cru leur devoir tout ce que l'incrédulité elle-même avoue, avec les livres saints, que le monde doit à Jésus-Christ. Aux uns, ils croient être redevables de la sérénité de l'air et d'une heureuse navigation; aux autres, de la fertilité des saisons; à leur Mars, du succès des batailles; à leur Janus, de la paix et de la tranquillité des peuples; de la santé à leur Esculape. Mais que sont ces foibles bienfaits si vous les comparez à ceux dont Jésus-Christ a comblé le monde? Il y a porté une paix éternelle, une sainteté durable, la justice et la vérité, il en a fait un monde nouveau et une terre nouvelle. Ce n'est pas un peuple seul qu'il a comblé de biens, ce sont tous les peuples, c'est l'univers entier; et de plus, il n'est devenu notre bienfaiteur qu'en devenant notre victime. Que pouvoit-il faire de plus grand pour la terre? Si la reconnoissance a fait les dieux, Jésus-Christ pouvoit-il manquer de trouver des adorateurs parmi les hommes? et étoit-il à propos que nous lui dussions tant, s'il pouvoit y avoir de l'excès dans l'amour et dans la gratitude?

Encore, mes frères, si Jésus-Christ, en mourant, eût averti ses disciples que c'étoit au Seigneur tout seul qu'ils étoient redevables de tant de bienfaits; qu'il n'avoit été lui-même que l'instrument, et non pas l'auteur et la source de toutes ces grâces; et qu'ainsi ils devoient l'ou-

blier et rendre à Dieu seul la gloire qui lui étoit due : mais il s'en faut bien que Jésus-Christ ne termine par de semblables instructions ses prodiges et son ministère. Non-seulement il ne veut pas que ses disciples l'oublient et cessent d'espérer en lui après sa mort; mais, sur le point de les quitter, il les assure qu'il sera présent avec eux jusqu'à la consommation des siècles; il leur promet encore plus qu'il ne leur a donné, et se les attache par des liens indissolubles et immortels.

En effet, les promesses qu'il leur fait dans ce dernier moment sont encore plus surprenantes que les grâces mêmes qu'il leur avoit accordées pendant sa vie. Premièrement, il leur promet l'Esprit consolateur, qu'il appelle l'Esprit de son Père; cet Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, cet Esprit de force qui devoit former les martyrs, cet Esprit d'intelligence qui avoit éclairé les prophètes, cet Esprit de sagesse qui devoit conduire les pasteurs, cet Esprit de paix et de charité qui ne devoit faire qu'un cœur et qu'une âme de tous les fidèles. Quel droit a Jésus-Christ sur l'Esprit de Dieu pour en disposer à son gré et le promettre aux hommes, si ce n'est pas son Esprit propre? Élie, montant au ciel, regarde comme une chose bien difficile de promettre à Élisée seul son double esprit de zèle et de prophétie : combien étoit-il plus éloigné de lui promettre l'Esprit éternel du Père céleste, cet Esprit de liberté qui souffle où il veut? Cependant les promesses de Jésus-Christ se sont accomplies : à peine est-il monté au ciel que l'Esprit de Dieu se répand sur tous ses disciples; les simples deviennent plus savants que les sages et les philosophes, les foibles plus forts que les tyrans, les insensés selon le monde plus prudents que toute la sagesse du siècle. De nouveaux hommes paroissent sur la

terre, animés d'un esprit nouveau ; ils attirent tout après eux, ils changent la face de l'univers ; et jusqu'à la fin des siècles cet Esprit animera son Église, formera des justes, confondra les incrédules, consolera ses disciples, les soutiendra au milieu des persécutions et des opprobres, et rendra témoignage, au fond de leur cœur, qu'ils sont enfants de Dieu et que ce titre auguste leur donne droit à des biens plus solides et plus vrais que tous ceux dont le monde les dépouille.

Secondement, Jésus-Christ promet à ses disciples les clefs du ciel et de l'enfer, et le pouvoir de remettre les péchés. Quoi ! mes frères, les Juifs sont scandalisés sur ce qu'il entreprend de les remettre lui-même, et qu'il paroît s'attribuer une puissance réservée à Dieu seul : mais quel sera le scandale de tous les peuples de la terre, lorsqu'ils liront dans son Évangile qu'il a voulu laisser même cette puissance à ses disciples ? et s'il n'est pas Dieu, la folie et la témérité ont-elles jamais rien imaginé de semblable ? Quel droit a-t-il en effet sur les consciences pour les lier ou les délier à son gré, et pour transmettre à des hommes foibles une puissance qu'il ne sauroit exercer lui-même sans blasphème ?

Troisièmement : mais ce n'est pas assez ; il promet encore à ses disciples le don des miracles ; qu'ils ressusciteront les morts en son nom ; qu'ils rendront la vue aux aveugles, la santé aux malades, l'usage de la parole aux muets ; qu'ils seront maîtres de toute la nature. Moïse ne promet pas à ses disciples les dons miraculeux dont le Seigneur l'a favorisé : il sent bien que cette vertu lui est étrangère, et que le souverain Maître tout seul peut en favoriser qui bon lui semble. Aussi, lorsque après sa mort Josué arrête le soleil au milieu de sa course, pour achever

la victoire sur les ennemis du peuple de Dieu, il ne commande pas à cet astre de s'arrêter au nom de Moïse; ce n'est pas de lui qu'il tenoit le pouvoir de faire obéir les astres mêmes, ce n'est pas à lui qu'il s'adresse lorsqu'il veut en user. Mais les disciples de Jésus-Christ ne peuvent rien opérer qu'au nom de leur maître ; c'est en son nom qu'ils ressuscitent les morts et qu'ils redressent les boiteux, et sans ce nom divin ils sont foibles comme les autres hommes. Le ministère et la puissance de Moïse finissent avec sa vie ; le ministère et la puissance de Jésus-Christ ne commencent pour ainsi dire qu'après sa mort, et on nous assure que son règne doit être éternel.

Que dirai-je enfin? Il promet à ses disciples la conversion de l'univers, le triomphe de la croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des philosophes, des césars, des tyrans, et que son Évangile sera reçu du monde entier : mais tient-il le cœur de tous les hommes entre ses mains, pour répondre ainsi d'un changement dont jusque-là le monde n'avoit point eu d'exemple ? Vous nous direz sans doute que Dieu révèle à son serviteur les choses futures. Mais vous vous trompez : s'il n'est pas Dieu, il n'est pas même prophète ; ses prédictions sont des songes et des chimères ; c'est un esprit imposteur qui le séduit et se mêle de l'instruire sur l'avenir, et les suites ont démenti la vérité de ses promesses : il prédit que tous les peuples, assis dans les ombres de la mort, vont ouvrir les yeux à la lumière, et il ne voit pas qu'ils vont retomber dans des ténèbres plus criminelles en l'adorant; il prédit que son Père sera glorifié et que son Évangile lui formera partout des adorateurs en esprit et en vérité, et il ne voit pas que les hommes vont le déshonorer pour toujours, en lui égalant, jusqu'à la fin des siècles, ce Jésus qui ne devoit

être que son envoyé et son prophète ; il prédit que les idoles seront renversées, et il ne voit pas qu'il sera lui-même mis à leur place ; il prédit qu'il se formera un peuple saint de toute langue et de toute tribu, et il ne voit pas qu'il vient seulement former un nouveau peuple d'idolâtres de toute nation, qui le placeront dans le temple comme le Dieu vivant ; qui lui rapporteront toutes leurs actions, tout leur culte, tous leurs hommages ; qui feront tout pour sa gloire ; qui ne voudront dépendre que de lui, ne vivre que de lui et pour lui, n'avoir de force, de mouvement, de vertu que par lui ; en un mot, qui l'adoreront, qui l'aimeront d'une manière mille fois plus spirituelle, plus intime, plus universelle, que les païens n'avoient jamais adoré leurs idoles. Ce n'est donc pas même ici un prophète ; et ses proches selon la chair ne blasphèment donc point lorsqu'ils le prennent pour un frénétique et un insensé, qui donne aux songes de son esprit échauffé tout le poids et toute la réalité des révélations et des mystères : *Quoniam in furorem versus est* (Marc, iii, 21).

Voilà, mes frères, où mène l'incrédulité. Renversez le fondement, qui est le Seigneur Jésus, Fils éternel du Dieu vivant, tout l'édifice s'écroule ; ôtez le grand mystère de piété, toute la religion est un songe ; retranchez de la doctrine des chrétiens Jésus-Christ Homme-Dieu, vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la charité. Aussi, mes frères, quel zèle les premiers disciples de l'Évangile ne firent-ils pas paroître contre ces hommes impies, qui dès lors osèrent attaquer la gloire de la divinité de leur maître ! Ils sentoient bien que c'étoit attaquer la religion dans le cœur ; que c'étoit leur ôter tout l'adoucissement de

leurs persécutions et de leurs souffrances, toute l'assurance des promesses futures, toute la grandeur et la noblesse de leurs prétentions ; et que, ce principe une fois renversé, toute la religion s'en alloit en fumée et n'étoit plus qu'une doctrine humaine et la secte d'un homme mortel, qui, comme les autres chefs, n'avoit laissé que son nom à ses disciples.

Aussi, mes frères, les païens eux-mêmes reprochoient alors aux chrétiens de rendre à leur Christ des honneurs divins (PLIN., lib. X, ep. XCVII). Un proconsul romain, célèbre par ses ouvrages, rendant compte à l'empereur Trajan de leurs mœurs et de leur doctrine, après avoir été forcé d'avouer que les chrétiens étoient des hommes justes, innocents, équitables, et qu'ils s'assembloient avant le lever du soleil, non pour s'engager entre eux à commettre des crimes et à troubler la tranquillité de l'empire, mais à vivre avec piété et avec justice, à détester les fraudes, les adultères, les désirs mêmes du bien d'autrui ; il [1] ne leur reproche que de chanter des hymnes en l'honneur de leur Christ, et de lui rendre les mêmes hommages qu'à un Dieu. Or, si ces premiers fidèles n'eussent pas rendu à Jésus-Christ des honneurs divins, ils se seroient justifiés de cette calomnie ; ils auroient ôté ce scandale de leur religion, le seul presque qui révoltoit le zèle des Juifs et la sagesse des gentils ; ils auroient dit hautement : Nous n'adorons pas Jésus-Christ, et nous n'avons garde de transporter à la créature les honneurs et le culte qui n'est dû [2] qu'à Dieu seul. Cependant ils ne

1. A la rigueur, cet *il* est incorrect et forme un double sujet, le véritable sujet de *reproche* étant *un proconsul romain*.

2. Cet accord avec le dernier sujet singulier, quand le premier est pluriel, forme un latinisme fréquent au XVIIe siècle, mais qui ne serait plus permis aujourd'hui.

se défendent pas contre cette accusation. Leurs apologistes réfutent toutes les autres calomnies dont les païens tâchoient de noircir leur doctrine; ils se justifient sur tout le reste; ils éclaircissent, ils confondent les plus légères accusations, et leurs apologies, adressées au sénat, se font admirer à Rome même, et ferment partout la bouche à leurs ennemis. Et sur l'accusation d'idolâtrie envers Jésus-Christ, qui seroit la plus criante et la plus horrible; et sur le reproche qu'on leur fait d'adorer un crucifié, qui étoit le plus plausible et le plus capable de les décrier, qui devoit être même le plus douloureux à des hommes si saints, si déclarés contre l'idolâtrie, si jaloux de la gloire de Dieu, ils ne disent mot, ils ne se défendent pas; ils justifient même cette accusation par leur silence. Que dis-je, par leur silence? ils l'autorisent même par leur langage envers Jésus-Christ, en souffrant pour son nom, en mourant pour lui, en le confessant devant les tyrans, en expirant avec joie sur les gibets, dans l'attente consolante d'aller jouir de lui, et de retrouver dans son sein une vie plus immortelle[1] que celle qu'ils perdoient pour sa gloire. Ils souffroient le martyre plutôt que de fléchir même le genou devant la statue des césars, plutôt même que de souffrir que leurs amis d'entre les païens, par une compassion humaine, et pour les dérober aux supplices, allassent faussement attester devant les magistrats qu'ils avoient offert de l'encens aux idoles, et ils auroient souffert[2] qu'on les accusât de rendre des honneurs divins à Jésus-Christ, sans jamais détruire cette fausse imputation? Ah! ils auroient publié

1. Ce tour de phrase est bizarre. La vie que les chrétiens perdaient pour la gloire de Jésus-Christ n'était pas *immortelle*. Il n'est donc pas exact de dire qu'ils allaient retrouver une vie *plus immortelle*.

2. Voilà bien des répétitions du verbe *souffrir*, employé avec des rapports différents.

le contraire sur les toits, ils se seroient exposés même à la mort plutôt que de donner lieu à un soupçon si odieux et si exécrable. Que peut opposer ici l'incrédulité? Et si c'est une erreur de croire Jésus-Christ égal à Dieu, c'est donc une erreur qui est née avec l'Église et qui en a élevé tout l'édifice, qui a formé tant de martyrs et converti tout l'univers.

Mais quel fruit retirer de ce discours, mes frères? C'est que Jésus-Christ est le grand objet de la piété des chrétiens. Cependant à peine connoissons-nous Jésus-Christ : nous ne prenons pas garde que toutes les autres pratiques de piété sont pour ainsi dire arbitraires, mais que celle-ci est le fondement de la foi et du salut; que c'est ici la piété simple et sincère; que méditer sans cesse Jésus-Christ, recourir à lui, se nourrir de sa doctrine, entrer dans l'esprit de ses mystères, étudier ses actions, ne compter que sur le mérite de son sang et de son sacrifice, est la seule science et le devoir le plus essentiel du fidèle. Souvenez-vous donc, mes frères, que la piété envers Jésus-Christ est l'esprit intime de la religion chrétienne : que rien n'est solide que ce que vous bâtirez sur ce fondement; et que le principal hommage qu'il exige de vous est que vous deveniez semblables à lui, et que sa vie soit le modèle de la vôtre, afin que, conformes à sa ressemblance,[1] vous soyez du nombre de ceux qui seront participants de sa gloire.

Ainsi soit-il.

1. Nous doutons que *conformes à sa ressemblance* soit une expression parfaitement juste.

SERMON

POUR

LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.

Je vous le dis en vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël.

(MATTH., VIII, 10.)

D'où venoit donc l'incrédulité que Jésus-Christ reproche aujourd'hui aux Juifs? et quel sujet pouvoient-ils avoir de douter encore de la sainteté de sa doctrine et de la vérité de son ministère? Ils avoient demandé des miracles et il en avoit opéré à leurs yeux de si convaincants que personne avant lui n'en avoit fait de semblables. Ils avoient souhaité que sa mission fût autorisée par des témoignages; Moïse et les prophètes lui en avoient rendu; le Précurseur avoit dit hautement: Voilà le Christ et l'agneau qui vient effacer les péchés du monde; un gentil rend gloire dans notre Évangile à sa toute-puissance; le Père céleste du haut des airs avoit déclaré que c'étoit là son Fils bien-aimé; enfin les démons eux-mêmes, frappés de sa sainteté, ne sortoient des corps qu'en confessant qu'il étoit le Saint et le Fils du Dieu vivant. Que pouvoit encore

opposer l'incrédulité des Juifs à tant de preuves et de prodiges ?

Voilà, mes frères, ce qu'on pourroit demander aujourd'hui avec bien plus de surprise à ces esprits incrédules, lesquels après l'accomplissement de tout ce qui avoit été prédit, après la consommation des mystères de Jésus-Christ, l'exaltation de son nom, la manifestation de ses dons, la vocation des peuples, la destruction des idoles, la conversion des césars, le consentement de l'univers, doutent encore, et entreprennent eux seuls de contredire et de renverser ce que les travaux des hommes apostoliques, le sang de tant de martyrs, les prodiges de tant de serviteurs de Jésus-Christ, les écrits de tant de grands hommes, les austérités de tant de saints anachorètes et la religion de dix-sept siècles ont si universellement et si divinement établi dans l'esprit de presque tous les peuples.

Car, mes frères, au milieu des triomphes de la foi s'élèvent encore en secret parmi nous des enfants d'incrédulité, que Dieu a livrés à la vanité de leurs pensées, qui blasphèment ce qu'ils ignorent; des hommes impies qui changent, comme dit un apôtre, la grâce de notre Dieu en luxure, souillent leur chair, méprisent toute domination, blasphèment la majesté, corrompent toutes leurs voies comme des animaux sans raison, et sont réservés à servir un jour d'exemple aux jugements terribles de Dieu sur les hommes.

Or, si parmi tant de fidèles que la religion assemble en ce lieu, il se trouvoit quelque âme de ce caractère, souffrez, vous, mes frères, qui conservez avec respect le dépôt de la doctrine que vous avez reçue des mains de vos ancêtres et de vos pasteurs, que je me serve de cette occasion, ou pour les détromper, ou pour les combattre. Souffrez

que je fasse ici une fois ce que les premiers pasteurs de l'Église faisoient si souvent devant leur peuple assemblé, c'est-à-dire que j'entreprenne l'apologie de la religion de Jésus-Christ contre l'incrédulité : et qu'avant que de vous instruire de vos devoirs durant cette longue carrière, je commence par jeter les premiers fondements de la foi. Il est si consolant pour ceux qui croient de découvrir combien leur soumission est raisonnable, et de se convaincre que la foi qui paroît l'écueil de la raison en est pourtant la seule consolation, le seul guide et l'unique ressource.

Voici donc tout mon dessein. L'incrédule refuse de se soumettre aux vérités révélées, ou par une vaine affectation de raison, ou par un faux sentiment d'orgueil, ou par un amour mal placé d'indépendance.

Or, je veux montrer aujourd'hui que la soumission que l'incrédule refuse par une vaine affectation de raison est l'usage le plus sensé qu'il puisse faire de la raison même : que la soumission qu'il refuse par un faux sentiment d'orgueil en est la démarche la plus glorieuse ; et enfin que la soumission qu'il rejette par un amour mal placé d'indépendance en est le sacrifice le plus indispensable. Et de là je tirerai les trois grands caractères de la religion : elle est raisonnable ; elle est glorieuse ; elle est nécessaire.

O mon Sauveur, auteur éternel et consommateur de notre foi, défendez vous-même votre doctrine. Ne souffrez pas que votre croix, qui vous a soumis l'univers, soit encore la folie et le scandale des esprits superbes. Triomphez encore aujourd'hui, par les prodiges secrets de votre grâce, de la même incrédulité dont vous triomphâtes autrefois par les opérations éclatantes de votre puissance ; et détruisez par ces lumières vives qui éclairent

les cœurs, plus efficaces que tous nos discours, toute hauteur qui s'élève encore contre la science de vos mystères.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Commençons par convenir d'abord, mes frères, que c'est la foi, et non pas la raison qui fait les chrétiens ; et que la première démarche qu'on exige d'un disciple de Jésus-Christ est de captiver son esprit, et de croire ce qu'il ne peut comprendre. Cependant je dis que c'est la raison elle-même qui nous conduit à cette soumission ; que plus même nos lumières sont supérieures, plus elles nous font sentir la nécessité de nous soumettre ; et que le parti de l'incrédulité, loin d'être le parti de la force d'esprit et de la raison, est celui de l'égarement et de la foiblesse.

La raison a donc ses usages dans la foi, comme elle a ses bornes : et comme la loi, bonne et sainte en elle-même, ne servoit pourtant qu'à conduire les hommes à Jésus-Christ, et s'arrêtoit là comme à son terme, de même la raison, bonne et juste en elle-même, puisqu'elle est un don de Dieu et une participation de la raison souveraine, ne doit servir et ne nous est donnée que pour nous frayer le chemin à la foi. Elle est téméraire et sort des bornes de sa première institution, si elle veut aller au delà de ces bornes sacrées.

Cela supposé, voyons lequel des deux fait un usage plus sensé de sa raison, ou le fidèle qui croit, ou l'incrédule qui refuse de croire. La soumission à des faits qu'on nous propose de croire peut être soupçonnée de crédulité.

ou du côté de l'autorité qui nous persuade : si elle est légère, c'est foiblesse d'y ajouter foi; ou du côté des choses qu'on veut nous persuader : si elles sont opposées aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience, c'est ignorance de les recevoir comme véritables; ou enfin du côté des motifs dont on se sert pour le persuader : s'ils sont vains, frivoles, incapables de déterminer un esprit sage, c'est imprudence de s'y laisser surprendre. Or, il est aisé de montrer que l'autorité qui exige la soumission du fidèle est la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre, que les vérités qu'on veut lui persuader sont les seules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience; et enfin que les motifs dont on se sert pour la persuader sont les plus décisifs, les plus triomphants, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

Quand je parle de l'autorité de la religion chrétienne, je ne prétends pas restreindre l'étendue de ce terme à la seule autorité de ces assemblées saintes où l'Église, par la bouche de ses pasteurs, forme des décisions et propose à tous les fidèles les règles infaillibles du culte et de la doctrine. Comme ce n'est pas l'hérésie, mais l'incrédulité, que ce discours regarde, je ne considère pas tant ici la religion comme opposée aux sectes que l'esprit d'erreur a séparées de l'unité, c'est-à-dire comme renfermée dans la seule Église catholique, que comme formant depuis la naissance du monde une société à part, seule dépositaire de la connoissance d'un Dieu et de la promesse d'un médiateur, toujours opposée à toutes les religions qui se sont depuis élevées dans l'univers; toujours contredite et toujours la même; et je dis que son autorité porte avec elle

des caractères si éclatants de vérité qu'on ne peut sans extravagance refuser de s'y soumettre.

En premier lieu, l'ancienneté en matière de religion est un caractère que la raison respecte; et l'on peut dire qu'une croyance consacrée par la religion des premiers hommes et par la simplicité des premiers temps forme déjà un préjugé en sa faveur. Ce n'est pas que le mensonge ne se glorifie souvent des mêmes titres, et qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs qui semblent disputer avec la vérité de l'ancienneté de leur origine. Mais à qui veut en suivre l'histoire, il n'est pas malaisé de remonter jusqu'à leur naissance. La nouveauté se trouve toujours le caractère le plus constant et le plus inséparable de l'erreur, et l'on peut leur faire à toutes le reproche du Prophète : *Novi, recentesque venerunt, quos non coluerunt patres eorum* (Deut., xxxii, 17).

En effet, s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes; car, s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Il faut donc que ce devoir soit aussi ancien que l'homme; et comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui. Et voilà, mes frères, le premier caractère qui distingue d'abord la religion des chrétiens des superstitions et des sectes. C'est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie se fût taillé des divinités de bois et de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu, et de sa justice le châtiment de leur désobéissance. L'histoire de la naissance de cette religion est l'his-

toire de la naissance du monde même. Les livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous renferment les premiers monuments de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes ces productions fabuleuses de l'esprit humain, qui amusèrent si tristement depuis la crédulité des siècles suivants; et comme l'erreur naît toujours de la vérité, et n'en est qu'une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette histoire divine que les fables du paganisme trouvèrent leur fondement: de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur qui ne rende par là hommage à l'ancienneté et à l'autorité de nos saintes Écritures.

Or, mes frères, ce caractère tout seul n'a-t-il pas déjà quelque chose de respectable? Les autres religions qui se sont vantées d'une origine plus ancienne ne nous ont donné pour garants de leur antiquité que des récits fabuleux et qui tomboient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du monde par un chaos de siècles innombrables et imaginaires dont il n'est resté aucun événement à la postérité, et que l'histoire du monde n'a jamais connus. Les auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après les faits qu'ils nous racontent, et c'est tout dire d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poésie, et les inventions de cet art, les plus solides fondements de leur religion.

Ici c'est une suite de faits raisonnables, naturelle, d'accord avec elle-même. C'est l'histoire d'une famille continuée depuis son premier chef jusqu'à celui qui l'écrit, et justifiée dans toutes ses circonstances. C'est une généalogie où chaque chef est marqué par ses propres caractères, par des événements qui subsistoient encore alors, par des traits qu'on reconnoissoit encore dans les lieux

qu'ils avoient habités. C'est une tradition vivante, la plus sûre qu'il y eût alors sur la terre, puisque Moïse n'a écrit que ce qu'il avoit ouï dire aux enfants des patriarches, et que les enfants des patriarches ne rapportoient que ce que leurs pères avoient eux-mêmes vu. Tout s'y soutient, tout s'y suit, tout s'y éclaircit de soi-même. Les traits n'en sont pas imités, ni les aventures puisées ailleurs et accommodées au sujet. Avant Moïse, le peuple de Dieu n'avoit rien d'écrit. Il n'a laissé à la postérité que ce qu'il avoit recueilli de vive voix de ses ancêtres, c'est-à-dire toute la tradition du genre humain ; et le premier il a rédigé en un volume l'histoire des merveilles de Dieu et de ses manifestations aux hommes, dont le souvenir avoit fait jusque-là toute la religion, toute la science et toute la consolation de la famille d'Abraham. La bonne foi de cet auteur paroît dans la naïveté de son histoire. Il ne prend point de précaution pour être cru, parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit n'en ont pas besoin pour croire, et qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendants que pour les en instruire eux-mêmes.

Voilà, mes frères, par où la religion chrétienne commence à s'acquérir du crédit sur l'esprit des hommes. Tournez-vous de tous les côtés, lisez l'histoire des peuples et des nations, vous ne trouverez rien de mieux établi sur la terre ; que dis-je? rien même qui mérite les attentions[1]

1. Au XVIIe siècle, *attention* s'employait assez souvent, dans le sens ordinaire, avec le pluriel : Il n'y a rien qui attache les *attentions* comme.... (BOSSUET, 2e sermon pour le vendredi saint, 3e partie). Ces trois merveilleux avantages de la sainteté baptismale feront le partage de ce discours, et le sujet de vos *attentions* (id., *Panégyrique de saint François de Paule*).

La phrase de Massillon est moins justifiable, parce qu'il ne s'y agit que d'une seule personne.

d'un esprit sensé. Si les hommes sont nés pour une religion, ils ne sont nés que pour celle-ci. S'il y a un Être souverain qui ait montré la vérité aux hommes, il n'y a que celle-ci qui soit digne des hommes et de lui. Partout ailleurs l'origine est fabuleuse : ici elle est aussi sûre que tout le reste ; et les derniers âges, qu'on ne peut contester, ne sont pourtant que les preuves de la certitude du premier. Donc, s'il y a une autorité dans le monde à laquelle la raison doive céder, c'est à celle [1] de la religion chrétienne.

Au caractère de son ancienneté, il faut ajouter celui de sa perpétuité. Représentez-vous ici cette variété infinie de religions et de sectes, qui ont régné tour à tour sur la terre; suivez l'histoire des superstitions de chaque peuple et de chaque pays, elles ont duré un certain nombre d'années, et tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Où sont les dieux d'Emath, d'Arphad et de Sepharvaïm? Rappelez l'histoire de ces premiers conquérants : ils vainquoient les dieux des peuples en vainquant les peuples eux-mêmes, et abolissoient leur culte en renversant leur domination. Qu'il est beau, mes frères, de voir la religion de nos pères toute seule se maintenir dès le commencement, survivre à toutes les sectes, et, malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passer toujours des pères aux enfants, et ne pouvoir jamais être effacée du cœur des hommes! Ce n'est pas un bras de chair qui l'a conservée. Ah! le peuple fidèle a presque toujours été foible, opprimé, persécuté. Non, ce n'est pas par le glaive, comme dit le Prophète, que nos pères possédèrent la terre : *Nec enim in gladio suo possederunt terram* (Ps. XLIII, 4). Tantôt esclaves, tantôt fugitifs, tantôt tri-

1. Il eût été plus régulier de dire : *C'est celle....*

butaires des nations, ils virent mille fois la Chaldée, l'Assyrie, Babylone, les puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer leur ruine et l'extinction entière de leur culte ; mais ce peuple si foible, opprimé en Égypte, errant dans un désert, transporté depuis captif dans des provinces étrangères, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissants ont suivi la destinée des choses humaines, et son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siècle presque a faits pour le détruire.

Or, d'où vient, mes frères, qu'un culte si contredit, si pénible par ses observances, si rigoureux par les châtiments dont il punissoit les transgresseurs, si aisé même à s'établir et à tomber par l'inconstance et la grossièreté toute seule du peuple qui en fut d'abord dépositaire, d'où vient qu'il s'est seul perpétué dans le monde au milieu de tant de révolutions, tandis que les superstitions soutenues de la puissance des empires et des royaumes sont retombées dans le néant d'où elles étoient sorties? Eh! n'est-ce pas Dieu, et non l'homme, qui a fait toutes ces choses? N'est-ce pas le bras du Tout-Puissant qui a conservé son ouvrage? Et puisque tout ce que l'esprit humain avoit inventé a péri, ne faut-il pas conclure que ce qui a toujours demeuré étoit seul l'ouvrage de la sagesse divine? *Nonne Deus fecit hæc omnia, et non homo?*

Enfin, si à son ancienneté et à sa perpétuité vous ajoutez son uniformité, il ne restera plus de prétexte à la raison pour se défendre. Car, mes frères, tout change sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine. Les occasions, les différences des siècles, les diverses humeurs des climats, la nécessité des temps, ont introduit mille changements à toutes les lois humaines. La foi seule

n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendants la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles, et par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on vouloit y mêler, je l'avoue; mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a toujours paru tel. Il est aisé de durer, quand on s'accommode aux temps et aux conjonctures, et qu'on peut ajouter ou diminuer, selon le goût des siècles et de ceux qui gouvernent; mais ne jamais rien relâcher, malgré le changement des mœurs et des temps; voir tout changer autour de soi, et être toujours la même, c'est le grand privilége de la religion chrétienne. Et par ces trois caractères d'ancienneté, de perpétuité et d'uniformité qui lui sont propres, son autorité se trouve la seule sur la terre capable de déterminer un esprit sage.

Mais si la soumission du fidèle est raisonnable du côté de l'autorité qui l'exige, elle ne l'est pas moins du côté des choses qu'on lui propose de croire. Et ici, mes frères, entrons dans le fond du culte des chrétiens. Il ne craint pas d'être vu de près, comme ces mystères abominables de l'idolâtrie dont les ténèbres cachoient la honte et l'horreur. Une religion, dit Tertullien, qui n'aimeroit pas d'être approfondie et qui craindroit l'examen, seroit suspecte : *Cæterum suspecta est lex quæ probari non vult.* Plus vous approfondissez le culte des chrétiens, plus vous y trouvez de beautés et de merveilles cachées. L'idolâtrie inspiroit à l'homme des sentiments insensés de la Divinité : la philosophie, des sentiments peu raisonnables de lui-même; la cupidité, des sentiments injustes envers les autres hommes. Or, admirez la sagesse de la religion qui remédie à ces trois plaies que la raison de tous les siècles n'avoit jamais pu ni guérir ni même connoître.

Et premièrement, quel autre législateur a parlé de la Divinité comme celui des chrétiens? Trouvez ailleurs, si vous le pouvez, des idées plus sublimes de sa puissance, de son immensité, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, que celles que nous en donnent nos Écritures. S'il y a au-dessus de nous un Être suprême et éternel, en qui toutes choses vivent, il faut qu'il soit tel que la religion chrétienne le représente. Nous seuls ne le comparons pas à la ressemblance de l'homme. Nous seuls l'adorons assis sur les chérubins, remplissant tout par sa présence, réglant tout par sa sagesse, créant la lumière et les ténèbres, auteur du bien, vengeur du vice. Nous seuls l'honorons comme il veut être honoré, c'est-à-dire, nous ne faisons pas consister le culte qui lui est dû en la multitude des victimes, ni dans l'appareil extérieur de nos hommages; mais dans l'adoration, dans l'amour, dans la louange, dans l'action de grâces. Nous lui rapportons le bien qui est en nous, comme à son principe; et nous nous attribuons toujours le vice, qui n'a sa source que dans notre corruption. Nous espérons de trouver en lui la récompense d'une fidélité qui est le don de sa grâce, et la peine des transgressions qui sont toujours la suite du mauvais usage que nous faisons de notre liberté. Or, quoi de plus digne de l'Être souverain que toutes ces idées?

En second lieu, une vaine philosophie, ou avoit dégradé l'homme jusqu'au rang des bêtes, en lui faisant chercher sa félicité dans les sens; ou l'avoit follement élevé jusqu'à la ressemblance de Dieu, en lui persuadant qu'il pouvoit trouver son bonheur dans sa propre sagesse. Or, la morale des chrétiens évite ces deux excès : elle retire l'homme des plaisirs charnels, en lui découvrant l'excellence de sa nature et la sainteté de sa destination; elle corrige son

orgueil en lui faisant sentir sa misère et sa bassesse.

Enfin, la cupidité rendoit l'homme injuste envers les autres hommes. Or, quelle autre doctrine que celle des chrétiens a jamais mieux réglé nos devoirs à cet égard? Elle nous apprend à obéir aux puissances, comme établies de Dieu, non-seulement par la crainte de l'autorité, mais par une obligation de conscience; à respecter nos maîtres, souffrir nos égaux, être affables envers nos inférieurs, aimer tous les hommes comme nous-mêmes. Elle seule sait former de bons citoyens, des sujets fidèles, des serviteurs patients, des maîtres humbles, des magistrats incorruptibles, des princes cléments, des amis véritables. Elle seule rend inviolable la bonne foi des mariages, assure la paix des familles, maintient la tranquillité des États. Non-seulement elle arrête les usurpations, mais elle interdit jusqu'au désir d'un bien étranger; non-seulement elle ne veut pas qu'on regarde d'un œil d'envie la prospérité de son frère, mais elle ordonne qu'on partage avec lui son propre bien lorsqu'il en a besoin; non-seulement elle nous défend d'attenter à sa vie, mais elle veut que nous fassions du bien à ceux mêmes qui nous font du mal; que nous bénissions ceux qui nous maudissent, et que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une âme. Donnez-moi, disoit autrefois saint Augustin aux païens de son temps, un royaume tout composé de gens de cette sorte: bon Dieu! quelle paix! quelle félicité! quelle image du ciel sur la terre! Toutes les idées de la philosophie ont-elles jamais approché du plan de cette république céleste? et n'est-il pas vrai que si un Dieu a parlé aux hommes pour leur montrer les voies du salut, il n'a pu leur tenir un autre langage?

Il est vrai qu'à toutes ces maximes si dignes de la rai-

son, la religion ajoute des mystères qui nous passent. Mais outre que le bon sens vouloit qu'on se soumît là-dessus à une religion si vénérable dans son antiquité, si divine dans sa morale, si supérieure à tout ce qui est sur la terre dans son autorité, et la seule digne d'être crue, les motifs dont elle se sert pour nous persuader achèvent de forcer l'incrédulité.

Premièrement. Ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, et prédits avec toutes les circonstances des temps, des lieux et des moindres événements ; et ce ne sont pas ici de ces prophéties vagues, renvoyées[1] à la crédulité du simple vulgaire, qu'on débite dans un coin de la terre, qui sont toujours du même âge que les événements, et qu'on ignore dans le reste de l'univers. Ce sont des prophéties qui ont fait, depuis la naissance du monde, toute la religion d'un peuple entier ; que les pères transmettoient à leurs enfants comme leur plus précieux héritage ; qui étoient conservées dans le temple saint comme le gage le plus sacré des promesses divines ; et enfin, dont la nation la plus ennemie de Jésus-Christ, qui en a été la première dépositaire, atteste encore aujourd'hui la vérité à la face de l'univers ; des prophéties qu'on ne cachoit point mystérieusement au peuple, de peur qu'il n'en découvrît la fausseté, comme ces vains oracles des Sibylles resserrés avec soin dans le Capitole, fabriqués

1. Massillon affectionne cette expression excellente : Une vérité qui a épouvanté les césars, converti les tyrans, changé l'univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à toucher les âmes simples et vulgaires : ces images dans nos bouches sont écoutées avec dédain, et *renvoyées au* peuple (*Sermon pour le jeudi de la deuxième semaine de carême,* 2e partie). — Ce qui paroît zèle et devoir, vous le regardez comme un excès et une imprudence : vous *renverrez aux* esprits bizarres et outrés ce que vous aviez regardé comme la vertu et la sagesse sacerdotale (*Conférences sur la fuite du monde,* 5e réflexion).

pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls pontifes, et produits de temps en temps par morceaux, pour autoriser dans l'esprit du peuple, ou une entreprise périlleuse, ou une guerre injuste. Ici, nos livres prophétiques étoient la lecture journalière de tout un peuple. Les jeunes et les vieillards, les femmes et les enfants, les prêtres et les hommes du commun, les rois et les sujets devoient les avoir sans cesse entre les mains; chacun avoit droit d'y étudier ses devoirs et d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parloient que de l'ingratitude de leurs pères; ils leur annonçoient à chaque page des malheurs, comme le juste châtiment de leurs crimes; ils reprochoient aux rois leur dissolution, aux pontifes leurs injustices, aux grands leur profusion, au peuple son inconstance et son incrédulité; et cependant ces livres saints leur étoient chers; et par les oracles qu'ils y voyoient s'accomplir tous les jours, ils attendoient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'univers est aujourd'hui témoin. Or, la connoissance de l'avenir est le caractère le moins suspect de la Divinité.

Secondement. Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux si éclatants, si publics dans la Judée, si convenus[1] alors même par ceux qui avoient intérêt de les nier, si marqués par des événements qui intéressoient toute la nation, si répétés dans les villes, dans les campagnes, dans le temple, dans les places publiques, qu'il faut

1. *Convenir* ne se trouve guère employé au passif avec un régime indirect. Cependant cette manière de dire est dans la tradition de la langue. Car le verbe *convenir* était quelquefois pris activement pour dire *convenir de :* M. le cardinal de Bérulle et lui *convenoient* ce point, qu'il falloit tout quitter pour attaquer les Huguenots du Languedoc; mais ils ne convenoient pas aux moyens (Richelieu, *Mem.*, l. 20, 1629).

fermer les yeux à la lumière pour les révoquer en doute. Les apôtres les ont prêchés, les ont écrits dans la Judée même peu de temps après leur accomplissement, c'est-à-dire dans un temps où les pontifes qui avoient condamné Jésus-Christ, encore vivants, auroient pu les confondre et crier à l'imposture, s'ils avoient imposé au genre humain. Jésus-Christ, en ressuscitant, selon sa promesse, confirma son Évangile. Et l'on ne peut supposer ni que les apôtres se soient trompés sur ce fait si décisif, si essentiel pour eux; sur ce fait tant de fois prédit, attendu comme le point principal où tout le reste se rapportoit; ce fait tant de fois confirmé et devant des témoins si nombreux; ni qu'ils aient voulu nous tromper eux-mêmes, et aller prêcher aux hommes un mensonge aux dépens de leur repos, de leur honneur et de leur vie, le seul prix qu'ils attendoient de leur imposture. Ces hommes, qui ne nous ont laissé que des enseignements si sages et si pieux, auroient donc donné à la terre un exemple d'extravagances inconnu jusqu'à eux à tous les peuples, et se seroient, de sang-froid, sans vue, sans intérêt, sans motif, dévoués aux tourments les plus affreux, et à une mort soufferte avec une piété héroïque, seulement pour aller soutenir la vérité d'un fait dont ils connoissoient eux-mêmes la fausseté? Ces hommes seroient tous morts tranquillement pour un autre homme qui les auroit trompés et qui, n'ayant pas ressuscité, comme il l'avoit promis, se seroit joué pendant sa vie de leur crédulité et de leur foiblesse? Que l'impie ne nous reproche plus, comme une crédulité, les mystères incompréhensibles de la foi. Il faut qu'il soit bien crédule lui-même pour pouvoir se persuader des suppositions si incroyables.

Enfin la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers

docile : les césars, qu'elle dégradoit du rang des dieux; les philosophes, qu'elle convainquoit d'ignorance et de vanité; les voluptueux, à qui elle ne prêchoit que des croix et des souffrances; les riches, qu'elle obligeoit à la pauvreté et au dépouillement; les pauvres, à qui elle ordonnoit d'aimer leur abjection et leur indigence; tous les hommes, dont elle combattoit toutes les passions. Cette foi prêchée par douze pauvres sans science, sans talent, sans appui, a soumis les empereurs, les savants, les ignorants, les villes, les empires. Des mystères si insensés en apparence ont renversé toutes les sectes et tous les monuments d'une orgueilleuse raison; et la folie de la croix a été plus sage que toute la sagesse du siècle. Que dis-je? tout l'univers a conspiré contre elle, et les efforts de ses ennemis l'ont affermie. Être fidèle et être destiné à la mort étoient deux choses inséparables; et cependant le danger étoit un nouvel attrait : plus les persécutions étoient violentes, plus la foi faisoit de progrès : et le sang des martyrs étoit la semence des fidèles. O Dieu! qui ne sentiroit ici votre doigt? qui ne reconnoîtroit à ces traits le caractère de votre ouvrage? Où est la raison qui ne sente tomber ici la vanité de ses doutes, et qui rougisse encore de se soumettre à une doctrine qui a soumis tout l'univers? Mais non-seulement cette soumission est raisonnable, elle est encore glorieuse à l'homme.

DEUXIÈME PARTIE.

L'orgueil est la source secrète de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité

qui le flatte et fait qu'il suppose en lui plus de lumière que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, et contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étoient contentés d'adorer.

Or, pour ôter à l'incrédule une si affreuse consolation, il n'y a qu'à démontrer d'abord qu'il n'est rien de plus glorieux à la raison que la foi : glorieux du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir; glorieux pour la situation où elle met le fidèle pour le présent; glorieux enfin du côté des grands modèles qu'elle lui propose à imiter.

Glorieux du côté des promesses qu'elle renferme. Quelles sont les promesses de la foi, mes frères? L'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos âmes, la délivrance des passions, nos cœurs fixés par la possession du bien véritable, nos esprits pénétrés de la lumière ineffable de la raison souveraine, et heureux par la vue claire et toujours durable de la vérité. Telles sont les promesses de la foi : elle nous apprend que notre origine est divine et nos espérances éternelles.

Or, je vous demande, est-il honteux à la raison de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de sa nature? Eh quoi! mes frères, seroit-il donc plus glorieux à l'homme de se croire de la même nature que les bêtes, et d'attendre la même fin? Quoi! l'incrédule croiroit se faire plus d'honneur en se persuadant qu'il n'est qu'une vile boue, que le hasard a assemblée et que le hasard dissoudra, sans fin, sans destination, sans espérance, sans aucun autre usage de sa raison et de son corps, que celui de se plonger brutalement comme les animaux dans les voluptés charnelles! Quoi! il auroit

meilleure opinion de lui-même, en se regardant comme un infortuné que le hasard a placé sur la terre, qui n'attend rien au delà de la vie, dont la plus douce espérance est de retomber bientôt dans le néant, qui ne tient à aucun être hors de lui, qui est réduit à trouver en lui-même sa félicité, quoiqu'il n'y trouve que des inquiétudes et des terreurs secrètes! Est-ce donc là cette affreuse distinction qui flatte tant l'orgueil de l'incrédule? Grand Dieu! qu'il est glorieux à votre vérité de n'avoir pour ennemis que des hommes de ce caractère! Pour moi, disoit autrefois saint Ambroise (Ambr., *Orat. de resurrectione*) aux incrédules de son temps, je me fais honneur de croire des vérités si honorables à l'homme: *jurat hoc credere;* d'attendre des promesses si consolantes : *sperare delectat.* C'est se punir bien tristement soi-même que de refuser de les croire : *non credidisse pœna est.* Ah! si je me trompe en aimant mieux attendre l'éternelle société des justes dans le sein de Dieu, que me croire de la même nature que les bêtes, c'est une erreur que j'aime, qui m'est chère, et dont je ne veux jamais être détrompé : *Quod si in hoc erro, quod me angelis post mortem sociare malo quam bestiis, libenter in hoc erro, nec unquam ab hac opinione, dum vivo, fraudari patiar* (Ambr., *Orat. de resurrectione*).

Mais si la foi est glorieuse du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir, elle ne l'est pas moins du côté de la situation où elle met le fidèle pour le présent. Et ici, mes frères, représentez-vous un véritable juste qui vit de la foi, et vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre. Maître de ses désirs et de tous les mouvements de son cœur; exerçant un empire glorieux d'être applaudi[1], il cache ses œuvres de lumière, comme

sur lui-même; possédant son âme dans la patience et dans l'égalité, et régissant toutes ses passions par le frein de la tempérance; humble dans la prospérité, constant dans la disgrâce, joyeux dans les tribulations, paisible avec ceux qui haïssent la paix, insensible aux injures, sensible aux afflictions de ceux qui l'outragent, fidèle dans ses promesses, religieux dans ses devoirs; peu touché des richesses, qu'il méprise; embarrassé des honneurs, qu'il craint; plus grand que le monde entier, qu'il regarde comme un monceau de poussière : quelle élévation!

La philosophie ne détruisoit les vices que par le vice. Elle n'apprenoit avec faste à mépriser le monde que pour s'attirer les applaudissements du monde; elle cherchoit plus la gloire de la sagesse que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevoit toujours une plus dangereuse sur leurs ruines; je veux dire l'orgueil : semblable à ce prince de Babylone, qui n'avoit renversé les autels des dieux des nations que pour élever sur leurs débris sa statue impie, et ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulut faire adorer à toute la terre.

Mais la foi élève le juste au-dessus de sa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur et aux yeux de Dieu que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil; il est désintéressé sans faste; il souffre sans vouloir qu'on s'en aperçoive; il modère ses passions sans s'en apercevoir lui-même; lui seul ignore la gloire et le mérite de ses actions; loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus, plus que le pécheur n'en a de ses vices; loin de chercher

1. On dirait aujourd'hui *chercher à*; mais *chercher de*, avec un infinitif, était d'un usage fréquent au XVIIe siècle : Que le cœur affligé... *cherche* d'être allégé (MALHERBE, VI, 18). Ils vendront cette mort qu'on *cherche*

si c'étoient des œuvres de ténèbres : il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir ; il n'agit que sous les yeux de Dieu seul, et comme s'il n'y avoit plus d'hommes sur la terre : quelle élévation ! Trouvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand dans l'univers. Repassez sur[1] tous les divers genres de gloire dont le monde honore la vanité des hommes, et voyez si tous ensemble ils peuvent atteindre à ce degré de grandeur où la foi élève l'homme de bien.

Or, mon cher auditeur, quoi de plus honorable à l'homme que cette situation ? Je vous le demande. Le trouvez-vous plus glorieux, plus respectable, plus grand, lorsqu'il suit les impressions d'un instinct brutal ; qu'il est esclave de la haine, de la vengeance, de la volupté, de l'ambition, de l'envie, et de tous ces monstres qui règnent tour à tour dans son cœur ?

Car vous qui vous faites honneur de ne pas croire, savez-vous bien ce que c'est qu'un incrédule ? C'est un homme sans mœurs, sans probité, sans foi, sans caractère, qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre

d'éviter (Sénecé, *Satires*, les Travaux d'Apollon). Vous ne trouverez pas étrange que nous *cherchions d*'en prendre vengeance (Molière, *Festin de Pierre*, III, 5).

Cette construction serait certainement encore admissible en vers, et pourrait être employée même en prose.

1. *Rappeler dans sa mémoire, repasser dans son esprit.* Massillon a encore dit dans le même sens : *Repassez sur* les lieux où se sont écoulés vos premiers ans ; votre mémoire y est-elle en bénédiction ? (*Conferences*, Vocation à l'état ecclésiastique.) Plus je *repasse sur* toutes ces marques singulières de votre bonne volonté pour moi, plus je sens mon indignité et la gratuité incompréhensible de vos bienfaits (*Paraphrase morale du ps.* XVII). On a dit de même : Vous ne pouvez rien faire de mieux que de régler votre temps, en sorte que vous fassiez tous les jours une petite lecture, avec un peu d'oraison en méditation affectueuse, pour *repasser sur* vos foiblesses, étudier vos devoirs, recourir à Dieu (Fénelon, *Lettres spirituelles*, XXXI, édit. S. Sulp.).

loi que ses injustes pensées, d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même; enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les fruits d'un assemblage bizarre et fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison. Car qui pourroit désormais se fier à vous? Vous ne craignez plus de Dieu; vous ne respectez plus les hommes; vous n'attendez plus rien après cette vie : la vertu et le vice vous paroissent des préjugés de l'enfance, et les suites de la crédulité des peuples. Les adultères, les vengeances, les blasphèmes, les perfidies noires, les abominations qu'on n'oseroit nommer, ne sont plus pour vous que des défenses humaines, et des polices[1] établies par la politique des législateurs. Les crimes les plus affreux et les vertus les plus pures, tout est égal selon vous, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste et l'impie, et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monstre êtes-vous donc sur la terre? L'idée qu'on vient de vous donner de vous-même flatte-t-elle beaucoup votre orgueil? et pouvez-vous en soutenir la seule image?

D'ailleurs, vous faites honneur de votre irréligion à la force de votre esprit; mais allez à la source. Qui vous a

1. Au XVII[e] siècle, *polices* s'employait souvent au pluriel dans le sens de règlements, de mesures d'ordre : Dieu approuve que les hommes se lient ensemble par des loix et des *polices*. (NICOLE, *Ess.*, de la Grandeur, I, II). La raison trouve bon qu'on établisse des règlements et des *polices*, et que l'on donne à certaines personnes le droit de les faire observer aux autres (ID., *Ibid.*). — A Sparte les magistrats brisoient tous les instruments dont l'harmonie étoit trop délicieuse, et c'étoit là une de leurs plus importantes *polices* (FÉNELON, *Éducation des filles*, c. XII).

mené au libertinage? n'est-ce pas la corruption de votre cœur? Vous seriez-vous jamais avisé d'être impie, si vous aviez pu allier la religion avec vos plaisirs? Vous avez commencé à douter d'une doctrine qui gênoit vos passions; et vous l'avez crue fausse, dès qu'elle vous est devenue incommode. Vous avez cherché à vous persuader ce que vous aviez un si grand intérêt de croire; que tout mouroit avec nous; que les peines éternelles étoient des terreurs de l'éducation; que les penchants nés avec nous ne pouvoient être des crimes; que sais-je? et toutes ces maximes de libertinage sorties de l'enfer. On croit aisément ce qu'on désire. Salomon n'adora les dieux des femmes étrangères que pour se calmer sur ses dissolutions. Si les hommes n'avoient jamais eu de passions, ou si la religion les avoit autorisées, il n'auroit jamais paru d'incrédule sur la terre. Et une preuve que je dis vrai, c'est que, dans les moments où vous êtes dégoûté du crime, vous vous tournez, sans vous en apercevoir, vers la religion; dans les moments où vos passions sont plus calmes, vos doutes diminuent; vous rendez comme malgré vous un hommage secret au fond de votre cœur à la vérité de la foi; vous avez beau l'affoiblir, vous ne pouvez réussir à l'éteindre : c'est qu'au premier signal de la mort, vous levez les yeux au ciel, vous reconnoissez le Dieu qui vous frappe, vous vous jetez dans le sein de votre Père et de l'Auteur de votre être; vous tremblez sur un avenir que vous vous étiez vanté de ne pas croire, et humilié sous la main du Tout-Puissant prête à tomber sur vous et à vous écraser comme un ver de terre, vous avouez qu'il est seul grand, seul sage, seul immortel, et que l'homme n'est que vanité et que mensonge.

Enfin, si mon sujet avoit besoin de nouvelles preuves,

je vous montrerois combien la foi est glorieuse à l'homme du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disoient autrefois les Juifs à leurs enfants. Souvenez-vous des saints hommes qui vous ont précédés, à qui leur foi a mérité un témoignage si avantageux, disoit saint Paul (Hebr., xi, 39) aux fidèles, après leur avoir rapporté de siècle en siècle, dans ce beau chapitre de sa lettre aux Hébreux, leurs noms et les circonstances les plus merveilleuses de leur histoire.

Voilà l'avantage de la foi chrétienne. Rappelez tous les grands hommes qu'elle a fournis dans tous les siècles; des princes si magnanimes, des conquérants si religieux, des pasteurs si vénérables, des philosophes si éclairés, des savants si estimés, de beaux esprits si vantés dans leur siècle, des martyrs si généreux, des anachorètes si pénitents, des vierges si pures et si constantes, des héros en tout genre de vertu. La philosophie prêchoit une sagesse pompeuse; mais son sage ne se trouvoit nulle part. Ici quelle nuée de témoins! quelle tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous!

Or, je vous demande, rougirez-vous de marcher sur les traces de tant de noms illustres? Mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits. Vous paroît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti? de prendre pour vos guides et pour vos modèles ces hommes dont les noms ne se présentent à notre souvenir qu'avec horreur, ces monstres qu'il a plu à la Providence de permettre que la nature enfantât de temps en temps; ou les Abraham, les Joseph, les Moïse, les David,

les hommes apostoliques, les justes de l'ancien et du nouveau temps? Soutenez, si vous le pouvez, ce parallèle. Ah! disoit autrefois saint Jérôme dans une occasion différente, si vous me croyez dans l'erreur, il m'est glorieux de me tromper avec de tels guides : *Si me deprehenderis errantem, patere me, quæso, errare cum talibus.*

Et ici, mes frères, souffrez que, laissant pour un moment les incrédules, je vous adresse la parole. L'incrédulité déclarée est peut-être un vice rare parmi nous; mais la simplicité de la foi ne l'est guère moins. On auroit horreur de se départir de la croyance de ses pères; mais on veut raffiner sur leur bonne foi. On ne se permet pas des doutes sur le fond des mystères, mais on obéit en philosophe, en s'imposant soi-même le joug, en taisant les vérités saintes, recevant les unes comme raisonnables, raisonnant sur les autres, et les mesurant sur nos foibles lumières; et notre siècle surtout est plein de ces demi-fidèles, qui, sous prétexte de dépouiller la religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de sa soumission.

Or, mes frères, la sainteté veut que vous n'en parliez qu'avec une religieuse circonspection. La foi est une vertu presque aussi délicate que la pudeur : un seul doute, un seul mot la blesse; un souffle, pour ainsi dire, la ternit. Et cependant quelle licence ne se donne-t-on pas aujourd'hui dans les entretiens sur ce que la foi de nos pères a de plus respectable? Hélas! le seul nom terrible du Seigneur ne pouvoit pas être prononcé sous la loi par la bouche de l'homme; et aujourd'hui ce que la religion a de plus auguste est devenu le sujet des conversations mondaines; on y parle de tout, on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractère superficiel,

n'ayant pour toute connoissance de la religion qu'un peu plus de témérité que l'ignorant et le peuple ; n'apportant pour toute science que des doutes vulgaires et usés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés, des doutes tant de fois éclaircis, et qui ne semblent subsister encore que pour faire honneur à la vérité ; des hommes qui, dans des mœurs dissipées, n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse aux vérités de la religion, tranchent, décident sur des points qu'une vie entière d'étude, accompagnée de lumière et de piété, pourroit à peine éclaircir.

Des personnes, même dans un sexe où l'ignorance sur certains points devroit être un mérite, où la politesse et la bienséance du moins voudroient qu'en sachant on affectât d'ignorer, des personnes qui connoissent mieux le monde que Jésus-Christ, qui ne savent pas même de la religion ce qu'il faut en savoir pour régler leurs mœurs, font les difficiles, veulent être éclaircies, craignent d'en trop croire, ont des doutes sur tout et n'en ont point sur leurs misères et sur l'égarement visible de leur vie. O Dieu ! c'est ainsi que vous livrez les pécheurs à la vanité de leurs pensées, et que vous permettez que ceux qui veulent voir trop clair dans vos secrets adorables ne se connoissent pas eux-mêmes. La foi est donc glorieuse à l'homme, vous venez de le voir ; il nous reste à montrer qu'elle lui est nécessaire.

TROISIÈME PARTIE.

La nécessité de la foi est celui de tous ses caractères qui rend l'incrédule le plus inexcusable. Tous les autres motifs dont on se sert pour le ramener à la vérité lui sont,

pour ainsi dire, étrangers ; celui-ci est pris dans son propre fonds, je veux dire dans le caractère même de sa raison.

Or, je dis que la foi est absolument nécessaire à l'homme dans les voies ténébreuses de cette vie, parce que sa raison est foible, et qu'il faut l'aider ; parce qu'elle est corrompue, et qu'il faut la guérir; parce qu'elle est changeante, et qu'il faut la fixer. Or, la foi toute seule est le secours qui l'aide et qui l'éclaire, le remède qui la guérit, le frein et la règle qui la retient et qui la fixe. Encore un moment d'attention, je n'en abuserai pas.

Je dis, en premier lieu, que la raison est foible, et qu'il lui faut un secours. Hélas ! mes frères, nous ne nous connoissons, ni nous-mêmes, ni tout ce qui est au dehors de nous. Nous ignorons comment nous avons été formés, par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'arrangement et la vie, et quels sont les ressorts infinis et l'artifice divin qui en font mouvoir toute la machine. Je ne sais, disoit autrefois cette illustre mère des Machabées à ses enfants, comment vous avez paru dans mon sein; ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit, et la vie que vous y avez reçue ; ce n'est pas moi qui ai disposé la structure merveilleuse de vos membres et qui les ai mis chacun à leur place; c'est la main invisible de l'auteur de l'univers : *Nescio qualiter in utero meo apparuistis; neque enim ego spiritum et animam donavi vobis et vitam, et singulorum membra non ego ipsa compegi, sed mundi Creator qui formavit hominis nativitatem* (II Mach., vii, 22, 23). Notre corps seul est un mystère où l'esprit humain se perd et se confond, et dont on n'approfondira jamais tous les secrets, et il n'est que celui qui a présidé à sa formation qui puisse les connoître.

Ce souffle de la Divinité qui nous anime, cette portion

de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connoître, ne nous est pas moins inconnue; nous ne savons comment se forment ses désirs, ses craintes, ses espérances, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées et ses images. Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa nature de la matière, a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles que ces deux substances ne forment plus que le même tout, et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous sommes donc un mystère à nous-mêmes, comme disoit saint Augustin; et cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est, et comment elle s'est formée dans notre âme.

Au dehors nous ne trouvons encore que des énigmes; nous vivons comme étrangers sur la terre, et au milieu des objets que nous ne connoissons pas. La nature est pour l'homme un livre fermé; et le Créateur, pour confondre, ce semble, l'orgueil humain, s'est plu à répandre des ténèbres sur la face de cet abîme.

Levez les yeux, ô homme! considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur votre tête, et qui nagent, pour ainsi dire, dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le soleil, dit Job, et donné le nom à la multitude infinie des étoiles? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leurs propriétés, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvements. Notre siècle en a découvert quelque chose, c'est-à-dire, il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédés; mais qu'est-ce qu'il nous en a appris, si nous le comparons à ce que nous ignorons encore?

Descendez sur la terre et dites-nous, si vous le savez, qui tient les vents dans les lieux où ils sont enfermés; qui règle le cours des foudres et des tempêtes; quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer, et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvements? Expliquez-nous les effets surprenants des plantes, des métaux, des éléments: cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre; démêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à nos yeux: rendez-nous raison des différents instincts des animaux: tournez-vous de tous les côtés: la nature de toutes parts ne vous offre que des énigmes. O homme! vous ne connoissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi? La nature est pour vous un mystère, et vous voudriez une religion qui n'en eût point? Vous ignorez les secrets de l'homme, et vous voudriez connoître les secrets de Dieu? Vous ne vous connoissez pas vous-même, et vous voudriez approfondir ce qui est si fort au-dessus de vous? L'univers que Dieu a livré à votre curiosité et à vos disputes est un abîme où vous vous perdez: et vous voulez que les mystères de la foi, qu'il n'a exposés qu'à votre docilité et à votre respect, n'aient rien qui échappe à vos foibles lumières. O égarement! Si tout étoit clair, hors la religion, vous pourriez, avec quelque apparence de raison, vous défier de ses ténèbres: mais puisqu'au dehors même tout est obscurité pour vous, le secret de Dieu, dit saint Augustin, doit vous rendre plus respectueux et plus attentif, mais non pas plus incrédule : *Secretum Dei intentos debet facere, non adversos* (Tract. xxviii *in Joann.*).

La nécessité de la foi est donc fondée en premier lieu

sur la foiblesse de la raison, mais elle est encore fondée sur sa profonde dépravation. Et en effet, qu'y avoit-il de plus naturel à l'homme que de connoître son Dieu, l'auteur de son être et de sa félicité, sa fin et son principe; que d'adorer sa sagesse, sa puissance, sa bonté et toutes les divines perfections dont il a gravé des traits si profonds et si bien marqués dans son ouvrage? Ces lumières étoient nées avec nous. Cependant repassez sur ces siècles de ténèbres et de superstitions qui précédèrent l'Évangile, et voyez jusqu'où l'homme avoit dégradé son Créateur, et à qui il avoit fait Dieu semblable. Il ne se trouva rien de si vil dans les créatures dont son impiété ne se fît des dieux, et l'homme fut la divinité la plus noble que l'homme adora.

Si de la religion vous passez à la morale, tous les principes de l'équité naturelle étoient effacés, et l'homme ne portoit plus écrit dans son cœur l'ouvrage de cette loi que la nature y avoit gravée. Platon, cet homme si sage et qui, selon saint Augustin, avoit si fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la sainte institution du mariage, et, permettant une brutale confusion parmi les hommes, il confond les noms et les droits paternels que la nature elle-même a toujours le plus respectés jusque parmi les animaux, et donne à la terre des hommes tous incertains de leur origine, tous venant au monde sans parents, pour ainsi dire; et par là, sans tendresse, sans affection, sans humanité; tous en état de devenir incestueux ou parricides sans le savoir.

D'autres vinrent annoncer aux hommes que la volupté étoit le souverain bien; et quelle que pût être l'intention du premier auteur de cette secte, il est certain que ses disciples ne cherchèrent point d'autre félicité que celle des bêtes; les plus honteuses dissolutions devinrent des maxi-

mes de philosophie. Rome, Athènes, Corinthe, virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'est peu ; les vices les plus abominables y furent consacrés : on leur dressa des temples et des autels ; l'impudicité, l'inceste, la cruauté, la perfidie et des crimes encore plus honteux furent érigés en divinités ; le culte devint une débauche et une prostitution publiques ; et des dieux si criminels ne furent plus honorés que par des crimes ; et l'Apôtre, qui nous les rapporte, prend soin de nous avertir que ce n'étoit pont là seulement le déréglement des peuples, mais des sages et des philosophes, qui s'étoient égarés dans la vanité de leurs pensées, et que Dieu avoit livrés aux désirs corrompus de leur cœur. O Dieu ! en permettant que la sagesse humaine tombât dans des égarements si monstrueux, vous vouliez apprendre à l'homme que la raison toute seule, livrée à ses propres ténèbres. est capable de tout, et qu'elle ne sauroit être à elle-même son guide, sans tomber dans les abîmes dont votre foi et votre lumière seule peut[1] la tirer.

Enfin, si la dépravation de la raison nous fait sentir le besoin que nous avons d'un remède qui la guérisse, ses inconstances et ses variations éternelles apprennent encore à l'homme qu'il ne peut se passer d'un frein et d'une règle qui la fixe.

Et ici, mes frères, si la brièveté d'un discours permettoit de tout dire, que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les écoles de la philosophie païenne ! Et ne croyez pas que ce fût sur des matières que Dieu semble avoir livrées à la dispute des hommes ; c'étoit sur la nature de Dieu même.

1. Ici, et dans les cas semblables, l'édition Didot met le pluriel, contrairement à l'édition originale et à la pratique constante du XVIIe siècle.

sur son existence, sur l'immortalité de l'âme, sur la véritable félicité.

Les uns doutoient de tout; les autres croyoient tout savoir. Les uns ne vouloient point de Dieu; les autres nous en donnoient un de leur façon, c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur indolent des choses humaines, et laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur et incompatible avec son repos; quelques autres, esclave des destinées et soumis à des lois qu'il ne s'étoit pas imposées lui-même; ceux-ci, incorporé avec tout l'univers, l'âme de ce vaste corps, et faisant comme une partie d'un monde qui tout entier est son ouvrage. Que sais-je? car je ne prétends pas tout dire; autant d'écoles, autant de sentiments sur un point si essentiel. Autant de siècles, autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité et la nature de l'âme : ici c'étoit un assemblage d'atomes; là, un feu subtil; ailleurs, un air délié; dans une autre école, une portion de la Divinité. Les uns la faisoient mourir avec le corps, d'autres la faisoient vivre avant le corps; quelques autres la faisoient passer d'un corps à un autre corps : de l'homme au cheval, de la condition d'une nature raisonnable à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvoit qui enseignoient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens; un plus grand nombre la mettoient dans la raison; d'autres ne la trouvoient que dans la réputation et dans la gloire; plusieurs dans la paresse et dans l'indolence. Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que l'existence de Dieu, sa nature, l'immortalité de l'âme, la fin et la félicité de l'homme, tous points si essentiels à sa destinée, si décisifs pour son malheur ou pour son bonheur éternel, étoient pourtant devenus des

problèmes, qui, de part et d'autre, n'étoient destinés qu'à amuser le loisir des écoles et la vanité des sophistes: des questions oiseuses où l'on ne s'intéressoit pas pour le fonds de la vérité, mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté. Grand Dieu! c'est ainsi que vous vous jouiez de la sagesse humaine.

Si de là nous entrions dans les siècles chrétiens, qui pourroit rapporter ici cette variété infinie de sectes qui, dans tous les temps, ont rompu l'unité pour suivre des doctrines étrangères? Quelles furent les abominations des gnostiques, les extravagances des valentiniens, le fanatisme de Montan, les contradictions des manichéens! Suivez de siècle en siècle; comme il est nécessaire qu'il y ait des hérésies pour éprouver les justes, vous trouverez que chaque âge en a vu l'Église tristement déchirée.

Rappelez seulement les tristes dissensions du siècle passé. Depuis la séparation de nos frères, quelle monstrueuse variété dans leur doctrine! que de sectes sont nées d'une secte! que d'assemblées particulières dans un même schisme! Ce royaume illustre,[1] que son voisinage, ses malheurs et des gages sacrés et augustes[2] nous rendent si cher, à combien de différents partis sur la religion est-il aujourd'hui en proie! Cette Église si vénérable, si féconde autrefois en saints, par combien d'opinions et de sectes est-elle aujourd'hui déchirée! Chacun y est à soi-même sa loi et son juge; et la religion dominante est, pour ainsi dire, de n'en avoir plus. O foi! ô don de Dieu! ô flambeau divin qui venez éclairer un lieu obscur, que vous êtes donc nécessaire à l'homme! O règle infaillible des-

1. L'Angleterre.

2. Jacques II, roi d'Angleterre, et la reine sa femme, étaient alors à Saint-Germain en Laye.

cendue du ciel et donnée en dépôt à l'Épouse de Jésus-Christ, toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations, des intérêts, qu'il est donc nécessaire que vous serviez de frein aux variations éternelles de l'esprit humain! O colonne de feu, si obscure et si lumineuse en même temps, qu'il est important que vous conduisiez toujours le camp du Seigneur, le tabernale et les tentes d'Israël, à travers les périls du désert, les écueils, les tentations et les voies ténébreuses et inconnues de cette vie!

Pour vous, mes frères, quelle instruction tirerions-nous de ce discours, et que pourrois-je vous dire en finissant? Vous dites que vous avez la foi; montrez votre foi par vos œuvres. Que vous aura-t-il servi de croire, si vos mœurs ont démenti votre croyance? L'Évangile est encore plus la religion du cœur que de l'esprit. La foi, qui fait les chrétiens, n'est pas une simple soumission de la raison; c'est une pieuse tendresse de l'âme; c'est un désir continuel de devenir semblable à Jésus-Christ; c'est une application infatigable à détruire tout ce qui se trouve en nous d'opposé à la vie de la foi. Il y a une incrédulité de cœur aussi dangereuse pour le salut que celle de l'esprit. Un homme qui s'obstine à ne pas croire après toutes les preuves de la religion est un monstre dont on a horreur; mais un chrétien qui croit et qui vit comme s'il ne croyoit pas est un insensé dont on ne comprend pas la folie : l'un se damne comme un désespéré; l'autre comme un indolent qui se laisse tranquillement entraîner par les flots et qui croit qu'il peut ainsi se sauver. Rendez donc, mes frères, votre foi certaine par vos bonnes œuvres; et si vous frémissez au seul nom de l'impie, ayez pour vous la même horreur, puisque la foi nous apprend que la destinée du

mauvais chrétien ne sera pas différente de la sienne, et qu'il aura le même partage que les infidèles : *Partem ejus cum infidelibus ponet* (Luc, XII, 46). Vivez conformément ce que vous croyez. Voilà la foi des justes et la seule à qui les promesses éternelles ont été faites.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LA PAROLE DE DIEU.[1]

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

(Matth., iv, 4.)

Rien ne marque mieux la puissance et la sublimité de la parole de l'Évangile que les images dont Jésus-Christ

1. « On croit avec beaucoup de vraisemblance, dit La Harpe, que c'est ce sermon qui opéra une conversion qui fit beaucoup de bruit dans le temps, et dont j'ai entendu parler cent fois dans ma jeunesse, comme d'un fait public et avéré. Un homme de cour alloit à un opéra nouveau, qui attiroit de bonne heure un grand concours. Son carrosse se trouva arrêté, près des Quinze-Vingts, par une double file de voitures, dont les unes étoient pour l'Opéra, et les autres pour le Sermon que Massillon devoit prêcher ce jour-là dans l'église des Quinze-Vingts, qui, comme on sait, étoit voisine du Palais-Royal, où étoit alors la salle de l'Opéra. Cet homme, impatienté, après avoir attendu assez longtemps, demanda ce qui pouvoit occasionner cette concurrence de tant de voitures, la plupart en sens contraire. On lui dit que c'étoit pour entendre Massillon, qui alloit prêcher : « Ah ! dit-il, je ne l'ai « jamais entendu, et on en dit tant de merveilles ! Il faut que je profite de « l'occasion, puisque je suis tout porté, et que peut-être ne trouverois-je plus « de place à l'Opéra. » Il en trouva heureusement au sermon, qui sembloit d'ailleurs, comme on vient de le voir, s'adresser particulièrement à lui, et lui dire : *Tu es ille vir!* Il en sortit tout autre qu'il n'y étoit entré, n'alla plus à l'Opéra, mais à l'église, et non plus par curiosité (*Le Lycée,* 3[e] p., l. II, c. i, sect. ii). »

se sert pour nous en prédire les effets. Tantôt c'est un glaive sacré qui va séparer le père de l'enfant, l'époux de l'épouse, le frère de la sœur, l'homme de lui-même; captiver tout esprit sous le joug de la foi, assujettir les césars, triompher des sages et des savants, et élever l'étendard de la croix sur les débris des idoles et des empires; et par là nous est représentée sa force, à laquelle le monde entier n'a pu résister.

Tantôt c'est un feu divin porté en un instant dans toute la terre, qui va dissoudre les montagnes, dépeupler les villes, peupler les forêts, réduire en cendres les peuples profanes, embraser les hommes, et les faire courir à la mort comme des insensés aux yeux des nations; et sous ces traits paraboliques, nous est figurée la promptitude de ses opérations et la rapidité de ses victoires.

Tantôt c'est un levain mystérieux, qui rassemble et réunit toute la masse, qui en lie toutes les portions, qui leur imprime une force et une vertu commune, qui confond les distictions de juif et de gentil, de grec et de barbare, et leur donne à tous le même nom et le même être : et ici vous comprenez quelle est sa sainteté et sa vertu secrète, qui a purifié tout l'univers, et de tous les peuples n'en a fait qu'un peuple.[1]

Une autre fois c'est une semence, qui, paroissant d'abord se perdre sur la terre, croît ensuite et multiplie jusqu'au centuple. Et voilà le principe de sa fécondité : non l'ouvrier qui sème, mais l'auteur invisible qui donne l'accroissement.

Mais aujourd'hui Jésus-Christ la compare au pain qui

1. Il serait plus exact de dire : Et de tous les peuples n'a fait qu'un peuple.

sert de nourriture à l'homme, *non in solo pane vivit homo* ; et par là il veut nous apprendre que la parole de l'Évangile est une nourriture forte et solide, pernicieuse souvent à ceux qui la reçoivent dans un cœur malade et corrompu, et utile seulement aux âmes qui s'en nourrissent avec une sainte avidité, et qui portent ici un cœur préparé pour l'entendre.

Pour me renfermer donc dans cette idée, je ne dirai rien des merveilles que cette parole, annoncée par douze pauvres, opéra autrefois dans tout l'univers. Je passerai sous silence la sainteté de sa doctrine, la sublimité de ses conseils, la sagesse de ses maximes; et me bornant à l'instruction et à ce qui peut vous rendre utile la parole de l'Évangile que nous vous annonçons, je vous apprendrai premièrement quelles sont les dispositions qui doivent vous conduire en ce lieu saint pour l'entendre; et secondement, dans quel esprit vous devez ensuite l'écouter : deux devoirs non-seulement négligés, mais inconnus à la plupart des fidèles qui accourent en foule au pied de ces chaires chrétiennes, et la source la plus commune[1] du peu de fruit de notre ministère. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui distingue les justes des chrétiens charnels, dit saint Augustin , n'est pas le corps des œuvres extérieures; c'est l'esprit invisible qui les anime. Les actions de la piété

1. *Deux devoirs... et la source la plus commune.* Cette construction ne satisfait pas complétement la grammaire et la logique. L'orateur aurait dû dire, d'une manière plus nette, que la négligence et l'ignorance de ces deux devoirs sont la source....

sont souvent communes aux bons et aux méchants; c'est la disposition du cœur qui les discerne.[1] Tous courent, dit l'Apôtre, mais tous n'arrivent pas au but, parce que ce n'est pas le même esprit qui les pousse.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet, de tous les devoirs de la piété chrétienne il n'en est point sans doute dont les gens du monde et les gens de bien remplissent plus également les dehors, que celui de venir écouter la parole de l'Évangile. Tous viennent en foule, comme autrefois les Israélites au pied de la montagne sainte, entendre les paroles de la loi. L'enceinte de nos temples peut à peine suffire à la multitude des fidèles; l'heure même des mystères terribles ne voit pas les autels environnés de tant d'adorateurs; les assemblées profanes cessent pour venir grossir l'assemblée sainte au temps de l'instruction, et les siècles qui ont vu refroidir le zèle des chrétiens sur tous les autres devoirs de la religion n'ont pu, ce semble, le ralentir sur celui-ci. Cependant de tous les ministères confiés à l'Église pour la consommation des élus, il n'en est presque pas de plus inutile que celui de la parole; et le moyen le plus puissant que la religion ait de tout temps employé pour la conversion des hommes est devenu aujourd'hui la plus foible de ses ressources. Vous êtes vous-mêmes, mes frères, une triste preuve de cette vérité. Jamais les instructions ne furent plus fréquentes qu'elles le sont de nos jours, et jamais les conversions n'ont été plus rares.

Il importe donc de développer ici les causes d'un abus si commun et si déplorable : or, la première est sans doute dans le défaut des dispositions qui doivent vous con-

1. C'est-à-dire, qui en fait la distinction.

duire dans ce lieu saint pour y écouter la parole du salut. Et certes, si saint Paul ordonnoit autrefois aux fidèles de s'éprouver avant que de venir manger le pain de vie, s'il leur déclaroit que ne pas le discerner des viandes communes c'étoit se rendre coupable du corps du Seigneur, nous n'avons pas moins raison de vous dire que vous devez vous éprouver et préparer votre âme avant que de venir participer à la nourriture spirituelle que nous rompons au peuple; et que ne pas la discerner, par la manière de l'entendre, de la parole des hommes, c'est se rendre coupable de la parole même de Jésus-Christ.

La première disposition que demande de vous la sainteté de cette parole, lorsque vous venez l'entendre, c'est un désir qu'elle vous soit utile. Vous devez dans le secret de votre maison, avant de venir dans nos temples, vous adresser au Père des lumières, et lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur, qui seules font entendre sa voix; qu'il donne à sa parole cette vertu, cette onction secrète, ces attraits si puissants et si heureux pour la conversion des pécheurs; qu'il surmonte cette insensibilité que vous avez jusqu'ici opposée à toutes les vérités entendues; qu'il fixe ces sensibilités d'un moment, que vous avez si souvent éprouvées en nous écoutant, et qui n'ont jamais eu de suite pour votre salut; qu'il nous donne à nous-mêmes ce zèle, cette sagesse, cette dignité, cette plénitude de son esprit, ces lumières vives, cette véhémence divine, toujours persuasive et qui ne parle jamais en vain; qu'il forme dans nos cœurs le goût des vérités qu'il met dans nos bouches; qu'il nous rende insensibles à vos louanges ou à vos censures, afin que nous soyons plus utiles à vos besoins; que le désir de votre salut supplée en nous aux talents que la nature nous refuse, et

que nous honorions notre ministère en ne cherchant pas à vous plaire, mais à vous sauver.

Et certes, mes frères, si les Israélites autrefois, sur le point d'approcher de la montagne de Sinaï, et d'y entendre les paroles de la loi que l'ange devoit leur annoncer, furent obligés par l'ordre du Seigneur de se purifier, de laver leurs vêtements et de s'abstenir même des saints devoirs du mariage pour se préparer à cette grande action, et ne rien porter au pied de la montagne qui ne fût digne de la sainteté de la loi qu'ils alloient entendre, n'est-il pas plus raisonnable, dit saint Chrysostome, lorsque vous venez écouter les paroles divines d'une loi plus sainte, d'y apporter du moins les précautions de foi, de piété, de respect même extérieur, qui marquent en vous un désir sincère de conformer vos mœurs aux maximes que nous allons vous annoncer? Quoi! mes frères, les préceptes de Jésus-Christ, les paroles de la vie éternelle seroient-elles entendues avec moins de précaution que les ordonnances d'une loi figurative? Est-ce parce qu'un ange ne descend plus du ciel pour vous les annoncer? Mais ne sommes-nous pas ici comme lui les envoyés de Dieu, et ne vous parlons-nous pas comme lui à sa place? L'ange sur la montagne portoit-il plus de caractère de la Divinité que nous en portons? Il écrivoit la loi sur des tables de pierre; la grâce de notre ministère la grave dans les cœurs. Il promettoit le lait et le miel; et nous annonçons les biens véritables. Il parloit aux chefs des tribus, ces héros qui vainquirent les peuples de Chanaan et conquirent leurs villes; et nous parlons devant les princes et les rois de la terre, et devant un roi encore plus grand par sa piété que par ses conquêtes. Les foudres et les éclairs qui accompagnoient ses menaces contre les transgresseurs de la loi renversoient

le peuple frappé de terreur au pied de la montagne ; mais qu'étoit-ce que ces menaces et ces malédictions temporelles, leurs villes démolies, leurs femmes et leurs enfants menés en captivité, si vous le[1] comparez au malheur éternel que nous ne cessons de prédire aux violateurs de la loi de Dieu ? Séparez ce que nous sommes du ministère que nous remplissons ; qu'y a-t-il ici de moins terrible et de moins respectable que sur la montagne de Sinaï ?

Et cependant quelles préparations vous conduisent à une action si sainte et si digne de respect ? Une vaine curiosité qu'on veut satisfaire ; un loisir inutile qu'on est bien aise d'amuser ; un spectacle de religion dont on veut avoir le plaisir ; une coutume qu'on suit, parce que le monde l'a reçue ; que sais-je ? le désir de plaire au maître en imitant son respect pour la parole de l'Évangile, et de s'attirer plutôt ses regards que ceux de la miséricorde divine ; que sais-je encore ? des vues peut-être plus criminelles, et dont on n'oseroit parler, de peur d'avilir la gravité de notre ministère. Nul motif de salut ne vous conduit ici ; nulle vue de foi ne vous y prépare ; nul sentiment de piété ne vous y accompagne ; en un mot, venir écouter la parole sainte n'est pas même pour vous une œuvre de religion.

Première raison de l'inutilité de notre ministère. Car comment voulez-vous qu'une démarche toute profane serve de disposition à la grâce, et que, dans cette multitude de fidèles assemblés en ce lieu saint, la bonté de Dieu aille vous discerner de la foule pour ouvrir votre cœur à la

1. *Le*, employé d'une manière neutre, pour dire : *tout cela*. L'édition Didot, qui corrige si souvent d'après le purisme grammatical d'aujourd'hui met à tort : *les*.

parole de vie, vous qui n'avez apporté ici que les dispositions les plus propres à éloigner de vous cette miséricorde? Mes frères, comme la religion n'a rien de plus grand en un sens que le dépôt de la doctrine et de la vérité, la piété ne connoît rien aussi de plus important et qui demande des précautions plus religieuses que de l'écouter et de s'en instruire.

La seconde disposition qui doit vous conduire en ce lieu saint est une disposition de douleur et de confusion, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues. Vous devez rappeler tant de mouvements de componction que le Seigneur a opérés dans vos cœurs par le ministère de la parole, et qui ont toujours été sans succès pour votre salut; tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, qui sembloient promettre un changement de vie, et qui, au sortir, ont échoué contre le premier écueil. Car ce qui doit vous effrayer ici davantage, c'est qu'autant de vérités qui n'ont fait sur vous que des impressions passagères sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le tribunal de Jésus-Christ : autant de fois que la parole de l'Évangile ne vous a pas touché jusqu'à la pénitence, autant de fois elle vous a rendu plus indigne d'obtenir la grâce du repentir. La foi ne connoît point ici de milieu; et si vous n'en êtes pas sorti changé, vous en êtes toujours sorti en quelque façon plus coupable, puisque vous avez ajouté à tous vos autres crimes celui du mépris de la parole sainte.

Voilà les réflexions qui doivent occuper votre foi, et, en tremblant sur le passé, lorsque vous venez dans l'assemblée des fidèles, vous devez vous demander à vous-même : Vais-je écouter une parole qui me jugera, ou des vérités qui me délivreront? vais-je offrir à la miséricorde de Dieu

un cœur docile et préparé, ou à sa justice de nouveaux motifs de condamnation contre moi? Depuis si longtemps on m'annonce des vérités dont toute l'indulgence que j'ai pour mes passions ne peut affoiblir la force dans mon esprit, et qui me font en secret convenir malgré moi de l'égarement de mes voies; ai-je fait une seule démarche pour en sortir? Depuis si longtemps on m'avertit que le corps du chrétien est le temple de Dieu; en suis-je devenu plus chaste? Depuis si longtemps j'entends dire qu'il faut arracher l'œil qui scandalise, et le jeter loin de soi; en suis-je venu à ces séparations que je connois moi-même si indispensables à mon salut? Depuis si longtemps on me déclare que différer de jour en jour sa pénitence, c'est vouloir mourir dans son péché; me trouvé-je plus disposé à sortir de mon état déplorable, et à commencer tout de bon l'ouvrage de mon salut.

Grand Dieu! ne vous lasserez-vous pas de me donner un cœur sensible à des vérités qui me touchent toujours et qui ne me changent jamais? et ne punirez-vous pas l'abus que je fais de votre parole, en lui ôtant à mon égard cette force que vous lui laissez encore pour me rappeler à la pénitence? Et certes, mes frères, combien de fidèles qui m'écoutent, sensibles autrefois aux vérités que nous annonçons, ne viennent plus aujourd'hui leur offrir qu'un cœur tranquille et endurci? Ils négligèrent ces temps heureux, où la grâce vouloit encore leur ouvrir cette voie de conversion; et depuis une si longue et si funeste négligence, ils nous écoutent de sang-froid; et les vérités les plus terribles dans nos bouches ne sont plus pour eux qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante.

Or, je vous demande, mes frères, ce sentiment de douleur sur le peu d'usage que vous avez fait jusqu'ici de

tant d'instructions entendues, vous est-il même connu? La seule pompe extérieure que vous portez ici, femmes du monde, nous annonce-t-elle cette disposition? Les mêmes soins d'indécence et de vanité qui vous préparent aux spectacles profanes ne vous conduisent-ils pas à nos instructions où le monde est condamné? Y faites-vous quelque différence? et ne semble-t-il pas ou que nous devons vous y annoncer les maximes insensées des théâtres, ou que vous n'y venez vous-même que pour insulter par un appareil indécent, même selon le monde, aux saintes maximes de l'Évangile?

Mais que dis-je, mon cher auditeur? Loin de vous reprocher tant de vérités jusqu'ici entendues sans fruit, hélas! vous vous savez peut-être bon gré d'y être insensible; peut-être vous faites-vous une espèce de force et de vanité déplorable de nous écouter de sang-froid; vous regardez peut-être comme un bon air et une supériorité d'esprit que ce qui touche tous les autres vous laisse tout seul calme et tranquille; vous faites peut-être ostentation de votre insensibilité: il semble que ce seroit une foiblesse à vous d'être sensible à ces vérités qui triomphèrent autrefois des philosophes et ces césars; à des vérités descendues du ciel, et qui portent avec elles des caractères si divins d'élévation et de sagesse; à des vérités qui font tant d'honneur à l'homme, et les seules dignes de la raison; à des vérités si consolantes pour le cœur, et seules capables de porter la paix et la tranquillité au dedans de nous-mêmes; à des vérités enfin qui nous proposent de si grands intérêts, et pour lesquelles on ne peut être indifférent sans fureur et sans extravagance. Vous vous vantez du peu de succès de notre zèle, et que tous nos discours vous laissent tels qu'ils vous trouvent, et vous croyez par

là faire honneur à votre raison. Je ne vous dis pas que vous vous vantez d'être dans ce fond de l'abîme et dans cet état de réprobation où il n'est presque plus de ressource, ce qui est digne en même temps d'horreur et de pitié ; mais je vous dis que la marque même la plus sûre d'un esprit frivole et léger, d'une raison médiocre et bornée, d'un cœur mal fait et incapable de grandeur et d'élévation, c'est de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse dans les vérités si sages et si sublimes de la morale de Jésus-Christ.

Car du moins les pécheurs d'un autre caractère conservent encore un reste de respect et une certaine sensibilité pour la vérité, qui subsiste avec une vie d'ailleurs criminelle, mais qui est toujours la marque d'un bon cœur, d'un cœur à qui il reste encore du goût pour le bien ; d'une raison sensée, qui, quoique entraînée par le monde et par les passions, sait se rendre justice, sent encore la force de la vérité qui la condamne et laisse en nous des ressources de salut et de repentir. Ces pécheurs conviennent du moins que nous avons raison ; ils ne changent rien à leurs mœurs, il est vrai, mais du moins la vérité les touche, les trouble, les agite, excite en eux de foibles désirs de salut et des espérances d'une conversion à venir ; ils sont fâchés même de se trouver trop sensibles aux terreurs de la foi : ils craignent presque de nous entendre, de peur de perdre cette fausse tranquillité, qui fait toute la douceur de leurs crimes ; ils cherchent, au sortir de nos discours, à se dissiper pour égayer un fonds de trouble et de tristesse que les vérités entendues ont laissé dans leur âme ; ils vont aussitôt porter au milieu du monde et des plaisirs l'aiguillon secret que la parole de Dieu a laissé dans leur cœur, afin d'y trouver une main flatteuse qui

l'arrache et qui referme la plaie d'où devoit sortir leur guérison ; ils craignent qu'on ne brise leurs fers ; ils tournent la tête pour ne pas voir la lumière qui vient troubler la douceur de leur sommeil. Ils aiment leurs passions, je l'avoue, mais du moins ils n'insultent pas à la vérité ; au contraire, ils rendent gloire à sa puissance en se faisant des remparts contre elle : ce sont des pécheurs foibles, qui, craignant de ne pouvoir se défendre contre Dieu, le fuient et l'évitent. Mais pour vous, vous vous faites une gloire affreuse de l'attendre de sang-froid et de ne pas le craindre ; vous trouvez de l'élévation et de la philosophie à vous mettre au-dessus de ces terreurs vulgaires ; vous croyez qu'une crainte religieuse déshonoreroit l'orgueil de votre raison ; et tandis qu'en secret vous êtes l'âme la plus lâche et la plus timide, la plus abattue au premier péril qui vous menace, la moins ferme contre les événements, la plus agitée au gré des espérances et des craintes frivoles de la terre, vous vous piquez de courage contre la vérité ; c'est-à-dire, vous avez tout ce qu'il y a de bas et de vulgaire dans la crainte, et vous rougissez d'en avoir ce qu'il y a de grand et de raisonnable ; vous n'avez point de force contre le monde, et vous faites parade d'une valeur insensée contre Dieu.

Seconde disposition qui doit vous conduire à nos instructions, une douleur sur le peu de fruit que vous en avez retiré jusqu'ici. La dernière, c'est un sentiment de reconnoissance sur ce moyen de salut que Dieu vous ménage en vous conservant le dépôt de la vérité et continuant au mileu de vous la succession des ministres seuls autorisés à vous annoncer la parole sainte.

En effet, le plus terrible châtiment dont Dieu frappoit autrefois les iniquités de son peuple, c'étoit de rendre au

milieu d'eux sa parole rare et précieuse. Ils parcourront,[1] dit-il dans son prophète (Amos, VIII, 12), de l'orient à l'occident pour chercher quelqu'un qui leur annonce ma parole, et ils ne le trouveront pas. Et non-seulement il ne suscitoit plus de véritable prophète dans Israël, mais il permettoit qu'il s'élevât au milieu de son peuple de faux docteurs, qui détournoient les tribus de son culte et venoient leur prêcher des dieux que leurs pères n'avoient pas connus.

Or, c'est une miséricorde de Dieu bien signalée, mes frères, que, malgré les iniquités qui semblent montées à leur comble parmi vous, il vous suscite encore des prophètes et des pasteurs qui vous annoncent une parole saine et irrépréhensible. C'est une protection du Seigneur bien singulière, de n'avoir pas permis que l'erreur ait prévalu sur la vérité au milieu de nous, comme parmi tant de peuples voisins de cette monarchie, et que l'étincelle du schisme et de la nouveauté, qui s'éleva le siècle passé et qui pensa embraser toute l'Europe, n'ait pas désolé tout son héritage et succédé dans nos Gaules, où elle sembloit avoir pris naissance et où elle avoit déjà fait de si tristes progrès, à la foi de nos pères.

Oui, mes frères, c'est sa bonté toute seule qui a conservé la paix à ce troupeau, la liberté à notre ministère, la succession légitime à nos pasteurs, les usages anciens et vénérables au culte, le dépôt de la doctrine et de la vérité à nos églises. Combien d'infortunés, dans les lieux où l'erreur est sur le trône, trouvent aujourd'hui, au pied des mêmes chaires où leurs ancêtres avoient ouï les paroles de la vie éternelle et l'évangile de paix, une doctrine de

1. Cet emploi neutre est remarquable.

mort, de rébellion et de mensonge! Combien d'âmes séparées de l'unité, mais disposées à recevoir la vérité et à l'aimer, ne périssent que parce qu'on leur propose l'erreur revêtue des apparences de la vérité, et qu'on se sert pour les perdre de la même docilité qui auroit dû les sauver!

Eh! qu'avez-vous fait qui méritât que vous fussiez discernés de tant de nations séduites? pourquoi n'avez-vous pas été enveloppés dans la même condamnation? pourquoi avez-vous habité cette heureuse terre de Gessen, seule éclairée des lumières du ciel, tandis que tout le reste de l'Égypte fut frappé de ténèbres? N'est-ce pas la miséricorde de Dieu toute seule qui vous a discernés de tant de peuples qui s'applaudissent de leurs erreurs et de leurs chisme? Vous êtes encore sous les yeux de vos pasteurs, vous recevez encore la doctrine des apôtres des mains de leurs successeurs; la vérité coule encore sur vous d'une source pure et divine; les chaires chrétiennes retentissent encore de toutes parts des maximes de la foi et de la piété et la bonté de Dieu vous ménage encore mille moyens de salut, en vous conservant celui de l'instruction et de la doctrine.

Cependant venez-vous nous écouter avec un cœur touché de reconnoissance? Regardez-vous comme un bienfait signalé de Dieu sur vous le dépôt de la vérité et de la parole sainte qu'il vous a conservée et qu'on vous annonce encore? Dites-vous quelquefois avec le Prophète : *Il n'en a pas usé de même envers tant de nations, auxquelles il ne daigne pas manifester ses jugements et ses justices?* (Ps. CXLVII, 20.)

Hélas! vous ne portez ici qu'un dégoût d'irréligion et de vanité; les moments les plus ennuyeux sont ceux que vous employez à écouter des vérités qui devroient faire

toute la consolation de votre vie; vous êtes fâché que la religion du maître vous en fasse une espèce de devoir et de bienséance. Nous sommes même obligés de respecter vos ennuis et vos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité des ornements humains qui toujours l'affoiblissent : il semble que nous venons ici vous parler pour nous, et vous nous écoutez comme des importuns qui viendroient vous demander des grâces. Au milieu d'un spectacle profane, vous n'avez point de regret aux moments que des plaisirs si frivoles occupent : c'est là que toutes les pensées d'affaires, de fortune, de famille cessent, et que, tout le reste oublié, l'esprit né pour des choses plus sérieuses se repaît avidement d'aventures chimériques; c'est de là qu'on sort toujours plein, occupé, transporté des maximes lascives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repasse les endroits qui ont fait sur le cœur des impressions plus dangereuses; on en porte le souvenir jusqu'au pied des autels. Ces images, si fatales à l'innocence, ne peuvent plus s'effacer, et au sortir de la parole sainte, tout ce que vous en avez retenu, ce sont peut-être les défauts de celui qui vous l'a annoncée.

Mes frères, Dieu ne punit plus d'une manière sensible le mépris de sa parole. Il pourroit encore sans doute transporter son Évangile au milieu de ces nations barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui, et abandonner de nouveau son héritage; il pourroit tirer du fond de leurs déserts des peuples féroces et infidèles, et leur livrer nos temples et nos foyers, comme il leur livra autrefois ces Églises si célèbres que les Tertullien, les Cyprien, les Augustin, avoient illustrées, et où il ne reste plus maintenant de trace de christianisme que dans les outrages que Jésus-Christ y reçoit, et dans les fers dont les fidèles

y sont chargés : il le pourroit ; mais il se venge plus secrètement, et peut-être plus terriblement. Il vous laisse encore le spectacle et tout l'appareil extérieur de la prédication de l'Évangile ; mais il en détourne le fruit sur les simples et sur les ignorants qui habitent les campagnes ; les terreurs de la foi ne sont plus que pour eux. Il ne retire plus ses prophètes du milieu des villes ; mais il leur ôte, si j'ose parler ainsi, la force et la vertu de leur ministère : il frappe ces nuées saintes d'aridité et de sécheresse ; il vous en suscite qui vous rendent la vérité belle, mais qui ne vous la rendent pas aimable ; qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas ; il laisse affoiblir dans nos bouches les saintes terreurs de sa doctrine ; il ne tire plus des trésors de sa miséricorde de ces hommes extraordinaires suscités autrefois dans les siècles de nos pères, qui renouveloient les villes et les royaumes, qui entraînoient les grands et le peuple, qui changeoient les palais des rois en des maisons de pénitence, des Bernard et des Vincent Ferrier dans nos Gaules, des Raymond en Italie, des Dominique dans toute l'Europe, des Xavier dans un nouveau monde ; il permet que nous, hommes foibles, succédions à ces hommes apostoliques.

Que dirai-je encore ? nous assemblons ici, comme autrefois Paul au milieu d'Athènes, des spectateurs oisifs et curieux, qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau ; tandis que ceux qui évangélisent vos terres et vos vassaux voient avec consolation à leurs pieds, comme autrefois Esdras, des Israélites simples qui ne peuvent retenir leurs larmes en entendant seulement les paroles de la loi. Nous amusons le loisir et l'oisiveté des princes et des grands de la terre, tandis que des ministres saints enfantent Jésus-Christ et recueillent une moisson

abondante au milieu des campagnes : en un mot, nous discourons, et ils convertissent. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous exercez en secret des jugements terribles et sévères.

Mais, mes frères, que ne nous est-il permis de vous dire ici ce que Paul et Barnabé disoient autrefois aux Juifs infidèles ! Vous étiez les premiers à qui il falloit annoncer les paroles de salut ; mais puisque vous les rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons donc vers les nations abandonnées, vers ces pauvres peuples, ensevelis dans l'ignorance, qui cultivent vos terres, et qui recevront avec foi et avec reconnoissance la grâce que vous rejetez : *Vobis oportebat primum loqui verbum Dei ; sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes* (Act., xiii, 46). Ah ! nos travaux seroient bien plus utiles, notre joug plus adouci, notre ministère plus consolé : nous ne compterions pas parmi ceux qui nous écoutent des noms célèbres dans l'histoire ; mais nous y compterions les noms de ceux qui sont écrits dans le ciel : nous n'y verrions pas assemblés tous les titres et toutes les hautes dignités qui forment toute la gloire et toute la figure du monde qui passe ; mais nous y verrions la foi, la piété, l'innocence qui font toute la gloire du chrétien qui demeure éternellement : nous n'y entendrions pas de vains applaudissements donnés au langage de l'homme et non à celui de la foi ; mais nous y verrions couler des larmes, qui sont la louange immortelle de la grâce : nos chaires ne seroient pas environnées de tant de pompe ; mais nos auditeurs seroient un spectacle digne des anges et de Dieu.

Telles sont les dispositions qui doivent vous préparer à nos instructions. Il faut vous instruire encore sur l'esprit dans lequel vous devez nous entendre.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour vous instruire sur l'esprit dans lequel vous devez écouter la parole sainte, il n'y a qu'à établir d'abord quelle est son autorité et sa fin. Son autorité, qui est divine, demande de vous un esprit de respect et de docilité ; sa fin, qui est la conversion des cœurs, un esprit de foi qui n'y cherche que des lumières pour sortir de ses erreurs, et des remèdes pour la guérison de ses maux.

Je dis, d'abord, que son autorité est divine. Oui, mes frères, la parole que nous vous annonçons n'est pas notre parole, mais la parole de celui qui nous envoie. Dès qu'il nous a établis dans le saint ministère par la voie d'une vocation légitime, il veut que vous nous regardiez comme des envoyés qui vous parlent ici de sa part, et qui ne font que prêter leur foible voix à sa divine parole. Nous portons, il est vrai, ce trésor dans des vaisseaux de boue; mais il n'en perd rien pour cela de sa majesté. Semblables à ces vaisseaux de terre dont Gédéon se servit autrefois contre les ennemis du Seigneur, le son en peut être vil et méprisable ; mais la vérité, cette lumière divine que Dieu a mise en nous, n'en est pas moins descendue du ciel et destinée, comme les lampes de Gédéon, à frapper encore aujourd'hui de terreur les âmes infidèles.

Or, vous devez premièrement à l'autorité de cette divine parole une pieuse docilité, et l'écouter comme disciples plutôt que comme juges. En effet, ce sont les règles du culte et de la piété que nous vous exposons, les décisions de l'Évangile, les lois de l'Église, les maximes des saints. Nous ne venons pas vous porter ici nos opinions, nos pré-

jugés, nos pensées; ce n'est pas ici une chaire de contention, c'est le lieu de la vérité; rien de ce qui peut être contredit ne doit trouver sa place dans la chaire de la paix et de l'unité; nous n'y parlons qu'au nom de l'Église, et ne sommes ici que les interprètes de sa foi et de sa doctrine.

Cependant, combien de ces hommes, sages à leurs propres yeux, et qui se piquent de force et de raison, n'y viennent qu'avec un esprit préparé, et comme en garde contre toutes les terreurs de la parole sainte! Ils ne font pas gloire, comme les pécheurs dont nous avons déjà parlé, d'être insensibles à toute vérité; mais ils regardent notre ministère comme un art d'exagération et d'hyperbole; les plus saints mouvements du zèle ne sont dans leur esprit que les tours étudiés d'un artifice humain; les menaces les plus terribles, des saillies d'une vaine éloquence; les maximes les plus incontestables, des discours où il entre plus d'usage que de vérité; les arrêts les plus capables d'alarmer les consciences, des façons de parler dont il est permis à chacun de rabattre. C'est, mes frères, la situation déplorable où vous vous trouvez ici la plupart. Vous opposez sans cesse tout bas à la vérité que nous annonçons les maximes et les préjugés du monde qui la contredisent; vous êtes ingénieux à affoiblir au dedans de vous, par des raisons spécieuses, l'excès prétendu de nos maximes; vous venez ici combattre la vérité, et non pas céder à sa force et à sa lumière; vous n'y venez, ce semble, que pour entrer en contestation avec Dieu, infirmer l'éternelle immutabilité de sa parole, prendre les intérêts du mensonge contre la gloire de la vérité, et être les apologistes secrets du monde et des passions dans le lieu saint même destiné à les combattre. Ah! souffrez du moins qu'elle triomphe, cette vérité, dans son temple; ne

lui disputez pas cette foible victoire, à elle qui a triomphé autrefois de tout l'univers; opprimez-la, à la bonne heure, au milieu du monde, et dans ces assemblées de vanité que l'erreur assemble et où l'erreur est sur le trône. N'est-ce pas assez que vous l'ayez bannie du monde, et qu'elle n'ose plus s'y montrer sans s'exposer à des dérisions et à des censures? Laissez-nous du moins la triste consolation d'oser encore la publier à la face de ces autels qu'elle a élevés, et qui doivent du moins lui servir d'asile.

Vous nous accusez d'exagérer. Grand Dieu! et vous nous jugerez peut-être un jour sur ce que nous affoiblissons la force et la vertu de votre parole pour ne l'avoir pas assez méditée au pied des autels! et vous nous reprocherez peut-être un jour d'avoir accommodé la sainte sévérité de votre Évangile aux indulgences et aux adoucissements de nos siècles! et vous nous rangerez peut-être un jour parmi les ouvriers d'iniquité, parce que la tiédeur et la négligence de nos mœurs aura ôté à la parole que nous annonçons cette terreur et cette véhémence divine qu'elle ne sauroit trouver que dans une bouche consacrée par la piété et par la pénitence!

Eh! quoi, mes frères, les vérités du salut telles que Jésus-Christ nous les a proposées ne sauroient-elles alarmer les consciences, si l'esprit de l'homme n'y ajoute des terreurs étrangères! Paul exagéroit donc autrefois, lorsque ce gouverneur romain, malgré l'orgueil d'une fausse sagesse et les préjugés d'un culte idolâtre, frémissoit, dit saint Luc, en l'entendant parler de la justice, de la chasteté et du spectacle terrible d'un jugement à venir. Paul exagéroit donc, lorsque les habitants des villes venoient, se frappant la poitrine, fondant en larmes à ses pieds, et portant au milieu des places publiques les livres

lascifs ou impies, et les autres instruments de leurs passions, pour en faire un sacrifice au Seigneur?

Vous nous accusez d'ajouter de nouvelles terreurs aux paroles de l'Évangile; mais où sont les consciences que nous troublons? où sont les pécheurs que nous alarmons? où sont les âmes mondaines qui, saisies de frayeur au sortir de nos discours, vont se cacher au fond des solitudes, et expier, par de saints excès de pénitence, les dissolutions de leurs mœurs passées? Les siècles qui nous ont précédés ont vu souvent de ces exemples; les nôtres en voient-ils encore quelquefois? Ah! plût à Dieu que vous pussiez me convaincre d'avoir inspiré à une seule âme ces terreurs salutaires, disoit autrefois saint Ambroise à quelques sages mondains de son temps, qui l'accusoient d'exagérer les périls et la corruption du monde, et de faire prendre à trop de filles chrétiennes le parti de la sainte virginité, et je puis vous le dire ici avec bien plus de raison que ce grand homme! *Utinam convincerer!* (S. Ambr., *de Virginit.*, lib. I, cap. v.) Plût à Dieu qu'on pût me montrer les suites d'une indiscrétion si heureuse! *Utinam tanti criminis probaretur effectus!* Plût à Dieu que vous eussiez des exemples à nous reprocher pour justifier vos censures! *Utinam me exemplis potius argueretis, quam sermonibus cæderetis!* Ah! nous souffririons le blâme avec plaisir, si l'on pouvoit nous montrer le succès qu'on nous reproche! *Non vererer invidiam, si efficaciam recognoscerem!*

Hélas! nous ne ménageons peut-être que trop votre foiblesse; nous respectons peut-être trop des coutumes qu'un long usage a consacrées, de peur de paroître censurer les grands exemples qui les autorisent; nous n'osons presque parler de certains désordres, de peur que nos

censures ne paroissent plutôt tomber sur les personnes que sur les vices; nous nous contentons de vous montrer de loin des vérités qu'il faudroit vous mettre sous l'œil, et votre salut même souffre souvent de l'excès de nos précautions et de notre timide prudence. Que dirai-je? la foiblesse nous arrache souvent des éloges où le zèle devroit placer des anathèmes et des censures; nous nous laissons, comme le monde, éblouir par les noms et par les titres; ce qui encouragea les Ambroise nous affoiblit; et parce que nous vous demandons du respect, nous vous refusons souvent la vérité que nous devons encore respecter davantage : et après cela vous nous accusez d'exagérer, d'outrer les vérités, et d'en former des fantômes de notre façon, pour alarmer ceux qui nous écoutent!

Mais que nous reviendroit-il d'un artifice si indigne de la vérité qui nous est confiée? Ces déclamations outrées et puériles pouvoient convenir à l'éloquence vénale de ces sophistes, qui, au milieu des écoles de la Grèce, cherchoient à s'attirer des disciples en vantant la sagesse de leur secte. Mais pour nous, mes frères! eh! nous voudrions pouvoir vous adoucir le joug, loin de le rendre plus pesant; nous voudrions pouvoir vous faciliter la voie, loin d'y jeter de nouveaux obstacles. Que ne pouvons-nous, comme le pasteur de l'Évangile, vous porter nous-mêmes sur les épaules pour vous épargner les fatigues du chemin! Pourquoi vous dégoûterions-nous de l'entreprise du salut, en vous y représentant des difficultés chimériques? C'est à nous à vous aplanir celles qui s'y trouvent en effet, et à vous tendre la main pour soutenir votre foiblesse.

Méditez la loi de Jésus-Christ, mes frères; que dis-je? ouvrez seulement l'Évangile et lisez; alors vous comprendrez que nous tirons un voile de discrétion sur la sévérité

de ses maximes; alors, loin de vous plaindre de nos excès, vous suppléerez vous-mêmes à notre silence et à nos adoucissements, et vous vous direz ce que nous craignons de vous dire, parce que vous ne pourriez pas le porter. Grand Dieu! porter sa croix chaque jour, mépriser le monde et tout ce qu'il renferme, vivre comme étranger sur la terre, ne s'attacher qu'à vous seul, renoncer à tout ce qui flatte les sens, se renoncer sans cesse soi-même, regarder comme heureux ceux qui pleurent et qui sont affligés, voilà le précis de votre loi sainte. Eh! que peut ajouter l'esprit humain à la rigueur de cette doctrine? que pourrions-nous vous annoncer de plus triste et de plus formidable à l'amour-propre? Aussi vos reproches ne sont qu'un vain langage du monde et une de ces façons de parler que nul n'approfondit et que chacun adopte : votre conscience les dément en secret; et quand vous parlez de bonne foi, vous convenez que nous avons raison et que l'Évangile est un prédicateur bien plus sévère et plus effrayant pour le monde et pour ceux qui l'aiment, que nous ne saurions jamais l'être nous-mêmes.

Premier devoir qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte, un esprit de docilité.

Vous devez en second lieu, à l'autorité de cette parole, un esprit de sincérité et d'application sur vous-même; c'est-à-dire, être ici un censeur rigoureux de votre propre conscience; avoir sans cesse sous les yeux d'un côté l'état de votre âme, de l'autre les vérités que nous annonçons; vous mesurer sur cette règle; vous approfondir dans cette lumière, vous juger par cette loi; écouter, comme adressées à vous seul, les saintes maximes annoncées à la multitude; vous regarder comme seul ici devant Jésus-Christ, qui parle à vous seul par notre bouche, et qui peut-être

même ne nous envoie ici que pour vous seul. Car, mes frères, nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque et qui le condamne ; nul ne s'y croit un personnage intéressé : il semble que nous nous formons à plaisir des fantômes pour les combattre, et que la réalité du pécheur que nous attaquons ne se trouve nulle part. L'impudique ne se reconnoît pas dans les traits les plus vifs et les plus ressemblants de sa passion. L'homme chargé d'un bien mal acquis, et peut-être du sang et de la dépouille des peuples, condamne avec nous cette injustice dans les autres et ne voit pas qu'il se juge lui-même. Le courtisan dévoré d'ambition et qui sacrifie tous les jours à cette idole la conscience et la probité, convient de la bassesse de cette passion dans ses semblables, et la regarde comme une vertu ou comme la grande science de la cour pour lui-même. Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables qui l'empêchent de se reconnoître tel qu'il est. Nous avons beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt; on trouve toujours en soi certains traits adoucis qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même : Je ne suis pas cet homme. Et tandis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes, seuls, ou nous réussissons à nous y méconnoître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos frères! Nous cherchons à nos propres portraits des ressemblances étrangères; nous sommes ingénieux à détourner sur les autres le coup que la vérité n'avoit porté que sur nous; la malignité des applications est l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la chaire fait de nos vices, et nous jugeons témérairement nos frères où[1] nous aurions dû nous juger nous-

1. Pour *quand*. Voir notre *Lexique de Corneille*.

mêmes. Et c'est ainsi, ô mon Dieu! que les hommes corrompus abusent de tout, et que la lumière même de la vérité ferme leurs yeux sur leurs propres égarements, et ne les ouvre que pour voir dans les autres, ou ce qui n'est pas, ou ce qu'elle auroit dû leur cacher!

Tels sont les devoirs qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte : venons à ceux qui sont attachés à sa fin. Sa fin, mes frères, vous le savez, c'est la conversion des cœurs, l'établissement de la vérité, la destruction de l'erreur et du péché, la sanctification du nom de Jésus-Christ; tout y est grand, tout y est sérieux, tout y est digne de la plus sublime fonction de la hiérarchie : et de là il est aisé de conclure que vous devez nous écouter avec un esprit de respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours, et avec un esprit de foi qui n'y cherche rien d'humain, rien de frivole, rien qui ne réponde à l'excellence et à la dignité de sa fin.

Je dis un esprit de respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours : car, quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières un titre pour négliger les instructions que l'Église donne aux fidèles. Augustin, déjà si célèbre à Milan par ses talents et par son éloquence, ne dédaignoit pas d'assister assidûment aux instructions publiques du grand Ambroise. L'onction de l'esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore. Si vous avez la science qui enfle, vous vous affermirez dans la charité qui édifie. Si votre esprit n'y apprend rien de nouveau, votre cœur y sentira peut-être des choses nouvelles; vous y apprendrez du moins que votre savoir n'est rien, si vous ignorez la science du salut; que vous n'êtes qu'une nuée sans eau, élevé à la vérité par vos talents et par vos con-

noissances sur le reste des hommes, mais vide de grâce et le jouet des vents et des passions devant Dieu; et qu'enfin une âme simple et pure apprendra tout en un instant dans le sein de Dieu, et sera transformée de clarté en clarté; au lieu que vous, après une vie entière de veilles et de travail, et un amas inutile de connoissances et de lumières, n'aurez peut-être pour partage que les ténèbres éternelles.

Quel abus, mes frères, de se bannir de ces assemblées saintes, sous prétexte qu'on en sait assez, et peut-être aussi qu'on est assez instruit des devoirs de la piété dont on fait profession depuis longtemps; et que des lectures chrétiennes et un peu de réflexion dans la retraite mènent plus loin et sont plus utiles que tous nos discours! Mais, mon cher auditeur, si vous faites profession de la piété et de la justice, quelle plus douce consolation pouvez-vous avoir, que d'entendre publier les merveilles du Seigneur, les ordonnances de sa loi sainte, des vérités que vous aimez, que vous pratiquez, et dont vous devez souhaiter que la connoissance soit donnée à tous les hommes? Quel spectacle plus consolant pour vous, que de voir vos frères assemblés ici au pied de l'autel, attentifs à la parole de la vie, éloignés des spectacles du monde et des occasions du péché, formant de saints désirs, ouvrant leurs cœurs à la voix de Dieu, concevant peut-être les prémices de l'Esprit-Saint et les commencements de leur pénitence, et de pouvoir vous unir à eux pour obtenir du Père des miséricordes qu'il achève dans leur âme l'ouvrage du salut qu'il a commencé d'y opérer?

Ce n'est pas que la méditation des divines Écritures ne fournisse à la piété chrétienne des ressources consolantes. Mais le Seigneur attache à la vertu de notre ministère et à

la vocation légitime des grâces que vous ne trouverez pas ailleurs. Les vérités les plus simples dans la bouche des pasteurs, ou de ceux qui vous parlent à leur place, tirent de la grâce de leur mission une force qu'elles n'ont pas toutes seules; et le même livre d'Isaïe, qui, lu dans un char par cet officier de la reine d'Éthiopie, étoit pour lui un livre fermé, et amusoit son loisir sans éclairer sa foi, développé par Philippe, devint à l'instant pour lui une parole de vie et de salut. Et enfin, vous devez cet exemple à vos frères, cette édification à l'Église, ce respect à la parole de Jésus-Christ, cette uniformité à l'esprit de paix et d'unité qui nous lie. Eh! bannissez-vous, à la bonne heure, de ces assemblées profanes et criminelles, où la piété est toujours gémissante, étrangère, contrainte; mais c'est ici sa place : c'est l'assemblée des saints, puisque ce n'est que pour les former que notre ministère a été établi, et se perpétue encore dans l'Église.

J'ai dit en second lieu, un esprit de foi; et cette disposition en renferme deux : un amour pour la parole sainte indépendant des talents de l'homme qui vous l'annonce; un goût formé par la religion, qui ne vienne pas y chercher de vains ornements, mais les vérités solides du salut, c'est-à-dire, ne l'écouter ni avec un esprit de censure, ni avec un esprit de curiosité.

Et en effet, votre amour pour la parole de Jésus-Christ doit vous aveugler, pour ainsi dire, sur les défauts de ceux qui vous l'annoncent; vous devez la trouver belle, divine, digne de tous vos hommages dans une bouche même impolie et grossière. Sous quelque couleur qu'on vous la présente, revêtue d'ornements pompeux, ou simple et négligée, pourvu que vous en reconnoissiez encore les traits célestes, elle a les mêmes droits sur votre cœur.

Et certes perd-elle quelque chose de sa sainteté pour passer par des canaux moins brillants et moins riches? Que le Seigneur parlât autrefois à travers un buisson vil et méprisable aux yeux, ou sur une nuée de gloire; qu'il rendît ses oracles au milieu du désert et dans un tabernacle couvert de peaux d'animaux, ou dans le temple de Salomon le plus magnifique qui ait jamais été élevé à la gloire de son nom, sa parole sainte y perdoit-elle quelque chose de sa dignité? et comme c'étoit le même Seigneur qui parloit partout, la foi d'Israël y faisoit-elle quelque différence?

Cependant, parmi tous ceux qui nous écoutent, il en est peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges et en censeurs de la parole sainte. On ne vient ici que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des parallèles insensés, pour prononcer sur la différence des jours et des instructions; on se fait honneur d'être difficile; on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes, et qui seroient d'un plus grand usage pour soi: et tout le fruit que l'on retire d'un discours chrétien se borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre : de sorte qu'on peut appliquer à la plupart de nos auditeurs ce que Joseph, devenu le sauveur de l'Égypte, disoit par pure feinte à ses frères : Ce n'est pas pour chercher le froment et la nourriture que vous êtes venus ici, c'est comme des espions qui venez remarquer les endroits foibles de cette contrée : *Exploratores estis; ut videatis infirmiora terræ, venistis* (Gen., xlii, 9). Ce n'est pas pour vous nourrir du pain de la parole, et chercher des secours et des remèdes utiles à vos maux, que vous venez nous écouter; c'est pour trouver où placer quelques vaines censures, et vous faire honneur de nos

défauts, qui sont peut-être une punition terrible de Dieu sur vous, lequel refuse à vos crimes des ouvriers plus accomplis et qui auroient pu vous rappeler à la pénitence : *Exploratores estis; ut videatis infirmiora terræ, venistis.*

Mais de bonne foi, mes frères, quelque foible que soit notre langage, n'en disons-nous pas toujours assez pour vous confondre, pour dissiper vos erreurs et pour vous faire convenir en secret des égarements que vous ne pouvez vous justifier à vous-mêmes? Faut-il des talents si sublimes pour vous dire que les fornicateurs, les avares, et les hommes sans miséricorde, n'entreront jamais dans le royaume de Dieu; que, si vous ne faites pénitence, vous périrez; et qu'il ne sert de rien d'être possesseur du monde entier, si l'on vient à perdre son âme? n'est-ce pas la simplicité même qui fait toute la force de ces divines vérités? et dans la bouche du plus obscur de tous les ministres seroient-elles moins effrayantes?

Et d'ailleurs, s'il étoit permis de nous recommander ici nous-mêmes, comme le disoit autrefois l'Apôtre à des fidèles ingrats, plus attentifs à censurer la simplicité de son extérieur et de son langage, et sa figure méprisable, comme il dit lui-même, aux yeux des hommes, que touchés des fatigues et des périls infinis qu'il avoit essuyés pour leur annoncer l'Évangile et les convertir à la foi; s'il étoit permis, nous vous dirions : Mes frères, nous soutenons pour vous tout le poids d'un ministère pénible; nos soins, nos veilles, nos prières, les travaux infinis qui nous conduisent à ces chaires chrétiennes n'ont point d'autre objet que votre salut : eh! ne méritons-nous pas du moins que vous respectiez nos peines? le zèle qui souffre tout pour vous assurer le salut peut-il jamais devenir le triste

objet de vos dérisions et de vos censures? Demandez à Dieu, à la bonne heure, pour la gloire de l'Église et pour l'honneur de son Évangile, qu'il suscite à son peuple des ouvriers puissants en parole; de ces hommes que l'onction seule de l'esprit de Dieu rend éloquents, et qui annoncent l'Évangile d'une manière digne de son élévation et de sa sainteté. Mais quand nous y manquons, que votre foi supplée à nos discours; que votre piété rende à la vérité dans vos cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche, et, par vos dégoûts injustes, n'obligez pas les ministres de l'Évangile à recourir, pour vous plaire, aux vains artifices d'une éloquence humaine, à briller plutôt qu'à instruire, et à descendre chez les Philistins, comme autrefois les Israélites, pour aiguiser leurs instruments destinés à cultiver la terre : je veux dire, à chercher dans les sciences profanes, ou dans le langage d'un monde ennemi, des ornements étrangers pour embellir la simplicité de l'Évangile, et donner aux instruments et aux talents destinés à faire croître et fructifier la semence sainte, un brillant et une subtilité qui en émousse la force et la vertu et qui met un faux éclat à la place du zèle et de la vérité : *Descendebat ergo omnis Israel ad Philisthiim, ut exacueret unusquisque vomerem suum, et ligonem* (I Reg., xiii, 20).

Et voilà, mes frères, le dernier défaut opposé à cet esprit de foi, un esprit de curiosité. Vous ne distinguez pas assez la sainte gravité de notre ministère, de cet art vain et frivole, qui ne se propose que l'arrangement du discours et la gloire de l'éloquence; vous n'assistez à nos discours que comme autrefois Augustin, encore pécheur, assistoit à ceux d'Ambroise. Ce n'étoit pas, dit cet illustre pénitent, pour y apprendre de la bouche de l'homme de Dieu les secrets de la vie éternelle, que je cherchois depuis

si longtemps, ni pour y trouver des remèdes aux plaies honteuses et invétérées de mon âme, que vous seul connoissiez, ô mon Dieu! c'étoit pour examiner si son éloquence répondoit à sa grande réputation, et si ses discours soutenoient les applaudissements que lui donnoit tout son peuple. Les vérités qu'il annonçoit ne m'intéressoient point; je n'étois touché que de la beauté et de la douceur du discours : *Rerum autem incuriosus et contemptor adstabam, et delectabar suavitate sermonis* (Conf., lib. V, cap. xiii).

Et telle est encore aujourd'hui la situation déplorable d'une infinité de fidèles qui nous écoutent, lesquels chargés de crimes comme Augustin, liés comme lui des passions les plus honteuses, loin de venir chercher ici des remèdes à leurs maux, viennent y chercher de vains ornements qui amusent les malades sans les guérir, qui font que nous plaisons au pécheur, mais qui ne font pas que le pécheur se déplaise à lui-même. Ils viennent, ce semble, nous dire ce que les habitants de Babylone disoient autrefois aux Israélites captifs : Chantez-nous les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion* (Ps. cxxxvi, 3). Ils viennent chercher l'harmonie et l'agrément dans les vérités sérieuses de la morale de Jésus-Christ, dans les soupirs de la triste Sion étrangère et captive, et veulent que nous pensions à flatter l'oreille en publiant les menaces et les maximes sévères de l'Évangile : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.*

O vous! qui m'écoutez, et que ce discours regarde. rentrez un moment en vous-mêmes; votre sort est comme déploré aux yeux de Dieu; vos plaies invétérées ne laissent presque plus d'espoir de guérison; vos maux pressent, le temps est court; Dieu, lassé de vous souffrir depuis si

longtemps, va enfin vous frapper et vous surprendre : voilà les malheurs éternels que nous vous prédisons, et qui arrivent tous les jours à vos semblables. Vous n'êtes pas loin de l'accomplissement; nous vous montrons le glaive terrible du Seigneur suspendu sur votre tête et prêt à tomber sur vous; et loin de frémir sur les suites de votre destinée et prendre des mesures pour vous dérober au glaive qui vous menace, vous vous amusez à examiner s'il brille et s'il a de l'éclat, et vous cherchez dans les terreurs mêmes de la prédiction les beautés puériles d'une vaine éloquence. Grand Dieu! que le pécheur paroît méprisable et digne de risée, quand on l'envisage dans votre lumière!

Car, mes frères, sommes-nous donc ici sur une tribune profane pour ménager avec des paroles artificieuses les suffrages d'une assemblée oisive; ou dans la chaire chrétienne et à la place de Jésus-Christ, pour vous instruire, pour vous reprendre, pour vous sanctifier au nom et sous les yeux de celui qui nous envoie? Est-ce ici une dispute de gloire, un exercice d'esprit et d'oisiveté, ou le plus saint et le plus important ministère de la foi? Eh! pourquoi venez-vous vous arrêter à nos foibles talents et chercher des qualités humaines où Dieu seul parle et agit? Les instruments les plus vils ne sont-ils pas quelquefois les plus propres à la puissance de sa grâce? Les murs de Jéricho ne tombent-ils pas, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes? Eh! que nous importe de vous plaire, si nous ne vous changeons pas? que nous sert d'être éloquents, si vous êtes toujours pécheurs? quel fruit nous revient-il de vos louanges, si vous n'en retirez vous-mêmes aucun de nos instructions? Notre gloire, c'est l'établissement du règne de Dieu dans vos cœurs:

vos larmes toutes seules, bien mieux que [1] vos applaudissements, peuvent faire notre éloge ; et nous ne voulons point d'autre couronne que vous-mêmes et votre salut éternel.

Ainsi soit-il.

1. Cette phrase n'est pas suffisamment correcte : *toutes seules* exclut l'idée de comparaison qu'exprime *bien mieux*.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA VÉRITÉ D'UN AVENIR.

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.

Ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes iront dans la vie éternelle.

(MATTH., XXV, 46.)

Voilà, mes frères, à quoi se termineront enfin les désirs, les espérances, les conseils et les entreprises des hommes; voilà où viendront enfin échouer les vaines réflexions des sages et des esprits forts, les doutes et les incertitudes éternelles des incrédules, les vastes projets des conquérants, les monuments de la gloire humaine, les soins de l'ambition, les distinctions des talents, les inquiétudes de la fortune, la prospérité des empires, et toutes les révolutions frivoles de la terre. Tel sera le dénoûment redoutable qui nous développera enfin les mystères de la Providence sur les diverses destinées des enfants d'Adam, et qui justifiera sa conduite dans le gouvernement de l'univers. Cette vie n'est donc qu'un instant rapide, et le commencement d'un avenir éternel. Des tourments qui ne finiront plus, ou les délices d'une féli-

cité immortelle, partageront enfin le sort de tous les hommes; et l'une de ces deux destinées doit être la nôtre.

Cependant l'image de ce grand spectacle, qui avoit pu autrefois effrayer la férocité des tyrans, ébranler la fermeté des philosophes, troubler la mollesse et la volupté des césars, adoucir les peuples les plus barbares, former tant de martyrs, peupler les déserts, et soumettre tout l'univers au joug de la croix; cette image si effrayante n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à alarmer la timidité du simple peuple; ces grands objets sont devenus des peintures vulgaires qu'on n'ose presque plus exposer à la fausse délicatesse des puissants et des sages du monde; et tout le fruit que nous retirons d'ordinaire de ces sortes de discours, c'est de faire demander au sortir de là si tout se passera comme nous l'avons dit.

Car, mes frères, nous vivons dans des temps où la foi de plusieurs a fait naufrage; où une affreuse philosophie, comme un venin mortel, se répand en secret et entreprend de justifier les abominations et les vices contre la foi des peines et des récompenses futures. Cette plaie a passé des palais des grands jusque dans le peuple; et partout la piété des justes est blessée par les discours de l'irréligion et les maximes du libertinage.

Et certes, mes frères, je ne suis pas surpris que des hommes dissolus doutent d'un avenir, et tâchent de combattre ou d'affoiblir une vérité si capable de troubler leurs voluptés criminelles. Il est affreux d'attendre un malheur éternel. Le monde n'a point de plaisir à l'épreuve d'une pensée si funeste : aussi le monde a de tout temps essayé de l'effacer du cœur et de l'esprit des hommes; il sent bien que la foi d'un avenir est un frein incommode aux passions humaines, et qu'il ne réussira jamais à faire des

voluptueux tranquilles et déterminés, qu'il n'en ait fait auparavant des incrédules.

Otons donc, mes frères, à la corruption du cœur humain un appui si monstrueux et si fragile; prouvons aux âmes dissolues qu'elles survivront à leurs désordres; que tout ne meurt pas avec le corps; que cette vie finira leurs crimes, mais non pas leurs malheurs; et pour mieux confondre l'impiété, attaquons-la dans les vains prétextes sur lesquels elle s'appuie.

Premièrement, qui sait, nous dit l'impie, si tout ne meurt pas avec nous? Cette autre vie dont on nous parle, est-elle bien sûre? Qui en est revenu pour nous dire ce qui s'y passe?

Secondement, est-il digne de la grandeur de Dieu, disent-ils encore, de s'abaisser à ce qui se passe parmi les hommes? Que lui importe que des vers de terre comme nous s'égorgent, se trompent, se déchirent, vivent dans les plaisirs ou dans la tempérance? n'est-ce pas un orgueil à l'homme de croire qu'un Dieu si grand s'occupe de lui?

Enfin, quelle apparence, ajoutent-ils, que Dieu ayant fait naître l'homme tel qu'il est, il punisse comme des crimes des penchants de plaisir que nous trouvons en nous, et que la nature nous a donnés? Voilà toute la philosophie des âmes voluptueuses! l'incertitude d'un avenir, la grandeur de Dieu qu'une vile créature ne peut offenser; la foiblesse née avec l'homme, et à qui il seroit injuste d'en faire un crime.

Prouvons donc d'abord, contre l'incertitude des impies, que la vérité d'un avenir est justifiée par les plus pures lumières de la raison; en second lieu, contre l'idée indigne qu'ils se forment de la grandeur de Dieu, que cette vérité est justifiée par sa sagesse et par sa gloire; enfin, contre

le prétexte tiré de la foiblesse de l'homme, qu'elle est justifiée par le jugement même de sa propre conscience. La certitude d'un avenir, la nécessité d'un avenir, le sentiment secret d'un avenir : voilà tout mon discours.

O Dieu! ne regardez pas l'outrage que les blasphèmes de l'impiété font à votre gloire; regardez seulement et voyez de quoi la raison que vous n'éclairez plus est capable. Reconnoissez dans les égarements monstrueux de l'esprit humain toute la sévérité de votre justice, lorsqu'elle l'abandonne; afin que plus j'exposerai ici les blasphèmes insensés de l'impie, plus il devienne à vos yeux un objet digne de votre pitié et des richesses de votre miséricorde.

Ave Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est triste sans doute d'avoir à justifier devant des fidèles la vérité la plus consolante de la foi; de venir prouver à des hommes à qui l'on a annoncé Jésus-Christ que leur être n'est pas un assemblage bizarre et le triste fruit du hasard; qu'un ouvrier sage et tout-puissant a présidé à notre formation et à notre naissance; qu'un souffle d'immortalité anime notre boue; qu'une portion de nous-mêmes nous survivra, et qu'au sortir de cette maison terrestre, notre âme retournera dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie, et ira habiter la région éternelle des vivants, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

C'est par cette vérité que Paul commença d'annoncer la foi devant l'Aréopage. Nous sommes la race immortelle de Dieu, disoit-il à cette assemblée de sages, et il a éta-

bli un jour pour juger l'univers (Act., xvii, 29, 31). C'est par là que les hommes apostoliques jetèrent les premiers fondements de la doctrine du salut parmi les nations infidèles et corrompues. Mais pour nous, mes frères, qui arrivons à la fin des siècles, après que la plénitude des nations est entrée dans l'Église, que tout l'univers a cru, que tous les mystères ont été éclaircis, toutes les prophéties accomplies, Jésus-Christ glorifié, la voie du ciel ouverte et frayée; nous qui paroissons dans les derniers temps, où le jour du Seigneur est bien plus proche que lorsque nos pères crurent; hélas! quel devroit être notre ministère, sinon de disposer les fidèles à cette grande attente et de leur apprendre à se tenir prêts pour paroître devant Jésus-Christ qui va venir, loin de combattre encore ces maximes monstrueuses et insensées, que la première prédication de l'Évangile avoit effacées de l'univers!

L'incertitude prétendue d'un avenir est donc le premier fondement de la sécurité des âmes incrédules. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle, disent-ils; aucun des morts n'en est revenu pour nous le dire; peut-être n'y a-t-il rien au delà du trépas: jouissons donc du présent et laissons au hasard un avenir ou qui n'est point, ou du moins qu'on ne veut pas que nous connoissions.

Or, je dis que cette incertitude est suspecte dans le principe qui la produit, insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie, affreuse dans ses conséquences: ne me refusez pas votre attention.

Suspecte dans le principe qui la produit. Car, mes frères, comment s'est formée dans l'esprit de l'impie cette incertitude sur l'avenir? Il n'y a qu'à remonter à l'origine

d'une opinion pour savoir si les intérêts de la vérité ou des passions l'ont établie sur la terre.

L'impie porta en naissant les principes de religion naturelle communs à tous les hommes; il trouva écrite dans son cœur une loi qui défendoit la violence, l'injustice, la perfidie, et tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même; l'éducation fortifia ces sentiments de la nature; on lui apprit à connoître un Dieu, à l'aimer, à le craindre; on lui montra la vertu dans les règles; on la lui rendit aimable dans les exemples, et quoiqu'il trouvât en lui des penchants opposés au devoir, lorsqu'il lui arrivoit de s'y laisser emporter, son cœur prenoit en secret le parti de la vertu contre sa propre foiblesse.

Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre : il adora avec le reste des hommes un Être suprême; il respecta ses lois; il redouta ses châtiments; il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu; que les crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'âme un souffle qui s'éteint avec le corps? Par quel degré est-il parvenu à ces connoissances si nouvelles et si surprenantes? par quelles voies a-t-il pu réussir à se défaire de ses anciens préjugés si établis parmi les hommes, et si conformes aux sentiments de son cœur et aux lumières de sa raison? A-t-il examiné? a-t-il consulté? a-t-il pris toutes les précautions sérieuses que demandoit l'affaire la plus importante de sa vie? s'est-il retiré du commerce des hommes pour laisser plus de loisir aux réflexions et à l'étude? a-t-il purifié son cœur, de peur que les passions ne lui fissent prendre le change? De quelles attentions n'a-t-on pas besoin pour revenir des premiers sentiments dont l'âme avoit été d'abord imbue!

Écoutez-le, mes frères, et adorez ici la justice de Dieu

sur ces hommes corrompus qu'il livre à la vanité de leurs pensées. A mesure que ses mœurs se sont déréglées, les règles lui ont paru suspectes ; à mesure qu'il s'est abruti, il a tâché de se persuader que l'homme étoit semblable à la bête. Il n'est devenu impie qu'en se fermant toutes les voies qui pouvoient le conduire à la vérité ; en ne se faisant plus de la religion une affaire sérieuse ; en ne l'examinant que pour la déshonorer par des blasphèmes et des plaisanteries sacriléges : il n'est devenu impie qu'en cherchant à s'endurcir contre les cris de sa conscience, en se livrant aux plus infâmes voluptés. C'est par cette voie qu'il est parvenu aux connoissances rares et sublimes de l'incrédulité ; c'est à ces grands efforts qu'il doit la découverte d'une vérité que le reste des hommes jusqu'à lui avoit ou ignorée ou détestée.

Voilà la source de toute incrédulité : le déréglement du cœur. Oui, mes frères, trouvez-moi, si vous le pouvez, des hommes sages, véritables, chastes, réglés, tempérants, qui ne croient point de Dieu, qui n'attendent point d'avenir, qui regardent les adultères, les abominations, les incestes, comme les penchants et les jeux d'une nature innocente. Si le monde a vu des impies qui ont paru sages et tempérants, c'étoit, ou qu'ils cachoient mieux leurs désordres, pour donner plus de crédit à leur impiété, ou la satiété du plaisir qui les avoit menés à cette fausse tempérance : la débauche avoit été la première source de leur irréligion ; leur cœur étoit corrompu avant que leur foi fît naufrage ; ils avoient intérêt de croire que tout meurt avec le corps, avant que d'être parvenus à se le persuader, et un long usage du plaisir avoit bien pu les dégoûter du crime, mais non pas leur rendre la vertu plus aimable.

Quelle consolation pour nous, mes frères, qui croyons, qu'il faille renoncer aux mœurs, à la probité, à la pudeur, à tous les sentiments de l'humanité, avant que de renoncer à la foi, et n'être plus homme pour n'être plus chrétien !

Voilà donc l'incertitude de l'impie déjà suspecte dans son principe; mais en second lieu, elle est insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Car, mes frères, pour prendre le parti étonnant de ne rien croire et d'être tranquille sur tout ce qu'on nous dit d'un avenir éternel, il faudroit sans doute des raisons bien décisives et bien convaincantes. Il n'est pas naturel que l'homme hasarde un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité sur des preuves légères et frivoles; encore moins naturel qu'il abandonne là-dessus les sentiments communs, la foi de ses pères, la religion de tous les siècles, le consentement de tous les peuples, les préjugés de son éducation, s'il n'y a été comme forcé par l'évidence de la vérité. A moins que l'impie ne soit bien sûr que tout meurt avec le corps, rien n'approche de sa fureur et de son extravagance. Or, en est-il bien assuré? Quelles sont les grandes raisons qui l'ont déterminé à prendre ce parti affreux? On ne sait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle; le juste meurt comme l'impie, l'homme comme la bête, et nul ne revient pour nous dire lequel des deux avoit eu tort. Pressez encore, et vous serez effrayé de voir la foiblesse de l'incrédulité; des discours vagues, des doutes usés, des incertitudes éternelles, des suppositions chimériques, sur lesquels on ne voudroit pas risquer le malheur ou le bonheur d'un seul de ses jours, et sur lesquels on hasarde une éternité tout entière.

Voilà les raisons insurmontables que l'impie oppose à la foi de tout l'univers; voilà cette évidence qui l'emporte

dans son esprit sur tout ce qu'il y a de plus évident et de mieux établi sur la terre. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle! O homme! ouvrez ici les yeux. Un doute seul suffit pour vous rendre impie, et toutes les preuves de la religion ne peuvent suffire pour vous rendre fidèle! Vous doutez s'il y a un avenir, et vous vivez par avance comme s'il n'y en avoit point! Vous n'avez pour fondement de votre opinion que votre incertitude, et vous nous reprochez la foi comme une crédulité populaire!

Mais je vous prie, mes frères, de quel côté est ici la crédulité? Est-elle du côté de l'impie ou du côté du fidèle? Le fidèle croit un avenir sur l'autorité des divines Écritures, c'est-à-dire le livre sans contredit qui mérite le plus de créance; sur la déposition des hommes apostoliques, c'est-à-dire de ces hommes justes, simples, miraculeux, qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, et à la doctrine desquels la conversion de l'univers a rendu un témoignage qui s'élèvera jusqu'à la fin des siècles contre l'impie; sur l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire le seul caractère de vérité que l'imposture ne peut imiter; sur la tradition de tous les siècles, c'est-à-dire sur des faits qui, depuis la naissance du monde, ont paru certains à tout ce que l'univers a eu de plus grands hommes, de justes plus reconnus, de peuples plus sages et plus polis; en un mot, sur des preuves du moins vraisemblables. L'impie ne croit point d'avenir sur un simple doute, sur un pur soupçon. Qui le sait, nous dit-il, qui en est revenu? Il n'a aucune raison solide, décisive pour combattre la vérité d'un avenir. Car qu'il la publie, et nous nous y rendrons. Il se défie seulement qu'il n'y a rien après cette vie, et là-dessus il le croit.

Or, je vous demande, qui est ici le crédule? Est-ce celui qui a pour fondement de sa croyance ce qu'il y a du moins de plus vraisemblable parmi les hommes et de plus propre à faire impression sur la raison; ou celui qui s'est déterminé à croire qu'il n'y a rien, sur la foiblesse d'un simple doute? Cependant l'impie croit faire plus d'usage de sa raison que le fidèle ; il nous regarde comme des hommes foibles et crédules, et il se considère lui-même comme un esprit supérieur, élevé au-dessus des préjugés vulgaires, et que la raison seule, et non l'opinion publique, détermine. O Dieu! que vous êtes terrible, lorsque vous livrez le pécheur à son aveuglement; et que vous savez bien tirer votre gloire des efforts mêmes que vos ennemis font pour la combattre!

Mais je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que se forme l'impie sur l'avenir, les choses seroient égales, et que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule balanceroient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité : je dis que, dans une égalité même de raisons,[1] il devroit du moins désirer que le sentiment de la foi sur la nature de nos âmes fût véritable; un sentiment qui fait tant d'honneur à l'homme, qui lui apprend que son origine est céleste et ses espérances éternelles; il devroit souhaiter que la doctrine de l'impiété fût fausse; une doctrine si triste, si humiliante pour l'homme, qui le confond avec la bête, qui ne le fait vivre que pour le corps, qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance, qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux, qu'il passe sur la

1. *Quand même les choses seroient égales... dans une égalité même de raisons*. Voilà d'assez mauvaises répétitions causées par l'amour excessif de la longue période.

terre : toutes choses égales, une raison née avec quelque élévation aimeroit encore mieux se tromper en se faisant honneur, qu'en se déclarant pour un parti si ignominieux à son être. Quelle âme a donc reçue l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire, dans une si grande inégalité de raisons, qu'il n'est fait que pour la terre, et se regarder avec complaisance comme un vil assemblage de boue et le compagnon du bœuf et du taureau? Que dis-je, mes frères? quel monstre dans l'univers doit être l'impie, de ne se défier même du sentiment commun que parce qu'il est trop glorieux à sa nature, et de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur la terre et leur a persuadé qu'ils étoient immortels!

Mais non, mes frères, ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser l'honneur que la religion fait à leur nature, et de se persuader que leur âme est toute de boue, et que tout meurt avec le corps. Des hommes sensuels, impudiques, efféminés, qui n'ont plus d'autre frein qu'un instinct brutal; plus d'autre règle que l'emportement de leurs désirs; plus d'autre occupation que de réveiller, par de nouveaux artifices, la cupidité déjà assouvie : des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle; que le corps est tout leur être; et comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes : il est encore sur la terre des âmes chastes, pudiques, tempérantes; qu'ils ne transportent pas dans la nature les penchants honteux de leur volonté; qu'ils ne dégradent pas l'humanité tout entière pour s'être indignement dégradés eux-mêmes: qu'ils cherchent leurs semblables parmi les hommes, et,

se trouvant presque seuls dans l'univers, ils verront qu'ils sont plutôt les monstres que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non-seulement l'impie est insensé, parce que, dans une égalité même de raison, son cœur et sa gloire devroient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt.[1] Car, mes frères, on l'a déjà dit ; que risque l'impie en croyant? quelle suite fâcheuse aura sa crédulité, s'il se trompe? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence; il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami généreux, époux fidèle, maître équitable; il modérera des passions qui auroient fait tous les malheurs de sa vie; il s'abstiendra des plaisirs et des excès qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse, ou une fortune dérangée; il jouira de la réputation de la vertu et de l'estime des peuples : voilà ce qu'il risque. Quand tout finiroit avec cette vie, ce seroit là le seul secret de la passer heureuse et tranquille ; voilà le seul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompense éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant? Il a perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auroient bientôt ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument; il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, voluptueux, sans foi, sans mœurs, sans conscience, méprisé peut-être et déshonoré au milieu de son peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur; il retombe dans le néant, et son erreur n'a point d'autre suite.

1. Cette construction est très-irrégulière. Il aurait fallu : « D'ailleurs, l'impie est insensé, parce que, dans une égalité même de raison, non-seulement son cœur et sa gloire, mais encore son propre intérêt devroit le décider en faveur de la foi.

Mais s'il y a un avenir ; mais s'il se trompe en refusant de croire, que ne risque-t-il pas? La perte des biens éternels, la possession de votre gloire, ô mon Dieu! qui devoit le rendre à jamais heureux. Mais ce n'est là même que le commencement de ses malheurs; il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure, une éternité d'horreur et de rage. Or, comparez ces deux destinées; quel parti prendra ici l'impie? Risquera-t-il la courte durée de quelques jours? risquera-t-il une éternité tout entière? S'en tiendra-t-il au présent qui doit finir demain, et où il ne sauroit même être heureux? craindra-t-il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité, et qui ne doit finir qu'avec Dieu même? Quel est l'homme sage qui, dans une incertitude même égale, osât ici balancer? et quel nom donnerons-nous à l'impie, qui, n'ayant pour lui que des doutes frivoles, et voyant du côté de la foi l'autorité, les exemples, la prescription, la raison, la voix de tous les siècles, le monde entier, prend seul le parti affreux de ne point croire, meurt tranquille, comme s'il ne devoit plus vivre, laisse sa destinée entre les mains du hasard et va tenter mollement un si grand événement? O Dieu! est-ce donc là un homme conduit par une raison tranquille, ou un furieux qui n'attend plus de ressource que de son désespoir? L'incertitude de l'impie est donc insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Mais, en dernier lieu, elle est encore affreuse dans ses conséquences. Et ici souffrez que je laisse les grandes raisons de doctrine; je ne veux parler qu'à la conscience de l'incrédule et m'en tenir aux preuves de sentiment.

Or, si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous

promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire et laissent-ils toujours un fond d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent, que les honneurs le fatiguent, que les plaisirs le lassent, que les sciences le confondent et irritent sa curiosité loin de la satisfaire, que la réputation le gêne et l'embarrasse, que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres, contents de leur destinée, paroissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés : les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre; la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place; les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre : tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature; l'homme seul est inquiet et mécontent; l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela? ô homme! Ne seroit-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé, que vous êtes fait pour le ciel, que votre cœur est plus grand que le monde, que la terre n'est pas votre patrie, et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous les siècles et de tous les pays, que leur âme étoit immortelle? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité? un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne seroit né que pour les fonctions des sens, auroit-il pu prévaloir sur la terre? Car si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devroient vivre et n'avoir pour objet[1] qu'une félicité sensuelle, auroient-elles jamais pu ou se donner ou trouver en elles-mêmes de si nobles sentiments et des idées si sublimes? Cependant cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes : cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre; ce sentiment qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'univers a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples; les plus sauvages, comme les plus cultivés, les plus polis, comme les plus grossiers, les plus infidèles, comme les plus soumis à la foi.

1. Voilà une phrase d'une bien étrange incorrection. Le membre de phrase *qui ne devroient vivre* n'a rien qui le complète. L'orateur a voulu dire : « Qui ne devroient vivre que pour une félicité sensuelle et n'avoir qu'elle pour objet. »

Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires, écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées : l'immortalité de l'âme a toujours été et est encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connoissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre; sa gloire, sa puissance, son immensité, ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde; mais ils attendent tous un avenir; mais le sentiment de l'immortalité de l'âme n'a pu s'effacer de leur cœur; mais ils se figurent tous une région que nos âmes habiteront après notre mort, et en oubliant Dieu ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différents d'humeur, de culte, de pays, de sentiments, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paroissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte, car, outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur : les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres, et seul depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfants et s'est toujours maintenu sur la terre. O vous qui croyez

être un amas de boue, sortez donc du monde, où vous vous trouvez seul de votre avis; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre espèce, et semblables à la bête; ou plutôt ayez horreur de vous-même de vous trouver comme seul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de désavouer votre propre cœur, et reconnoissez, dans un sentiment commun à tous les hommes, l'impression commune de l'auteur qui les a formés!

Enfin, et je finis avec cette dernière raison : la société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnoissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires, puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre, et de vains titres qui nous abusent, puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable; que nos pères qui nous ont précédés ne sont plus; que nos enfants ne seront point nos successeurs; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite; que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale d'où, par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent,

mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore? Si tout meurt avec nous, les annales domestiques et la suite de nos ancêtres n'est[1] donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux et que nous n'aurons point de neveux; les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne; les dernières intentions des mourants, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout; et pour tout dire, en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée; les rois et les souverains, des fantômes que la foiblesse des peuples a élevés; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain scrupule; la pudeur, un préjugé; l'honneur et la probité, des chimères; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies; voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent; et la discipline des mœurs périt; et le gouvernement des États et des empires n'a plus de

1. Nous avons déjà remarqué ce latinisme, p. 231.

règles; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force, plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité, plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance, plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies, et si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

Qu'il est donc digne de l'homme, mes frères, d'attendre une destinée éternelle, de régler ses mœurs sur la loi, et de vivre comme devant un jour rendre compte de ses actions devant celui qui pèsera les esprits et qui surprendra les sages dans leur sagesse!

L'incertitude de l'impie est donc suspecte dans son principe, insensée dans ses raisons, affreuse dans ses conséquences. Mais après vous avoir montré que rien n'est plus opposé à la droite raison que le doute qu'il se forme sur l'avenir, achevons de le confondre dans ses prétextes, et montrons que rien n'est plus opposé à l'idée d'un Dieu sage et au sentiment de la propre conscience.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est sans doute étonnant, mes frères, que l'impie cherche dans la grandeur de Dieu même une protection à ses crimes, et que, ne trouvant rien au dedans de lui qui puisse justifier les horreurs de son âme, il prétende trouver dans la majesté redoutable de l'Être suprême une

indulgence qu'il ne peut trouver dans la corruption même de son cœur.

En effet, est-il digne de la grandeur de Dieu, dit l'impie, de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes, de compter leurs vices ou leurs vertus, d'étudier jusqu'à leurs pensées et à leurs désirs frivoles et infinis? Les hommes, des vers de terre qui disparoissent sous la majesté de ses regards, valent-ils la peine qu'il les observe de si près? et n'est-ce pas penser trop humainement d'un Dieu qu'on nous fait si grand, que de lui donner une occupation qui ne seroit pas même digne de l'homme?

Mais avant de faire sentir toute l'extravagance de ce blasphème, remarquez, je vous prie, mes frères, que c'est l'impie lui-même qui dégrade ici la grandeur de Dieu et le rend semblable à l'homme. Car Dieu a-t-il besoin d'observer les hommes de près pour être instruit de leurs actions et de leurs pensées? lui faut-il des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre? N'est-ce pas en lui que nous sommes, que nous vivons, que nous agissons? et pouvons-nous éviter ses regards, ou peut-il lui-même les fermer à nos crimes? Quelle folie donc à l'impie de supposer que ce qui se passe sur la terre deviendroit un soin et une occupation pour la Divinité, si elle vouloit y prendre garde! Son unique occupation est de se connoître et de jouir d'elle-même.

Cette réflexion supposée, je réponds premièrement : S'il est de la grandeur de Dieu de laisser les biens et les maux sans châtiment et sans récompense, il est donc égal d'être juste, sincère, officieux, charitable, ou cruel, fourbe, perfide, dénaturé : Dieu n'aime donc pas davantage la vertu, la pudeur, la droiture, la religion, que l'impudicité, la mauvaise foi, l'impiété, le parjure: puisque le juste et

l'impie, le pur et l'impur auront le même sort, et qu'un anéantissement éternel va bientôt les égaler et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

Que dis-je, mes frères? Dieu semble même se déclarer ici-bas en faveur de l'impie contre l'homme de bien. Il élève l'impie comme le cèdre du Liban; il le comble d'honneurs et de richesses; il favorise ses désirs; il facilite ses projets; car les impies sont presque toujours les heureux de la terre. Au contraire, il semble oublier le juste; il l'humilie, il l'afflige, il le livre à la calomnie et à la puissance de ses ennemis; car l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel monstre de divinité, si tout finit avec l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens à espérer que ceux de cette vie! Est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes les plus affreux; la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures? Ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtiments la seule récompense de la vertu! Quel dieu de ténèbres, de foiblesse, de confusion et d'iniquité se forme l'impie!

Quoi! mes frères, il seroit de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé dans un désordre si universel; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste; l'innocent détrôné par l'usurpateur; le père devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle? Du haut de sa grandeur, Dieu se feroit un délassement bizarre de ces tristes événements sans y prendre part! Parce qu'il est grand, il seroit ou foible, ou injuste, ou barbare? parce que les hommes sont petits, il leur seroit permis d'être ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite?

O Dieu! si c'étoit là le caractère de votre Être suprême.

si c'est vous que nous adorons sous des idées si affreuses, je ne vous reconnois donc plus pour mon père, pour mon protecteur, pour le consolateur de mes peines, le soutien de ma foiblesse, le rémunérateur de ma fidélité! Vous ne seriez donc plus qu'un tyran indolent et bizarre, qui sacrifie tous les hommes à sa vaine fierté, et qui ne les a tirés du néant que pour les faire servir de jouet à son loisir ou à ses caprices!

Car enfin, mes frères, s'il n'y a point d'avenir, quel dessein donc digne de sa sagesse Dieu auroit-il pu se proposer en créant les hommes? Quoi! il n'auroit point eu d'autre vue en les formant qu'en formant la bête? L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentiments, susceptible d'amour, de vérité, de justice; l'homme, seul de toutes les créatures, capable d'une destination sérieuse, de connoître et d'aimer l'auteur de son être; cet homme ne seroit fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours comme la bête en des occupations frivoles ou des plaisirs sensuels? Il rempliroit sa destinée en remplissant un rôle si méprisable? il n'auroit paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible et si digne de pitié? et après cela il retomberoit dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste et de ce cœur élevé que l'auteur de son être lui avoit donnés? O Dieu! où seroit ici votre sagesse de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps; de n'avoir montré des hommes à la terre que pour faire des essais badins[1] de votre puissance et

1. Cet adjectif se trouve souvent dans les auteurs du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe, appliqué aux choses avec le sens de léger, vain, frivole, puéril :

Ces questions arbitraires semblent être *badines* (MALEBRANCHE, *Recherche*

délasser votre loisir par cette variété de spectacle : *Numquid enim vane constituisti omnes filios hominum ?* (Ps. LXXXVIII, 48.) Le Dieu des impies n'est donc grand que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux et plus méprisable que l'homme ? Suivez ces idées et soutenez-en, si vous pouvez, toute l'extravagance.

Qu'il est donc digne de Dieu, mes frères, de veiller sur cet univers; de conduire les hommes qu'il a créés par des lois de justice, de vérité, de charité, d'innocence; de faire de la raison et de la vertu le lien et le fondement des sociétés humaines! Qu'il est digne de Dieu d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable; de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image; de ne pas confondre pour toujours le juste avec l'impie; de rendre heureuses avec lui les âmes qui n'ont vécu que pour lui; de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui! Voilà le Dieu des chrétiens; voilà cette Divinité sage, juste, sainte, que nous adorons; et l'avantage que nous avons sur l'impie, c'est que c'est là le Dieu d'un cœur innocent et d'une raison épurée; le Dieu que toutes les créatures nous annoncent, que tous les siècles ont invo-

de la vérité, liv. VI, 2e part., ch. VII). — O que vous goûterez la paix et le bonheur si l'amour de Dieu, qui est si bon et si parfait, vous ôte le loisir et le goût de vous amuser à des amitiés *badines* pour des créatures toujours imparfaites et incapables de remplir nos cœurs ! (FÉNELON, *Instruct. et avis*, XLI.) — Occupations moins *badines* (PRÉVOST, *Cleveland*, liv. XIV). — Je ne pensai pas même au plaisir *badin* que j'aurois pu me procurer en laissant ignorer à Sara la visite que je lui ménageois (Id., *Le Doyen de Killerine*, liv. XI). — Quelques passions *badines* peuvent-elles entrer en concurrence avec les plus puissants de tous les motifs? (Id., *Mémoires d'un homme de qualité*, liv. XIII.) — Il n'y a rien de plus absurde, de plus *badin* et de plus insipide que de... (ROLLIN, *Traité des études*, liv. III, ch. Ier, art. 4). — Ce genre de vie fainéante et *badine* choquoit extrêmement la gravité de ces vieux officiers (MÉZERAI, *Histoire de France avant Clovis*, liv. III, ch. XII).

qué, que les sages mêmes du paganisme ont reconnu, et dont la nature a gravé profondément l'idée au fond de notre être.

Mais puisque ce Dieu est si juste, doit-il punir comme des crimes des penchants de plaisir nés avec nous et qu'il nous a lui-même donnés? Dernier blasphème de l'impiété et dernière partie de ce discours : j'abrége et je finis.

Mais premièrement, qui que vous soyez qui nous tenez ce langage insensé, si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchants qui vous y portent, si tout ce que nous désirons devient légitime, si nos inclinations doivent être la seule règle de nos devoirs, sur ce pied-là, vous n'avez qu'à regarder la fortune de votre frère avec un œil d'envie, afin qu'il vous soit permis de l'en dépouiller; sa femme avec un cœur corrompu, pour être autorisé à violer la sainteté du lit nuptial, malgré les droits les plus sacrés de la société et de la nature. Vous n'avez qu'à vous défier d'un ennemi pour être en droit de le perdre: qu'à porter impatiemment l'autorité d'un père ou la sévérité d'un maître, pour tremper vos mains dans leur sang; vous n'avez, en un mot, qu'à porter en vous les penchants de tous les vices pour vous les permettre tous; et comme chacun en retrouve en soi les semences funestes, nul ne sera excepté de cet affreux privilége. Il faut donc à l'homme, pour se conduire, d'autres lois que ses penchants et une autre règle que ses désirs.

Les siècles païens eux-mêmes reconnurent la nécessité d'une philosophie, c'est-à-dire d'une lumière supérieure aux sens, qui en réglât l'usage et fît de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les conduisit à cette vérité et leur apprit que l'aveugle instinct ne devoit pas être le seul guide des actions de l'homme ;

il faut donc que cet instinct, ou ne vienne pas de la première institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement, puisque toutes les lois qui ont paru dans le monde n'ont été faites que pour le modérer; que tous ceux qui dans tous les siècles ont eu la réputation de sages et de vertueux n'en ont pas suivi les impressions; que parmi tous les peuples on a toujours regardé comme des monstres, et l'opprobre de l'humanité, ces hommes infâmes qui se livroient sans réserve et sans pudeur à la brutale sensualité, et que cette maxime une fois établie, que nos penchants et nos désirs ne sauroient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts et vivre seuls comme des bêtes.

D'ailleurs, rendons justice à l'homme, ou plutôt à l'auteur qui l'a formé. Si nous trouvons en nous des penchants de vice et de volupté, n'y trouvons-nous pas aussi des sentiments de vertu, de pudeur et d'innocence? si la loi des membres nous entraîne vers le plaisir des sens, ne portons-nous pas une autre loi écrite dans nos cœurs qui nous rappelle à la chasteté et à la tempérance? Or, entre ces deux penchants, pourquoi l'impie décide-t-il que celui qui nous pousse vers les sens est le plus conforme à la nature de l'homme? Est-ce parce qu'il est le plus violent? Mais sa violence seule prouve son déréglement, et ce qui vient de la nature doit être plus modéré. Est-ce parce qu'il est toujours le plus fort? Mais il est des âmes justes et fidèles en qui il est toujours soumis à la raison. Est-ce parce qu'il est le plus agréable? Mais une preuve que ce plaisir n'est pas fait pour rendre l'homme heureux, c'est que le dégoût le suit de près, et que de plus, pour l'homme de bien, la vertu a mille fois plus de charmes que le vice.

Est-ce enfin parce qu'il est plus digne de l'homme? Vous n'oseriez le dire, puisque c'est par là qu'il se confond avec la bête. Pourquoi décidez-vous donc en faveur des sens contre la raison, et voulez-vous qu'il soit plus conforme à l'homme de vivre en bête que d'être raisonnable?

Enfin, si tous les hommes étoient corrompus et se livroient tous aveuglément, comme les animaux sans raison, à leur instinct brutal, et à l'empire des sens et des passions, vous auriez peut-être raison de nous dire que ce sont là des penchants inséparables de la nature, et de trouver dans l'exemple commun une excuse à vos désordres. Mais regardez autour de vous; ne trouvez-vous plus de justes sur la terre? Il ne s'agit pas ici de ces vains discours que vous faites si souvent contre la piété, et dont vous sentez vous-même l'injustice; parlez de bonne foi, et rendez gloire à la vérité. N'est-il plus d'âmes chastes, fidèles, timorées, qui vivent dans la crainte du Seigneur et dans l'observance de sa loi sainte? D'où vient donc que vous n'avez pas sur vos passions le même empire que ces justes? N'ont-ils pas hérité de la nature les mêmes penchants que vous? Les objets des passions ne réveillent-ils pas dans leur cœur les mêmes seutiments que dans le vôtre? Ne portent-ils pas en eux les sources des mêmes misères? Qu'ont les justes par-dessus vous, que la force et la fidélité qui vous manque?

O homme! vous imputez à Dieu une foiblesse qui est l'ouvrage de vos propres déréglements! vous accusez l'Auteur de la nature des désordres de votre volonté! Ce n'est pas assez de l'outrager, vous voulez le rendre responsable de vos outrages, et vous prétendez que le fruit de vos crimes devienne le titre de votre innocence! De quelles chimères un cœur corrompu n'est-il pas capable de se

repaître, pour justifier à lui-même la honte et l'infamie de ses vices!

Dieu est donc juste, mes frères, lorsqu'il punit les transgressions de sa loi. Et que l'impie ne se dise pas ici à lui-même que la récompense du juste sera donc la résurrection à une vie immortelle, et la punition du pécheur, l'anéantissement éternel de son âme ; car voilà la dernière ressource de l'impiété.

Mais quelle punition seroit-ce pour l'impie de n'être plus? Il souhaite cet anéantissement; il se le propose comme sa plus douce espérance; il vit tranquille au milieu de ses plaisirs dans cette agréable attente. Quoi! le Dieu juste puniroit le pécheur en lui faisant une destinée au gré de ses propres désirs! Ah! ce n'est pas ainsi que Dieu punit. Car que peut trouver l'impie de si triste à retomber dans le néant? Seroit-ce d'être privé de son Dieu? Mais il ne l'aime point; il ne le connoît point; il n'en veut point : et son Dieu, c'est lui-même. Seroit-ce de n'être plus? Mais quoi de plus doux pour un monstre qui sait qu'il ne pourroit plus vivre au delà du trépas que pour souffrir et expier les erreurs d'une vie abominable? Seroit-ce d'avoir perdu les plaisirs du monde et tous les objets de ses passions? Mais quand on n'est plus, on n'aime plus. Imaginez, si vous le pouvez, un sort plus heureux pour l'impie; et ce seroit là enfin le doux terme de ses débauches, de ses horreurs et de ses blasphèmes!

Non, mes frères, l'espérance de l'impie périra, mais ses crimes ne périront pas avec lui; ses tourments seront aussi éternels que ses plaisirs l'auroient été, s'il eût été maître de sa destinée. Il auroit voulu pouvoir s'éterniser sur la terre dans l'usage des voluptés sensuelles : la mort a borné ses crimes; mais elle n'a pas borné ses désirs cri-

minels. Le juste Juge qui sonde les cœurs proportionnera donc le supplice à l'offense, des flammes immortelles à des plaisirs qu'on eût souhaités[1] immortels, et l'éternité elle-même ne sera qu'une juste compensation et une égalité de peine : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam* (MATTH., XXV, 46).

Que conclure de ce discours? Que l'impie est à plaindre de chercher dans une affreuse incertitude sur les vérités de la foi la plus douce espérance de sa destinée; qu'il est à plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant sans foi, sans culte, sans Dieu, sans conscience; qu'il est à plaindre, s'il faut que l'Évangile soit une fable; la foi de tous les siècles, une crédulité; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire; les premiers principes de la nature et de la raison, des préjugés de l'enfance; le sang de tant de martyrs que l'espérance d'un avenir soutenoit dans les tourments, un jeu concerté pour tromper les hommes; la conversion de l'univers, une entreprise humaine; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard; en un mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux, afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux. Quelle fureur de vouloir se ménager une sorte de tranquillité au milieu de tant de suppositions insensées!

O homme! je vous montrerai une voie plus sûre de vous calmer. Craignez cet avenir que vous vous efforcez de ne pas croire ; ne vous demandez plus ce qui se passe dans cette autre vie dont on vous parle; mais demandez-vous sans cesse à vous-même ce que vous faites dans celle-ci; calmez votre conscience par l'innocence de vos

1. L'édition originale porte *souhaité*, conformément à l'usage d'alors.

mœurs et non par l'impiété de vos sentiments; mettez votre cœur en repos en y appelant Dieu, et non pas en doutant s'il vous regarde. La paix de l'impie n'est qu'un affreux désespoir : cherchez votre bonheur, non en secouant le joug de la foi, mais en goûtant combien il est doux; pratiquez les maximes qu'elle vous prescrit, et votre raison ne refusera plus de se soumettre aux mystères qu'elle vous ordonne de croire : l'avenir cessera de vous paroître incroyable, dès que vous cesserez de vivre comme ceux qui bornent toute leur félicité dans le court espace de cette vie. Alors, loin de le craindre cet avenir, vous le hâterez par vos désirs ; vous soupirerez après ce jour heureux où le Fils de l'homme, le père du siècle futur, viendra punir les incrédules et conduire dans son royaume tous ceux qui auront vécu dans l'attente de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

EXORDE

DU

SERMON POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE DANGER DES PROSPÉRITÉS TEMPORELLES.

Respondens Petrus, dixit ad Jesum : Domine, bonum est nos hic esse.

Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici.

(MATTH., XVII, 4.)

D'où vient que l'Évangile remarque que Pierre ne savoit ce qu'il disoit, lorsqu'il exhortoit son divin maître à fixer sa demeure sur le Thabor? C'est que ce n'est pas connoître le christianisme que de vouloir jouir du repos et de la félicité avant le travail et les souffrances. Il falloit que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire; telle a été la voie du chef, telle doit être la voie des membres : il faut que les chrétiens souffrent ici-bas, s'ils veulent qu'il partage un jour sa gloire avec eux; point d'autre porte que les souffrances qui puisse nous introduire dans ce séjour de délices qui nous est promis.

Voilà pourquoi la religion ne semble avoir des anathèmes que pour ceux qui reçoivent leur consolation en cette vie. Partout, malheur à ceux qui rient et qui sont

rassasiés ; partout, les promesses consolantes ne sont faites qu'à ceux qui souffrent ici-bas ; partout, le monde présent est livré aux impies comme leur possession et leur héritage ; partout, la récompense des saints sur la terre sont les larmes et les afflictions ; partout enfin, leur royaume n'est pas de ce monde.

Ce n'est pas que le salut ne soit possible à tous les états, ou que la religion condamne les distinctions de la naissance, de la fortune, du rang, de l'autorité, établies de Dieu même et si nécessaires à la subordination des peuples et à la tranquillité des empires. Les rois furent appelés, comme les pasteurs, à l'étable de Bethléem. L'Église eut d'abord des fidèles dans la maison de César, *qui de Cæsaris domo sunt* (Philip., iv, 22), comme sous la tente de Simon le corroyeur. La cour a eu de tout temps ses âmes choisies, comme le cloître ; et nous voyons ici le trône encore plus respectable par la piété que par la puissance et la majesté du souverain qui le remplit. Les faveurs temporelles sont en elles-mêmes l'ouvrage du Créateur, et, dans l'ordre de sa sagesse, elles doivent être des moyens de salut, et non pas des instruments de perdition et de vice.

Cependant la corruption les a tirées de leur usage naturel : elle a fait servir les dons de Dieu à l'injustice, et, comme le serpent laisse un venin dangereux sur les fruits dont il a goûté, le premier pécheur, en usant contre l'ordre de Dieu des biens de la terre, les infecta et en fit, pour ainsi dire, un poison mortel à toute sa postérité. Les dangers de l'abondance ne sont donc pas une suite de l'institution de la nature, mais du désordre du péché. L'homme étoit né pour être heureux ; la terre n'avoit reçu la fécondité que pour fournir à ses innocentes délices ;

mais l'homme abusa des bienfaits de Dieu; dès lors tout plaisir lui fut ici-bas comme interdit; parce que la joie ne convient qu'à l'innocence, et que d'ailleurs il est plus facile à la cupidité de s'en abstenir que d'en user sans excès, et comme tout est pur à ceux qui sont purs, tout devient souillé à celui qui l'étoit déjà par sa transgression.

Voilà le fondement des maximes effrayantes de Jésus-Christ contre les heureux du siècle. Mais que puis-je me proposer en vous exposant le danger de cet état? Ce devroit être sans doute de consoler ceux que la Providence laisse ici-bas dans l'indigence et dans la misère; mais cette instruction seroit ici déplacée, et ces sortes de malheureux n'habitent guère les cours des rois : c'est donc de faire sentir à ceux qu'on éloigne des grâces, qui se regardent comme malheureux, qui se plaignent sans cesse de l'injustice de leurs maîtres, et qui voient avec une douleur amère leurs concurrents élevés et comblés, sorte de mécontents dont les cours ne manquent jamais, de leur faire, dis-je, sentir qu'ils ne connoissent pas le don de Dieu et les marques signalées de miséricorde que sa bonté leur donne; et d'apprendre à ceux à qui tout réussit et qui semblent n'avoir plus rien à désirer sur la terre, que si leur état paroît digne d'envie, selon le monde, il est terrible aux yeux de la foi : premièrement, parce que les chutes y sont presque inévitables; secondement, parce que la pénitence y est presque impossible. Tout y aide les passions, tout y éloigne les grâces, et la foi n'y découvre que des occasions de péché et des obstacles de conversion. Développons ces deux vérités importantes.

Ave, Maria.

FRAGMENT DU SERMON

POUR

LE MARDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

DEUXIÈME PARTIE.

Tout pécheur est un insensé, parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles. Néanmoins nos passions forment des erreurs qu'il n'est pas toujours si facile de démêler de la vérité. Elles les confondent d'une manière si habile et si ressemblante, et le discernement en devient si délicat, qu'il est presque impossible de ne pas s'y méprendre, et l'on peut dire qu'il y a des illusions, lesquelles, quoique opposées aux règles et au devoir, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité et de la sagesse. Mais celle dont nous parlons n'est pas de ce nombre ; l'extravagance y paroît si à découvert qu'elle ne laisse presque pas de lieu à la méprise, et il est vrai que la folie est comme le caractère propre du pécheur, lequel, touché d'un désir sincère de se donner à Dieu, n'ose, parce qu'il craint le monde et la puérilité de ses discours et de ses censures. En effet, si vous voulez me permettre de considérer cette

vaine frayeur en elle-même et dans les circonstances qui l'accompagnent, vous conviendrez qu'elle est partout également insensée.

Je dis en elle-même, car, mon cher auditeur, placez-vous dans telle situation qu'il vous plaira, soyez homme de bien, soyez homme de plaisir; choisissez de la cour ou de la retraite; vivez en philosophe ou en libertin; donnez-vous pour femme régulière ou pour femme du monde : croyez-vous faire jamais de tous les hommes les approbateurs de votre conduite et réunir tous les suffrages en votre faveur? Dans la situation même où vous êtes, n'osant rompre avec le monde, et gardant encore tant de mesures avec lui, croyez-vous que tout vous applaudisse et que vous n'y ayez pas vos censeurs comme vos panégyristes? Ici vous êtes homme essentiel, ami généreux, homme de guerre supérieur aux autres, courtisan sincère et désintéressé, esprit orné et élevé, femme sans reproche et exempte même de soupçon; là on vous accuse de perfidie, on vous taxe de mauvaise foi, on avilit l'éclat et le mérite de vos talents et de vos services, on vous range parmi les esprits vulgaires, on vous prête des attachements secrets et des foiblesses indignes de votre gloire.[1] Essayez de toutes les situations et voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre réputation et de votre conduite. Moïse vengeant la cause d'un Israélite opprimé, contre la violence d'un Égyptien, n'est pas à couvert de la censure de ses frères. Moïse vengeant la gloire du Seigneur sur ses frères mêmes, en exterminant les murmurateurs, n'est pas plus heureux dans leur

1. *Gloire* se disoit très-fréquemment autrefois dans le sens d'honneur d'une femme. (Voir notre *Lexique de Corneille.*)

esprit et n'évite pas leurs reproches. Moïse retiré pendant quarante jours sur la montagne, préférant les saintes douceurs de sa solitude et les communications ineffables avec son Dieu, à la conduite des tribus et au vain éclat du gouvernement et de l'autorité, est, dans les discours publics de toute l'armée, un séducteur qui, après avoir trompé le peuple en l'engageant dans le désert, a disparu pour se dérober au châtiment que méritoit son imposture. Moïse, au milieu de ce même peuple, conduisant les tribus, et exerçant le ministère dont le Seigneur l'avoit chargé, est un ambitieux qui aime le gouvernement et qui usurpe seul une autorité qu'il devroit partager avec Aaron, son frère. Le zèle, l'indulgence, la vie commune, la retraite, la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes, tout trouve des censeurs. Faites convenir, si vous le pouvez, tous les hommes sur votre sujet, et alors on vous permettra, à la bonne heure, de vous faire de la vanité de leurs opinions la règle de votre conduite. Vous déplaisez toujours aux uns par les mêmes endroits par où vous avez su plaire aux autres. Les hommes ne sauroient convenir,[1] parce que les passions sont la règle de leurs jugements, et que les passions ne sont pas les mêmes dans tous les hommes.

Or, mon cher auditeur, puisque dans aucune circonstance de votre vie vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugements humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement? Que vous arrivera-t-il lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ? Ce qui vous arrive tous

1. Bourdaloue a également employé ce verbe d'une manière absolue : Les esprits ne *convenoient* pas : il y avoit des raisons de part et d'autre, et chacun s'arrêtoit à celles qui le touchoient davantage (*Pensées de Bourdaloue*, 1769, t. II, p. 63).

les jours dans vos entreprises temporelles : chacun s'érigera en juge de cette nouvelle démarche ; chacun croira être en droit de vous prescrire loin de vous des règles de son goût, et de vous donner des avis de sa façon ; vous aurez des apologistes, et vous aurez des censeurs. Or, si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la terre, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut? et êtes-vous sage de n'oser vous sauver par la crainte d'un mal que vous ne sauriez éviter même en ne vous sauvant pas? Ah! regardez plutôt la contradiction des langues et la diversité bizarre des jugements humains comme une suite des ordres éternels de la sagesse divine, laquelle permet que le monde soit toujours cette Babel insensée, où chacun parle un langage différent, afin que la foi de ses serviteurs s'instruise dans cette confusion, y découvre le peu de solidité des opinions et des censures humaines, et apprenne à ne pas craindre ce que le monde lui-même nous apprend à mépriser.

Mais je vais plus loin, et je dis : Quand même, en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait du monde entier le censeur de votre conduite; eh! qu'importent, mes frères, les jugements des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts? Est-ce pour le monde que vous travaillez à votre salut? si vous périssez, l'homme vous sauvera-t-il? et si le Seigneur vous justifie, qui osera vous condamner? chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau devant la majesté terrible de celui qui reprendra le monde de l'injustice de ses jugements, et qui jugera ceux qui jugent la terre? Craignez donc les jugements de Dieu, mon cher auditeur, parce qu'ils doivent décider de votre éternité; mais pour les hommes, ne daignez pas même savoir ce qu'ils pensent de vous.

Eh! qu'a de commun leur estime ou leur mépris avec votre destinée éternelle?

Mais non, je me trompe : leurs mépris et leurs censures sont toujours la récompense de la vertu et le présage le plus certain de notre salut; et par conséquent, si votre changement de vie avoit pu mériter les applaudissements d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui auroit pu lui plaire. Une vertu du goût des pécheurs me seroit suspecte ; l'œuvre de Dieu approuvée des hommes me feroit craindre qu'il n'y eût encore quelque chose d'humain ; je tremblerois pour un changement qui n'auroit pas changé ce monde réprouvé à votre égard ; il y auroit toujours lieu d'appréhender qu'il ne restât encore entre vous et lui quelque conformité secrète (car d'ordinaire il ne sauroit goûter que ce qui lui ressemble), et que Jésus-Christ ne condamnât en vous ce que le monde y approuve encore. Mais si vous êtes assez heureux pour mériter ses censures, je vous le dis de la part de Dieu, ne craignez rien ; le mépris des hommes vous répond de l'approbation du ciel ; vous appartenez à Jésus-Christ dès là que le monde vous réprouve.

En effet, mes frères, le juste ici-bas ressemble à ce feu sacré que les Juifs, de retour de la captivité, retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre. Il ne leur parut d'abord, dit l'Écriture, qu'une eau épaisse et boueuse : *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam* (II Mach., i, 20) ; mais à peine le soleil, vainqueur des nuages qui le cachoient alors, eut lancé dessus quelques traits de sa chaleur et de sa lumière, qu'on vit à l'instant ce feu divin se rallumer et briller d'un éclat si extraordinaire et si nouveau que les spectateurs éblouis en furent saisis d'admiration et de surprise : *Utque tempus affuit quo sol reful-*

sit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur (II Mach., I, 22). Telle est la condition du juste en cette vie : le feu sacré qu'il porte caché dans son cœur est couvert sous de viles apparences ; on le regarde comme une boue méprisable qui n'est propre qu'à être foulée aux pieds, parce que c'est ici le temps de sa captivité, et que Jésus-Christ, le soleil de l'éternité, est encore caché pour lui dans un triste nuage. Mais quand une fois le Fils de l'homme, paroissant du haut des airs sur une nuée de gloire, vainqueur de ses ennemis et ayant à ses pieds les nations assemblées, aura lancé sur ce juste quelques traits de sa lumière et de sa majesté, alors on verra ce feu caché sous les apparences d'une vile boue se rallumer; cet homme si obscur, si méprisé, se démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire et d'immortalité, et offrir aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente : *Utque tempus affuit quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* Foibles hommes! que vos discours paroissent méprisables à une âme qui peut se consoler dans cette espérance!

SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA VOCATION.

Tunc accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi, cum filiis suis; et ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo.

Alors la mère des enfants de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses deux fils, et lui dit : Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche.

(MATTH., XX, 20, 21.)

Qu'il est rare, mes frères, que la nature s'accorde avec la grâce, et que les vues de la foi servent de règle aux projets et aux désirs d'une tendresse tout humaine ! Cette mère ne demande pour ses enfants qu'une gloire et une grandeur temporelle : elle ne paroît ravie de les voir attachés à Jésus-Christ que dans l'espérance de les voir assis dans les premières places d'un royaume terrestre ; elle leur fait une destinée au gré de ses souhaits, sans consulter si les conseils éternels s'ajustent avec la témérité de ses espérances ; elle ne consulte que l'excès d'une tendresse maternelle, et sans se mettre en peine si l'élévation où elle veut placer ses enfants est la situation que Jésus-Christ leur destine, elle les élève et les fait asseoir

de ses propres mains sur des trônes imaginaires, et usurpe les droits de Dieu, seul arbitre de la destinée des hommes.

Oui, mes frères, Dieu seul, qui voit nos cœurs et qui a marqué dès le commencement la voie par où il vouloit nous conduire, peut nous en inspirer le choix; à lui seul il appartient de nous appeler à l'état où il nous a préparé dans ses conseils éternels des moyens de salut; lui seul doit être consulté dans une affaire où lui seul peut nous éclairer et nous conduire. Les usages, les passions, les circonstances du bien, du rang, de la naissance, qui ont d'ordinaire la meilleure part au choix d'un état de vie, sont des guides trompeurs qui nous font presque toujours prendre le change. Or, comme se tromper ici est de toutes les méprises la plus irréparable, je veux aujourd'hui vous exposer les règles de la foi sur un point si important de la doctrine chrétienne.

Il est vrai que la plupart de ceux qui m'écoutent sont déjà entrés dans des engagements qui ne leur permettent plus de choisir; mais il ne sera pas inutile de leur découvrir dans le défaut de vocation la première source de leur infidélité aux devoirs de leur état, ou afin qu'ils rectifient par des larmes abondantes l'imprudence de leur choix, ou que, respectant l'ordre de Dieu dans la diversité des voies qu'il a marquées aux hommes, ils ne s'érigent pas en arbitres de la destinée de ceux à qui ils ont donné la vie, mais dont le sort n'en est pas moins entre les mains du Seigneur.

Voici donc tout le sujet de ce discours. Le choix d'un état est, de toutes les circonstances de la vie, celle où la méprise est plus ordinaire ; le choix d'un état est, de toutes les circonstances de la vie, celle où la méprise est plus à craindre. La rareté d'une vocation véritable, les

périls d'une fausse vocation, c'est sur quoi j'ai à vous instruire. Implorons, etc.

Ave. Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

La sainteté est la vocation générale de tous les fidèles, et le Seigneur nous a tous appelés, pour parler avec l'Apôtre, afin que nous soyons saints et purs en sa présence. Néanmoins, la voie pour arriver à ce terme heureux n'est pas la même pour tous les hommes : cette vie est une terre étrangère, où se sont formées des routes différentes et infinies par lesquelles, comme des voyageurs, nous marchons tous vers la céleste patrie; mais par lesquelles nous ne marchons sûrement que lorsque la main de Dieu elle-même nous y a placés.

En effet, mes frères, la raison et la foi nous défendent également de penser que le Seigneur, après nous avoir appelés à la lumière de l'Évangile, en nous faisant naître de parents fidèles, n'ait plus voulu se mêler, pour ainsi dire, de notre sort; et que, sans rien déterminer sur le genre de vie et sur l'état dans lequel il vouloit que nous opérassions notre salut, il nous ait tellement laissés entre les mains de notre conseil, qu'il s'en soit remis à notre seul caprice sur un choix si décisif pour notre éternité.

Je dis la raison; car ce seroit se figurer, comme ces philosophes insensés, une divinité indolente, qui laisse au hasard et à l'aventure le soin des choses d'ici-bas; qui ne tient plus entre ses mains les destinées des hommes; qui suit le cours des révolutions humaines sans leur donner elle-même de mouvement; qui est entraînée par l'im-

pulsion bizarre et fortuite qui fait mouvoir ce grand univers sans la former ni la conduire, et qui est l'esclave plutôt que la modératrice des événements : ce seroit lui ôter cette providence attentive et cette sagesse universelle qui dispose de tout depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre avec poids, avec nombre, avec mesure; qui forme cette harmonie et cet arrangement admirable où l'on est forcé de reconnoître un Être suprême et intelligent, lequel, par des voies inexplicables, conduit tous les autres êtres à leur fin; ce seroit, en un mot, ou nous donner un univers et des hommes sans Dieu, ou nous donner un Dieu plus foible et plus méprisable que l'homme.

Je dis la foi; car si l'élection des justes n'est que la préparation éternelle des moyens qui doivent infailliblement les délivrer, le choix d'un état de vie étant sans doute le principal, il a dû être renfermé dans cette volonté miséricordieuse, qui leur a préparé des voies sûres de salut ; et d'un autre côté, la destinée des méchants devant servir aussi, dans les desseins de Dieu, par mille rapports secrets, au salut des justes, elle a dû entrer dans le plan éternel de leur justification et n'être pas moins arrêtée dès le commencement que la condition même des élus. Il demeure donc établi qu'avant que nous fussions nés, le Seigneur avoit tracé à chacun de nous le plan de nos destinées, et, pour ainsi dire, le chemin de notre éternité, et que parmi cette multiplicité de voies, qui forment les diverses conditions de la société, il n'en est qu'une qui soit la nôtre et par où Dieu ait voulu nous conduire au salut.

Il n'est que trop certain cependant que la voie que nous nous choisissons la plupart n'est point celle que Dieu nous avoit d'abord choisie, et que, de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la mé-

prise est plus ordinaire. Vous en conviendrez aisément, mes frères, si vous voulez faire attention à la nature de ce choix et aux circonstances essentielles qui doivent l'accompagner. Premièrement, les passions et les préjugés y rendent les méprises très-ordinaires : on ne peut donc s'y conduire avec trop de circonspection et de maturité. Secondement, ce choix dépend des desseins de Dieu sur nous : ce n'est donc pas l'ordre de la nature qui doit en décider. Troisièmement, le bonheur et le repos même de notre vie y est attaché : il faut donc y consulter plus son goût que celui des autres et n'y faire entrer pour rien le respect humain. Enfin, c'est la voie unique de salut pour nous : il faut donc être surtout attentif, en le choisissant, aux facilités et aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à nos intérêts éternels. Or, mes frères, où sont ceux qui dans le choix d'un état de vie observent toutes ces conditions? et de là concluez si les méprises n'y sont pas ordinaires. L'imprudence, la coutume, le respect humain, la cupidité, sont les grands ressorts qui donnent le premier branle aux diverses destinées des hommes; et si nous voulons remonter jusques aux premières vues qui présidèrent à notre vocation, il n'est peut-être personne ici qui n'en trouvât le principe dans quelqu'une de ces sources empoisonnées.

Et premièrement, mes frères, est-il de circonstance dans toute la vie, où la maturité, le conseil, les attentions, fussent plus nécessaires que dans le choix dont nous parlons? Quelle connoissance n'y faudroit-il pas avoir de soi-même, de peur que nos inclinations ne vinssent ensuite à désavouer notre démarche? quelles prières ferventes et continuelles ne devroient pas précéder cette grande action, afin que le Seigneur daignât nous décou-

vrir ses voies? quelle innocence de mœurs ne devroit pas nous y préparer pour disposer le ciel, par ces saintes prémices de notre vie, à nous placer lui-même dans la route qui seule peut terminer heureusement le reste de notre carrière?

Cependant on se détermine d'ordinaire dans un âge où à peine la raison peut connoître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche où la circonspection la plus attentive devroit encore craindre de se méprendre est toujours l'ouvrage des amusements et des goûts puérils de l'enfance : à peine commence-t-on à bégayer qu'on décide déjà de l'affaire la plus sérieuse de la vie, et ces paroles irrévocables qui prononcent sur notre destinée sont les premières qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les entendre. On accoutume de loin notre esprit naissant à ces images suggérées; le choix d'un état n'est plus qu'une impression portée de l'enfance : ainsi, avant que nos penchants soient développés et que nous sachions ce que nous sommes, nous nous formons des engagements éternels et arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

Si l'on attend un âge plus avancé pour se choisir un état, les attentions n'en sont pas pour cela plus sérieuses; c'est le hasard et l'occasion qui en décident d'ordinaire. Une dignité sacrée, à laquelle on ne s'attendoit point, nous dépouille à l'instant de l'ignominie du siècle et nous place dans le lieu saint. La mort d'un aîné change nos vues, nous rengage dans le monde, d'où nous venions de sortir, et notre vocation à l'autel expire à mesure que nous voyons revivre de nouvelles espérances pour la terre. Un simple dépit est souvent toute la raison qui nous arrache brusquement au siècle et nous précipite

dans la retraite. Une liaison d'amitié nous fait suivre la fortune et la destinée d'un ami. Enfin, de tous les choix, il n'en est point où la prudence chrétienne ait moins de part qu'à celui d'un état de vie; et voilà pourquoi il n'en est point où la méprise soit plus ordinaire. Car comment voulez-vous ne pas vous méprendre dans un choix si grave et si décisif pour vous, auquel vous apportez moins de précautions qu'à toutes les démarches les moins importantes de votre vie? et comment connoîtrez-vous les desseins de Dieu sur votre destinée, si vous ne daignez pas même le consulter et si vous ne le mettez pour rien dans celle que vous vous formez à vous-même?

Et c'est ici où vous êtes inexcusables, vous, mes frères, que la Providence a placés à la tête d'une famille. Accoutumez-vous vos enfants, dans un âge tendre, à faire tous les jours au Seigneur cette prière du prophète : *Seigneur, montrez-nous vos voies et découvrez-nous les sentiers par où vous voulez nous conduire?* (Ps. XXIV, 4.) Priez-vous sans cesse vous-mêmes, afin que le ciel s'explique sur leur destinée? et lui dites-vous, comme autrefois les apôtres : Seigneur, vous qui connoissez le cœur de tous les hommes, apprenez-nous lequel de ces enfants vous avez choisi : *Ostende quem elegeris?* (ACT., I, 24.) Occupez-vous leur raison naissante de l'importance de ce choix? leur faites-vous assez entendre que de là dépend le nœud de leur salut éternel, et que les précautions ne sauroient être excessives dans une démarche où les fautes sont irréparables? Leur apprenez-vous à juger de la vocation du ciel, non par les usages insensés du monde, mais par les règles de la foi; par un goût qu'on a porté, comme en naissant, pour un état, et qui semble ne pouvoir venir que du maître de la nature : par les talents qui semblent

nous y destiner; par les impressions de la grâce, qui ne cesse de nous y convier en secret; par la pureté des motifs qui nous y déterminent; par le caractère de nos penchants, qui nous en diminuent les dangers; et enfin, par le conseil de ceux à qui nous confions notre conscience et qui, connoissant le fond de notre âme, sont plus à portée de connoître les routes qui nous sont propres? Où sont les parents que des soins si chrétiens et si indispensables occupent? Hélas! on n'a garde de donner à des enfants des instructions dont on seroit fâché qu'ils fissent usage; on les éloigne même des personnes et des lieux où ils pourroient les recevoir; on leur exagère tous les jours les inconvénients d'un état où l'intérêt d'une maison ne les demande pas; on leur enfle les avantages et les agréments de celui auquel on les destine, et l'on ne se sert que de leurs passions, pour leur inspirer un choix qui doit les conduire à les combattre.

Seconde source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : ce choix qui dépend uniquement des desseins de Dieu sur nous, c'est l'ordre de la nature tout seul qui d'ordinaire en décide. On n'attend point d'autre marque de vocation que le rang de la naissance ou la la situation de la fortune; on se persuade que Dieu a tracé dans ces événements purement humains le plan de nos destinées éternelles; qu'être né le premier dans une famille, c'est être choisi du ciel pour succéder aux titres et aux dignités de nos ancêtres; que n'avoir que le second rang dans la maison de son père, c'est un droit qui nous ouvre la porte de la maison du Seigneur; qu'un grand nom et une fortune médiocre est un engagement inévitable à choisir Jésus-Christ pour son époux.

J'avoue que la sagesse de Dieu se sert quelquefois de

ces signes humains pour nous montrer de loin et accomplir en nous ses desseins de miséricorde; que les circonstances de la naissance, du nom, de la fortune, peuvent être des ménagements adorables que sa bonté nous préparoit depuis le commencement des siècles pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous destinoit, et que souvent notre situation temporelle est la première grâce qui nous prépare l'éternité; mais cette règle n'est ni sûre ni universelle. Souvent un Jacob est appelé aux bénédictions d'un premier-né, tandis qu'Ésaü n'a que le moindre partage. Souvent un David, le dernier de sa famille, est oint de l'onction sainte et établi roi d'Israël, tandis que ses frères, avec des qualités plus estimables aux yeux du monde, sont laissés dans une condition obscure et privée. Souvent un Aaron, malgré son aînesse, est appelé au sacerdoce, et Moïse, son cadet, est établi du ciel chef des armées du Seigneur. Eh! qu'a de commun la vocation toute gratuite du ciel avec le cours inévitable d'une descendance charnelle? quel rapport entre les intérêts de la cupidité et les mystères incompréhensibles de la grâce? Dieu a-t-il assujetti ses desseins éternels de miséricorde à la bizarrerie des arrangements humains? Les talents propres d'un état sont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles? le goût qui nous en inspire le choix vient-il avec l'ordre de la naissance? et la nature a-t-elle formé le cœur d'un puîné plus pur, plus disposé à remplir les devoirs saints et sublimes du sacerdoce que celui de ses frères? Vous n'êtes pas, ô mon Dieu! dans vos choix le fauteur ou l'esclave des vues et des cupidités humaines, un Dieu de chair et de sang, et vous n'agissez pas comme l'homme.

Mais on ne peut pas, direz-vous, en une famille nom-

breuse, tout établir dans le monde. Eh quoi ! mes frères, pour ne pas partager vos biens, vous sacrifiez vos enfants et le fruit de vos entrailles? Mais, ajoutez-vous, il seroit désagréable de les voir traîner leur nom et prendre des partis peu convenables à leur naissance. Mais faut-il qu'ils soient, ou grands selon le monde, ou réprouvés devant Dieu? n'y a-t-il pour eux que ces deux destinées? et une fortune médiocre paroît-elle plus affreuse à vos yeux que leur infortune éternelle? Mais ils seroient malheureux dans le monde. Vous ne comptez donc pour rien qu'ils le soient dans l'éternité? On n'est malheureux que lorsqu'on n'est point à sa place. Mais c'est ainsi que les maisons tombent. Vous vous trompez, mes frères, c'est ainsi qu'elles prospèrent. Dieu regarde avec des yeux bien plus favorables ces familles heureuses où chacun est à la place que lui-même avoit marquée. Le vieillard Jacob voit en mourant la grandeur future de ses enfants, parce qu'en leur prédisant des destinées différentes il ne leur prédit que les desseins de Dieu sur eux. La prospérité des maisons n'est pas toujours dans la fortune, mais dans le caractère et dans la vertu de ceux qui les soutiennent : *Si le Seigneur n'édifie lui-même la maison, en vain travaille celui qui s'efforce de l'élever* (Ps. CXXVI, 1). Aussi leur décadence, leurs calamités, sont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On sacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné : les débauches l'épuisent, il meurt sans postérité, et son nom s'éteint avec lui et avec le sacerdoce forcé de ses frères. Que de maisons illustres tombées dans l'oubli subsisteroient encore aujourd'hui, si ces sacrifices de l'ambition et de la cupidité n'en avoient sapé les fondements et enseveli leur nom et toute leur grandeur sous leurs ruines!

Laissez vos enfants sous la main de Dieu, mes frères; il n'est pour nous de situation sûre, et pour le monde et pour l'éternité, que celle où il nous a placés lui-même.

Et voici la troisième source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : le choix d'un état est pour nous l'unique voie du salut que Dieu nous a préparée : on ne doit donc, en choisissant, être principalement attentif qu'aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à notre salut éternel; c'est-à-dire que, de toutes les voies, la religion et la raison veulent que nous choisissions celle qui, eu égard au caractère de nos penchants et de nos foiblesses, nous fournira plus de moyens de salut.

Ce n'est pas qu'il faille se retirer dans des solitudes, se dérober à ces emplois qui maintiennent la tranquillité des peuples et le bonheur des empires, se refuser aux besoins de l'État, négliger ces professions publiques qui fournissent aux besoins de la société et qui en font l'ordre et l'harmonie; fuir comme un écueil le lien sacré du mariage, que la religion appelle saint et honorable, sous prétexte qu'il y a des états plus sûrs pour le salut; le silence, la retraite, l'austérité même des cloîtres, n'est pas la profession la plus sûre pour tous les hommes : vous y trouverez plus d'écueils qu'au milieu du monde, si vous n'y êtes point appelé; ce n'est pas l'état, c'est la vocation du ciel qui fait la sûreté. Loth est fidèle au milieu de Sodome, où le Seigneur l'avoit placé pour confondre, par l'exemple d'un juste, les déréglements d'une ville criminelle; et il tombe sur la montagne où il s'étoit arrêté, contre l'ordre de l'ange qui vouloit le mener plus loin. La retraite sera pour vous un écueil si l'esprit de Dieu ne vous y a pas conduit, et la cour un lieu de grâce et de sanctification, si l'ordre du ciel vous y appelle.

Ce que je veux donc dire ici, c'est que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il seroit insensé de ne donner la préférence au sentier qu'on choisit que par ce qu'il peut offrir de plus brillant et de plus agréable, plutôt que par les secours et les facilités que nous y trouverons de fournir heureusement la carrière. Or, sur ce principe, que de vocations défectueuses! Car, remontons à la source ; d'où vient que cet homme est entré dans la robe? C'est qu'il a cru mieux faire son chemin par la voie de la magistrature que par celle des emplois militaires. D'où vient qu'un autre a suivi la route des armes? C'est que son nom et les services de ses ancêtres lui permettoient d'aspirer à tout, au lieu qu'un autre parti l'eût laissé dans l'obscurité d'une vie privée. Pourquoi celui-ci paye-t-il de tous ses biens une charge qui l'approche de la personne du prince? C'est que sous les yeux du maître on est plus près de la source des grâces. Quels sont les motifs qui conduisent cet autre à l'autel saint? que vient-il chercher dans l'Église? ses trésors, ou ses fonctions? ses honneurs, ou ses ministères? l'éclat du sanctuaire, ou le Dieu qu'on y adore? Il apporte pour toute marque de vocation à un ministère d'humilité des vues d'élévation et de gloire ; à un ministère de travail et de sollicitude, des espérances de repos et de mollesse ; à un ministère de désintéressement, de modestie et de charité, des projets de luxe, de profusion et d'abondance ; et, comme cet infidèle Héliodore, il ne vient dans le temple que parce qu'il a toujours ouï dire qu'il y trouveroit des richesses immenses et les dépouilles saintes des peuples.

C'est la cupidité toute seule qui fait d'ordinaire la diversité de nos destinées ; car, outre que l'esprit de Dieu ne peut être auteur de ces motifs humains, un choix qui

est l'ouvrage de la cupidité ne peut qu'être favorable à la cupidité. Ce sont des vues de fortune, d'élévation, de plaisir qui vous ont frayé la route par où vous marchez : vous y trouverez donc des occasions d'orgueil, d'ambition, de mollesse, de volupté, d'autant plus inévitables pour vous que votre choix déclare vos penchants infortunés pour ces vices. Vous serez donc un mondain voluptueux, un courtisan ambitieux, un homme de guerre impie, un magistrat injuste, un ministre corrompu, puisque vous n'avez choisi le monde que pour ses plaisirs, la cour que pour la faveur, les armes que pour la licence, la robe que pour une vaine distinction, l'autel que pour les honneurs et les richesses du sanctuaire. Dieu punira même le déréglement de votre choix, en y favorisant les passions qui vous l'ont inspiré; vous serez placé sur les premiers tribunaux de la justice, vous parviendrez à la faveur du prince, vous serez distingué par tous les honneurs militaires, vous serez élevé sur le trône du sanctuaire. Mais ces faveurs temporelles seront des dons que Dieu vous fera dans sa colère, et comme elles ont été l'ouvrage de votre cupidité, elles en seront les instruments et la plus juste peine.

Mais, si ce n'est pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'est pas aussi un respect humain qui force le goût et les inclinations les plus innocentes, les plus naturelles que nous avions portées en naissant, et qui ne pouvoient venir que du maître même de la nature : dernière source de nos méprises dans le choix d'un état de vie.

En effet, comme de ce choix dépend tout le repos et le bonheur de notre vie, les complaisances qui coûtent au cœur y sont dangereuses : les déterminations où le res-

pect et la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres penchants, traînent toujours après elles le repentir et l'amertume, et tout ce qui s'y décide sans nous et comme malgré nous ne peut tarder d'être désavoué de nous-mêmes.

Or, n'est-ce pas ce funeste respect humain qui préside presque toujours à la décision de nos destinées et qui nous force à des choix que tous nos penchants désavouent? Tel prend le parti des armes et suit une route d'où mille raisons de tempérament, de goût, de conscience, d'intérêt même l'éloignent, parce que né avec un nom il n'oseroit se borner aux soins domestiques et que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfère un célibat dangereux à un établissement qui le dégraderoit dans le monde et aime mieux s'exposer à toutes les suites de sa fragilité que déshonorer son nom par une alliance inégale. Telle, sans aucun attrait pour la retraite, se consacre au Seigneur par pure fierté, parce que, n'ayant pas de quoi soutenir son nom et s'établir convenablement dans le monde, un asile saint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes qu'une fortune obscure et rampante.

Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa destinée. Si l'on est maître de son sort, c'est la crainte du monde et de ses jugements qui en décide; en un âge tendre, on regarde comme une loi la volonté de ceux de qui l'on tient la vie; on n'ose produire des désirs qui contrediroient leurs desseins; on étouffe des répugnances qui deviendroient bientôt des crimes. Des parents barbares et inhumains, pour élever un seul de leurs enfants plus haut que ses ancêtres et en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de sacrifier tous les

autres et de les précipiter dans l'abîme ; ils arrachent du monde des enfants à qui l'autorité seule tient lieu d'attrait et de vocation pour la retraite ; ils conduisent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'y immoler à la cupidité de leurs pères plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore ; ils donnent à l'Église des ministres que l'Église n'appelle point, et qui n'acceptent le saint ministère que comme un joug odieux qu'une injuste loi leur impose ; enfin, pourvu que ce qui paroît d'une famille éclate, brille et fasse honneur dans le monde, on ne se met point en peine que des ténèbres sacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes, le désespoir de ce qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu. O mon Dieu ! que la présence de ces malheureuses victimes sera terrible au jour de vos vengeances pour ces parents dénaturés, et que le malheur de leur destinée sollicitera puissamment votre justice à venger leur sang contre les auteurs de leur être et de leur éternelle infortune ! C'est ainsi que l'imprudence, l'ordre de la naissance, la cupidité, les égards humains, décident de la destinée de presque tous les hommes ; et de là tant de mécontentements dans tous les états, tant de regrets dans les mariages, tant de troubles et de divorces dans les familles, tant de murmures et de chagrins à la cour, tant de dégoût dans le service, tant de révolte, d'ennui, d'amertume dans les cloîtres. De là chacun se plaint de sa condition et envie celle d'autrui : la femme du monde régarde l'épouse de Jésus-Christ comme heureuse ; l'épouse de Jésus-Christ, insensée, ne forme des désirs que pour ressembler à la femme du monde ; le courtisan soupire après la tranquillité d'une vie privée ; l'homme privé ne voit de bonheur que dans la vie de la cour. De là enfin nul n'est heureux dans le monde.

parce que nul presque n'y est à sa place. Mais si, de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire, c'est aussi celle où la méprise est le plus à craindre.

DEUXIÈME PARTIE.

De toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est le plus à craindre, soit que vous la considériez du côté de Dieu, dont elle usurpe les droits, du côté des grâces et des secours dont elle nous prive, ou enfin du côté des suites presque toujours irréparables qu'elle traîne après soi.

Du côté de Dieu, dont elle usurpe les droits. En effet, en nous donnant l'être et la liberté, il ne s'est pas départi des droits qu'il avoit sur son ouvrage. Ce n'est pas à nous à disposer de nous-mêmes; c'est à lui seul à nous employer selon les vues qu'il s'est proposées en nous formant, et à régler l'usage des talents que nous n'avons reçus que de lui. Aussi, à peine le premier homme fut-il sorti de ses mains, qu'il l'appliqua à la culture de ce lieu de délices qui devoit être sa demeure; et il semble qu'en lui déterminant cette occupation, il voulut faire sentir à tous ses descendants que c'étoit à lui seul à nous marquer un emploi et une occupation dans cet univers où il nous a placés.

Mais quand sa souveraineté ne lui donneroit pas ce droit sur la créature, sa sagesse devroit l'établir seul arbitre de nos destinées. Car, connoissant tout seul les plus secrets penchants de nos cœurs, développant déjà dans les premières ébauches de nos passions tout ce que

nous devons être, jugeant de nous-mêmes par les rapports divers de vice ou de vertu que les situations infinies où il pourroit nous placer ont avec les qualités naturelles de notre âme, découvrant en nous mille dispositions cachées que nous ne connoissons pas et qui n'attendent que l'occasion pour paroître, seul, lorsqu'il tira tout du néant et qu'il donna à tous les êtres cet arrangement admirable et ce cours harmonieux que la durée des temps n'a jamais pu altérer, il put prévoir quelles étoient dans cet assemblage si bien assorti les circonstances du siècle, de la nation, du pays, de la naissance, des talents, de l'état, les plus favorables à notre salut, et en les rassemblant par un pur effet de sa miséricorde, en former comme le fil et toute la suite de notre destinée. Aussi les apôtres ne s'adressent à lui pour choisir un successeur au disciple infidèle que parce qu'il connoît les cœurs : *Vous qui connoissez les cœurs de tous les hommes*, lui disent-ils, *montrez-nous celui que vous avez choisi* (Act., i, 24).

En effet, mes frères, Dieu seul nous connoît, et nous ne nous connoissons pas nous-mêmes; nos penchants nous séduisent, nos préjugés nous entraînent, le tumulte des sens fait que nous nous perdons de vue ; tout ce qui nous environne nous renvoie notre image ou adoucie ou changée, et il est vrai que nous ne pouvons nous choisir à nous-mêmes un état sans nous méprendre, parce que nous ne nous connoissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient, nous sortons même des mains de la souveraineté et de la sagesse divine, nous devenons à nous-mêmes nos guides et nos soutiens, et, semblables au prodigue de l'Évangile, en forçant le père de famille de laisser à notre disposition et à notre caprice les dons

et les talents dont il vouloit lui-même régler l'usage, nous rompons tous les liens de dépendance qui nous lioient encore à lui, et, au lieu de vivre sous la protection de son bras, il nous laisse errer loin de sa présence, au gré de nos passions, dans des contrées étrangères.

Seconde raison. Si la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre, c'est principalement du côté des grâces et des secours dont elle nous prive. Oui, mes frères, comme les ministères sont différents dans le corps de Jésus-Christ, les dons et les grâces le sont aussi. Comme tous les états ont leurs dangers et leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des secours propres pour vaincre ces obstacles et pour éviter ces périls. Il est dans les trésors de la miséricorde divine des grâces de magistrature, pour ainsi dire, de sacerdoce, de commandement militaire, de père de famille, d'homme public, de personne privée; des grâces de mariage, de célibat, de cour et de retraite; et comme Dieu ne destine jamais la fin sans préparer en même temps les moyens pour y arriver, en marquant dans ses conseils éternels à chacun de nous l'état où il vouloit que nous opérassions notre salut, il a attaché à ce choix des secours propres et singuliers pour en accomplir les devoirs.

Mais, mes frères, pour participer aux grâces d'un état, il faut que Dieu lui-même nous y ait appelés. Si vous vous êtes placé vous-même, c'est à vous-même à vous soutenir; s'il ne vous a pas préparé la voie où vous êtes entré, il ne vous y donnera pas sa main secourable, et vous y marcherez tout seul. Il ne doit pas déranger en votre faveur l'ordre immuable de ses conseils éternels; vous êtes sorti du plan de sa providence, ce n'est pas à lui à rétracter la stabilité de ses desseins pour

s'accommoder à vos caprices, mais à vous livrer à votre propre malheur; vous n'avez pas choisi la situation et le ministère qu'il vous destinoit dans le corps mystique de son Fils; il ne peut donc plus vous regarder que comme un membre monstrueux qui est hors de sa place et qui ne sauroit plus recevoir les influences et l'esprit qui animent tout le reste du corps.

Ainsi le Seigneur, dans ses desseins de miséricorde sur vous, vous avoit préparé des grâces de retraite, de mortification, de chasteté, de silence; il vouloit vous sanctifier dans le secret de sa face, loin du monde et de ses périls; il avoit résolu de vous attacher à lui par des liens sacrés et de vous faire porter son joug dès une tendre jeunesse; il avoit même mis en vous des inclinations heureuses et qui sembloient vous montrer de loin la voie qu'il vous préparoit : une âme simple et timide, un esprit paisible et naturellement éloigné des agitations éternelles que demande la vie du monde, des désirs secrets et continuels de vous consacrer à lui; mais, malgré tous ces attraits et tous ces signes heureux où les desseins de Dieu sur vous paroissoient écrits en caractères si intelligibles, vous vous êtes engagé sous un joug différent : ah! la sainteté du lit nuptial sera donc pour vous une occasion de luxure et d'incontinence; vous violerez la foi d'un sacrement honorable; vos enfants trouveront dans vos exemples le modèle de leurs désordres; le monde où vous n'étiez pas appelé vous séduira; les périls où l'ordre de Dieu ne vous avoit pas engagé seront pour vous des occasions infaillibles de chute; tout deviendra tentation ou écueil à votre foiblesse : les plaisirs les plus innocents souilleront votre cœur; les objets les plus indifférents seront funestes à votre innocence: les devoirs les plus

faciles trouveront en vous des répugnances invincibles; vous corromprez tout par d'injustes usages, et où vos frères, que le Seigneur lui-même a placés dans votre situation, seront en sûreté, vous n'y trouverez qu'un triste naufrage. Ainsi la mer engloutit autrefois un prophète infidèle, malgré le secours d'un navire et l'habileté des pilotes, parce qu'il y étoit entré contre l'ordre de Dieu, tandis qu'elle respecte les seules traces et qu'elle s'affermit sous les pieds du chef des apôtres, à qui le Seigneur avoit ordonné de marcher sur les flots et de venir à lui. Tout est danger à quiconque n'a pas le Seigneur pour guide, et le danger lui-même devient une sûreté à ceux qui marchent avec lui.

Mais, d'un autre côté, le Seigneur vouloit que vous opérassiez votre salut dans l'état de simple fidèle; il vous avoit préparé les grâces de cet état, et c'étoit la voie qui devoit vous conduire au terme heureux; les dissolutions mêmes du premier âge, des penchants tumultueux de gloire et d'ambition, un cœur trop vif et trop sensible au plaisir, tout cela vous marquoit assez qu'un ministère de travail, de modestie, de pureté angélique, de prière, d'étude, n'étoit pas votre place. Cependant vous avez usurpé cet honneur divin, vous vous êtes placé vous-même dans le lieu saint, vous êtes parvenu par des faveurs humaines où la grâce toute seule devoit vous élever, vous vous êtes ouvert, par votre ambition, la porte de la maison du Seigneur, qui n'est ouverte qu'à l'humilité et à l'innocence, vous avez obtenu en importunant une dignité qu'on ne peut mériter qu'en fuyant; mais qu'avez-vous fait? Tous vos ministères vont devenir pour vous des écueils : le tribunal sera le piége de votre innocence; la chaire, le théâtre de votre orgueil; l'autel, le lieu de

vos crimes ; le patrimoine des pauvres, l'occasion de vos profusions et de vos désordres ; le commerce des choses saintes, la source de votre irréligion et de votre endurcissement ; si vous êtes pasteur, vous serez un mercenaire ; si vous êtes élevé sur le trône sacerdotal, vous serez un homme de péché assis dans le temple de Dieu. D'où viennent ces malheurs? Votre vocation est l'ouvrage de l'homme, vous n'y ferez pas l'œuvre du Seigneur ; vous possédez le don de Dieu avec injustice, vous en userez avec profanation ; vous avez souillé le sanctuaire en y entrant, vous le déshonorerez en le gouvernant ; vous n'êtes plus le médiateur entre Dieu et les hommes, entre la terre et le ciel ; vous n'êtes que l'anathème du ciel et le scandale de la terre.

Hélas ! mes frères, si tant d'âmes périssent tous les jours avec les grâces attachées à leur état : si le disciple perfide devient prévaricateur et déchoit de la grâce et du ministère de l'apostolat où Jésus-Christ lui-même l'avoit appelé ; si Salomon, établi roi par la volonté du Seigneur, et avec des marques si éclatantes et si singulières de sa protection et de sa bienveillance, trouve dans les périls de la royauté des écueils où toute sa foiblesse vient échouer ; quelle pourroit être la destinée de ceux qui, privés des mêmes secours, sont exposés aux mêmes dangers? Si la foiblesse de l'homme ne peut se soutenir souvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chutes quand elle y marchera toute seule?

On est surpris après cela quelquefois, mes frères, que les mœurs des chrétiens aient si fort dégénéré ; on se demande d'où vient que nos siècles sont si différents de ceux de nos pères : que tous les états ont corrompu leur voie ; que la magistrature n'est presque plus qu'une hono-

rable oisiveté, ou un art de faire servir les lois à dépouiller les peuples mêmes en faveur de qui elles ont été faites; que la voie des armes n'est plus qu'une profession déclarée d'irréligion et de licence; que la cour est le théâtre de toutes les passions; que tous les arts inventés pour les besoins et pour les délassements publics ne fournissent[1] plus qu'au luxe ou à la licence publique; que l'art des arts, l'honneur du sanctuaire, n'est presque plus qu'un trafic honteux d'ambition et de cupidité; que la contagion n'a pas même épargné ces asiles saints et religieux élevés au milieu de nous, et que dans ces maisons de retraite, de prière, d'austérité, où il semble que le Seigneur devroit trouver cette foi qui n'est plus dans le reste de la terre, l'esprit du monde y règne quelquefois plus que dans le monde même; on en est, dis-je, surpris, et les justes qui sont encore parmi nous en gémissent sans cesse devant le Seigneur, et lui demandent avec douleur d'où vient qu'il a abandonné son peuple.

Mais la raison n'en est pas difficile à trouver : tout est corrompu, parce que nul presque n'est à la place où il devroit être. De là le magistrat devenu l'arbitre des passions humaines sans ces grâces de lumière, d'intégrité, de fermeté, de zèle du bien public, si nécessaires pour remplir ses fonctions, n'est plus qu'un fantôme revêtu d'une robe de justice et de dignité, qui tourne à tout vent et qui fait presque autant de chutes que de démarches. De là le courtisan engagé dans une vie de mollesse, d'ambition, de dissimulation, de plaisir, et privé de cette droiture de cœur, de cette crainte de Dieu, de cette persuasion vive des vérités éternelles, qui conserva purs et

1. *Ne servent plus qu'au luxe.* Emploi assez particulier.

sans tache les Daniel et les Esther au milieu même d'une cour infidèle, devient bientôt le triste jouet de toutes les cupidités humaines et ne connoît plus d'autre maître qu'un maître mortel et d'autre divinité que la fortune. De là l'homme de guerre environné de tous les périls de son état, sans les secours de cette sagesse, de cette foi courageuse, qui seule a pu sanctifier les Josué, les Gédéon, les David et tous les conquérants chrétiens au milieu de la licence des armes, ne se défend pas longtemps contre des déréglements dont il porte déjà toutes les dispositions dans son cœur. De là le ministre de Jésus-Christ, destiné à être le sel de la terre et à guérir la corruption des peuples, en est bientôt lui-même infecté, parce qu'il n'a pas reçu cette vertu sacerdotale qui sanctifie tout et que rien ne peut souiller. De là enfin le solitaire, ou la vierge consacrée à Jésus-Christ, s'étant chargés d'un fardeau pesant et n'ayant pas reçu l'onction sainte qui l'adoucit, traînent indolemment et même avec murmure le joug, loin de le porter avec allégresse; rendent au monde un cœur qu'ils n'avoient jamais bien donné au Seigneur: cachent sous les dehors de la mortification mille désirs profanes; retrouvent dans le silence de la retraite les images dangereuses des plaisirs, mille fois plus à craindre pour le cœur que les plaisirs mêmes; aiment ce qu'ils ne peuvent plus posséder; tombent loin des périls, et d'un lieu de sûreté se font une occasion de chute.

Voilà, mes frères, la source de la dépravation de tous les états, le défaut de vocation; et de cette dépravation, et de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables! dernière raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre. Car je ne vous dis pas que, n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au

salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, et que ce n'est pas ainsi qu'on arrive; je ne vous dis pas que le défaut de votre vocation est une de ces fautes sur lesquelles on n'a presque jamais de remords; que loin de la réparer, parmi tant de personnes qui font tous les jours des choix téméraires, vous n'en voyez pas une seule qui s'avise même d'entrer là-dessus en scrupule; mais je vous dis : Comprenez-vous les suites irréparables d'une vocation illégitime? Si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, tous les maux que vous faites et tous les biens que vous ne faites pas : les peuples défendus, édifiés par un autre que le Seigneur eût mis à votre place, opprimés, scandalisés sous votre ministère; les abus autorisés, les desseins utiles méprisés; réparez, si vous le pouvez, ces désordres que vous ne sauriez même connoître, et que votre exemple perpétuera peut-être jusqu'aux derniers âges de la monarchie.

Si vous êtes intrus dans le lieu saint, les instructions, ou négligées, ou rendues inutiles par les exemples; les lois avilies et sans vigueur par l'affoiblissement et les transgressions du législateur; les ministres autorisés dans leurs prévarications par l'infidélité du pasteur principal; les pécheurs confirmés dans le crime; les foibles sans secours, les justes sans consolation, les sacrements sans fruit, les prières de l'Église sans utilité, le ministère sans respect et sans dignité; toutes les sources de la grâce fermées aux fidèles par la corruption de ceux qui doivent les répandre et en être les canaux sacrés; la perte de tant d'âmes qui eussent trouvé, dans le zèle et dans la piété d'un ministre fidèle, la grâce et le salut. Sondez, si vous le pouvez, cet abîme: et trouvez-y, si vous le pouvez encore, une ressource.

Si vous êtes entré dans une maison sainte, vos mœurs

devenues un modèle de relâchement; la piété affoiblie dans vos frères par vos exemples, leur vocation ébranlée par vos dégoûts, leur docilité révoltée par vos murmures; les maximes du monde introduites dans le lieu saint par vos discours; la tiédeur et le désordre perpétués après votre mort par le seul souvenir de votre vie.

Voilà, vous, mes frères, qui inspirez à des enfants infortunés des vocations injustes, les suites affreuses et les crimes infinis dont ce seul crime vous rend coupables devant Dieu. Aussi vous pouvez réparer, en affligeant votre chair, vos voluptés criminelles; vos injustices, par vos largesses; vos scandales, par des exemples de vertu; vos haines et vos vengeances, par des actions de charité et de miséricorde : mais versez des torrents de larmes; dédommagerez-vous jamais Jésus-Christ de la perte d'une infinité d'âmes qui auront trouvé l'écueil de leur salut dans le déréglement, dans l'ignorance, dans le défaut de talents d'un ministre que votre cupidité, et non la vocation du ciel, avoit élevé aux premières dignités de l'Église? Mais distribuez tout votre bien aux pauvres; remplacerez-vous jamais les maux qu'une vierge folle et mondaine, que votre crédit seul aura placée à la tête des épouses de Jésus-Christ, fera dans la maison de Dieu, les relâchements qu'elle y portera, les âmes qu'elle y séduira, les grâces qu'elle y anéantira, les biens qu'elle y empêchera, les passions qu'elle y introduira, les obstacles qu'elle y mettra pour toujours au renouvellement de l'esprit primitif et au rétablissement des règles saintes? Ah! votre repentir et vos larmes n'effaceront jamais des crimes qu'elles[1] ne sauroient plus réparer; ou, pour parler plus

1. L'édition Didot met : *qu'ils*, contrairement au texte original et au bon goût.

exactement, vous ne vous en repentirez jamais, et les larmes, pour les pleurer, ne vous seront jamais accordées.

Mais si les suites de cette méprise sont irréparables, mon cher auditeur, pour des parents ambitieux qui vous l'ont inspirée, elles ne le sont pas moins pour vous, qui avez eu le malheur de vous méprendre; car je suppose même que vous en êtes touché de repentir : quels remèdes vous prescrire? quelles mesures prendre? Vous êtes revêtu d'une dignité sainte, faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant? faut-il dissimuler l'ignominie de l'Église en vous y souffrant? faut-il vous arracher de l'autel, où vous avez paru devant l'assemblée des fidèles? faut-il vous y laisser contre l'ordre de Dieu, qui vous en rejette? et d'ailleurs votre repentir sera-t-il même assez héroïque pour en venir à ces dépouillements d'éclat, à ces démarches extraordinaires, sans lesquels pourtant il n'est point de salut pour vous? Vous êtes entré dans des engagements, ou de mariage ou de religion, d'où il n'est plus en votre pouvoir de sortir; êtes-vous obligé à l'impossible pour vous sauver? mais, d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état qui, n'étant pas le vôtre, ne sauroit être la voie de votre salut?

O mon Dieu! vous qui tenez entre vos mains les destinées des hommes, quelles ressources inconnues peut-il rester à votre grâce pour ces âmes infortunées; et votre puissance elle-même peut-elle empêcher qu'elles ne périssent? Oui, mes frères, et c'est une vérité de la foi, quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais désespéré sur la terre; il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible; le Seigneur n'est pas tellement assujetti aux lois de sa justice qu'un excès de

miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur, et quoique la loi déclarât coupables de mort ceux qui entroient dans la chambre d'Assuérus sans y être appelés, il restoit encore néanmoins une ressource aux téméraires qui l'avoient violée, et le grand roi pouvoit encore étendre sur eux le sceptre de sa douceur et de sa clémence. Mais que ces grâces étoient rares! une Esther toute seule en a été favorisée; et qu'on est à plaindre, si, condamné à périr par la loi commune, tout l'espoir du salut ne roule plus que sur l'incertitude d'une exception dont un siècle entier fournit à peine un exemple!

Ce n'est pas que je veuille ici jeter de vaines alarmes dans les consciences; la vérité ne trouble que pour instruire et pour consoler. Ainsi, mon cher auditeur, si vous n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils; priez beaucoup; consultez vos talents, vos inclinations, vos forces, vos foiblesses, les intérêts de votre salut; bannissez toutes vues humaines; attirez sur vous la grâce d'un bon choix par l'innocence de votre vie; tournez de ce côté-là toutes vos attentions, et mettez tellement le Seigneur dans les intérêts de votre sort qu'il ne le laisse jamais entre vos mains. Si le choix est déjà fait et que vous doutiez si les motifs humains n'y ont pas eu plus de part que les vues de la grâce, rendez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres; comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état est la plus sûre marque que vous y êtes appelé; remédiez à ce qui dépend de vous; faites-vous des remords utiles; changez cette tiédeur dangereuse où vous vivez en une sainte vivacité, cette vie toute naturelle en une vie de la foi, ces négligences coupables en des attentions religieuses, ce mépris de vos obligations en une fidélité qui vous fasse respec-

ter ce que vous devez aimer, et ne vous calmez jamais sur la vérité de votre vocation que lorsque vous en accomplirez tous les devoirs.

Mais s'il est clair que le Seigneur n'ait point du tout présidé à votre choix, si l'imprudence, le respect humain, les passions seules vous ont formé un état de vie, votre sort est à plaindre, je l'avoue; mais il n'est pas désespéré : vous êtes loin du royaume des cieux, il est vrai, mais vous pouvez encore y prétendre; tandis[1] qu'on peut se repentir, on peut encore espérer. Dieu peut accorder à la douleur d'un choix injuste les grâces qu'il auroit accordées à un choix légitime; vous n'êtes pas extérieurement dans son ordre, mais le cœur y est toujours quand il se donne à lui; vous occupez une place qu'il ne vous avoit pas destinée, mais une foi vive, mais un amour ardent, mais un repentir sincère, sanctifient tous les états, et on est toujours à sa place, quand on sert et qu'on aime le Seigneur. Vous vous êtes exposé sur une mer orageuse contre son ordre, comme le prophète Jonas; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme : il vous reste encore une ressource; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur, lorsqu'il se vit enseveli dans le sein du monstre, et dites-lui : Seigneur, quoiqu'un choix injuste m'ait soustrait à la main adorable qui devoit me conduire, je crie encore vers vous du sein de l'abîme que vous avez ouvert pour me dévorer : *De ventre inferi clamavi* (Jon., II, 3 et seq.). Il est vrai que rien ne peut égaler l'extrémité du danger où je me trouve; un monstre énorme me tient captif et m'environne de toutes parts : *Abyssus vallavit me*. La profondeur des eaux, comme

1. *Tant que.*

celle de mes crimes, s'est élevée au-dessus de ma tête : *Pelagus operuit caput meum.* Il semble que la terre s'est creusé de nouveaux abîmes pour m'y retenir éternellement : *Terræ vectes concluserunt me.* Cependant, ô Dieu de mes pères! vous qui les portâtes sur vos ailes à travers les flots de la mer, quelque désespérée que paroisse ma destinée, je ne laisse pas d'espérer encore en vous; vous saurez bien me retirer quand il vous plaira du fond du gouffre où je me suis jeté : l'abîme entend votre voix, il me rendra à vous dès que vous lui aurez commandé de me rendre, et il ne vous sera pas plus difficile de me délivrer dans la profondeur de la corruption où je me trouve, que si j'étois dans l'enceinte de Jérusalem : *Et sublevabis de corruptione vitam meam, Domine, Deus meus.* Oui, grand Dieu! malgré l'extrémité de mon état, qui semble m'interdire tout espoir de retour, j'espère que j'aurai encore la consolation de revoir votre temple saint, de vous y offrir mes actions de grâces et de vous y apaiser, en mêlant au sang des victimes les larmes d'un repentir sincère : *Verumtamen rursus videbo templum sanctum tuum.* Ah! que ceux qui, après s'être éloignés de vous, s'obstinent à vous fuir encore et se font, par un désespoir orgueilleux, de l'excès de leur misère une raison pour ne plus souhaiter leur délivrance, soient abandonnés de votre miséricorde, puisqu'ils l'abandonnent eux-mêmes : *Qui custodiunt vanitates frustra, misericordiam suam derelinquunt.* Pour moi, Seigneur, quelque affreuses que soient les ténèbres de la mort où je suis enseveli, tandis qu'il me sera permis de vous invoquer, il me sera permis d'espérer : *Ego autem in voce laudis immolabo tibi.* Vous me verrez bien plus fidèle qu'autrefois à suivre vos voies saintes, si votre main secourable me délivre de ce péril :

je ne rétracterai jamais les promesses que mon âme pénétrée de douleur vous fait dans ce lieu d'horreur : *Quæcumque vovi, reddam pro salute Domino.* Et le reste de ma vie ne sera plus qu'un regret amer de vous avoir offensé et de m'être soustrait à vos ordres, et une attention continuelle à mériter, par l'observance exacte de vos commandements, la récompense que vous promettez à vos serviteurs fidèles.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi leprosi erant in Israel sub Elisæo propheta ; et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus.

Il y avoit beaucoup de lépreux en Israël du temps du prophète Élisée, et aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien.

(Luc, iv, 27.)

Vous nous demandez tous les jours, mes frères, s'il est vrai que le chemin du ciel soit si difficile, et si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons. A une question si souvent proposée et encore plus souvent éclaircie, Jésus-Christ vous répond aujourd'hui qu'il y avoit beaucoup de veuves en Israël affligées de la famine, et que la seule veuve de Sarepta mérita d'être secourue par le prophète Élie; que le nombre des lépreux étoit grand en Israël du temps du prophète Élisée, et que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes frères, si je venois ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffiroit de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres

saints sur cette grande vérité, et, parcourant de siècle en siècle l'histoire des justes, vous montrer que dans tous les temps les élus ont été fort rares. La famille de Noë, seule sur la terre sauvée de l'inondation générale; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes et devenu le dépositaire de l'alliance; Josué et Caleb, seuls de six cent mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse; un Job, seul juste dans la terre de Hus; Loth, dans Sodome; les trois enfants juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auroient succédé les expressions des prophètes; vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange et qui ont échappé à la diligence du vendangeur, aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson et que la faux du moissonneur a épargnés.

L'Évangile auroit encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images; je vous aurois parlé de deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la voie d'un très-petit nombre; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, et qui est comme la voie publique de tous les hommes; enfin, en vous faisant remarquer que partout dans les livres saints la multitude est toujours le parti des réprouvés, et que les élus, comparés au reste des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presque à la vue, je vous aurois laissés sur votre salut dans des alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi et à l'espérance de sa vocation.

Mais que ferois-je en bornant tout le fruit de cette instruction à vous prouver seulement que très-peu de personnes se sauvent? Hélas! je découvrirois le danger sans apprendre à l'éviter; je vous montrerois avec le Pro-

phète le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes, et je ne vous aiderois pas à vous dérober au coup qui vous menace ; je troublerois les consciences, et je n'instruirois pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu, il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux, en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare, non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés, mais vous réduire à vous demander à vous-même si, vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être : qui suis-je? que fais-je pour le ciel ? et quelles peuvent être mes espérances éternelles ?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare? Je vais en marquer trois principales, et voilà le seul plan de ce discours : l'art et les recherches seroient ici mal placés. Appliquez-vous, qui que vous soyez ; le sujet ne sauroit être plus digne de votre attention, puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de votre destinée éternelle. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes, ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière ; ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence. Première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut, et

le ciel n'est ouvert, ou qu'aux innocents, ou qu'aux pénitents. Or, de quel côté êtes-vous? êtes-vous innocent? êtes-vous pénitent? Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu; il faut donc y porter, ou une innocence conservée, ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent est un privilége où peu d'âmes peuvent aspirer; vivre pénitent est une grâce que les adoucissements de la discipline et le relâchement de nos mœurs rendent presque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au salut par un titre d'innocence? Où sont ces âmes pures en qui le péché n'ait jamais habité et qui aient conservé jusqu'à la fin le trésor sacré de la première grâce que l'Église leur avoit confiée dans le baptême et que Jésus-Christ leur redemandera au jour terrible des vengeances?

Dans ces temps heureux où toute l'Église n'étoit encore qu'une assemblée de saints, il étoit rare de trouver des fidèles qui, après avoir reçu les dons de l'Esprit-Saint et confessé Jésus-Christ dans le sacrement qui nous régénère, retombassent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Ananie et Saphire furent les seuls prévaricateurs de l'Église de Jérusalem; celle de Corinthe ne vit qu'un incestueux; la pénitence canonique étoit alors un remède rare, et à peine, parmi ces vrais Israélites, se trouvoit-il un seul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel saint et de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis, la foi s'affoiblissant en commençant à s'étendre, le nombre des justes diminuant à mesure que celui des fidèles augmentoit, le progrès de l'Évangile a, ce semble, arrêté celui de la piété, et le monde entier, devenu chrétien, a porté enfin avec lui dans l'Église sa corruption et ses maximes. Hélas! nous nous égarons

presque tous dès le sein de nos mères : le premier usage que nous faisons de notre cœur est un crime; nos premiers penchants sont des passions, et notre raison ne se développe et ne croît que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; tous ont violé les lois, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devoit durer éternellement; tous opèrent l'iniquité, et à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien; l'injustice, la calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre : *Mendacium, et furtum, et adulterium inundaverunt* (Osée, iv, 2). Le frère dresse des embûches au frère, le père est séparé de ses enfants, l'époux de son épouse; il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise, la bonne foi n'est plus que la vertu des simples, les haines sont éternelles, les réconciliations sont des feintes, et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère : on se déchire, on se dévore les uns les autres; les assemblées ne sont plus que des censures publiques, la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues; les jeux sont devenus ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs; les repas, ces liens innocents de la société, des excès dont on n'oseroit parler; les plaisirs publics, des écoles de lubricité : notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connoissoient même pas; la ville est une Ninive pécheresse; la cour est le centre de toutes les passions humaines, et la vertu, autorisée par l'exemple du souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare : tous les états, toutes les conditions ont corrompu leurs voies; les pauvres murmurent contre la

main qui les frappe ; les riches oublient l'auteur de leur abondance ; les grands ne semblent nés que pour eux-mêmes, et la licence paroît le seul privilége de leur élévation : le sel même de la terre s'est affadi ; les lampes de Jacob se sont éteintes ; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu ! est-ce donc là votre Église et l'assemblée des saints ? Est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien-aimée, l'objet de vos soins et de vos tendresses ? et qu'offroit de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle ?

Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes ; tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un temps où le péché régnoit en vous : l'âge a peut-être calmé vos passions ; mais quelle a été votre jeunesse ? des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde ; mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé ? un coup de la grâce a peut-être changé votre cœur ; mais tout le temps qui a précédé ce changement, ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir ?

Mais à quoi m'amusé-je ? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu ! et vous nous connoissez ; ce que nous voyons même de nos égarements n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable ; et du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource ; c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les saints, c'est la planche heureuse qui seule peut encore nous mener au port ; il n'y a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur,

prince, sujet, grand, peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez que je vous demande, où sont les pénitents parmi nous? où sont-ils? Forment-ils dans l'Église un peuple nombreux? Vous en trouverez plus, disoit autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés que vous n'en trouverez qui, après leur chute, se soient relevés par une véritable pénitence : cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin, la vérité est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si du côté de la pénitence nous sommes en droit la plupart de prétendre au salut.

Qu'est-ce qu'un pénitent? Un pénitent, disoit autrefois Tertullien, est un fidèle qui sent, tous les moments de sa vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu; qui a sans cesse son péché devant les yeux; qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images : un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même; qui s'interdit les plaisirs les plus innocents, parce qu'il s'en est permis de criminels; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine, qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut affoiblir, comme un rebelle qu'il faut châtier, comme un coupable à qui désormais il faut presque tout refuser, comme un vase souillé qu'il faut purifier, comme un débiteur infidèle dont il faut exiger jusqu'au dernier denier : un pénitent, c'est un criminel qui s'envisage comme un homme destiné à la mort, parce qu'il ne mérite plus de vivre; ses mœurs par conséquent.

sa parure, ses plaisirs mêmes doivent avoir je ne sais quoi de triste et d'austère, et il ne doit plus vivre que pour souffrir : un pénitent ne voit dans la perte de ses biens et de sa santé que la privation des faveurs dont il a abusé ; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de son péché; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des supplices qu'il a mérités; dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers. Voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore, où sont parmi nous les pénitents de ce caractère? où sont-ils?

Ah! les siècles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos temples; c'étoient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état, prosternés devant le vestibule du temple; couverts de cendre et de cilice; conjurant leurs frères qui entroient dans la maison du Seigneur d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes; exclus de la participation à l'autel et de l'assistance même aux mystères sacrés; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses que les pécheurs les plus scandaleux ne voudroient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solennités; vivant comme des anathèmes, séparés de l'assemblée sainte; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siècle, et n'ayant plus d'autre consolation que celle de leurs larmes et de leur pénitence.

Tels étoient autrefois les pénitents dans l'Église; si l'on y voyoit encore des pécheurs, le spectacle de leur

pénitence édifioit bien plus l'assemblée des fidèles que leurs chutes ne l'avoient scandalisée ; c'étoient de ces fautes heureuses qui devenoient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Église de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence ; et si j'en rappelle ici l'histoire, ce n'est pas pour blâmer la prudence des pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des fidèles qui les y a forcés. Les changements des mœurs et des siècles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure, fondée sur les lois des hommes, a pu changer ; la loi de la pénitence, établie sur l'Évangile et sur la parole de Dieu, est toujours la même ; les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai, mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes et ne sauroient jamais prescrire.[1] On peut satisfaire à l'Église sans subir les peines publiques qu'elle imposoit autrefois : on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particulières, qui les égalent et qui en soient une juste compensation.

Or, regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères, mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent ; je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug et qui ne gardent plus de mesures dans le crime ; je ne parle pas de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant : ils sont pécheurs, ils en conviendroient : vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même. Or, sont-ils pénitents ? et l'êtes-vous ? L'âge, les emplois,

1. Neutre, comme *se prescrire*, perdre son effet par prescription.

des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportements d'une première jeunesse; peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions, les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi et retenu les penchants déréglés de votre cœur; le crime vous a dégoûté du crime même; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes; le temps et la seule inconstance du cœur ont rompu vos liens : cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu; vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers; mais vous n'êtes pas pénitent : vous avez cessé vos désordres; mais vous ne les avez pas expiés; mais vous ne vous êtes pas converti; mais ce grand coup qui change le cœur, et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme; des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus, et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse que vous mourrez sans la connoître. Ce n'est pas ici une simple expression et un mouvement de zèle; rien n'est plus réel et plus exactement vrai; c'est la situation de presque tous les hommes, et même des plus sages et des plus approuvés dans le monde : les premières mœurs sont toujours licencieuses; l'âge, les dégoûts, un établissement, fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints mystères; mais où sont ceux qui se convertissent? où sont ceux qui expient leurs crimes par

des larmes et des macérations? où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitents? où sont-ils? je vous le demande.

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi? les lois de l'Église? Mais elles ne regardent plus les personnes d'un certain rang, et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi? les soins de la fortune? les inquiétudes de la faveur et de la prospérité? les fatigues du service? les dégoûts et les gênes de la cour? les assujettissements des emplois et des bienséances? Mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui: que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous imposent? Vous êtes pénitents du monde, mais vous ne l'êtes pas de Jésus-Christ. Quoi enfin? les infirmités dont Dieu vous afflige? les ennemis qu'il vous suscite? les disgrâces et les pertes qu'il vous ménage? Mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement? et loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes? Mais quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez-vous pénitent? Ce sont les obligations d'une âme innocente, de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état: d'être fidèle aux lois de l'Église; mais vous qui êtes pécheur, ne devez-vous rien au delà? Et cependant vous prétendez au salut: mais sur quel titre? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendroit témoignage contre vous-même; vouloir vous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez et vous vous condamneriez par votre propre bouche: sur

quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille : *Ubi est ergo gloriatio tua?* (Rom., iii, 27.)

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent : vos mœurs sont les mœurs de tous les hommes. Vous en connoissez peut-être de plus coupables que vous (car je suppose qu'il vous reste encore des sentiments de religion et quelque soin de votre salut); mais de véritables pénitents, en connoissez-vous? il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes : vous comptez à peine parmi les personnes de votre rang et de votre état un petit nombre d'âmes dont les mœurs, plus austères que celles du commun, s'attirent les regards et peut-être aussi la censure du public; tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin; que les enfants succèdent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères; que nul ne vit innocent; que nul ne meurt pénitent; je le vois et je m'écrie : O Dieu! si vous ne nous avez pas trompés; si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie doit s'accomplir jusqu'à un point; si le nombre de ceux qu'il faudroit perdre ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos lois, où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparoissent tous les jours à nos yeux? où sont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos sujets qui nous ont précédés? et quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts? que serons-nous un jour nous-mêmes?

Lorsqu'autrefois un prophète se plaignoit au Seigneur que tous avoient abandonné son alliance dans Israël, il répondit qu'il s'étoit réservé sept mille hommes qui n'avoient pas fléchi le genou devant Baal : c'est tout ce qu'un royaume entier renfermoit alors d'âmes pures et

fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu ! consoler les gémissements de vos serviteurs par la même assurance? Je sais que votre œil discerne encore des justes au milieu de nous; que le sacerdoce a encore ses Phinée, la magistrature ses Samuel, l'épée ses Josué, la cour ses Daniel, ses Esther et ses David; car le monde ne subsiste que pour vos élus, et tout seroit détruit si leur nombre étoit accompli; mais ces restes heureux des enfants d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer, je veux dire à cette multitude infinie qui se damne?

Venez nous demander après cela, mes frères, s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu! et par là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'auroit pas dit, je ne voudrois, en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes, les lois sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude; et c'est ici la seconde cause de la rareté des élus, qui n'est proprement qu'un développement de la première : la force des coutumes et des usages.

DEUXIÈME PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues dans tous les états, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut : sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des œuvres prescrites, les règles reçues, approuvées, au-

torisées dans le monde, contredisent celles de l'Évangile; et dès là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaste pour un discours et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde, qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang, et que, pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères, on peut s'en faire honneur, ne mettre point des bornes à son luxe, et ne consulter dans ses profusions que son orgueil et ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses règles; mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens, et tandis surtout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au delà des besoins et des bienséances de votre état est une inhumanité et un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont là, dit-on, des raffinements de dévotion, et en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif, selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos destinées et règlent le choix du siècle ou de l'Église, de la retraite ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle? On ne peut pas tout établir dans le monde, et il seroit triste de voir prendre à des enfants des partis peu dignes de leur rang et de leur naissance.

Je ne vous dis pas que l'usage veut que les jeunes personnes du sexe, qu'on élève pour le monde, soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire, et exercées avec soin dans une science

funeste, sur laquelle nos cœurs ne naissent que trop instruits. Mais l'éducation chrétienne est une éducation de retraite, de pudeur, de modestie, de haine du monde. On a beau dire, il faut vivre comme on vit; et des mères, d'ailleurs chrétiennes et timorées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur cet article.

Ainsi vous êtes jeune encore; c'est la saison des plaisirs : il ne seroit pas juste de vous interdire à cet âge ce que tous les autres se sont permis; des années plus mûres amèneront des mœurs plus sérieuses.

Vous êtes né avec un nom; il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses, de dépense; faire votre idole de votre fortune : l'ambition, si condamnée par les règles de la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre nom et de votre naissance.

Vous êtes d'un sexe et d'un rang qui vous met dans les bienséances du monde; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part; il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et de votre âge s'assemblent, être des mêmes plaisirs, passer les jours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes périls : ce sont des manières reçues, et vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, souffrez que je vous demande ici : qui vous rassure dans ces voies? quelle est la règle qui les justifie dans votre esprit? qui vous autorise, vous, à ce faste, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres? vous, à ces plaisirs publics, que vous ne croyez innocents que parce que votre âme, trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions? vous, à ce jeu éternel, qui est devenu la plus importante occupation

de votre vie? vous, à vous dispenser de toutes les lois de l'Église, à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance, sans aucun exercice pénible de religion? vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du sanctuaire, qu'il suffit d'avoir désiré pour en être indigne devant Dieu? vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maison; à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous; à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez et s'ils remplissent les devoirs de la religion que vous professez? qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes? est-ce l'Évangile de Jésus-Christ? est-ce la doctrine des saints? sont-ce les lois de l'Église? car il faut une règle pour être en sûreté; quelle est la vôtre? l'usage; voilà tout ce que vous avez à nous opposer; on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes règles; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies; nos pères avoient ainsi vécu, et c'est d'eux que nous les tenons; les plus sensés du siècle s'y conforment; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion; personne ne remonte jusqu'à la loi; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs; on ne fait pas attention que les lois des peuples sont vaines, comme dit l'Esprit-Saint : *Quia leges populorum vanæ sunt* (Jérém., x, 3); que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni les temps, ni les siècles, ni les mœurs ne sauroient jamais rien changer; que le ciel et la terre passeront, que les mœurs et les usages changeront, mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi ; on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage étoient des singularités monstrueuses avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré, et que si la corruption a depuis gagné, les déréglements, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice ; on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Évangile, et non sur l'usage ; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes ; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affoiblissement de la foi sont des abus dont il faut gémir, et non des modèles à suivre ; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs ; que l'exemple commun qui les autorise prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis ; en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres : c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi ! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendroit le seul motif de votre confiance ? Quelle est dans l'Écriture la voie qui conduit à la mort ? n'est-ce pas celle où marche le grand nombre ? Quel est le parti des réprouvés ? n'est-ce pas la multitude ? Vous ne faites que ce que font les autres ? mais ainsi périrent, du temps de Noé, tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge ; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue du sacrilége ; du temps d'Élie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal ; du temps d'Éléazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres ? mais c'est ce que l'Écriture vous défend :

Ne vous conformez point à ce siècle corrompu (Rom., xii, 2), nous dit-elle; or, le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitez point; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres? vous aurez donc le même sort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écrioit autrefois saint Augustin, torrent fatal des coutumes humaines! ne suspendras-tu jamais ton cours? entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfants d'Adam dans l'abîme immense et terrible? *Væ tibi, flumen moris humani! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum?* (S. Aug., *Conf.*, liv. I, n. 6.)

Au lieu de se dire à soi-même : Quelles sont mes espérances? Il y a dans l'Église deux voies; l'une large, où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie : de quel côté suis-je? mes mœurs, sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état? suis-je avec le grand nombre? Je ne suis donc pas dans la bonne voie; je me perds; le grand nombre dans chaque état n'est pas le parti de ceux qui se sauvent. Loin de raisonner de la sorte, on se dit à soi-même : Je ne suis pas de pire condition que les autres; ceux de mon rang et de mon âge vivent ainsi; pourquoi ne vivrois-je pas comme eux? Pourquoi, mon cher auditeur? Pour cela même : la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne : les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers; ils ont eu leurs mœurs à part, et ils n'ont été saints que parce qu'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avoit prévalu au siècle d'Esdras qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères; l'abus étoit universel; les prêtres et le peuple n'en faisoient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur

de la loi? suivit-il l'exemple de ses frères? crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime? Il en appela de l'abus à la règle; il prit le livre de la loi entre les mains, il l'expliqua au peuple consterné et corrigea l'usage par la vérité.

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si Loth se conformoit aux voies de Sodome, et si rien ne le distinguoit de ses citoyens; si Abraham vivoit comme ceux de son siècle; si Job étoit semblable aux autres princes de sa nation; si Esther, dans la cour d'Assuérus, se conduisoit comme les autres femmes de ce prince; s'il y avoit beaucoup de veuves à Béthulie et dans Israël qui ressemblassent à Judith; si, parmi les enfants de la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul qu'il n'imitoit pas la conduite de ses frères et qu'il fuyoit même le danger de leur société et de leur commerce : voyez si dans ces siècles heureux, où les chrétiens étoient encore saints, ils ne brilloient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servoient pas de spectacle aux anges et aux hommes par la singularité de leurs mœurs; si les païens ne leur reprochoient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques et des autres plaisirs publics; s'ils ne se plaignoient pas que les chrétiens affectoient de se distinguer sur toutes choses de leurs citoyens; de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple : d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers; et si, dès là qu'un homme avoit passé du côté des chrétiens, ils ne le comptoient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs, pour leurs assemblées et pour leurs coutumes: enfin, voyez si, dans tous les siècles, les saints dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre : ce sont des exceptions, il est vrai; mais c'est que la règle générale est de se perdre; c'est qu'une âme fidèle au milieu du monde est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples : mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les saints? est-ce que pour être sauvé il ne faut pas être saint? est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns et rien du tout aux autres? est-ce que vous avez un autre Évangile à suivre, d'autres devoirs à remplir et d'autres promesses à espérer que les saints? Ah! puisqu'il y avoit une voie plus commode pour arriver au salut, pieux fidèles qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous des exemples si dangereux et si inutiles? pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable et tout propre à rebuter notre foiblesse, puisqu'il y en avoit un autre plus doux et plus battu, que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer, en nous facilitant notre carrière? Grand Dieu! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel!

Rassurez-vous après cela sur la multitude, comme si le grand nombre pouvoit rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge; de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes; d'engloutir Pharaon

et toute son armée sous les eaux: de frapper de mort tous les murmurateurs dans le désert? Ah! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impossible, ou du moins dangereuse, dès que la faute est trop générale. Mais Dieu, qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement: Dieu, devant qui les peuples et les nations sont comme si elles n'étoient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes; et tout ce que peut présumer la foible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues sont des maximes de péché; peu de gens se sauvent, parce que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées sont les plus indispensables au salut. Dernière réflexion, qui n'est encore que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

TROISIÈME PARTIE.

Quels sont les engagements de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés? les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême? de renoncer au monde, à la chair, à Satan et à ses œuvres: voilà nos vœux, voilà l'état du chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paroissent familières et destinées au simple peuple: mais c'est un abus, il n'en est pas de plus

sublimes, et il n'en est pas aussi de plus ignorées : c'est à la cour des rois, c'est aux grands de la terre qu'il faut sans cesse les annoncer : *Regibus et principibus terræ*. Hélas! ils sont des enfants de lumière pour les affaires du siècle ; et les premiers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux âmes simples et vulgaires : ils auroient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide et que nous parlions le langage de la sagesse comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême : c'est une promesse que vous avez faite à Dieu à la face des autels saints ; l'Église en a été le garant et la dépositaire, et vous n'avez été admis au nombre des fidèles et marqués du sceau ineffaçable du salut que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde ni tout ce que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors sur les fonts sacrés ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le disons ; qu'au fond on peut l'aimer innocemment ; qu'on ne le décrie tant dans la chaire que parce qu'on ne le connoît pas, et que, puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde ; si vous eussiez ainsi répondu, ah ! l'Église eût refusé de vous recevoir dans son sein, de vous associer à l'espérance des chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde ; elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connoissent pas Jésus-Christ, et où le prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi, dans les premiers temps, ceux des catéchumènes qui ne pouvoient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plai-

sirs, différoient leur baptême jusqu'à la mort et n'osoient venir contracter au pied des autels, dans le sacrement qui nous régénère, des engagements dont ils connoissoient l'étendue et la sainteté et auxquels ils ne se sentoient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les serments, de haïr le monde, c'est-à-dire, de ne pas vous conformer à lui; si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs et ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit saint Jean, mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le baptême; vous abjurez l'Évangile de Jésus-Christ; vous êtes un apostat dans la religion et foulez aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr? je n'aurois qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez, vous ne vous tromperez jamais à cette marque : ce monde, c'est une société de pécheurs dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie; ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie, le siècle à venir comme un exil, les promesses de la foi comme un songe, la mort comme le plus grand de tous les malheurs; ce monde, c'est un royaume temporel, où l'on ne connoît pas Jésus-Christ, où ceux qui le connoissent ne le glorifient pas comme leur Seigneur, le haïssent dans ses maximes, le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses sacrements et dans son culte; enfin le monde, pour laisser à ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr.

combattre par vos exemples: être ravi qu'il vous haïsse à son tour, qu'il contredise vos mœurs par les siennes; c'est ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'est-à-dire un anathème et un objet d'horreur, et à qui vous devez vous-même paroître tel.

Or, est-ce là votre situation par rapport au monde? ses plaisirs vous sont-ils à charge? ses scandales affligent-ils votre foi? y gémissez-vous sur la durée de votre pèlerinage? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde? n'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs? ses lois ne sont-elles pas les vôtres? ses maximes, vos maximes? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve? et quand vous resteriez seul sur la terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivroit en vous, et que vous en laisseriez un modèle à vos descendants? Et quand je dis vous, je m'adresse presque à tous les hommes. Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? tous l'ont promis, qui le tient? On voit bien des gens qui se plaignent du monde; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice; qui se déchaînent contre lui; qui parlent vivement de ses abus et de ses erreurs; mais en le décriant, ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui : en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés; ils sentent ses mauvais traitements, ils ne connoissent pas ses dangers; ils le censurent, mais où sont ceux qui le haïssent? Et de là jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême; c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les sens, à regarder l'indolence

même et la mollesse comme un crime ; à ne pas flatter les désirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier : ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs, c'est le caractère le plus inséparable de la foi ; or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous?

Enfin, vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres; et quelles sont ses œuvres? celles qui composent presque le fil et comme toute la suite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père, l'orgueil dont il est le modèle, les jalousies et les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande, où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avoient prononcé là-dessus contre Satan?

Et de là, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocents pour des chrétiens? Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de Satan, ou des œuvres de Jésus-Christ? car dans la religion il n'est point de milieu. Ce n'est pas qu'il n'y ait des délassements et des plaisirs qu'on peut appeler indifférents ; mais les plaisirs les plus indifférents que la religion permet, et que la foiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jésus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus sérieux : tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez

qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassements? Et avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seroient des œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ animeroit une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? Jésus-Christ formeroit lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs! Jésus-Christ paroîtroit sur les théâtres en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même selon les lois des hommes? Mais ces blasphèmes me font horreur. Jésus-Christ présideroit à des assemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'âme, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne? Or, si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ dans le sens déjà expliqué, c'est-à-dire des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien : *Nihil enim non diaboli est, quidquid non Dei est;... hoc ergo erit pompa diaboli.* Donc, tout chrétien doit s'en abstenir ; donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe; donc de quelque innocence dont il puisse[1] se flatter, en reportant de ces lieux son cœur exempt d'im-

1. On dirait aujourd'hui : *qu'il puisse,* pour éviter le double régime indirect que le XVII[e] siècle affectionnait dans des cas semblables, comme donnant plus d'énergie à la pensée.

pression, il en sort souillé, puisque par sa seule présence il a participé aux œuvres de Satan, auxquelles il avoit renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avoit faites à Jésus-Christ et à son Église.

Voilà les vœux de notre baptême, mes frères; ce ne sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai déjà dit, ce sont nos obligations les plus essentielles : il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant, il s'agit d'être chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les observe? qui les connoît seulement? qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession, et après une vie toute mondaine, on n'a presque rien à dire au prêtre. Hélas! mes frères, si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez; si vous compreniez la sainteté de votre état; le détachement de toutes les créatures qu'il vous impose; la haine du monde, de vous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne, la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens, en un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié, qu'il exige de vous; si vous le compreniez, si vous faisiez attention que, devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se rapporter à lui vous souille; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi! diriez-vous, des obligations si saintes, et des mœurs si profanes? une vigilance si continuelle, et une vie si peu attentive et si dissipée? un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections ou étrangères ou criminelles? Si cela est ainsi, ô

mon Dieu! qui pourra donc se sauver? *Quis poterit salvus esse?* (Matth., xix, 35.) Peu de gens, mon cher auditeur; ce ne sera pas vous, du moins si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver? Voulez-vous le savoir? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? cette femme chrétienne qui, renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfants dans la foi et dans la piété; laisse au Seigneur la décision de leur destinée; ne partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux; est ornée de pudeur et de modestie; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité; ne se fait point une loi des usages insensés du monde, mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples.

Qui pourra se sauver? ce fidèle qui, dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens; qui a les mains innocentes et le cœur pur; vigilant, *qui n'a pas reçu son âme en vain* (Ps. xxiii, 4), mais qui, au milieu même des périls du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier; juste, *qui ne jure pas frauduleusement à son prochain* (ibid.), et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune; généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit à ses concurrents que par son mérite; sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt et ne sait point plaire en trahissant sa conscience; charitable, qui fait de sa maison et de son crédit l'asile de ses frères; de sa personne, la consolation des affligés;

de son bien, le bien des pauvres; soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité.

Qui pourra se sauver? vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples. Voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre; donc, tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut; car si en vivant ainsi vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveroient, puisqu'à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites; or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire. Il est donc de foi que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler: et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi: Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état; je suis perdu si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point: il n'est qu'un petit nombre de justes qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte, tout le reste est calme: on sait en général que le grand nombre se damne: mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort: chacun se met dans le cas d'une exception chimérique, chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes ; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre, et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre, et sur ce que vous seriez, si l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paroissoit dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande : vous l'ignorez, je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connoissez

ceux qui vous appartiennent ; mais si nous ne connoissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudroient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte, car ils en seront retranchés au grand jour : paroissez maintenant, justes; où êtes-vous? restes d'Israël, passez à la droite; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?

Mes frères, notre perte est presque assurée et nous n'y pensons pas. Quand même, dans cette terrible séparation qui se fera un jour, il ne devroit y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendroit nous en assurer dans ce temple, sans le désigner; qui de nous ne craindroit d'être le malheureux? qui de nous ne retomberoit d'abord sur sa conscience pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderoit pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres : Seigneur, ne seroit-ce pas moi ? *Numquid ego sum, Domine* (Matth., xxvi, 22)? et si l'on laissoit quelque délai, qui ne se mettroit en état de détourner de lui cette infortune par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs? Peut-être

que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix justes; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins, que sais-je? ô mon Dieu! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugements et de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul; et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra? vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre; vous sur qui seul la sentence de mort devroit tomber, quand elle ne tomberoit que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent.

Grand Dieu, que l'on connoît peu dans le monde les terreurs de votre loi! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugements sur la destinée des hommes; on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvoit presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu! n'eût à l'instant apaisé l'orage et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer; et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille, et le ministre de Jésus-Christ appelé est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu! que prépare donc aux enfants d'Adam la sévérité de votre justice?

Mais que conclure de ces grandes vérités? qu'il faut désespérer de son salut? à Dieu ne plaise! il n'y a que

l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce discours, mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre; mais de vous convaincre que pour se sauver ifaut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs, emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avoit ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : Enfants d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitants de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer; mais pour vous alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine* (Baruch, vi, 5).

Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce temple et de cette autre sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone; vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent, devant lesquelles tous les hommes se prosternent; vous allez retrouver les vains objets des passions humaines, les biens, la gloire, les plaisirs, qui sont les dieux de ce monde, et que presque tous les hommes adorent; vous verrez ces abus que tout le monde se permet, ces erreurs que l'usage autorise, ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher auditeur, si vous voulez être du petit

nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur : C'est vous seul, ô mon Dieu! qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine;* je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connoît pas ; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte; les dieux que cette multitude insensée adore ne sont pas des dieux; ils sont l'ouvrage de la main des hommes; ils périront avec eux ; vous seul êtes l'immortel, ô mon Dieu! et vous seul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari, Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfants d'Abraham qui composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle; je tournerai avec eux tous mes désirs vers la sainte Sion; on traitera de foiblesse la singularité de mes mœurs; mais heureuse foiblesse, Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples! et vous serez mon Dieu [1] au milieu de Babylone, comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem : *Te oportet adorari, Domine.* Ah! le temps de la captivité finira enfin; vous vous souviendrez d'Abraham et de David; vous délivrerez votre peuple; vous nous transporterez dans la sainte cité; et alors vous régnerez seul sur Israël et sur les nations qui ne vous connoissent pas; alors tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monuments de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connoîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours:

1. L'édition Renouard et l'édition Didot mettent *mon Dieu* entre deux virgules, ce qui fait un vrai contre-sens. Cette faute n'est pas dans l'édition Gaume, qui reproduit exactement celle de 1745.

vivez à part; pensez sans cesse que le grand nombre se damne ; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise, et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingué des pécheurs sur la terre, vous en serez séparé glorieusement dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS.

Si peccaverit in te frater tuus, vade, et corripe eum inter te et ipsum solum : si te audierit, lucratus eris fratrem tuum.

Si votre frère vous a offensé, allez, et reprenez-le en particulier : s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère.

(Matth., xviii, 15.)

Un des devoirs les plus essentiels et les plus ignorés de la vie chrétienne, c'est l'usage que nous devons faire des vices ou des vertus des hommes au milieu desquels nous sommes obligés de vivre. Aussi la sagesse de Dieu n'a permis le mélange de l'ivraie et du bon grain, des bons et des méchants dans l'Église, que pour ménager aux uns et aux autres des moyens de conversion ou des occasions de mérite ; et lorsque les serviteurs du père de famille, touchés des scandales qui déshonorent son royaume, lui demandent qu'il leur permette d'aller arracher l'ivraie que l'homme ennemi a sursemée dans ce champ divin, il condamne leur zèle et leúr fait entendre que ce mélange, qui paroît si injurieux à sa gloire, a néanmoins ses raisons et ses usages dans l'ordre adorable de sa providence.

Cependant ce mélange, établi pour corriger le vice et pour purifier et éprouver la vertu, séduit ou décourage celle-ci et ne fournit que des censures à l'autre; ce mélange si utile à tous est devenu pernicieux à tous, et encore aujourd'hui, dit saint Augustin, les justes souffrent avec peine les pécheurs, les pécheurs ne peuvent pas même supporter la présence des justes, et ils sont à charge les uns aux autres : *Oneri enim sibi sunt*. Il importe donc de développer les raisons éternelles et les utilités de cette conduite de Dieu sur son Église; et cette matière paroît d'autant plus importante que tous les autres devoirs de la vie chrétienne semblent s'y rapporter. En effet, le vice et la vertu se trouvant toujours nécessairement mêlés sur la terre, rien n'est plus digne d'être éclairci que les règles de la foi, qui apprennent aux pécheurs quelle utilité ils doivent retirer de la société des justes avec lesquels ils vivent, et aux justes, celle qui doit leur revenir du commerce des pécheurs, inévitable pour eux sur la terre.

Or, pour établir ces vérités sur une doctrine solide, il n'y a qu'à remonter jusqu'au premier dessein de la Providence, et exposer quelles ont pu être les raisons éternelles de sa sagesse dans le mélange des bons et des méchants sur la terre. En voici deux principales; et d'elles nous allons tirer toutes les règles que nous devons prescrire.

Les bons, dans les desseins de Dieu, doivent servir, ou au salut, ou à la condamnation des méchants : c'est la première.

Les méchants sont soufferts pour l'instruction ou pour le mérite des justes : c'est la dernière.

De l'exposition de ces deux principes vont naître toutes les grandes vérités que renferme cette matière, et qui règlent, ou la conduite des pécheurs envers les gens de

bien, ou les dispositions des gens de bien à l'égard des pécheurs. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Ne semble-t-il pas, mes frères, qu'il eût été plus glorieux à Jésus-Christ de s'être formé sur la terre une Église uniquement composée d'élus, sans tache dans les mœurs comme dans la foi, et l'image naturelle et anticipée de la Jérusalem céleste et de cette Église des premiers-nés dont les noms sont écrits dans le ciel? Un champ arrosé de son sang divin devroit-il encore produire l'ivraie avec le bon grain? Un bercail dont il est le pasteur peut-il renfermer des animaux immondes confondus avec les brebis? Un corps dont il est le chef peut-il encore souffrir des membres qui servent à l'ignominie, et l'Église ne seroit-elle pas plus digne de son époux, si, refusant ici-bas aux pécheurs les signes extérieurs de la paix et de l'unité, elle ne reconnoissoit pour siens sur la terre que ceux qui lui appartiendront dans le ciel?

Il est vrai, mes frères, que les justes en forment ici-bas la partie la plus essentielle et la plus inséparable : c'est eux proprement qui la représentent toute devant Jésus-Christ; c'est eux qui sont le principal lien de son union avec elle; c'est à eux qu'elle doit le mérite de ses prières, le fruit de ses sacrements, la vertu de sa parole; c'est pour eux enfin qu'elle subsiste encore; et toutes choses seroient consommées, si leur nombre étoit accompli.

Cependant, quoique les pécheurs ne soient que comme les taches de ce corps divin, ils ne lui appartiennent pas moins : l'Église les regarde comme ses enfants; elle les souffre comme ses membres, gâtés à la vérité, mais qui

tiennent encore au reste du corps, non-seulement par les symboles extérieurs des sacrements et de l'unité, mais encore par les liens intérieurs de la foi et de la grâce, et qui peuvent même trouver dans leur société avec les justes, ou mille ressources heureuses de salut qui leur manqueroient, s'ils vivoient séparés d'eux comme des anathèmes, ou un sujet terrible de condamnation qui justifiera la sévérité des jugements de Dieu à leur égard.

Je dis premièrement mille ressources heureuses de salut, puisqu'ils trouvent dans leur mélange avec les justes les secours des instructions, des exemples et des prières, c'est-à-dire les moyens les plus efficaces de leur conversion.

Le secours des instructions est la première utilité que les pécheurs retirent de la société des gens de bien ; et ces instructions font d'autant plus d'effet sur les âmes les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité en sont les caractères inséparables.

La vérité. Les justes ont l'œil trop simple et les lèvres trop innocentes pour louer le pécheur dans les désirs de son cœur; ils ignorent ce langage éternel de feinte, d'adulation, d'intérêt, dont les hommes se servent pour se séduire les uns les autres; ils appellent avec une noble simplicité le bien un bien, et le mal un mal; ils savent qu'ils ne sont redevables qu'à la vérité ; que le chrétien en est un témoin public; qu'il seroit honteux de sacrifier à de légères complaisances, ou à un vil intérêt, une vérité à laquelle tant de fidèles ont autrefois sacrifié leur propre vie; qu'ils ont dans le ciel le témoin invisible de leurs pensées ; qu'on peut bien cacher aux hommes les basses dissimulations d'un cœur double, mais qu'on ne peut les cacher au scrutateur des cœurs, et que la religion toute

seule forme des hommes véritables et sincères. Ainsi ils aiment trop leurs frères pour les tromper; ils sont trop touchés de leurs égarements pour y applaudir; ils désirent trop vivement leur salut pour devenir, par des conseils flatteurs, les complices de leur perte; ils peuvent bien se taire, car il n'est pas toujours temps de parler, mais ils ne sauroient parler que pour rendre gloire à la vérité; et le vice ne trouve jamais auprès d'eux ni ces basses adulations qui l'admirent, ni ces adoucissements artificieux qui le justifient.

Vous apprenez de leur bouche, vous surtout que votre rang et votre naissance élèvent au-dessus des autres hommes, vous apprenez ce que cette foule d'adulateurs qui vous environne vous laisse ignorer : eux seuls vous parlent dans la sincérité de Dieu, parce qu'eux seuls ne cherchent pas à vous plaire, mais à vous gagner à Jésus-Christ; eux seuls osent vous contredire et prendre le parti de la vérité contre vous-même, parce qu'eux seuls ne craignent pas de se rendre moins agréables, pourvu qu'ils se rendent plus utiles; eux seuls n'étudient pas vos penchants pour y accommoder lâchement leurs suffrages, mais ils étudient vos devoirs pour y ramener vos penchants, parce qu'eux seuls aiment plus votre personne que votre élévation, et sont plus touchés de votre salut que de vos bienfaits. Tout le reste des hommes, ou vous séduit, ou se tait, ou vous flatte; plus même vous êtes élevé, plus vos passions vous sont cachées sous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche; plus on se déguise à vos yeux pour vous déguiser vous-même aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parce que tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à vous surprendre, qu'à vous inspirer ses passions ou qu'à s'accommoder aux

vôtres : c'est le malheur des cours, et la triste destinée des grands. L'innocent plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est plus rien de doux dans le commerce des hommes, vous est refusé : vous n'avez plus d'ami, parce qu'il est trop utile de l'être ; vous vivez au milieu des hommes que vous ne connoissez pas, qui mettent tous le masque en vous approchant, et dont vous ne voyez jamais que l'art et la surface ; les justes seuls se montrent à vous tels qu'ils sont ; et en eux seuls vous retrouvez la vérité qui vous fuit, et que votre puissance qui vous donne tout vous ôte elle-même et vous cache. Voyez comme, tandis que tous les officiers de l'armée d'Holopherne lui promettent la conquête de Béthulie, et que tout flatte son orgueil et son ambition, Achior tout seul ose parler sans artifice, prendre les intérêts du Dieu de Juda, et faire souvenir ce chef orgueilleux que toutes ses forces viendront échouer contre cette ville, comme les flots de la mer contre un grain de sable, si le Seigneur lui-même daigne la garder et la défendre. Aussi un saint roi de Juda comptoit autrefois comme un des plus grands avantages de son règne de voir assis auprès de lui des hommes justes et fidèles : parmi toutes les faveurs qu'il avoit reçues du Dieu de ses pères, ce n'étoient pas ses victoires et ses prospérités dont il étoit le plus touché, c'étoit la vertu et la justice des sujets qui présidoient à ses conseils et qui environnoient son trône : et la piété des Nathan et des Chusaï lui parut une marque plus sensible de la protection du Seigneur sur lui, que la conquête de Jérusalem et les dépouilles des nations ennemies de sa gloire : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine... Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum ; ambulans in via immaculata, hic mihi ministrabat* (Ps. c. 1, 6).

Un homme juste est un présent du ciel; et les grands surtout ne sauroient trop honorer la vertu, parce que la puissance ne peut leur donner que des sujets, et que la vertu toute seule leur donne des amis fidèles et sincères.

Mais non-seulement les justes seuls conservent encore la vérité parmi les hommes, leurs paroles tirent même d'une certaine autorité que la vertu seule donne un poids et une force qui ne se trouvent pas dans les discours des hommes ordinaires. En effet, le pécheur, quelque élevé qu'il soit, perd par ses égarements le droit de reprendre ceux qui s'égarent : ses vices affoiblissent ses instructions; les foiblesses de sa conduite décrient l'utilité de ses conseils, et ses mœurs ne laissent plus de crédit à ses paroles. Mais le juste peut avec confiance condamner dans les autres ce qu'il a commencé par [1] s'interdire à lui-même : ses instructions ne rougissent pas de sa conduite; son innocence rend ses censures respectables, et tout ce qu'il dit trouve dans ses mœurs une nouvelle autorité dont on ne peut se défendre. Aussi nous donnons, comme sans y penser, aux véritables justes, une espèce d'empire sur nous-mêmes : quelque élevés que nous soyons d'ailleurs, la vertu se forme comme un tribunal à part, auquel nous soumettons avec plaisir notre élévation et notre puissance; et il semble que les justes, qui jugeront un jour les anges, ont droit d'être dès à présent les juges des hommes.

Un Jean-Baptiste accompagné de sa seule vertu devient le censeur d'une cour voluptueuse; et Hérode ne peut s'empêcher de craindre ses censures et de respecter sa vertu. Un Michée s'oppose seul aux vains projets de

1. L'édition Didot met : *a commencé à*, ce qui présente un faux sens.

deux rois et de deux armées ; et tout est ébranlé à la seule voix de l'homme de Dieu. Un prophète inconnu vient de la part de Dieu reprocher au roi d'Israël assemblé à Béthel avec tout son peuple pour sacrifier à Baal, l'impiété de ses sacrifices ; et les mystères profanes sont suspendus. Élie tout seul vient au milieu de Samarie menacer Achab de la vengance divine ; et le prince tremblant s'humilie, et conjure le prophète d'obtenir sa grâce auprès du Seigneur. Enfin, un Samuel, armé de la seule dignité de son âge et de son ministère, vient reprocher à Saül, vainqueur d'Amalec et encore environné de ses troupes victorieuses, son ingratitude et sa désobéissance : et ce prince si intrépide devant ses ennemis sent toute sa fierté tomber devant le prophète, et met tout en usage pour l'apaiser. O sainte autorité de la vertu ! qu'elle porte avec éclat les caractères augustes de sa céleste origine !

Il est vrai, mes frères, qu'à cette autorité inséparable de la vertu les justes ajoutent les saints artifices et les sages circonspections d'une charité tendre et prudente. Ils ont appris qu'il faut reprendre à temps et à contretemps, il est vrai ; mais ils savent aussi que si tout leur est permis, tout n'est pas expédient ; que les plaies qui sont dans le cœur demandent de grandes précautions, et qu'il faut lui faire aimer les remèdes, si l'on veut qu'ils soient utiles ; ils savent que la vérité ne doit d'ordinaire ses victoires qu'aux ménagements de la prudence et de la charité qui les lui préparent : qu'il y a un temps de gémir en secret, et un temps de parler ; que la même charité qui hait le péché, tolère le pécheur pour le corriger ; et que la vertu n'a d'autorité qu'autant qu'elle a de discrétion et de prudence.

Ainsi la vertu est aimable lors même qu'elle reprend :

ce n'est pas la connoître de se la représenter sous l'idée d'un zèle amer et imprudent, qui condamne sans indulgence et qui corrige sans discernement : la charité n'est ni téméraire, ni inhumaine; elle sait choisir ses moments, et ménager ses conseils; elle sait se rendre utile sans se rendre odieuse; et quand on aime sincèrement, la douceur et les précautions sont naturelles : si ces caractères manquent, ce n'est plus la charité qui reprend et qui édifie, c'est l'humeur qui censure et qui scandalise ; la charité est douce et prudente, et l'humeur est toujours piquante et téméraire. Nathan ne vient pas reprocher aigrement à David le scandale de sa conduite : il s'insinue avant que de reprendre ; il fait aimer la vérité avant de la dire ; il fait haïr le crime avant de blâmer le coupable ; et par les ménagements innocents d'une parabole ingénieuse, il trouve le secret de corriger le vice sans offenser le pécheur, et de faire prononcer David contre lui-même.

Un ami saint et vertueux, et qui joint à la vertu cette douceur tendre et cette discrétion que la charité inspire, ne trouve presque point de cœur, quelque livré qu'il soit aux passions, insensible à ses sages remontrances. Car ce n'est pas ici un anachorète austère, qui, par les suites de sa profession, ne pouvant vous tenir que des discours saints, vous trouve moins disposé à l'écouter : c'est un juste de votre état, de votre âge, de votre rang, le complice peut-être autrefois de vos plaisirs et de vos débauches, qui vous fait sentir le vide des amusements dont il a été lui-même l'adorateur insensé; qui vous inspire l'horreur d'un monde dont il a été lui-même autrefois follement enchanté; qui vous exhorte à un genre de vie sage et chrétien, qu'il a lui-même autrefois décrié; qui vous promet, dans la pratique de la vertu, des douceurs

et une paix du cœur qu'il a lui-même crue autrefois puérile et chimérique : tout ce qu'il dit tire une nouvelle force de cette ressemblance ; il vous ébranle ; il vous enlève presque malgré vous à vous-même ; et la simplicité de ses discours est mille fois plus puissante pour persuader, que toute l'éloquence des chaires chrétiennes.

J'en appelle ici à vous-même : combien de fois, dans le temps que vous suiviez avec plus de fureur les égarements du monde et des passions, un ami chrétien a rappelé l'ivresse de votre cœur aux lumières d'une raison plus tranquille, vous a fait convenir de l'injustice de vos voies, des amertumes secrètes de votre état, de l'abus du monde et de la vanité de ses espérances, et a laissé au fond de votre âme un trait de lumière et de vérité qui depuis ne s'est jamais effacé, et vous a toujours appelé en secret à la vertu et à l'innocence ! Augustin sentit ses irrésolutions s'affermir dans les entretiens d'Ambroise ; Alipe, sa foiblesse se ranimer dans la sainte familiarité d'Augustin. Non, la vérité semble avoir un nouveau droit sur nos cœurs quand elle est aidée des persuasions douces et sincères d'une tendresse chrétienne.

Et ici je ne puis m'empêcher de le dire à vous, mes frères, que la grâce a retirés des égarements du monde. Souvent, contents, ce semble, d'avoir échappé vous-mêmes au naufrage, vous voyez périr vos frères sans douleur ; vous auriez honte de leur tendre la main : vos nouvelles mœurs n'ont pas éloigné de vous les amis que le monde et les plaisirs vous avoient donnés ; vous conservez encore avec eux ces liaisons de soins, de tendresse, de confiance, que la piété ne condamne pas, mais qu'elle rend seulement plus sincères et plus chrétiennes : cependant vous les laissez perdre sans les avertir, sous prétexte

d'éviter l'indiscrétion et ce zèle importun qui rend la piété odieuse, vous manquez aux règles de la charité et aux devoirs d'une amitié sainte : il n'est jamais question de salut entre vos amis et vous; vous affectez même, par une fausse délicatesse, d'éviter ces sortes d'entretiens; vous souffrez qu'ils vous parlent de leurs plaisirs, de la folie de leurs amusements et de la vanité de leurs espérances, et vous vous observez pour ne pas leur parler du bonheur et des avantages d'une vie chrétienne, et des richesses de la miséricorde de Dieu sur les pécheurs qui veulent revenir à lui. Mais qu'est-ce qu'une liaison dont le Seigneur n'est pas le principe, dont la charité n'est pas le nœud, dont le salut n'est pas le fruit?

Déjà c'est une erreur de croire qu'il n'y ait pas ici une obligation de conscience : l'Évangile vous prescrit aujourd'hui d'aller même chercher votre frère, et de lui donner en particulier des avis tendres et charitables : d'ailleurs il vous est ordonné, à vous qui êtes convertis, comme autrefois à Pierre, de rappeler et de soutenir vos frères. Mais quand la religion ne vous en feroit pas un devoir, pouvez-vous voir des hommes que l'espérance d'une même vocation vous unit, et que les liens de l'amitié doivent vous rendre encore plus chers, pouvez-vous les voir ennemis de Jésus-Christ, esclaves du démon, destinés, par le déréglement de leur vie, à des malheurs éternels, sans oser leur dire quelquefois que vous les plaignez? sans profiter de quelques-uns de ces moments heureux où ils viennent vous confier leurs chagrins et leurs dégoûts, pour leur apprendre à chercher en Dieu seul une paix que le monde ne peut donner; pour placer à propos une seule parole de salut; pour leur dire avec ces témoignages touchants de tendresse dont le cœur a tant de peine à se

défendre, ce qu'autrefois Augustin, déjà converti, disoit à un de ses amis qu'il vouloit retirer de l'égarement : Est-ce que nous aurons des destinées si différentes dans l'avenir, tandis que nous n'avons ici-bas qu'un même cœur? les nœuds de notre amitié sont donc fragiles et périssables, puisque la charité, qui seule demeure éternellement, n'en est pas le lien commun : la mort va donc nous séparer à jamais; car c'est dans le Seigneur tout seul que l'union des cœurs peut être immortelle : vous n'êtes donc qu'un ami temporel, et une haine éternelle succédera à cette amitié rapide et passagère qui nous unit sur la terre. Mais que sont les liaisons les plus tendres que la piété n'a pas formées? et peut-on aimer un seul moment ce qu'on ne doit pas aimer toujours?

Mais ce qui donne en second lieu une nouvelle force aux instructions des justes, c'est qu'elles sont soutenues de leurs exemples : second moyen de salut que leur société fournit aux pécheurs. Et certes, mon cher auditeur, si vous viviez au milieu d'un monde où Dieu ne fût pas connu; si tous les hommes vous ressembloient, et que vos yeux ne rencontrassent de toutes parts que des exemples de dissolution, la vertu inconnue ne vous paroîtroit jamais désirable; le crime seroit toujours tranquille, parce que son opposition avec la piété n'en troubleroit jamais les fausses douceurs; vous ne sentiriez jamais s'élever au dedans de vous ces troubles secrets qui vous reprochent votre propre foiblesse; et vous croiriez la vie chrétienne impossible, parce que vous la verriez sans exemple. Mais, dans quelque situation que la Providence vous ait fait naître, vous trouvez des justes de votre âge et de votre état, qui observent la loi du Seigneur, et qui marchent devant lui dans la sainteté et dans l'innocence; leur

exemple seul est une voix puissante qui vous parle sans cesse au fond du cœur, et qui vous rappelle malgré vous à la vérité et à la justice. Nous vous annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes ; mais leur exemple vous la persuade : nous vous montrons la voie de loin ; mais ils y marchent à vos yeux pour vous frayer le chemin, et vous animer à les suivre : nous vous prescrivons les règles ; ils vous fournissent le modèle. Aussi combien de fois, mon cher auditeur, touché des exemples d'un juste de votre rang et de votre état, vous êtes-vous reproché à vous-même les penchants infortunés qui ne vous permettoient pas de lui ressembler ! combien de fois le souvenir de son innocence vous a couvert de confusion, arraché[1] des soupirs à votre foiblesse, et fait balancer quelque temps entre le devoir et la passion ! combien de fois sa présence seule a réveillé en vous des désirs de salut, et vous a fait promettre en secret à vous-même qu'un jour vous marcheriez sur ses traces ! Non, mes frères, nous ne voyons point de conversion dans le monde qui n'ait trouvé sa source et son motif dans les exemples des gens de bien : je ne parle pas même ici du mérite de leurs œuvres ; l'union de la foi et la société d'un même esprit établit entre eux et vous une espèce de commerce saint, qui vous rend propres les fruits immortels de leurs vertus ; le trésor qu'ils amassent, la mesure surabondante qu'ils comblent par des violences qui vont au delà de leurs dettes, sont des biens qui vous appartiennent, et que vous pouvez offrir au Seigneur comme vos propres justices. Ce n'est pas que des satis-

1. L'orateur, satisfait de l'harmonie, ne s'est pas aperçu que la phrase est incorrecte : *vous a* ne peut pas être sous-entendu devant *arraché*, et devant *fait balancer*, parce que *vous* est régime direct dans le premier cas, qu'il serait régime indirect dans le second, et régime direct dans le troisième. Il fallait prendre un autre tour.

factions étrangères puissent suffire pour effacer des offenses qui vous sont propres; il faut que les mêmes membres qui ont servi à l'iniquité servent à la justice, et que le péché se répare où il a été commis; mais les œuvres des justes offrent sans cesse au Seigneur, ou le prix de votre conversion, ou l'heureux supplément de votre pénitence. Cependant le monde, toujours ingénieux à s'ôter à lui-même les ressources de salut que la bonté de Dieu lui ménage, ne semble attentif qu'à obscurcir l'éclat ou diminuer le mérite des œuvres des gens de bien : il attaque la sainteté des motifs, quand les dehors sont à couvert de la malignité de ses censures. Les courtisans du roi Sédécias accusoient les larmes et les tristes prédictions de Jérémie sur la ruine prochaine de Jérusalem d'un secret désir[1] de plaire au roi de Babylone, qui assiégeoit cette ville infortunée. Il semble, ô mon Dieu, que vous ne soyez pas assez aimable pour être servi dans la seule vue de vous-même; et que vos promesses toutes seules ne soient pas capables de dédommager vos serviteurs des peines qu'ils endurent : il faut que le monde cherche toujours dans les plus saintes démarches de leur piété d'autres desseins que celui de vous honorer, et un autre intérêt que celui de vous plaire. Mais que faites-vous, mes frères, en diminuant par des soupçons téméraires le mérite des œuvres des justes? vous diminuez les ressources heureuses de votre salut; vous vous ôtez à vous-mêmes les motifs les plus consolants de votre espérance : ce sont vos propres vertus que vous déshonorez, et vos censures insensées retombent sur vous-mêmes.

1. On a dit d'une manière analogue :

Je n'en ai encore trouvé aucun assez insensé pour *accuser* ces pratiques d'idolâtrie (BOSSUET, *Lettres sur l'Adoration de la Croix*).

Enfin les justes servent encore à votre salut par leurs gémissements et par leurs prières; et c'est dans ce dernier avantage que vous allez connoître combien la vertu est respectable dans ceux qui la pratiquent.

La prière continuelle du juste, dit un apôtre, *est d'un grand poids auprès du Seigneur* (Jac., v, 16). Oui, mes frères, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre, s'il répand encore ses faveurs sur les empires et sur les royaumes, ce sont les prières et les gémissements secrets des gens de bien qui nous les attirent; ce sont ceux qui composent cette partie pure de l'Église, qui n'a point d'autre voix pour demander que celle du Christ, dont les clameurs ont toujours accès auprès du Père; c'est là cette colombe qui gémit sans cesse, et qui ne gémit jamais en vain; c'est par eux que toutes les grâces se répandent dans l'Église; c'est à eux que les siècles doivent les princes religieux, les pasteurs fidèles, la paix des églises, les victoires de la foi, ces hommes célèbres par leurs lumières que Dieu suscite dans les besoins de son Église, pour s'opposer aux entreprises de l'erreur, au relâchement des mœurs, aux affoiblissements de la discipline : que dirai-je encore? c'est à eux que le monde doit les ressources inespérées dans les calamités publiques : la tranquillité des peuples, le bonheur des siècles, tout vient de là; car tout se fait pour les élus. Nous en faisons honneur, nous, qui ne jugeons que par les sens, à la sagesse des souverains, à la puissance ou à l'habileté de ceux qui gouvernent; mais si nous voyions les événements dans leurs causes, nous les trouverions dans les gémissements secrets des gens de bien, dans les prières quelquefois d'une âme simple et obscure, qui, cachée aux yeux des hommes, décide bien plus auprès de Dieu des événements

publics que les césars et leurs ministres, qui paroissent à la tête des affaires, et qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des peuples et des empires.

Comparez, disoit autrefois Tertullien aux païens, les malheurs passés de l'empire à la tranquillité dont il jouit aujourd'hui ; d'où vient ce changement? n'est-ce pas depuis que Dieu a donné des chrétiens au monde? *Ex quo christianos à Deo orbis accepit?* C'est depuis que l'Évangile a montré à la terre des hommes justes, qui offrent au Seigneur des prières ferventes pour les princes et pour les rois, que les césars sont plus heureux, l'empire plus florissant, les peuples plus tranquilles ; c'est nous seuls qui, levant des mains pures au ciel, le fléchissons par nos clameurs ; et cependant, lorsque nous en avons obtenu des grâces pour la terre, Jupiter en a tout l'honneur dans votre esprit : *Et cum misericordiam extorserimus, Jupiter honoratur.* Quel don, mes frères, la miséricorde de Dieu fait à la terre, lorsqu'elle s'y forme un élu! quel trésor pour un peuple, pour un empire, pour le monde entier! quelle ressource pour les hommes d'avoir encore au milieu d'eux des serviteurs de Jésus-Christ!

Vous regardez quelquefois, mes frères, la vertu comme une foiblesse ; et la piété des justes ne trouve souvent auprès de vous que des dérisions et des censures. Mais quand les gens de bien ne seroient pas si utiles à la terre : quand ce ne seroit pas eux qui maintiennent encore parmi nous les restes de la sûreté publique, la bonne foi dans le commerce, le secret dans les conseils, la fidélité dans les affaires, la religion dans les promesses, l'intégrité dans les soins publics, l'amour des peuples dans l'autorité, qu'y a-t-il de plus grand et de plus respectable dans le monde que la vertu?

Mais elle est rare, dites-vous ; je le veux, et c'est en cela même qu'elle est plus digne de vos hommages. Mais enfin, laissons là les discours puérils du libertinage ; il est encore sur la terre des âmes pures et fidèles ; vous en connoissez dans votre rang et dans votre état auxquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu : or, c'est par là en dernier lieu que les bons servent à la condamnation des méchants : ils ôtent à l'iniquité toutes ses excuses. Car que pourrez-vous répondre devant le tribunal de Jésus-Christ que leur exemple ou n'affoiblisse ou ne confonde ? Direz-vous que vous n'avez fait que suivre des usages établis et qu'il eût fallu se retirer dans les déserts pour s'en dispenser ? mais les justes qui sont parmi vous s'y conforment-ils ? Vous excuserez-vous sur les suites inséparables d'une naissance illustre ? vous en connoissez qui, avec un nom encore plus distingué que le vôtre, en sanctifient l'éclat et trouvent le secret de le faire servir au salut. Quoi ? la vivacité de l'âge ? la délicatesse du sexe ? on vous en montre tous les jours qui, dans une jeunesse florissante et avec tous les talents propres au monde, regardent tous ces vains avantages comme de la boue et n'ont de pensée que pour le ciel. Quoi ? la dissipation des emplois ? vous en voyez chargés des mêmes soins que vous, et qui cependant font du salut la principale affaire. Votre goût pour le plaisir ? l'amour du plaisir est le premier penchant de tous les hommes ; et il est des justes en qui il est encore plus violent, et qui sont nés avec des dispositions moins favorables à la vertu que vous. Vos afflictions ? il y a des gens de bien malheureux. Votre prospérité ? il s'en trouve qui se sanctifient dans l'abondance. Votre santé ? on vous en montrera qui, dans un corps infirme, portent une âme remplie d'une force divine.

Tournez-vous de tous les côtés; autant de justes, autant de témoins qui déposent contre vous; placez-vous en telle situation qu'il vous plaira, encore aujourd'hui les femmes mondaines ont des Esther pour modèles; les filles chrétiennes, des Rebecca; les hommes de guerre, des Josué; les courtisans, des Néhémias; ceux qui sont assis sur le trône, des Josias et des David; les affligés, des Job; les infirmes, des Timothée; ceux qui sentent l'aiguillon de la chair, des Paul : chaque situation a ses saints; chaque âge a ses exemples; chaque état fournit ses modèles. C'est ainsi, ô mon Dieu! que s'accomplissent sur les hommes vos desseins de justice et de miséricorde, et que si vous vous servez des justes pour corriger ou pour confondre les pécheurs, vous vous servez aussi des pécheurs pour affermir la foi, ou pour éprouver la vertu des justes.

DEUXIÈME PARTIE.

Le corps des justes, dit saint Augustin, répandu par tout le monde, trouve son accroissement et son utilité dans les chutes et dans les erreurs mêmes de ceux qui s'égarent : *Omnibus errantibus utitur ad profectus suos*; et les livres saints ne semblent attribuer au Seigneur tous les maux et tous les désordres de la cité, que parce que sa providence les permet pour les faire servir au salut de ceux qui lui appartiennent.

Car remarquez, je vous prie, mes frères, que la négligence, le dégoût, l'oubli des grâces, sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des justes; et que le mélange des méchants sert en premier lieu à leur instruction en

les préservant de ces écueils, et leur fournissant des leçons continuelles de vigilance, de fidélité et de reconnoissance.

De vigilance. En effet, les commencements de la conversion et de la piété des justes sont toujours timides et défiants : le cœur, instruit alors par le souvenir encore tout nouveau de ses chutes passées, veille sur sa propre foiblesse, frémit à la seule présence des objets qui lui en retracent les funestes images : tout l'alarme, tout l'avertit, tout le rappelle à lui-même ; à peine à demi essuyé du naufrage, il ne marche sur les eaux qu'en tremblant, comme Pierre, et le moindre mouvement lui montre le sein de l'abîme prêt à l'engloutir.

Mais ces pieuses frayeurs, si nécessaires à la vertu, ne se calment que trop dans les suites. A mesure que le souvenir de nos chutes s'éloigne, le sentiment de notre fragilité s'affoiblit ; les jours déjà passés dans la piété semblent nous répondre de ceux qui suivent ; les frayeurs cessent, les précautions se négligent, et, comme le roi Ézéchias, depuis qu'on a triomphé de Sennachérib et délivré Jérusalem des ennemis qui avoient juré sa perte, on en introduit d'autres dans la cité sainte, et on ne craint plus même d'exposer avec complaisance à leurs yeux des trésors qui ne sont en sûreté que lorsqu'ils sont inconnus.

Or, contre un affoiblissement si dangereux, rien n'est plus utile aux justes que le mélange des méchants : ils lisent sans cesse dans les chutes de leurs frères les raisons de leur vigilance ; ils voient dans une source commune les mêmes foiblesses à craindre, et que l'usage tout seul d'une foi toujours attentive fait ici le discernement ; ils apprennent dans l'histoire des malheurs d'autrui quels sont les degrés qui conduisent insensiblement au crime ; que

les commencements en sont toujours légers; que pour peu qu'on accorde à l'ennemi, les avantages qu'il en tire sont funestes à l'âme, et qu'il est plus à craindre lorsqu'il inspire des adoucissements que lors même qu'il propose des crimes; ils voient que parmi ceux qui tombent à leurs yeux il en est plusieurs qui ont été autrefois plus fervents qu'eux dans les voies de Dieu, et qui s'attendoient encore moins qu'eux à déchoir par des chutes honteuses de cet état de ferveur et de justice. Ainsi, ils apprennent tous les jours, dans les égarements de leurs frères, qu'il n'y a de sûreté pour la vertu que dans la vigilance, et qu'il n'y a jamais loin entre l'affoiblissement et la chute.

Le mélange des pécheurs soutient donc la vigilance des justes contre la tentation du relâchement; mais il affermit encore leur fidélité contre celle du dégoût. Et certes, si, cachés au siècle, ils vivoient tous séparés des pécheurs, peut-être que dans ces moments où le cœur retombe sous son propre poids, où l'on se lasse de soi-même, où nul goût sensible ne soutient plus la vertu, peut-être qu'alors ils pourroient se promettre dans le monde des plaisirs plus doux que ceux de la piété et une destinée plus heureuse. Mais la seule présence des pécheurs dissipe cette illusion : le juste n'a pas besoin de sa foi pour se détromper sur leur fausse félicité, il n'a qu'à ouvrir les yeux; il cherche des heureux dans le monde, et il n'en trouve point; il voit partout des agitations qu'on appelle plaisirs, et il ne voit nulle part de bonheur; il consulte les mondains eux-mêmes, et ils déposent tous contre le monde et sa prétendue félicité; il trouve parmi les pécheurs mille fois plus d'ennui, plus de dégoût pour la vie mondaine, qu'il n'en a jamais éprouvé pour la vertu; il voit que leurs passions font tous leurs malheurs et tous leurs chagrins, et

que le cœur de l'homme de bien qui en est exempt ne sauroit jamais avoir d'autre peine que de ne pas sentir assez vivement son bonheur. Ainsi le mélange des pécheurs affermit la fidélité des justes contre la tentation du dégoût; mais de plus, il réveille leur reconnoissance, et les défend contre la tentation de l'oubli des grâces.

Troisième manière dont le mélange des méchants contribue à l'instruction des justes. Ils voient que le Seigneur laisse périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux, nés avec un fonds de droiture, d'équité, de bonté, de pudeur même, incapables de rien de noir, d'inique, d'inhumain, qui aiment la vertu, qui révèrent les justes, et qui ne trouvent que dans les molles foiblesses d'un cœur fragile, plus digne de la miséricorde que de la colère divine, l'écueil de leur innocence, tandis qu'eux-mêmes, après des excès monstrueux et qui ne pouvoient partir que d'un cœur profondément mauvais et corrompu, ont été choisis, arrachés au crime et appelés à la connoissance de la vérité. Ces objets toujours présents font sentir chaque instant au juste le prix inestimable du bienfait qui a changé son cœur. Ce n'est pas assez, il connoît même des pécheurs qui gémissent sous le poids de leurs chaînes, qui désirent leur délivrance, qui flottent toute leur vie entre les désirs de la vertu et la tyrannie des passions, et qui cependant n'arrivent jamais au salut, soit parce qu'ils le désirent trop foiblement, soit parce que le Seigneur est maître de ses dons et qu'il a pitié de qui bon lui semble : il les connoît, et il se souvient que le Seigneur vint au-devant de lui pour le retirer du désordre, lorsque, loin de l'attendre et de l'appeler, il fuyoit encore sa présence; et il se souvient que lorsqu'il avoit encore les armes à la main contre sa gloire, et sans avoir apporté à la

pénitence d'autre préparation que ses crimes, une lumière céleste le frappa soudain, une main invisible rompit tout d'un coup ses chaînes: le maître des cœurs lui en donna un nouveau.

Mais le fruit de sa reconnoissance est un fonds de douceur, de tolérance, de charité pour ses frères qui s'égarent. Car souvent les gens de bien n'ont pour les pécheurs qu'un œil de mépris et de dureté : loin d'être touchés de leur malheur et de demander à Dieu qu'il les convertisse, ils font souvent consister toute leur vertu, ou à les fuir comme des objets contagieux, ou à les plaindre comme si leur malheur étoit sans ressource, ou à les censurer comme si la charité, toujours inexorable envers le vice, n'étoit jamais indulgente pour le pécheur.

Mais qui êtes-vous pour prescrire ainsi des bornes à la miséricorde divine et désespérer du salut de votre frère? Si la grâce a pu triompher de toute la corruption de votre cœur, il n'est plus rien que vous ne deviez attendre d'elle pour les autres : le prodige de votre conversion doit vous préparer à voir sans surprise les changements les moins attendus. Que savez-vous si ceux qui vous paroissent aujourd'hui les ennemis de la vertu, qui s'opposent au zèle et aux bonnes intentions des gens de bien, qui font de leur autorité un asile aux désordres publics, ne seront pas un jour à la tête de toutes les œuvres saintes, les protecteurs de la piété, les ressources de la miséricorde, les appuis du zèle et de la vérité? Qui se seroit jamais défié que Manassès, qui avoit introduit l'abomination dans le lieu saint, et effacé jusqu'aux traces du culte du Seigneur dans Jésusalem, dût devenir un jour le restaurateur du temple et des sacrifices et le protecteur du ministère des enfants d'Aaron? Je vais plus loin: que

savez-vous si ce pécheur que vous regardez avec tant d'horreur ne sera pas appelé, et si vous ne serez pas rejeté? s'il ne se relèvera pas, et si vous qui êtes debout ne tomberez pas pour ne plus vous relever? On n'eût pas cru, sans doute, que la pécheresse de la cité dût devenir l'amante la plus illustre de Jésus-Christ; et que Judas, qui étoit son disciple et le vicaire de son amour, dût mourir traître et désespéré. Le Seigneur ne tient-il pas entre ses mains les cœurs de tous les hommes? Adorez ses conseils éternels sur leurs destinées, et respectez toujours dans les pécheurs, ou les droits que la grâce se réserve sur leur volonté pour les sanctifier, ou l'usage qu'elle en peut faire, non-seulement pour l'instruction, mais encore pour l'épreuve et pour le mérite des justes.

En effet, premièrement, quand les pécheurs ne feroient que donner un nouveau prix à la fidélité du juste par la séduction de leurs exemples, ce seroit toujours une gloire immortelle pour la vertu de pouvoir y résister. Car, outre qu'on a besoin de force pour se défendre des exemples qu'on a sans cesse devant les yeux, lors surtout qu'ils favorisent les inclinations corrompues de la nature, ce sont des exemples que l'amitié, le sang, l'intérêt, la complaisance, le respect, rendent encore plus puissants et plus propres à séduire le juste; ce sont ses maîtres, ses amis, ses proches, ses protecteurs, dont il a à se défendre : il faut qu'il puisse les aimer, les respecter, les cultiver, leur plaire, et qu'il ait le courage de ne pas les imiter; il faut que leurs volontés soient pour lui des lois, et que leurs actions ne soient pas des modèles. Enfin, des exemples autorisés par la multitude : ce sont les mœurs communes qu'il faut éviter, les usages établis qu'il ne faut pas suivre ; il faut avoir la force d'être singulier et de soutenir avec

dignité le ridicule que le monde attache à la singularité : il faut oser condamner tout seul par sa conduite ce qu'il y a de plus autorisé parmi les hommes, passer pour un esprit foible et frappé, et ne compter pour rien leurs jugements comme leurs exemples. C'est ici que la fidélité du juste honore la grandeur du maître qu'il sert, et qu'il devient au milieu du monde un spectacle digne des anges et de Dieu même.

Mais non-seulement les exemples des pécheurs donnent un nouveau prix à la fidélité du juste, leur malignité ménage encore à sa vertu mille épreuves glorieuses. Car, mes frères, si la vertu n'étoit contredite, opprimée, persécutée, les justes pourroient avoir le mérite de l'innocence, mais ils n'auroient pas celui de la fidélité : si leur piété ne trouvoit ici-bas que des applaudissements et des hommages, la voie seroit trop agréable pour être sûre : si tout applaudissoit à la vertu, la vertu se détruiroit bientôt elle-même, ce calme dangereux l'endormiroit, ces faveurs humaines l'amolliroient, ces suffrages publics, ou en corromproient le principe, ou deviendroient bientôt le dédommagement secret de ses peines. Son règne n'est pas de ce monde ; les contradictions la soutiennent, les tempêtes l'affermissent, les persécutions l'éprouvent, les tribulations la purifient.

Or, voilà l'utilité, dit saint Augustin, que la sagesse de Dieu sait tirer de la malice des pécheurs. Il les souffre, que dis-je ? il les favorise même à un point que ses serviteurs sont quelquefois scandalisés avec le Prophète de la prospérité des impies. Aussi la puissance, l'empire, l'autorité, semblent être presque toujours ici-bas leur partage : il semble qu'une main invisible ne les élève, ne les protége, ne les fait croître, qu'afin qu'ils deviennent plus

propres à accomplir les desseins éternels de la Providence sur les justes : ce sont des instruments de justice destinés à exercer leur foi; inutiles à eux-mêmes, ils servent du moins, par les ménagements adorables de celui qui sait tirer le bien du mal, au salut de leurs frères. C'est ainsi que tout, et les impies même, coopèrent au bien des élus : en les opprimant, ils font éclater leur patience; en les chargeant de dérisions et d'opprobes, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité; en les traitant de séducteurs et d'hypocrites, ils épargnent à leur piété la tentation des applaudissements et des louanges; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement; en suscitant des obstacles et des contradictions à leur vertu, ils couronnent leur persévérance, et la fureur des tyrans a fait autrefois plus de saints que le zèle même des apôtres.

Et c'est ici, mes frères, vous qui servez le Seigneur, et qui marchez dans la voie de ses commandements, c'est ici où vous ne faites pas toujours usage de votre foi. Vous voudriez que la piété fût toujours protégée, favorisée, préférée même ici-bas, dans la distribution des grâces et des honneurs, au vice : vous ne regardez pas assez les pécheurs qui méprisent ou qui oppriment la vertu, vous ne les regardez pas assez dans la main de Dieu et dans l'ordre de sa providence. Vous souhaiteriez que l'orgueil des impies fût humilié, et que le Seigneur soufflât sur ce colosse de grandeur et de puissance qui les élève et dont ils se servent pour affliger les siens; vous voyez avec douleur les premières places occupées souvent par les protecteurs du vice et les contempteurs de la vertu; vous désireriez, ce semble, que la piété reçût ici-bas sa récompense, et qu'au lieu des croix et des tribulations qui doivent être son partage, elle jouît des honneurs, de la

puissance, des distinctions, qui ne lui ont pas été promises sur la terre. Mais vous n'apercevez pas que vos désirs injustes ôtent à la sagesse de Dieu le principal moyen de salut qu'elle a préparé dans tous les siècles à ses serviteurs, et que pour ménager un vain triomphe à la vertu vous lui ôtez l'occasion et le mérite de ses véritables victoires.

En effet, outre que la malice des pécheurs éprouve et purifie la foi des justes, leurs scandales et leurs dérèglements les affligent et arrachent à leur piété des gémissements de zèle et de compassion qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur : dernier avantage que le mélange des méchants ménage aux gens de bien.

Témoins de la corruption générale et de ce déluge de crimes dont le monde semble être inondé, ils sèchent de douleur comme le Prophète; ils se sentent déchirés par les plus vives impressions de l'Esprit de Dieu comme Paul à la vue des désordres et des impiétés d'Athènes : *Incitabatur spiritus ejus in ipso* (Act., xvii, 16); ils veulent se laisser mourir de tristesse comme Élie au pied de la montagne, spectateur des prévarications d'Israël; ils demandent, comme Jérémie, une fontaine de larmes pour pleurer sur les excès et sur les iniquités de leur peuple: ils souhaitent, comme Moïse, d'être effacés du livre des vivants pour n'être plus témoins de l'incrédulité de leurs frères; ils désirent, comme Daniel, la fin de la captivité, la délivrance du peuple de Dieu. l'avénement du règne éternel.

Voilà le fruit qui revient à la piété des justes des déréglements et des scandales dont ils sont témoins. Et certes, mes frères, quand on a de la foi et qu'on est touché de la gloire du Dieu qu'on sert et qu'on aime,

peut-on voir ce qui se passe dans le monde d'un œil sec, tranquille, indifférent? Les maximes de Jésus-Christ anéanties, ses mystères déshonorés, ses serviteurs méprisés, ses promesses oubliées; la terreur même de ses menaces affoiblie par les blasphèmes de l'incrédulité; les haines éternelles, les vengeances honorables, les infidélités dans le mariage devenues le sujet, non pas de l'horreur, mais de la risée publique et des chansons satiriques et profanes; les vices autorisés, les théâtres impurs devenus les plaisirs publics des chrétiens, et l'art d'inspirer les passions les plus honteuses placé parmi les arts qui sont utiles aux peuples, glorieux aux royaumes et qui font dresser des statues à leurs inventeurs.

Eh ! vous vous persuadez quelquefois, vous, mes frères, qui vivez dans la piété en ménageant encore le monde, que le commerce du monde et de ses plaisirs, pourvu qu'on s'en tienne à certaines bornes, n'est pas interdit à la vertu, et que les gens de bien doivent plus se distinguer des mondains par les dispositions du cœur que par les mœurs extérieures et la fuite trop rigoureuse de leurs assemblées et de leurs plaisirs. Mais si les intérêts de Jésus-Christ vous touchent, pouvez-vous être capable de quelque joie au milieu du monde? Eh! qu'y verrez-vous qui ne doive vous percer le cœur de la plus vive douleur ? Pourrez-vous sourire à une impiété, ouvrir les oreilles aux médisances les plus atroces, applaudir au langage profane des passions, louer les projets frivoles et insensés de la vanité, devenir l'approbateur des préjugés et des usages? pourrez-vous voir crucifier sous vos yeux le Seigneur Jésus, et prendre part à la joie de ses ennemis, si vous n'en prenez point à leur crime? pourrez-vous enfin voir tous les amateurs du monde courir en dan-

sant comme des insensés, un bandeau sur les yeux, au précipice, et vous faire, d'un spectacle si affligeant, un objet capable d'amuser votre loisir ou d'égayer vos ennuis?

Je dis bien plus : pourrez-vous y retenir vos larmes? Quelle contrainte! quelle situation pénible que le commerce des mondains, pour une âme qui aime son Dieu, lors même que l'ordre et le devoir l'y engage! Vous cherchez le monde pour vous délasser? mais vous devriez l'éviter, pour vous épargner les moments les plus amers d'une sainte tristesse : c'est au sortir du monde que vous devriez avoir besoin de délassement; que votre esprit, fatigué de tant d'images affligeantes, devroit aller se consoler aux pieds de Jésus-Christ. Ah! si vous pouvez, je ne dis pas trouver encore quelque plaisir au milieu du monde, mais le voir encore sans douleur, sans gémir en secret sur les jugements de colère que Dieu y exerce sur les hommes, peut-être ne haïssez-vous pas des abus qui vous laissent si tranquilles; peut-être portez-vous encore dans le cœur les mêmes passions qui dans les autres n'ont rien qui vous alarme.

Passez au milieu de Jérusalem, disoit autrefois le Seigneur à l'ange exterminateur; marquez sur le front et épargnez les hommes qui gémissent et qui sont affligés des iniquités qui se commettent au milieu d'elle : *Transi per mediam Jerusalem, et notabis signum super frontes virorum qui ingemunt et mærent ob iniquitates quæ fiunt in medio ejus* (ÉZECH., IX, 4) : c'est le caractère le plus essentiel des justes; c'est la marque décisive à laquelle on les reconnoît. Tout le reste des habitants de Jérusalem est livré à la fureur du glaive et de la vengeance céleste; ce petit nombre tout seul de justes qui gémissent

est épargné et marqué du sceau de salut : le Seigneur ne reconnoît pour siens que ces âmes touchées du zèle de sa gloire, qui répandent sans cesse devant lui l'amertume de leur cœur sur les iniquités de son peuple, et qui lui disent tous les jours avec un prophète : Regardez, Seigneur, du haut de la demeure de votre gloire, et voyez : *Attende, Domine, de cœlo, et vide de habitaculo sancto gloriæ tuæ* (Is., LXIII, 15, 16, 17, 19). Où est votre zèle? où est la force de votre bras? ou du moins que sont devenues les entrailles de vos miséricordes anciennes sur votre peuple? *Ubi est zelus tuus? fortitudo tua? multitudo viscerum tuorum?* Car malgré nos iniquités vous êtes encore notre Père; et Abraham, dont nous faisons gloire d'être les enfants, et tous les saints protecteurs de cet empire, en qui nous pourrions mettre notre confiance, semblent nous avoir abandonnés, si vous ne jetez sur nous quelque regard propice : *Tu enim Pater noster, et Abraham nescivit nos.* Pourquoi, Seigneur, avez-vous souffert que nous nous égarassions de vos voies saintes? *Quare errare nos fecisti, Domine, de viis tuis?* Pourquoi avez-vous laissé endurcir notre cœur, afin que nous ne vous craignissions plus? *Quare indurasti cor nostrum, ne timeremus te?* Ah! revenez enfin à nous, Seigneur, à cause des serviteurs que vous vous réservez encore parmi les tribus de votre héritage; si nos infidélités allument dans vos mains la foudre prête à nous frapper encore, que la foi et la piété de tant d'âmes saintes que vous voyez encore au milieu de nous vous désarment : *Convertere propter servos tuos, tribus hereditatis tuæ.* Oui Seigneur, toute la gloire de Juda est éteinte : ce royaume autrefois si illustre par la foi de nos pères, par la piété de ses souverains, par le sang de tant de martyrs, et par

la sainteté et la science de vos ministres, imite toutes les mœurs des nations corrompues et perverses; l'incrédulité s'y élève insensiblement sur les débris de votre culte; nous aurions encore besoin que votre miséricorde nous suscitât de ces hommes apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer la foi à nos ancêtres encore assis dans les ténèbres de la mort et de l'idolâtrie; et nous sommes redevenus tels que nous étions avant que vous fussiez notre Seigneur, et que votre saint nom fût invoqué parmi nous : *Facti sumus quasi in principio, cum non dominareris nostri, neque invocaretur nomen tuum super nos.*

Tels sont les gémissements de la foi et l'usage que les gens de bien doivent faire du mélange des méchants avec lesquels ils vivent. Et pour vous, mes frères, qui êtes encore l'ivraie de ce champ divin, regardez les justes qui sont parmi vous comme les plus heureuses ressources de votre salut; respectez-les, si vous ne pouvez pas les imiter encore; liez-vous avec eux, si vous ne pouvez encore les suivre; désirez de leur ressembler, si vous ne pouvez encore obtenir de votre foiblesse que des désirs; favorisez leurs œuvres saintes, si vous ne pouvez encore rien entreprendre pour vous-mêmes, et, par votre respect pour la vertu, tâchez d'en mériter le don précieux de celui auprès de qui nul sentiment de foi et de piété ne demeure sans récompense.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

LA SAMARITAINE.

Venit Jesus in civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar.

Jésus vint en une ville de Samarie, nommée Sichar.

(JOAN., IV, 5.)

Les voies de la grâce dans la conversion des pécheurs ne sont pas toujours les mêmes, mes frères. Tantôt c'est un rayon vif et perçant, qui, sorti du sein du Père des lumières, éclaire, frappe, abat, emporte le cœur : tantôt c'est une clarté plus tempérée, qui a ses progrès et ses successions, qui semble disputer quelque temps de la victoire avec les nuages qu'elle veut dissiper, et qui ne prend enfin le dessus qu'après que mille alternatives ont fait douter à qui des deux demeureroit l'honneur du combat. C'est quelquefois un Dieu fort, qui d'un seul coup renverse les cèdres du Liban : quelquefois c'est un Dieu patient, qui lutte avec un simple fils d'Abraham, et lui laisse faire assez longtemps un triste essai de ses forces, ou pour mieux dire de sa foiblesse.

Sous des conduites si différentes, vous êtes pourtant toujours le même, ô mon Dieu! Quoique vous nous lais-

siez toujours entre les mains de notre conseil, partout vous agissez comme le maître des cœurs : et si les doutes et les délais d'un apôtre rendirent autrefois plus de gloire à la vérité de votre résurrection que la prompte soumission des autres disciples, on peut dire que les résistances et les oppositions d'une femme de Samarie font presque plus éclater aujourd'hui la puissance de votre grâce, que les soudaines conversions des pécheresses et des Saul. Du moins, mes frères, lorsque le Seigneur triomphe d'un cœur sans combattre, il semble qu'il ne triomphe que pour lui-même : ce sont des prodiges ; et il veut seulement qu'on admire sa puissance, et l'empire qu'il a sur nos cœurs. Mais lorsque la conversion d'une âme criminelle est le fruit des efforts réitérés de sa grâce, c'est pour nous alors qu'il triomphe : ce sont des leçons ; et son dessein est de nous faire sentir qu'il ne fait rien en nous sans nous, et que la grâce ne lui ramènera jamais notre cœur, si notre cœur ne se donne lui-même. En effet, pourquoi celui qui n'eut besoin que d'une parole pour enlever les fils de Zébédée à leurs filets, Lévi à son bureau, Zachée à ses injustices, ménageroit-il si longtemps aujourd'hui les passions et les préjugés d'une femme étrangère, s'il n'avoit voulu nous tracer, dans les défaites et les résistances dont elle use avant que de se rendre, l'image de celles que nous opposons tous les jours à sa grâce?

Or, je remarque trois excuses principales qui lui servent comme de rempart contre toutes les instances miséricordieuses de Jésus-Christ.

L'excuse de l'état. Elle est femme samaritaine ; et par là elle se défend d'accorder au Sauveur ce que sa bonté demande d'elle : *Quomodo bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana?* (Joan., iv, 9).

L'excuse de la difficulté. Le puits est profond, et on n'a pas de quoi puiser l'eau : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes* (Joan., iv, 11).

Enfin, l'excuse de la variété des opinions et des doctrines, qui lui persuade qu'étant douteux s'il faut adorer à Jérusalem ou à Garizim, elle peut se dispenser de croire cet étranger qui lui parle, et demeurer dans l'état déplorable où elle se trouve : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet* (Ibid., 20).

Or, dans les excuses qu'oppose cette femme aux instances de Jésus-Christ, reconnoissons, dit saint Augustin, celles que nous opposons tous les jours à sa grâce : *Audiamus ergo in illa nos, et in illa agnoscamus nos.*

L'excuse de l'état. On trouve, dans l'état où la Providence nous a fait naître, des prétextes pour autoriser une vie toute mondaine.

L'excuse de la difficulté. On en trouve dans l'idée impraticable qu'on se forme de la vertu.

Enfin, l'excuse de la variété des opinions et des doctrines sur les règles des mœurs. On trouve dans ces incertitudes et ces contradictions prétendues des motifs de sécurité qui nous calment sur nos transgressions les plus manifestes. Confondons ces trois excuses, en vous exposant l'histoire de notre Évangile. C'est ce que je me propose, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout est mystère et instruction, dit saint Augustin, dans la conduite du Sauveur envers la femme de Samarie,

et dans les oppositions que cette femme semble mettre à toutes les miséricordes du Sauveur sur elle. En effet, d'un côté Jésus-Christ, voulant, ce semble, ménager la foiblesse et les passions de cette pécheresse, ne l'attaque pas d'abord à découvert. Il s'accommode à ses préjugés pour les mieux combattre : il parle le langage de ses erreurs pour avoir occasion d'insinuer la vérité; il dissimule quelque temps ses misères pour la préparer à les mieux connoître ; et, de peur que son cœur ne se révolte contre la main qui va la guérir, il use de précautions, et lui cache, pour ainsi dire, tout l'appareil et toute la rigueur des remèdes : *Paulatim intrat in cor.*

Mais d'un autre côté, cette pécheresse, en garde, ce semble, contre toutes les avances miséricordieuses de Jésus-Christ, n'oppose à la bonté et à la sagesse de ses précautions que des évasions et des artifices; et, aussi ingénieuse à échapper à la grâce que la grâce paroît attentive à la poursuivre, elle n'oublie rien ou pour colorer ses refus, ou pour différer le moment de sa délivrance.

La première excuse qu'elle oppose à Jésus-Christ est celle que nous avons appelée l'excuse de l'état. Elle se persuade qu'étant femme samaritaine, il n'a pas droit d'exiger d'elle les offices qu'il en exige : *Quomodo bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana?* et que l'usage a de tout temps interdit à Samarie, et que cet inconnu semble vouloir aujourd'hui lui prescrire : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.*

Or, voilà la première excuse qu'on nous oppose tous les jours pour justifier des mœurs profanes et toutes mondaines. Lorsque nous vous proposons le modèle d'une conduite chrétienne; que nous voulons entreprendre de réduire un jeu outré et éternel à un honnête délassement,

de bannir les spectacles, d'occuper la mollesse et l'oisiveté, de ramener à la modestie le faste et l'indécence des usages, d'interdire certains plaisirs, de corriger certains abus; de conseiller l'usage de la prière, l'amour de la retraite, les lectures saintes, le travail des mains, les œuvres de miséricorde, la fréquentation des sacrements, les soins domestiques, les prières communes, en un mot, tout le détail des mœurs chrétiennes : vous nous répondez que cette grande exactitude ne sauroit convenir à des personnes attachées comme vous à la cour, et engagées dans le monde : *Quomodo bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana?* que nous confondons vos obligations avec celles des cloîtres et des déserts, et qu'il n'est pas possible d'allier la vie que nous conseillons avec les mœurs que l'usage prescrit : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.* On se plaint que nous condamnons le monde sans le connoître : que l'idée que nous donnons de la vertu est une singularité ridicule; qu'il faut que chacun se sauve en vivant conformément à son état, et qu'il seroit peu raisonnable d'exiger de ceux qui ont à vivre à la cour et au milieu du monde tout ce qu'on pourroit exiger de nous-mêmes.

Mais, mes frères, premièrement, la religion ne distingue que deux sortes de devoirs. Les uns suivent l'état, il est vrai, et ne conviennent qu'à ceux qui l'ont embrassé. Ainsi les devoirs du prince, du sujet, de l'homme public, du père de famille, du ministre appliqué à l'autel saint, sont différents. Les autres sont inséparables du baptême, et communs à tous ceux qui ont été régénérés en Jésus-Christ, sans distinction de juif et de gentil, de prince et de sujet, de courtisan et de solitaire. Ce principe supposé. je vous demande, mes frères, pour être du monde ou de

la cour, en êtes-vous moins chrétiens? y a-t-il une autre espérance, un autre Évangile, un autre baptême pour vous que pour ceux qui habitent les déserts? en êtes-vous moins membres de Jésus-Christ, disciples de la croix, étrangers sur la terre? que peut ajouter ou retrancher votre état de gens du monde ou de la cour aux obligations essentielles de la foi? Jésus-Christ a-t-il donné un Évangile à part à la cour et au monde? a-t-il marqué dans le sien des exceptions favorables au monde? a-t-il déclaré qu'il ne prétendoit pas comprendre le monde dans la rigueur de ses maximes? Il a dit, à la vérité, que le monde les combattroit, ces maximes saintes, et qu'il seroit jugé par elles : or ce qui nous juge, c'est notre loi; et nous ne serions pas jugés comme transgresseurs de ces maximes, si ces maximes n'étoient pas nos devoirs. Vous êtes du monde? Mais la pécheresse de l'Évangile étoit du monde : se crut-elle dispensée de faire pénitence et de pleurer le reste de ses jours les égarements du premier âge? David étoit du monde, et assis sur le trône : se persuada-t-il que ce titre dût modérer l'abondance de ses larmes et la rigueur de ses austérités? Lisez-en le détail dans ces cantiques divins, qui en furent les fruits et qui en seront les monuments immortels. Les Judith, les Esther, les Paule, les Marcelle, étoient du monde et sorties d'un sang illustre : furent-elles mondaines, voluptueuses, environnées de faste, de mollesse, d'indécence, de plaisirs? Vous le savez, et il est inutile de vous rapporter ici ce qui est venu jusqu'à nous de leurs mœurs et de leur conduite.

D'ailleurs, mes frères, d'où est venue dans l'Église cette distinction de ceux qui sont du monde d'avec ceux qui n'en sont pas? n'est-ce pas de la corruption des

mœurs et du relâchement de la foi? Distinguoit-on entre les premiers fidèles ceux qui étoient du monde de ceux qui n'en étoient pas? Ah! ils avoient tous renoncé au monde. Les ministres de l'autel, les saints confesseurs, les vierges pures, les femmes partagées entre Jésus-Christ et les soins du mariage, les simples fidèles, ceux mêmes qui étoient de la maison de César, ils vivoient tous séparés du monde; ils n'avoient rien de commun avec le monde; ils savoient tous que le salut n'étoit pas pour le monde; être chrétien et n'être plus du monde étoit alors la même chose, et sur ce point il n'y avoit entre eux aucune différence. Vous êtes du monde, mon cher auditeur? mais c'est là votre crime, et vous en faites votre excuse! Un chrétien n'est plus de ce monde; c'est un citoyen du ciel; c'est un homme du siècle à venir; c'est le juge et l'ennemi du monde. Il n'y a plus de monde pour l'âme fidèle: tout ce qui passe est déjà passé pour elle; tout ce qui doit périr n'est déjà plus à ses yeux. Vous n'êtes venu, ô mon Dieu! que pour condamner le monde; et nous prétendons que notre conformité avec lui deviendra le titre de notre innocence, et nous justifiera contre votre loi même!

De plus, quand vous nous dites que vous êtes du monde, que prétendez-vous dire? Que vous êtes dispensés de faire pénitence? Mais si le monde est le séjour de l'innocence, l'asile de toutes les vertus, le protecteur fidèle de la pudeur, de la sainteté, de la tempérance; vous avez raison. Que la prière est moins nécessaire? Mais si dans le monde les périls sont moins fréquents que dans les solitudes, les piéges moins à craindre, les séductions moins ordinaires, les chutes plus rares, et qu'il faille moins de grâce pour s'y soutenir; je suis pour vous. Que la retraite n'y sauroit être un devoir? Mais si les entretiens

y sont plus saints, les assemblées plus innocentes ; si tout ce qu'on y voit, qu'on y entend, élève à Dieu, nourrit la foi, réveille la piété, sert de soutien à la grâce : je le veux. Qu'il en doit moins coûter pour se sauver ? Mais si vous y avez moins de passions à combattre, moins d'obstacles à surmonter ; si le monde vous facilite tous les devoirs de l'Évangile, l'humilité, l'oubli des injures, le mépris des grandeurs humaines, la joie dans les afflictions, l'usage chrétien des richesses ; vous dites vrai, et on vous l'accorde. O homme ! tel est votre aveuglement, de compter vos malheurs parmi vos priviléges ; de vous persuader que ce qui multiplie vos chaînes, augmente votre liberté ; et de faire votre sûreté de vos périls mêmes.

Mais au fond, direz-vous, il faut pourtant faire des différences ; et il sera toujours vrai que ceux qui vivent dans les cloîtres sont obligés à plus de perfection que ceux qui vivent dans le monde. Et je vous dis que vous vous trompez, et qu'il faut être plus ferme dans la foi, plus solidement enraciné dans la charité, plus à l'épreuve des dangers, pour se soutenir dans le monde que dans la solitude ; et je vous dis que si vous ne veillez avec plus de soin sur tous les mouvements de votre cœur que le solitaire et l'anachorète ; si vous ne priez avec plus de ferveur ; si vous ne résistez avec plus de fidélité ; si vous n'attirez sur vous plus de secours d'en haut, vous êtes perdu. Ce sont les dangers d'un état qui décident de la mesure de la vertu qu'il demande de nous : les vertus foibles trouvent du moins un asile et des ressources dans la sûreté des cloîtres, et dans les secours d'une sainte discipline ; au lieu que les vertus les plus solides ne trouvent dans le monde que des écueils où elles se brisent, ou des séductions qui les affoiblissent.

Et pour confondre ici une bonne fois une erreur si universelle et si injurieuse à la piété chrétienne, dites-moi, je vous prie, vous qui voulez qu'on mette une si grande différence entre les devoirs de votre état et ceux des cloîtres et des déserts, quelles furent les vues de ces saints fondateurs qui assemblèrent les hommes dans des solitudes, et les assujettirent aux lois d'une discipline sévère? prétendirent-ils proposer à leurs disciples un nouvel Évangile, ou ajouter des rigueurs inutiles aux maximes que Jésus-Christ propose au commun des fidèles?

Écoutez-le, mes frères. Tandis que les chrétiens formoient encore au milieu du monde une assemblée de saints dont le monde lui-même n'étoit pas digne; que les femmes annonçoient la piété par leur pudeur et leur modestie; que les fidèles brilloient comme des astres purs au milieu des nations corrompues, et que les païens eux-mêmes respectoient dans la pureté de leurs mœurs la sainteté de leur morale; alors il eût été inutile de se retirer dans des solitudes, et l'assemblée des fidèles étoit encore l'asile de la vertu, et la vie commune, la voie qui conduisoit au salut. Mais depuis que la foi commença à s'affoiblir, en commençant à s'étendre, et que le monde devenu chrétien porta avec lui dans l'Église sa corruption et ses maximes, alors ceux que l'Esprit de Dieu voulut préserver, voyant les iniquités et les contradictions des villes, que la vie commune n'y étoit plus la vie chrétienne, et que les usages avoient prévalu sur la loi, cherchèrent un asile dans la retraite, élevèrent des lieux de sûreté au milieu des déserts, assemblèrent des hommes pour les y mettre à couvert de la corruption générale; mais ils ne se proposèrent que d'y renouveler les anciennes mœurs des chrétiens fort altérées et fort difficiles à pratiquer dans le

monde; qu'à faciliter à leurs disciples l'observance de l'Évangile, règle proposée à tous, et que tous sont obligés d'observer; de sorte que toutes les précautions de retraite, de silence, d'austérité, que nous regardons comme si éloignées de notre état, ne furent pourtant que des moyens que ces saints pénitents crurent nécessaires pour observer des devoirs qui leur étoient communs avec nous. Ils se prescrivirent des pratiques particulières, dont l'Évangile, je l'avoue, ne vous fait pas un précepte; mais ils ne voulurent, par le secours de ces pratiques particulières, qu'arriver plus sûrement à l'observance même des préceptes : ainsi ils renoncèrent au lien sacré du mariage pour se faciliter la pudeur et la chasteté ordonnée à tous les fidèles; ils se soumirent aux lois d'un silence rigoureux pour éviter plus sûrement les discours de vanité, d'oisiveté, de malignité, de dissolution, interdits au reste des chrétiens; ils renoncèrent réellement aux biens et aux espérances du monde pour en venir plus aisément à ce renoncement de cœur, à ce mépris de tout ce qui passe, commandé à chacun de nous dans l'Évangile; ils se renfermèrent dans l'enceinte d'une retraite austère pour s'éloigner sans retour des plaisirs et des pompes du monde, auxquelles nous avons tous renoncé dans notre baptême; ils s'imposèrent le joug des jeûnes. des veilles, des macérations, pour dompter une chair que vous êtes tous obligés de crucifier sans cesse, et se faire comme une loi domestique de la pénitence, dont l'Évangile vous fait à tous une loi indispensable.

Or, que conclure de là? qu'avec moins de secours qu'eux, nous avons pourtant les mêmes obligations à remplir qu'eux; que, sans toutes les facilités que donne la pratique des conseils pour observer le fond de la loi, nous

sommes pourtant obligés d'en accomplir tous les préceptes; que, sans renoncer à tout comme eux, nous devons pourtant être pauvres de cœur comme eux et user de ce monde comme si nous n'en usions pas; que, vivant au milieu de tous les attraits de la chair, et dans le lien honorable des noces, nous devons pourtant posséder comme eux le vase de notre corps avec sainteté, et faire un pacte avec nos yeux pour ne pas même penser à des objets dangereux; que, dans l'usage des viandes et la liberté des repas, nous devons user d'une censure rigoureuse envers nos sens, et conserver, comme l'anachorète le plus pénitent, toute la frugalité évangélique; que, sans le vœu et la religion du silence, nous devons mettre une garde de circonspection sur notre langue, afin qu'il ne nous échappe pas même une parole oiseuse, et que tous nos discours soient des discours de Dieu; que, dans une vie commune, il faut pourtant trouver le secret de porter sa croix, se renoncer sans cesse soi-même, être disciple de Jésus-Christ et le suivre; sans le secours d'une retraite extérieure, porter au milieu des entretiens et des commerces une solitude, un calme au fond de votre cœur où le Dieu de paix puisse habiter; sans sortir du monde, y renoncer en effet, le mépriser et le haïr; sans être revêtu de poil de chameau, comme le solitaire, porter sous l'or et sous la soie un homme pénitent, et un corps revêtu de la mortification de Jésus-Christ; et en un mot, que, sans vous interdire tout ce qui peut flatter les sens, vous vous interdisiez pourtant toute complaisance sensuelle.

Venez nous dire après cela, dit saint Chrysostome : Il faut donc se retirer sur les montagnes, et déserter les villes. Est-ce que l'Évangile n'est plus que pour les solitaires? est-ce que la charité, la tempérance, la pauvreté

du cœur, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, ne sont plus que les vertus des cloîtres et des déserts? Quelle erreur donc des gens du monde, de renvoyer aux solitaires et aux personnes retirées toutes les austérités de la vie chrétienne! Ah! il en coûte bien plus au fidèle de se sauver au milieu du monde, qu'au solitaire au fond de sa retraite; il est bien plus difficile d'être chaste au milieu des dangers, humble dans les distinctions du rang et de la naissance; tempérant dans la liberté des repas, pauvre dans l'abondance des biens de la terre, pénitent dans des occasions éternelles de mollesse et de plaisirs, doux et patient dans les concurrences infinies des intérêts et des passions; et cependant si vous n'êtes tout cela, vous êtes perdu. Mon Dieu! les saintes rigueurs d'une discipline sévère seroient bien plutôt inutiles au fond des déserts, où l'éloignement des dangers semble demander moins de précautions; au lieu qu'elles deviennent indispensables dans le monde, où la vertu plus exposée ne peut se soutenir qu'à la faveur des plus sévères attentions.

Cependant, mes frères, malgré toute la sûreté des cloîtres et des déserts, et toutes les précautions que le zèle et l'expérience des saints fondateurs a pu prendre pour préserver l'innocence, ceux qui habitent ces pieux asiles ne laissent pas de tout craindre de leur foiblesse, et d'être sans cesse attentifs, de peur que l'ennemi ne les surprenne; ils ont de la peine à se défendre contre eux-mêmes, et trouvent dans le lieu même de la paix et de la sûreté des combats et des agitations, où ils se voient mille fois à la veille de perdre en un instant le fruit d'une vie entière de recueillement et de pénitence; et vous, au milieu des périls, vous croiriez que votre privilége est de

vivre avec plus de sécurité et d'indulgence pour vous-même? Vous, environné sans cesse de tout ce qui est le plus capable de corrompre le cœur, vous, dans un état où tout est piége et tentation, vous croyez que l'avantage de cet état est une indolence profonde; une inutilité de vie dangereuse même à la plus austère retraite; une immortification qui, loin des périls, deviendroit un péril elle-même? Et depuis quand, ô mon Dieu! ceux qui sont exposés au milieu des flots sont-ils moins obligés de veiller à leur salut que ceux qui jouissent du calme et de la sûreté d'un saint asile?

Lorsque David, caché dans les déserts et dans les montagnes de la Judée, pour se dérober à la fureur de Saül, proposa à ceux qui l'accompagnoient de sortir de leurs antres et de leurs bois pour aller attaquer les Philistins : Quoi! lui répondirent-ils, nous ne sommes pas en sûreté retranchés dans ces forêts et sur ces montagnes; nous nous voyons à tout moment sur le point de tomber entre les mains de notre ennemi; et que sera-ce si nous en sortons et que nous descendions dans la plaine pour aller attaquer les Philistins? *Ecce nos hic in Judæa consistentes timemus : quanto magis si ierimus adversus agmina Philistinorum?* (I Reg., xxiii, 3.) Et voilà ce que je pourrois vous dire ici : Quoi! nous craignons, nous, au fond de nos retraites; nous nous sommes à nous-mêmes une tentation continuelle dans la sûreté des asiles où la Providence nous a conduits depuis le premier âge; nous y opérons notre salut avec tremblement; nous prions, nous gémissons, nous sentons que la retraite elle-même deviendroit un écueil pour nous, si nous ne travaillions sans cesse au recueillement des sens et à la mortification des passions : *Ecce nos hic in Judæa consistentes timemus*; et vous vou-

driez nous persuader que nous aurions moins à craindre, que nous aurions besoin de moins de vigilance, de moins de précautions, de moins de prière, si nous vivions comme vous au milieu du monde, environnés de cette foule de piéges, de séductions, d'illusions, d'exemples, en un mot, d'ennemis qui vous environnent? *Quanto magis si ierimus adversus agmina Philistinorum?* La pénitence toute seule fait la sûreté de nos retraites, et vous croiriez que la mollesse et les plaisirs ne seroient plus un danger au milieu du monde même?

Mais après tout, mes frères, ne comparez plus, si vous voulez, les dangers infinis que vous trouvez dans le monde, et les précautions de violence, de prière, de sacrifice, de vigilance qu'ils exigent de vous, à la sûreté des cloîtres et des déserts, qui semblent en demander moins; comparez seulement l'histoire de votre vie, les dissolutions de vos mœurs passées, avec celle des saints pénitents qui les habitent; les satisfactions que vous devez à Dieu avec celles qu'ils lui doivent eux-mêmes. Quoi! vous prétendez que des âmes retirées et innocentes, qui portent le joug du Seigneur depuis une tendre jeunesse, qui, élevées dans le secret de son tabernacle, n'ont même jamais connu la corruption du monde, loin d'en avoir été infectées, et dont les fautes les plus criminelles seroient presque des vertus pour vous; vous prétendez que c'est leur partage de gémir toute leur vie sous la cendre ou sous le cilice, de refuser tout à leurs sens, de ne vivre que pour mourir chaque jour; tandis que vous, dont les crimes ont, pour ainsi dire, prévenu les années; vous qui n'osez presque ouvrir les yeux sur les horreurs d'une vie passée, dont les abîmes et les embarras vous font tant balancer sur une première démarche de changement; vous, dis-je, vous nous sou-

tiendrez que vos obligations sont moins austères; que les jeux, les plaisirs, les spectacles, les profusions, les sensualités, les excès de la table vous sont moins interdits; que le ciel doit bien moins vous coûter qu'à ces âmes pures et innocentes; que les larmes, les jeûnes, les veilles, les macérations sont leur affaire et non pas la vôtre; que c'est à elles à souffrir, à prier, à gémir, à se mortifier, et à vous à vivre dans l'indolence et dans tout ce qui flatte les sens? Grand Dieu! que les hommes, rapprochés de la vérité, paroîtront un jour injustes, insensés et téméraires!

La femme de Samarie s'abusoit donc en opposant à la grâce de Jésus-Christ sa qualité de Samaritaine. Si elle eût été fille d'Abraham et née dans Jérusalem, le secours du temple et des sacrifices, les instructions de la loi et des prophètes, l'avantage d'être sortie d'un peuple saint, et à qui les promesses avoient été faites, tout cela auroit pu la porter à se faire de son état une excuse et une raison de sécurité. Mais que dit-elle, en disant qu'elle est Samaritaine, sinon qu'elle habite au milieu d'un peuple réprouvé, dans une terre où le culte du Seigneur est corrompu, où les usages sont des abus, les exemples des écueils, les maximes des erreurs; en un mot, dans une condition qui l'éloigne du salut et l'enveloppe dans la condamnation générale prononcée contre tous les adorateurs de Garizim? Et voilà quelle est votre illusion. Vous vous défendez sur ce que vous êtes du monde? Mais si vous viviez dans le fond d'une maison sainte et retirée, vous auriez bien plus de raison de vous faire de votre état un prétexte de sécurité, et de croire qu'ainsi éloigné des périls, vous n'avez pas besoin de tant d'austérité et de vigilance; mais d'alléguer que vous êtes du monde, c'est

regarder les difficultés de salut attachées à votre état comme des adoucissements qui vous l'aplanissent. Vous nous direz peut-être que ce sont ces difficultés mêmes qui vous arrêtent, et que nous faisons la voie si difficile, que vous perdez courage : seconde excuse que la femme de Samarie oppose à Jésus-Christ, la difficulté de l'entreprise.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est presque point de pécheur, quelque déplorée [1] que soit sa vie, qui ne compte sur une conversion à venir, comme sur une démarche aisée et facile, et qui là-dessus ne se calme et ne vive tranquille dans ses crimes; il n'en est aucun qui, lorsqu'il s'agit enfin de se convertir, ne regarde cette entreprise comme un ouvrage impossible, et qui là-dessus ne recule et ne perde courage. Or, voici le nouveau prétexte que la femme de Samarie oppose aux

1. L'édition Didot substitue à tort *déplorable*. Le latinisme *déploré*, dans le sens de désespéré, dont on désespère, était très-usité au XVI[e] et au XVII[e] siècle, et, en l'employant bien, on pourrait encore s'en servir :

Un sort si *déploré* (P. CORNEILLE, *D. Sanche*). — Votre sort est fâcheux, mais non pas *déploré* (TH. CORNEILLE, *Le Berger extravagant*, III, 4). — Une cause si insoutenable et si *déplorée* (ARNAULD, *Apolog. pour les S. P.*, préf., V). — Il n'y eut jamais une cause plus *déplorée* (BOSSUET, *Cinquième avert. aux protest.*). — Les choses ne sont pas encore *déplorées* (D'OSSAT, *Lett.*, 24 mai 1599). — Affaires *déplorées* (D'AGUESSEAU, *Mercur.*, 1699). — Hydropisie invétérée et du tout *déplorée* (LIÉBAULT, *Mais. rust.*, p. 293). — Le frère Ange a ressuscité le maréchal de Bellefonds; il a rétabli sa poitrine entièrement *déplorée* (M[me] DE SÉVIGNÉ, *Lett.*, à M[me] de Grignan, 9 février 1680). — Sa santé est tellement *déplorée* depuis quelque temps, que... (LA MÊME à la même, 29 juin 1689).

Il pouvait aussi se dire en parlant d'une personne :

Le cardinal Savelly est grandement malade, et a esté tenu pour *déploré* (D'OSSAT, *Lett.*, 17 janvier 1599). — Ces méchants endurcis, ces *pécheurs déplorés* (P. CORNEILLE, *Imit.*, IV, 8).

nouvelles instances de la grâce. Elle se figure des difficultés insurmontables dans les promesses de Jésus-Christ : la profondeur du puits, le défaut de moyens pour y atteindre, tout la conduit à se persuader que le bienfait dont on la flatte est une chimère : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes.*

Et voilà, mes frères, l'excuse qu'on oppose encore tous les jours aux mouvements secrets de la grâce qui nous sollicitent à un changement de vie : le défaut de moyen, l'impossibilité de l'entreprise. En premier lieu, on a des abîmes sur la conscience; depuis si longtemps on vit dans la dissolution, sans foi, sans culte, sans sacrements; comment se résoudre à éclaircir ce chaos, et à creuser dans ces fatales profondeurs? *Puteus altus est.* D'ailleurs on est d'un caractère si fragile; on a porté en naissant des inclinations si vives pour le plaisir; on ne paroît pas né pour la dévotion; comment changer de tempérament, et se refondre tout entier? *Puteus altus est.* Enfin la vie chrétienne, telle que nous la dépeignons, est une entreprise qui fait peur : le moyen de se condamner à la retraite; passer les jours à la prière, à la lecture, aux œuvres de miséricorde; mortifier ses sens, se disputer tout ce qui fait plaisir, rompre avec tout l'univers? Heureux ceux qui en ont la force! mais il n'est pas donné à tout le monde de l'avoir : *Puteus altus est.*

Mais revenons sur tous ces prétextes. Premièrement, vous avez des abîmes sur la conscience; vous ne savez par où vous y prendre pour commencer. Mais n'est-ce pas cet état déplorable lui-même qui devroit vous porter à tout entreprendre? Quoi! la connoissance que vous avez de vos maux vous éloigne du remède? vous regardez votre délivrance comme une peine? vous ressemblez à un

esclave qui refuseroit sa liberté, parce qu'il gémiroit sous un ancien esclavage et sous le poids d'une infinité de chaînes. Mais vous est-il moins pénible de porter ce fardeau d'iniquité sur votre cœur? souffrez-vous moins en cachant vos plaies, que si vous les alliez découvrir au médecin charitable qui les guérit et qui les purifie? Que vous propose-t-on de si difficile? d'éclaircir une conscience dont vous ne pouvez plus calmer les remords; d'en faire sortir des serpents qui vous déchirent; de vous ouvrir à un ministre de Jésus-Christ qui mêlera ses larmes aux vôtres; qui sera plus touché de vos malheurs que scandalisé de vos foiblesses; qui ranimera votre espérance, en vous redisant avec bonté qu'il y a des pécheurs plus coupables que vous dont la grâce a fait de grands saints; qui vous aidera, par ses prières et ses gémissements, à sortir de l'état déplorable où vous êtes; qui vous consolera dans votre douleur; qui vous soutiendra dans votre foiblesse; qui vous rassurera dans votre confusion; et qui sera moins le juge de votre conscience que l'ami de votre adversité, et le confident charitable de vos peines. Ah! vous n'aurez pas plutôt ouvert ce cœur que vous ne pouvez plus porter, que vous sentirez la joie et la sérénité renaître au dedans de vous; ce glaive, qui vous perce, arraché; ce poids, qui vous accable, tombé; ce ver, qui vous ronge, expiré; ces pensées sombres, qui vous noircissent l'esprit, disparoîtront; vous bénirez cent fois le moment heureux qui vous a vu prendre une résolution si nécessaire à votre salut et au repos même de votre vie. Toute la difficulté que je trouve ici est de vivre dans la situation où vous êtes; de vous défendre, et contre la voix du ciel qui vous appelle, et contre la voix de votre conscience qui vous condamne; de vous supporter vous-

même ennemi de Dieu depuis que vous avez pu le connoître; éloigné des sacrements, des consolations de la grâce, vivant seul avec vous-même, c'est-à-dire, avec votre conscience et vos crimes : voilà la peine. La conversion qu'on vous propose n'en est que l'adoucissement et le plus assuré remède.

Mais en second lieu, vous ne paroissez point né pour la piété, dites-vous; vous ne vous gagnerez jamais sur certains points, par où cependant il faudroit commencer; toutes vos inclinations se trouvent justement l'autre extrémité de ce qu'on appelle vertu et dévotion : *Puteus altus est.* Mais premièrement, quand il devroit vous en coûter un peu plus qu'à un autre, n'avez-vous pas plus qu'un autre de crimes et de voluptés à réparer? D'ailleurs, l'éternité ne mérite-t-elle pas que vous vous fassiez quelque violence? ne vous en êtes-vous jamais fait pour le monde? ces penchants que vous nous donnez pour si invincibles, ne les avez-vous pas mille fois surmontés par des motifs de fortune, de gloire, de bienséance? ce malheureux tempérament que vous nous alléguez si souvent, ne vous trouvez-vous pas tous les jours dans des situations où il faut le gêner, le contraindre? Et qu'est la vie du monde, et de la cour surtout, qu'une éternelle contrainte; une gêne qui ne finit point; une suite d'occupations opposées à vos penchants; une scène où il faut toujours jouer le personnage d'un autre? Ah! ce n'est pas à vous surtout qui habitez les palais des rois à venir nous alléguer des inclinations désaccoutumées de tout joug, et qui, par un long usage d'indépendance, ne sauroient plus se contraindre : vous avez appris à prendre sur vous-même, et à sacrifier tous les jours vos penchants à des intérêts plus forts; depuis que vous avez des passions, il a presque

toujours fallu, ou les surmonter, ou les contrefaire; flatter ceux que vous méprisez; caresser ceux que vous haïssez; ramper devant ceux auxquels votre orgueil est inconsolable d'être forcé de céder; laisser le plaisir pour le devoir : ah! le monde vous a instruit pour la vertu, et les contraintes de la cour et des passions vous ont disposé plus que vous ne croyez à celles de l'Évangile.

Que dirai-je encore? peut-être vous en auroit-il plus coûté de vous vaincre dans une grande jeunesse : les passions alors plus vives, les réflexions moins sérieuses et moins tristes, les plaisirs plus séduisants par leur nouveauté laissoient peut-être alors à votre foiblesse moins de liberté de s'en défendre; mais à l'heure qu'il est, que, lassé par votre propre expérience, vous en avez connu le vide et l'amertume; à l'heure qu'il est, que l'âge, les emplois, les bienséances même du monde exigent de vous des mœurs plus sérieuses et plus réglées; à l'heure qu'il est, que des dégoûts, des contre-temps, l'épreuve mille fois faite de la légèreté, de la fausseté, de la perfidie même des créatures vous ont appris ce qu'il falloit attendre des passions et des engagements profanes; à l'heure qu'il est, que, moins propre au monde, il commence à se refroidir à votre égard, et à vous avertir qu'il est temps de vous faire d'autres plaisirs et d'autres occupations que les siennes; à l'heure qu'il est, que vous ne traînez plus au milieu de ses amusements qu'une conscience inquiète, qu'un ennui mortel que rien ne sauroit plus égayer, parce qu'il prend sa source dans la tristesse et la maladie de votre âme, que Dieu seul peut soulager; ah! il vous en coûtera moins que vous ne croyez de vous passer du monde, de l'oublier, de le mépriser; vous portez déjà au dedans de vous les semences de ces heureuses

dispositions; vous ne l'aimez déjà plus par raison, par dégoût, par l'inconstance toute seule du cœur; que sera-ce quand la grâce aidera ces préparations de la nature, que vous le haïrez par un principe de foi et de piété, et que la lumière du ciel vous en aura découvert toute la corruption, tous les périls, tout le néant et toute la misère?

Enfin, ne semble-t-il pas que vous ne devez compter que sur vous-même? J'avoue que si l'ouvrage de la conversion étoit l'ouvrage de l'homme seul, vous devriez en désespérer : mais ignorez-vous que ce qui n'est pas possible à l'homme seul, l'est à l'homme aidé de Dieu; que rien n'est difficile à la grâce; que les cœurs les plus fragiles et les plus corrompus sont ceux quelquefois où elle opère de plus grandes choses, et que l'extrémité de nos misères est souvent la plus favorable disposition à l'excès de ses miséricordes? Hélas! la pécheresse de la cité étoit fragile, enivrée du monde, pleine de passions, et ne paroissoit pas née pour la vertu; cependant fut-il jamais d'amour plus vif pour Jésus-Christ, de pénitence plus prompte, plus fervente, plus durable que la sienne? Augustin étoit foible; hélas! ses désirs, ses rechutes, ses perplexités, ses agitations, ses efforts impuissants pour s'arracher à sa boue, et le poids fatal qui l'y rentraînoit à l'instant, vit-on jamais tant de foiblesse? et cependant l'Église a-t-elle vu de conversion plus glorieuse à la grâce de Jésus-Christ? Et pour ne pas sortir de notre Évangile, la femme de Samarie étoit foible; la multitude de ses mariages n'avoit pu la ramener à des mœurs plus régulières, et son mauvais caractère l'emportoit toujours : cependant le Sauveur ne triomphe-t-il pas aujourd'hui de toute sa foiblesse? Ah! c'est que la grâce change les

inclinations, corrige le tempérament, forme un nouveau cœur, renouvelle tout l'homme; c'est que les vases de boue, entre les mains de l'Ouvrier tout-puissant, deviennent bientôt des vases d'élite, plus solides que l'airain, plus brillants que la lumière, plus purs que le métal le plus précieux; c'est, en un mot, que la grâce est plus forte que la nature.

Mais en dernier lieu, les rigueurs d'une vie chrétienne vous épouvantent : car vous ne vous flattez point, dites-vous; si vous preniez le parti de la vertu, vous ne voudriez pas le prendre à demi, comme tant d'autres; si vous vous déclariez une fois, vous voudriez que ce fût tout de bon, sans ménagement et sans réserve; mais c'est cela même qui fait peur. Aussi on ne sait, ajoutez-vous, comment les choses iront après cette vie; mais l'Évangile exactement accompli ne semble pas fait pour des hommes aussi foibles que nous le sommes : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes.*

A cela, on n'a qu'à vous répondre d'abord : Si vous croyez que l'Évangile est une loi donnée de Dieu, vous devez supposer qu'elle porte les caractères divins de son législateur; que c'est une loi sage, équitable, modérée, conforme à nos besoins, proportionnée à notre foiblesse, utile à nos misères; que c'est un remède, et non pas un piége; le secours, et non le désespoir de notre infirmité. Le Seigneur n'est pas un tyran bizarre, qui ne fasse des lois que pour trouver, dans l'impossibilité de les observer, des prétextes de nous perdre. C'est un père miséricordieux, qui ne pense qu'à faciliter à ses enfants les voies de la vie éternelle; c'est un maître généreux, qui dans les ordres mêmes qu'il nous prescrit a bien plus d'égard à nos intérêts qu'à sa propre gloire. Quelle idée vous

faites-vous donc de sa loi sainte? c'est une loi raisonnable, consolante, seule capable de remédier à nos peines, et d'établir une paix solide dans notre cœur. Et quel autre intérêt que le nôtre auroit pu porter le Seigneur à donner une loi aux hommes? A-t-il besoin de nos hommages? lui revient-il quelque chose de nos vertus? sa félicité est-elle intéressée à notre fidélité? est-ce une gloire à lui, de s'assujettir les hommes par des lois capricieuses où l'on puisse dire qu'il ne cherche que l'honneur de se faire obéir et de dominer sur les consciences par les terreurs et les menaces dont il accompagne ses préceptes? Il n'a donc cherché que notre intérêt et notre consolation, en nous prescrivant les ordonnances admirables de sa loi sainte. En ne donnant point de loi aux hommes, et nous laissant vivre au gré de nos passions, il eût nourri parmi les hommes la source de tous les troubles, l'origine de tous les malheurs : il eût fait de la société une confusion affreuse, sans liens, sans règle, sans équité, sans dépendance; où les seules passions qui arment les hommes les uns contre les autres les auroient liés ensemble; où nos seuls désirs auroient décidé de nos droits. En mettant des bornes à nos penchants, il en a donc mis à nos peines; en nous marquant nos devoirs, il nous a donc montré nos remèdes; en ne nous laissant point à nous-mêmes et entre les mains de nos passions, il nous a donc empêchés d'être nos propres tyrans; en nous assujettissant à sa loi, il n'a pas voulu tyranniser notre cœur, mais en fixer les inquiétudes.

Mais tel est l'artifice du démon, dit saint Augustin : à la naissance de la foi, il tâchoit de renverser l'œuvre de Dieu, et d'anéantir l'Évangile, en rendant Jésus-Christ méprisable. Qui adorez-vous? disoit-il aux chrétiens par la bouche des sages du paganisme; un Juif? un mort? un

crucifié? un homme de néant, et qui n'a pu se délivrer lui-même de la mort? *Antea quid dicebat? quem colitis? Judæum? mortuum? crucifixum? nullius momenti hominem, qui non potuit a se mortem depellere?* Quand il a vu que ce moyen étoit inutile, continue ce Père; que ces blasphèmes n'étoient plus écoutés qu'avec horreur; que les peuples en foule couroient adorer ce crucifié; que, malgré la puissance des césars, la fureur des tyrans, la sagesse des philosophes, l'ancienne prescription de l'idolâtrie, soutenue de la majesté des lois de l'empire, de la crédulité de tous les siècles, et de la magnificence des superstitions, les temples profanes étoient détruits, les idoles renversées, la folie de la croix triomphante de tout l'univers; et qu'un si grand événement, si favorable tout seul à la cause des chrétiens, si marqué par des caractères de divinité, si au-dessus de la possibilité de toutes les entreprises humaines, ayant encore pour lui l'accomplissement des prophéties, ne laissoit plus rien à dire contre la vérité de l'Évangile; il s'est tourné d'un autre côté; il n'a plus osé traiter la doctrine de Jésus-Christ de fable et d'imposture; il est convenu de sa sainteté, de sa sublimité, de la perfection de ses maximes. La loi chrétienne, a-t-il dit par la bouche des mondains, est une loi admirable, sainte, divine; il faut en convenir; rien de si beau et de si élevé que les préceptes de Jésus-Christ : mais qui les pratique? mais comment les observer? mais cette grande perfection est-elle possible en cette vie? mais la foiblesse humaine peut-elle aller jusque-là? mais s'il y a eu autrefois des hommes qui aient suivi à la lettre tout ce que l'Évangile prescrit, sans doute ils étoient faits autrement que nous le sommes? *Cœpit a fide alio modo deterrere. Magna lex est christiana; potens lex illa, di-*

vina, ineffabilis : sed quis illam implet? Les blasphèmes de l'impiété sont tombés d'eux-mêmes; ceux de l'impossibilité trouvent encore aujourd'hui des partisans et des apologistes au milieu d'un monde profane, et qui se glorifie du nom de chrétien.

D'ailleurs, ce qu'il y a d'injuste dans les préjugés que l'on se forme contre la possibilité de la vie chrétienne, c'est que ceux qui s'en plaignent n'en ont jamais fait l'épreuve : ils adoptent là-dessus un langage qu'ils ont trouvé établi dans le monde; et, sans connoître de la piété que le sentiment de la corruption qui les en éloigne, ils prononcent que les maximes de Jésus-Christ ne sont pas possibles, parce qu'ils le souhaitent. Mais nous aurions droit de vous dire : Essayez de la vertu avant de vous en plaindre. Si vous aviez, selon la parole de l'Évangile, commencé l'édifice, et que vous n'eussiez pu l'achever; quoique le mauvais succès de l'entreprise dût être attribué à votre imprudence, selon Jésus-Christ, et au défaut de précautions, néanmoins vous pourriez nous dire que l'entreprise passe vos forces. Mais vous n'avez jamais fait de démarche sincère de salut; vous avez jusqu'ici mené une vie sensuelle, dissipée, pleine de passions et d'inutilités; pourquoi décidez-vous donc sur ce que vous ne sauriez connoître? Prononcez, à la bonne heure, sur la vie du monde, sur le vide et l'amertume de ses plaisirs, sur l'inquiétude et les fureurs de ses revers et de ses injustices, sur les agitations et le tourment de ses espérances, sur la perfidie et l'inconstance de ses amitiés et de ses promesses; vous le pouvez, vous êtes là-dessus, à la cour surtout[1] plus que partout ailleurs, juges légi-

1. *Surtout,* avec *plus que,* paraît un pléonasme vicieux.

times; décriez, exagérez les difficultés, les peines, les dégoûts de la vie du monde et de la cour; on vous le permet, et votre propre expérience vous en a assez instruits pour nous l'apprendre : mais pour la vie chrétienne, ce n'est pas à vous à parler de ses rigueurs et de ses ennuis; c'est un point que l'expérience seule peut décider; essayez-en premièrement; rompez avec le monde; finissez vos passions; commencez à vivre pour l'éternité : vous nous direz alors si le joug de Jésus-Christ est aussi accablant qu'on se le figure, si le vice est plus aimable que la vertu; nous vous écouterons alors : mettez-vous seulement en état de décider, voilà tout ce que nous demandons : peut-être céderez-vous d'abord à la difficulté; et alors vous nous reprocherez l'ostentation de nos promesses : peut-être aussi vous en coûtera-t-il moins que vous ne croyez, et si cela est, n'êtes-vous pas à plaindre de refuser à votre salut des efforts aussi légers que ceux qu'on vous demande?

Lorsque les Israélites, sur le point d'entrer dans la terre de Chanaan, parurent rebutés des difficultés de l'entreprise; et que, refusant d'avancer, ils ne cessoient de dire que ces villes étoient imprenables, ces peuples invincibles, et que cette terre étoit toute couverte de monstres et de géants qui dévoroient ses habitants : *Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere, quia fortior nobis est : terra devorat habitatores suos* (Num., XIII, 32, 33) : Josué et Caleb, qui venoient de visiter cette terre heureuse et qui en connoissoient les douceurs, les agréments et l'abondance, leur parlèrent de la sorte : Enfants d'Israël, venez voir vous-mêmes cette terre délicieuse que le Seigneur vous propose, et qui doit être votre possession éternelle : vous verrez que le lait et le miel y coulent de

toutes parts ; vous dévorerez ces peuples terribles, qui alarment tant votre foiblesse, comme on dévore le pain qui sert tous les jours de nourriture à l'homme ; vous y trouverez le terme de vos travaux, le délassement de vos fatigues, la consolation de vos peines, le repos que vous cherchez en vain depuis tant d'années, et enfin des douceurs que vous n'avez jamais goûtées ni dans la servitude de l'Égypte, ni dans les voies arides et pénibles du désert ; nous l'avons nous-mêmes parcourue, et nous ne venons ici au pied du tabernacle saint, et devant toute l'assemblée d'Israël, que pour être les témoins de la vérité et les garants des promesses que le Seigneur a faites à nos pères : *Terra quam circuivimus valde bona est ; et tradet Dominus humum lacte et melle manantem* (Num., xiv, 7, 8).

Et voilà, mes frères, ce que nous pourrions vous dire ici, nous qui, par les engagements d'un état saint et un long usage du joug de Jésus-Christ, devons connoître quelles en sont les douceurs et les consolations, et qui du moins pouvons rendre témoignage à la vérité de Dieu et à la gloire de sa grâce. Pourquoi vous laissez-vous décourager par des difficultés que vous n'avez pas encore éprouvées ? Venez voir vous-mêmes ce qui se passe dans certe terre heureuse où vous vous figurez des difficultés si insurmontables. Loin d'y trouver ces monstres qui vous épouvantent et que l'erreur de votre imagination s'y figure ; d'y trouver ces ennuis, ces dégoûts, ces horreurs que vous craignez tant et qui vous arrêtent ; vous verrez que le lait et le miel y coulent en abondance ; vous y trouverez des sources de consolations solides : le repos que vous cherchez depuis si longtemps ; la paix du cœur, que le monde et les passions ne donnent pas, et que vous n'avez pas encore trouvée ; toutes les ressources de la

grâce, dont vous avez été jusqu'ici privés. Nous en avons nous-mêmes fait une heureuse expérience et nous ne paroissons ici devant l'autel saint et dans l'assemblée des fidèles que pour rendre témoignage aux miséricordes du Seigneur sur les âmes qui reviennent à lui par une sincère pénitence : *Terra quam circuivimus valde bona est; et tradet Dominus humum lacte et melle manantem.*

Oui, mes frères, si vous connoissiez le don de Dieu, comme le dit aujourd'hui le Sauveur à la femme de Samarie : *Si scires donum Dei :* si vous pouviez comprendre quelle joie la grâce répand sur les devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne, et quelles sont les consolations secrètes qui accompagnent les sacrifices les plus pénibles qu'on fait à Dieu : *Si scires:* si l'on pouvoit vous faire sentir d'avance combien les hommes, les plaisirs, les prétentions, les espérances, et tout cet amas de vanité et de fumée devient peu de chose à une âme touchée de Dieu : *Si scires :* si vous pouviez comparer les inquiétudes qui vous déchirent, les difficultés qui traversent vos passions, à la tranquillité dont vous jouiriez dans la vertu et aux facilités que la grâce y ménage à notre foiblesse; en un mot, l'eau du puits de Jacob, figure des plaisirs du monde, à l'eau que le Sauveur promet à la femme de Samarie, image des douceurs de la vertu : *Si scires :* si vos yeux pouvoient s'ouvrir et connoître quel don Dieu fait à une âme, lorsqu'il la délivre de ses passions et qu'il met en leur place, dans son cœur, la paix, la charité, la justice : *Si scires donum Dei;* ah! sans doute, loin de différer encore, vous n'auriez pas assez de tout votre cœur pour demander ce don céleste; pas assez de larmes pour pleurer les jours et les années que vous en avez été privé. La source de nos craintes est dans notre

cœur ; et la vertu n'est appréhendée que parce qu'elle n'est pas connue.

Mais tout le monde n'en parle pas comme vous, dit-on ; et ce que nous semblons faire si aisé, d'autres le font bien difficile. Dernière excuse que la femme de Samarie oppose aux instances de Jésus-Christ, la variété des opinions et des doctrines : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt ; et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.* Ce devoit être ici ma dernière partie; mais j'abrége.

En effet, Jésus-Christ avoit conduit insensiblement cette pécheresse au point essentiel de sa conversion; à cette passion honteuse, qui seule s'opposoit à la grâce dans son cœur : il lui avoit découvert tout le secret criminel de sa dissolution et de sa conduite; elle ne pouvoit plus dissimuler des égarements dont elle voyoit le Sauveur trop instruit : le trouble, la honte, les remords commencent à naître dans son âme; mais ce n'étoient là que de foibles commencements; le cœur n'étoit point encore rendu. *Je vois bien que vous êtes un prophète* (JOAN., IV, 19), lui dit-elle; voilà tout le fruit qu'elle semble retirer de la vérité qui la condamne. Semblable à la plupart de ces âmes mondaines, lesquelles au sortir d'un discours où le zèle du ministre aura développé toute la honte de leurs foiblesses les plus secrètes et tracé la peinture de leur cœur comme si elles-mêmes l'avoient instruit de tout ce qui s'y passe, se contentent de dire que c'est un prophète : *Video quia propheta es tu ;* qu'on se reconnoît soi-même à tout ce qu'il dit; qu'on diroit qu'il voit dans les cœurs et dans les plus secrets penchants de ceux qui l'écoutent : mais voilà tout. On lui donne des louanges qu'il méprise, et dont il gémit devant Dieu; et on ne se corrige point; ce qui seroit sa gloire, sa consolation et sa couronne.

Nos pères, continue la pécheresse, *ont adoré sur cette montagne; et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer.* Nouvel artifice dont elle s'avise. Pour détourner la question de ses mœurs, qui lui déplaît et qui l'embarrasse, elle se jette habilement sur une question de doctrine : les contestations entre Jérusalem et Garizim, sur la vérité de leur culte et sur la sainteté de leur temple, n'avoient pas fini depuis que le traître et l'ambitieux Manassès avoit élevé l'autel sacrilége sur la montagne de Samarie; et chacun soutenant la gloire de sa maison et la majesté de ses sacrifices, ils s'accusoient mutuellement, comme il arrive presque toujours, de superstition et d'idolâtrie.

Or, voilà ce qui donne lieu à la réponse de la femme de Samarie : il semble qu'elle veut, par cette variété d'opinions et de doctrines, justifier ses désordres; et que l'incertitude où elle prétend qu'on est sur le lieu et sur les règles du véritable culte suffit pour autoriser sa tranquillité dans l'état déplorable où elle se trouve. Ainsi c'est comme si elle répondoit à Jésus-Christ : Mais, Seigneur, à quoi s'en tenir? Vous, Juifs, vous prétendez qu'il faut adorer à Jérusalem et n'avoir point de commerce avec Samarie : nos pères ont toujours adoré sur cette montagne; ils nous ont permis ce que vous condamnez. Pour qui se déclarer dans cette diversité de sentiments? Convenez premièrement des devoirs que le Seigneur exige de nous, du temple et de l'autel qu'il a choisis; et après cela j'écouterai vos instructions, et je pourrai m'en tenir à la sagesse de vos conseils et de vos maximes.

Et voilà le prétexte dont on se sert encore tous les jours dans le monde pour s'étourdir sur les vérités les plus terribles du salut : la variété des opinions sur les

règles des mœurs. On ne sait à qui en croire, nous dit-on tous les jours : les uns vous damnent, les autres vous sauvent ; ici on vous passe certains points, ailleurs on les condamne ; ici vous observez la loi en l'adoucissant, ailleurs vous ne l'adoucissez qu'en la transgressant ; ici on a des raisons pour défendre, ailleurs on croit en avoir pour permettre ; en un mot, ici vous êtes un saint, ici vous n'avez pas encore commencé à être chrétien. Et là-dessus, ô mon Dieu, le pécheur insensé conclut qu'il n'a qu'à vivre tranquille dans ses égarements, que l'Évangile ne renferme que des opinions et des problèmes, que chacun le tourne selon les préventions de son propre esprit, et qu'au fond il n'y a rien de trop assuré dans tout ce que nous leur disons de votre loi sainte.

Mais, sans apporter[1] ici tout ce qui pourroit confondre un prétexte si injurieux à la vérité et à la piété chrétienne, souffrez que je me contente de vous demander : Ne tient-il qu'à l'uniformité des sentiments que vous sortiez de vos passions honteuses ? Est-ce à vous à venir nous alléguer la variété des opinions et des doctrines sur les règles des mœurs ? Des âmes religieuses, timorées, craintives, pourroient nous opposer ces perplexités et ces incertitudes : comme elles ne croient jamais marcher par un chemin assez sûr, que leurs devoirs paroissent souvent incompatibles avec leur situation, et que la décision n'en est pas toujours facile, il se peut faire qu'elles trouvent quelquefois dans le sanctuaire, ici une indulgence qui les rassure,

1. *Alléguer.* — Et pour confirmation de mon dire, je vous *apporterai* un exemple qui... (SAINT FRANÇOIS DE SALES, *Sermon pour le dimanche de la Passion,* 2[e] partie). *Apportons* un exemple familier (BOSSUET, *Sermon pour l'Ascension,* 2[e] partie). A cause des autorités que les Grecs *apportent* pour eux (Id., *Explication de la Messe,* L). Que les jeunes gens n'*apportent* point leur jeunesse pour excuse (CHEMINAIS, *Sermon sur la sainteté de vie,* 3[e] partie).

ailleurs une sévérité qui les alarme, et qu'elles demeurent incertaines de la route qu'il faudroit tenir. Mais pour vous, avez-vous jamais trouvé une grande variété de sentiments sur le déréglement de vos mœurs et sur l'indignité de vos passions? Nos décisions sont-elles fort différentes sur la honte de votre état? N'avez-vous pas ouï partout là-dessus les mêmes oracles, que les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les adorateurs d'idoles ne posséderont pas le royaume de Dieu? Cette uniformité d'opinions vous ramène-t-elle à la vérité que vous ne sauriez vous dissimuler à vous-même? Cependant c'est vous seul qui vous plaignez qu'on ne sait à quoi s'en tenir; car c'est le monde le plus déréglé qui tient ce langage, et vous êtes le seul que tout se réunit pour condamner.

Vous imitez la femme de Samarie. Il n'étoit pas question pour elle de savoir s'il falloit adorer à Jérusalem ou à Garizim, puisque le temps étoit venu, comme lui répond Jésus-Christ, que ce ne seroit ni à Garizim, ni à Jérusalem, mais par toute la terre, que son Père auroit des adorateurs en esprit et en vérité : ce différend ne la regardoit pas, pour ainsi dire; ce point pouvoit être douteux pour elle, et on ne lui faisoit pas encore un crime de l'ignorer. Mais le déréglement de sa conduite et de ses commerces criminels étoit clair pour elle; il n'y avoit là-dessus, ni à Jérusalem, ni à Garizim même, aucune loi qui pût l'autoriser; elle connoissoit sur ce point ses obligations, et on demandoit qu'elle les remplît. Mais, au lieu de commencer par le devoir, qui étoit clair et qui la regardoit toute seule, elle va chercher des prétextes dans une variété de sentiments qui ne la regardoit plus. Commencez par retrancher de vos mœurs tout ce que vous y connoissez de visiblement contraire à la loi de Dieu, tout ce que

tous les sentiments et toutes les opinions d'un commun accord y condamnent; après cela vous aurez droit de vous plaindre de nos contentions prétendues; après cela vous nous reprocherez, tant qu'il vous plaira, la différence des décisions et des conduites. De quoi vous avisez-vous de nous reprocher qu'on ne sait, pour ainsi dire, où il faut adorer, ni à qui s'adresser pour marcher sûrement, et connoître ce que Dieu demande de nous? Vous n'en êtes pas encore là; ce doute est trop pieux et trop élevé pour vous. Laissez là des dissensions qui vous sont inutiles, et renoncez à des désordres, qui non-seulement n'ont pour eux aucun suffrage, mais que vous ne pouvez plus vous justifier à vous-même; en un mot, soyez adorateur en esprit et en vérité, comme le dit aujourd'hui Jésus-Christ à la femme de Samarie; alors toutes les contentions humaines vous deviendront indifférentes, vous trouverez Dieu partout, parce que vous ne chercherez que Dieu partout : la variété des décisions vous fera seulement déplorer la triste destinée de la vérité, toujours exposée ici-bas à la contradiction, c'est-à-dire, ou à la sévérité indiscrète, ou à l'indulgence excessive des hommes. Vous en gémirez devant le Seigneur; vous lui demanderez qu'il manifeste sa vérité à la terre; qu'il répande un esprit de paix et de sagesse sur ceux à qui la foi, l'instruction et la doctrine sont confiées; qu'il pacifie, qu'il réunisse, qu'il protége son Église; qu'il lui suscite des pasteurs fidèles pour la gouverner, des docteurs éclairés pour l'instruire, des prêtres saints et zélés pour l'édifier, des princes religieux pour la défendre; que dis-je? qu'il prolonge les jours du prince glorieux qui en bannit les scandales, qui en calme les dissensions, qui les prévient même par sa prudence, qui en répare les ruines, qui en soutient la gloire et la

majesté, qui en fait la gloire lui-même, et qu'il donne à nos neveux des rois qui l'imitent, puisqu'ils ne seront pas assez heureux pour en avoir qui lui ressemblent.[1]

Voilà les dispositions que la raison et la religion demanderoient de vous; mais sur l'affaire du salut on ne se pique pas de prudence, on ne sait ce qu'on adore, comme le reproche Jésus-Christ à la femme de Samarie : *Vos adoratis quod nescitis* (JOAN., IV, 22) : on veut retenir le fond de' la religion de ses pères, comme les Samaritains; on veut y mêler comme eux des usages profanes et favorables aux passions. On sent bien que la conscience ne ratifie pas ce mélange, et qu'on n'est pas d'accord avec soi-même; mais, pour se calmer, on suppose que nous-mêmes ne le sommes pas entre nous; on se fait de nos dissensions prétendues une raison insensée de paix et de sécurité : on est bien aise que la vérité soit contestée, embrouillée, obscurcie, pour pouvoir se persuader presque qu'elle n'est plus; et nous sommes contents de nous-mêmes quand nous avons pu ajouter à nos crimes le malheur d'y être plus tranquilles.

Telle étoit la disposition de la femme de Samarie : ne pouvant plus se défendre, ni contre les instances du Sauveur, ni contre les remords de sa propre conscience : frappée de ses égarements passés, attirée par les consolations qu'on lui promet dans des mœurs nouvelles, elle voudroit encore renvoyer sa conversion à un temps plus favorable : *Quand le Messie sera venu*, répond-elle à Jésus-Christ, *il nous annoncera toute chose* (JOAN., IV, 25). Voilà tout le fruit qu'elle paroît tirer des paroles de Jésus-Christ : un vain projet d'un changement à venir, un espoir frivole

1. On voit que l'auteur du sévère *Panégyrique de Louis XIV* savait, lui aussi, flatter délicatement.

qu'un temps enfin viendra où elle renoncera tout de bon à ses déréglements ; et c'est là que se termine d'ordinaire tout le fruit de nos instructions. Nous excitons les consciences, nous ne les changeons pas ; nous inspirons des désirs, nous ne persuadons pas les œuvres ; nous entendons beaucoup de projets, nous ne voyons presque jamais de démarche. Mais le Sauveur ne permet pas à cette pécheresse de s'abuser sur un point si dangereux : C'est moi-même qui vous parle, lui dit-il ; n'attendez point d'autre prophète ; voici celui que le ciel vous envoie pour vous retirer de vos voies égarées ; ne renvoyez pas à un autre temps : si je sors des frontières de Samarie, si vous laissez perdre ce moment heureux, si je m'éloigne de votre cœur, vous périssez sans ressource : *Ego sum qui loquor tecum* (Joan., iv, 26). Et voilà ce qu'il vous dit ici en secret à vous seul, mon cher auditeur : Voici enfin le don de Dieu, l'heure de votre salut, le moment de ma miséricorde ; n'en attendez point d'autre ; il y a si longtemps que vous différez, que vous vous trompez vous-même par des retardements et des projets inutiles de conversion : à mesure que vos années avancent, vos desseins de changement reculent et s'éloignent de vous. Vous comptiez que l'âge vous feroit revenir ; et l'âge, en changeant tout le reste, n'a pas changé votre cœur ; vous vous promettiez qu'une situation plus tranquille vous laisseroit plus de loisir de penser à votre salut : le loisir est venu, et la volonté de me servir est à venir encore ; vous vous disiez à vous-même que certains engagements rompus, que certaines bienséances finies, vous mettriez tout de bon ordre à votre conscience : ces engagements ne sont plus, ces bienséances ont fini, et vos passions sont encore les mêmes. Ah ! jusques à quand serez-vous le jouet

de vos vaines espérances? Ne rendez pas inutile ma grâce, qui aujourd'hui vous trouble et vous rappelle. N'est-ce pas déjà une faveur bien signalée que je vienne vous chercher jusque dans une terre infidèle; que je vienne vous inspirer des désirs de conversion jusque dans le palais des rois, dans le centre des plaisirs et des passions humaines? Si vous connoissiez le don de Dieu, si vous faisiez attention que, dans le temps même que des ténèbres profondes sont répandues sur tout ce qui vous environne, et que mon nom est à peine connu de ceux avec qui vous vivez, vous seule êtes recherchée, éclairée, touchée; ah! loin de différer encore, vous regarderiez ce moment comme le moment décisif de votre éternité, c'est-à-dire, ou le comble de mes miséricordes éternelles sur votre âme, ou le terme fatal de ma bonté et de ma patience.

Grand Dieu! dissipez donc, comme la poussière, les vains obstacles que j'oppose encore à votre grâce; soutenez mes forces chancelantes et mes résolutions tant de fois infidèles; ne permettez plus que ma foiblesse triomphe de votre puissance; ne combattez plus avec moi que pour vaincre, et reprenez vous-même un cœur que j'ai bien pu vous ravir tout seul, mais que je ne saurois plus tout seul vous rendre; afin que, redevenu la conquête de votre grâce, je puisse bénir mon libérateur dans tous les siècles.

Ainsi soit-il.

FIN DU PREMIER VOLUME.

4 7/1

TABLE

DU TOME PREMIER.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOÎT.

0